Cy eommenee aulcunez croniquez de Franee començant  
l’an mil cent quatre vingz ou environ que regnoit en  
France ung roy moult vaillant et preudome, qui avoit  
nom Phelippes et pour sa grant vaillance on le nomoit  
Phelipes le conquereur; et avoit en Flandrez ung conte  
nommé Phelipes[[1]](#footnote-1), qui avoit ung fílz nommé Baudoin qui  
puis espousa le dyable en forme d’une fille de roy

En CE TEMPS AVOIT en Flandres ung conte nommé Phe-  
lippes[[2]](#footnote-2), duquel conte .XIIII. aultrez contés estoyent  
tenus par hommaige, c’est assavoir Hollandes, Zellandes,  
Alos, Hainault, Tarasche, Cambresis, Vermendoys,  
Noyon, Aumarle, Boulongne, Amiens, Corbye, Artois et  
la conté de Guines et estoient subgectz a luy. Et sy estoit  
l’un des .XII. pers de France. Et aveucques ce estoit fil-  
leul et portoit le nom de Phelippes, pour lors roy de  
France qui moult fust preudoms loyal et vaillant en son  
temps. Et au temps qu’iceluy roy de France Phelippes  
regnoit, ung payen d’oultre mer nommé Caquedent vint  
devant Romme acompaignié de .XII. de ses filz qu’il  
avoit engendré. Et eust bien .IIIC. mille hommez, qui par  
force prirent la cité de Romme et tuerent le pape et les  
cardinaulx et tout î’aultre clergie et sy prirent et pillerent  
tous les tresors de Romme et ardìrent la grant ville de  
Romme et getterent es feux femmes et enfans. Et puis  
s’en alerent les Sarrasins et widerent Romme et entrerent

L

m

Ici commence une chronique de France qui débute en  
l’an mille cent quatre-vingts environ, quand régnait en  
France un roi rempli de courage et de vaieur, nommé  
Philippe, que l’on appelait en raison de sa grande vaii-  
lance le Conquérant; et il y avait en Flandre un comte  
nommé Philippe, dont le fils se nommait Baudouin. Ce  
dernier, plus tard, épousa le diable qui avait pris la forme  
d’une fille de roi

A cette époque, il y avait en Flandre un comte nommé  
Philippe[[3]](#footnote-3), qui recevait l’hommage de quatorze autres  
comtés, à savoir la Hollande, la Zélande, Loos, le Hai-  
naut, la Thiérache, le Cambrésis, le Vermandois, Noyon,  
Aumale, Boulogne, Amiens, Corbie, l’Artois et le comté  
de Guines[[4]](#footnote-4); les habitants de ces comtés étaient ses  
sujets. II était aussi l’un des douze pairs[[5]](#footnote-5) de France et  
en outre le filleul du roi qui régnait alors sur la France,  
Philippe[[6]](#footnote-6), dont il portait le prénom, un roi extrêmement  
valeureux, loyal et courageux en son temps. A l’époque  
du règne de ce roi de France Philippe, un païen d’outre-  
mer, nommé Caquedent, arriva devant Rome accom-  
pagné de douze de ses fils. II disposait d’au moins trois  
cent mille hommes, qui prirent d’assaut la cité de Rome,  
tuèrent le pape, les cardinaux et tous les autres ecclésias-  
tiques ; ils prirent et piilèrent aussi tous les trésors de la  
grande ville de Rome, la brûlèrent et jetèrent femmes et  
enfants dans le brasier. Puis les Sarrasins s’en allèrent,

en Tusquemye[[7]](#footnote-7) et en Lombardye et ardirent et exillerent  
tout le paŷs et vindrent devant la cité de Milan et l’asse-  
gerent. Car Caquedent le payen, qui entre les aultres  
estoit jayant appellé, fust moult craint et doubté et estoit  
son escu de fin or coulouré a ung lion rampant, et se  
vantoit le payen qu’il estoit couronné (fol. lv°) roy de  
tous les aultrez royaumez d’entre íe ciel et la terre.

Le MARQUIS de Milan, qui moult doubtoyt[[8]](#footnote-8) les payens  
et Sarrasins, quant il se vist ainsy assegié, pour ce qu’il  
avoit pou de vivre et de vitaille il en fut mout dolent, et  
envoya ung messaige en France requerir au roy Phelipez  
qui luy voulsist donner secours contre payennez gens. Le  
messaigier s’en vint a Paris, ou il trouva le roy Phelippes  
qui estoit acompaignié de moult grant nombre de noblez  
gens, ou il avoit trois ducz et .X. contez. Et lors le messai-  
gier du marquis de Milan salua le roy et luy bailla les  
lettrez du marquis et luy compta toute la destruction de  
Romme. Et adonc le bon roy Phelippez s’accorda qu’il  
iroit secourir le marquis de Milan et aideroit a vengier  
la loy de nostre seigneur Jhesus Christ.

Et AINSI comme le bon roy Phelippes divisoit avecquez  
ses princez et a ses barons comme il seroit bon d’aler  
aider au marquis de Milan, ung aultre messaigier qui  
venoit du pays de Gascongne vint devant le roy au palaiz  
et luy dist que Jehan le Mauvaiz3, Iors roy d’Engleterre,  
estoit venu au pays de Gascongne en grant quantité de  
gens et qui destruisoit et ardoit tout le pays et que pour  
Dieu il voulsist secourir son bon pays de Gascongne ou  
aultrement il estoit en peril d’estre perdu, dont le roy  
fust moult esmerveillié. Et dist: « Dieu de paradis, or est  
le roy d’Engleterre bien parjurez endroit moy4, et a bri-  
seez nos trevez qu’il avoit fianceez et jureez. Par Dieu,  
se je viz, il s’en repentira. Je cuidoye bien aler vengier  
(fol. 2) íe pape qui a esté oecys et secourir le marquis de

évacuèrent Rome et entrèrent en Toscane et en Lombar-  
die ; ils brûlèrent et dévastèrent tout le pays et arrivèrent  
devant la cité de Miìan, qu’ìls assiégèrent. Car le païen  
Caquedent, qualifié par les autres de géant, était fort  
craint et redouté ; sur son écu coloré d’or fin se dressait  
un lion, et le païen se vantait d’être couronné roi de tous  
les autres royaumes entre ciel et terre.

Le marquis de Milan, qui redoutait fort les païens et les  
Sarrasins, fut accablé de se voir assiégé de la sorte, avec  
peu de vivres et de provísions. II envoya un messager en  
France demander au roí Philippe de bien vouloír luí por-  
ter assistance contre les païens. Le messager arriva à  
Paris, où il trouva le roi Phiiippe en compagnie d’un  
grand nombre de nobles, parmi lesquels trois ducs et dìx  
comtes. Le messager du marquis de Milan salua alors le  
roi, lui remit la lettre du marquìs et lui raconta en détail  
la destruction de Rome. Le bon roi Philippe accepta  
alors d’aller secourir le marquis de Milan et de contri-  
buer à venger la reîigion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Tandis que le bon roi Philippe díscutaít avec ses princes  
et barons des meilleurs moyens d’aider le marquis de  
Milan, un autre messager, en provenance du pays de  
Gascogne, se présenta devant le roi au palais et lui dit  
qúe Jean le Mauvais, alors roi d’Angleterre[[9]](#footnote-9), était entré  
en terre de Gascogne avec une grande quantité de gens :  
il détruisait et brûlait tout le pays. Le messager demanda  
au roi, au nom de Dieu, de bien vouloir secourir son boa  
pays de Gascogne, qui risquait sinon d’être perdu. À ces  
nouvelles, stupéfait, le roi déclara : « Dieu du ciel! Le  
roi d’Angleterre vient de commettre un parjure envers  
moi; il a rompu la trêve qu’il avait promise et jurée. Par  
Dieu, si je vis assez longtemps, il s’en repentira ! J’avais  
prévu de partir venger la mort du pape et de secourir le

Milan que payens ont assegié raais je ne sçay le quei  
faire. » Lors le conte de Flandrez, qui estoit a la court  
du roy Phelippes de France, luy dist: « Monseigneur, Pen  
se doit exposer jusquez a la mort pour son paŷs et pour  
son homme. Et pour ce, faictez mander gens. et alez en  
Gascongne secourir vostre paŷs. Et mon treschier sei-  
gneur, vous estez mon parrin et porte vostre nom, et  
pour ce de vostre grace me veuìllez donner ung don, c’est  
que je aille secourir le marquis de Milan et chasser les  
Sarrasins et vengìer le saint apostole de Romme[[10]](#footnote-10). — Fil-  
leul, ce dist le roy, nous le voulons et octroyons et vous  
abandonnons nos tresors. Et nous nous en yrons en  
Gascongne combatre le roy angloys car nous en avons  
devotìon. »

Le CONTE de Flandrez prinst congié et s’en ala en Flan-  
drez et manda tous ses hommez et fist son assemblee a  
Arras. Et a son mandement vindrent le conte Florent de  
Hollende, Gaultier de Saint Omer, le conte de Zellande,  
le conte de Boulongne, le conte de Valenciennez, Ie  
conte de Noyon, I’abbé de Saint Valery, le conte d’Au-  
marle, le quems de Julliers, le conte d’Eu et pluseurs  
aultrez grans seigneurs qui tenoyent leurs terrez du conte  
de Flandrez. Et tant s’assemblerent dedens .XV. jours[[11]](#footnote-11)qu’ilz furent .XX. mille hommez armez, dont le conte  
de Flandrez mercya Dieu. Et adonc s’adouberent[[12]](#footnote-12) moult  
noblement et prindrent leur chemin droit a Millan et  
furent les sommiers[[13]](#footnote-13) envoyez devant a .VI. vingz che-  
vaux[[14]](#footnote-14) et la estoit le sire de Tournay, le chastellain de  
Berguez et Guillaume sire de Gavre[[15]](#footnote-15) et le conte de Flan-  
drez ala aprés aveuc tous ses gens. Mais ainsy que le  
conte estoit en chemin, il s’achemina beaucoup de gens  
marquis de Milan, qui est assiégé par les païens, mais  
je ne sais plus quelle mission privilégier.» Le comte de  
Flandre, qui était présent à la cour du roi Philippe de  
France, lui dit aiors : « Monseigneur, on doit s’engager  
jusqu’à la mort pour son pays et pour son vassal. Pour  
cette raison, convoquez vos gens et partez pour la Gas-  
cogne secourir votre pays. Mon très cher seigneur, vous  
êtes mon parrain et je porte votre prénom ; c’est en vertu  
de cela que je sollicite de votre grâce un don : laissez-  
moi porter secours au marquis de Milan, chasser les Sar-  
rasins et venger notre Saínt-Père le pape. — Filleul, dit  
le roi, nous le voulons et l’octroyons : nos trésors sont à  
votre disposítion. Pour notre part, nous nous rendrons  
en Gascogne combattre le roi anglais car cela nous tient  
à coeur.»

Le comte de Flandre prit congé, partit pour la Flandre  
et convoqua tous ses hommes à une assemblée tenue à  
Arras. A son appel répondirent le comte FJorent de Hoi-  
lande, Gautier de Saint-Omer, le comte de Zéiande, le  
comte de Boulogne, le comte de Valenciennes, le comte  
de Noyon, i’abbé de Saint-Valery, le comte d’Aumale, le  
comte de Juiiers1, le comte d’Eu et piusieurs autres  
grands seigneurs qui tenaient leurs terres du comte de  
Flandre. Ils furent si nombreux à s’assembler qu’en  
quinze jours vingt milie hommes étaient en armes; le  
comte de Flandre en remercia Dieu. Ils s’équipèrent aiors  
fort noblement et se dirigèrent tout droit vers Milan,  
précédés de bêtes de somme et de cent vingt chevaux.  
Se trouvaient là le seigneur de Tournai, le châtelain de  
Bergues et Guillaume, seígneur de Gavre2, suivis du  
comte de Flandre accompagné de tous ses gens. Mais,  
tandis que le comte était en chemin, de nombreux volon- [[16]](#footnote-16)

(fol. 2v°) aveucques luy, lesquieulx avoiení desir d’aler J

contre les Sarrasins et avant que le conte fust es mons |

de Mongieu il se trouva acompaignié de plus de ,XL. J

mille, dont il en rendit gracez a Dieu. Le conte de Flan- J

drez et son grant barnaige passerent les mons et acueilli- J  
rent leur voye parmy Lombardie droit a Milan. En ce |  
tempz fust moult esmerveillié le marquis de Milan que :  
son messaigier ne retournoit car ylz mouroient de fain a  
Milan et mengoient ieurs chevaux et luy estoit advis que  
son messagier avoit esté tué en chemin pour ce qu’il  
n’oyoit nullez nouvelles de luy ne des François et disoit:

« Helas, onques mais je ne vis François recreux1 de bien  
faire et se je n’ay secours il me couvient mourir a douleur  
mais j’ayme mieux mourir avecques mes amis que  
renoyer la foy[[17]](#footnote-17) Jhesucrist. » Et ainsy comme les Sarra-  
sins eurent fait ung grant assault devant la ville, le mar-  
quis haussa sa visiere de son bassinet pour soy esventer  
le visaige et il regarda sur destre droit ez tentes des Sar-  
rasitis et vit l’enseigne de Flandres et mainte autre baniere.

Et cuìda bien que se feussent sarrazins[[18]](#footnote-18), mais tantost il ::oyt lez Sarrasins qui cryoient « tray, traŷ[[19]](#footnote-19) », dont le mar- j  
quis fust moult esjony et dist a ses gens que sans faulte  
le secours de France estoit venu et dit a ses gens :

« Alons secourir bíen tost Ies François. » Et ilz monte-  
rent bien trois mille a cheval et s’en issirent hors et ale- sf  
rent ferir sur les Sarrasins et y eut moult dure bataille en  
laquelle Je marquìs fust occis par la main du soudan.

Mais tantost aprés furent les Sarrasins vaincus et y eust \  
ung des fìlz au soudan mort et couvint que pour la nuit  
les Sarrasins se retraissent et encorez en icelle retraicte  
y eut ung des aultrez filz au soudan mort et le tua le  
quems de Juîliers. Le conte de Flandres, aprés ce qui se  
fut vaillamment porté en la bataille, il se retrait dedens  
Millan lui et ses gens et le soudan s’en ala en ses tentes

taires prirent la route à ses côtés, désireux d’aller  
combattre les Sarrasins et, avant que le comte ne soit  
parvenu au Grand-Saint-Bernard, il se retrouva accom-  
pagné de plus de quarante mille hommes et en rendit  
grâces à Dieu. Le comte de Flandre et ses nobles cheva-  
liers franchirent les montagnes et traversèrent la Lom-  
bardie en direction de Milan. Pendant ce temps, îe  
marquis de Milan était fort surpris de ne pas voir revenir  
son messager; les Milanais mouraient de faim et man-  
geaient leurs chevaux. Aussi croyait-il que son messager  
avait été tué en chemin puisqu’il n’avait aucune nouvelle  
ni de lui ni des Françaís et il disait : « Jamais je n’ai vu  
les Français renoncer aux missions justes ! Si personne  
ne vient à mon secours il me faudra mourir dans la dou-  
leur; mais je préfère mourir avec mes amis plutôt que  
renier la foi de Jésus-Christ! » Et comme les Sarrasins  
venaient de lancer un grand assaut devant les murs de la  
ville, le marquís releva la visière de son bassinet pour se  
rafraîchir le visage et regarda vers la droite en direction  
des tentes des Sarrasins. 11 vit I’étendard de Flandre et  
plusieurs autres bannières et pensa qu’il s’agissait de Sar-  
rasins, avant d’entendre ces derniers crier « Trahison !  
Trahison ! » Le marquis en fut fort heureux et dit à ses  
gens que le secours de France était sûrement arrivé.

« Allons vite porter assistance aux Français », leur dit-il.  
Au moins trois mille hommes montèrent alors à cheval  
et sortirent de la ville pour se lancer sur les Sarrasins. La  
bataílle fut extrêmement rude et le marquis y périt, tué  
de la main du sultan, maìs peu après, les Sarrasins furent  
vaincus et l’un des fils du sultan perdit la vie. Les Sarra-  
sins durent alors se retirer à cause de la nuit et, au cours  
de cette retraite, un autre fils du sultan fut tué par le  
comte de Juiiers. Le comte de Flandre, après s’être vail-  
lamment comporté pendant la bataille, se retira avec ses  
gens à rintérieur de la ville de Milan. Le sultan lui, fort

qui fust moult corroucé de ses deux filz et jura Mahom-  
met que se le conte de Flandrez le vouloit attendre qui  
jousteroit a luy seul a seul. Et I’endemain Caquedent  
s’arma moult richement et s’en ala (fol. 3) devant la ville  
de Milan et fist tant quí parla au conte de Flandrez et  
luy dist : « Affin que nos gens ne soient plus tuez ne  
d’une part ne d’aultre je veul a vous combatre seul a seul  
voire par itel convenant : se vous me conquerés en  
champ je vous rendray Romme et Constance[[20]](#footnote-20) et tous les  
tresors que je y ay conquis et m’en retourneray en  
Affrique moy et mes gens et jamais chretienté ne greve-  
ray et se tu es vaincu de moy par mon efforcement tu  
me rendras la ville de Milan et t’en retoumeras toy et tes  
gens en la chrestienté.» Et quant le conte de Flandrez  
entendit le soudan il luy accorda tout incontinent la  
bataille corps a corps sur ycelle convenance car il avoit  
bonne creance en Jhesus Christ. Et lors eut le soudan  
grant joye car il le cuida tantost avoir conquis et en signe  
de seureté le soudan en hurta a sa dent car c’est la cous-  
tume des païens d’oultre mer.

Comment le conte de Flandrez et le soudan iousterent  
ensembie

Le CONTE de Flandrez et le soudan furent tantost ordon-  
nez et s’en yssirent en ung pré soubz[[21]](#footnote-21) Milan tous armez  
et portoit le soudan l’escu au grant lyon rampant, qui  
estoit moult noblement painturé et en eut le conte de  
Flandrez envye. Finablement ilz se combatirent moult3cruellement ensemble et tant que le conte conquist le  
soudan en l’estour et luy coupa la main et ung pié et le  
lessa illecquez et prinst le noble escu au grant Iyon ram-  
pant. Mais il ne le peult porter guerez longuement car  
affecté par la mort de ses deux fils, retourna vers ses  
tentes et jura à Mahomet qu’il jouterait contre le comte  
de Flandre en combat singulier si ce dernier voulait bien  
Tattendre. Le lendemain, Caquedent s’arma fort riche-  
ment et partit devant la viile de Milan, où il parvint à  
parler au comte de Flandre, à qui il dit : « Pour mettre  
fin à la mort de nos gens, de part et d’autre, je veux  
combattre contre vous seul à seul, à la condition sui-  
vante : si vous gagnez sur le champ de bataille, je vous  
rendrai Rome et Constance, avec tout le butin que j’y ai  
conquis, et repartirai en Afrique avec mes gens, sans plus  
jamais nuire à la chrétienté; et si vous êtes vaincu par  
ma puissance, vous me rendrez la ville de Milan et repar-  
tirez avec vos gens en pays chrétien. » Quand îe comte  
de Flandre eut entendu le sultan, il lui accorda sans  
attendre le combat singulier à la condition demandée car  
il avait une ferme croyance en Jésus-Christ. Le sultan en  
fut rempli de joie car il était sûr de le vaincre rapidement  
et, en signe de sa confiance, fit claquer son ongle sur sa  
dent \ selon la coutume des païens d’outre-mer.

Comment le comte de Flandre et le sultan joutèrent l’un  
contre l’autre

Le comte de Flandre et le sultan furent aussitôt équipés  
et sortirent tout armés vers un pré en contrebas de  
Milan. Le sultan portait son bouclier au grand lion ram-  
pant, peint de la plus noble des manières, qui inspira de  
l’envie au comte de Flandre. Enfin, ils combattirent l’un  
contre l’autre avec une grande violence jusqu’à ce que le  
comte ressorte vainqueur de son combat contre le sultan.  
II lui coupa la main et un pied et l’abandonna sur les  
lieux après avoir prìs ie magnifique bouclier au grand  
lion rampant. Mais il n’eut guère loisir de le porter long- [[22]](#footnote-22)  
íes Sarrasins yssirent d’une embuche ou il y avoit quatre  
des filz au soudan et estoient bien .XX. mille et encloï-  
rent le conte tant qui ne s’en peut aler en la cité et fust  
mout plaŷé[[23]](#footnote-23) et navré car Aquillant, l’un des filz au sou-  
dan, le rua jus et luy osta i’escu de son pere. Et eust le  
conte tué (fol. 3v°) entre les Sarrasins quant le quems de  
Juilliers et les aultres chrestiens yssirent moult rudement  
et vindrent secourir le conte et fist tant de proesse Ie  
quems de Julliers qu’ii tua Aquilant le filz du soudan et  
luy osta íe blason qu’il avoit osté au conte et fust mené  
a Milan et le conte aveuc pour guerir ses playez et les  
chrestiens tindrent l’estour contre les Sarrasins et telle-  
ment se gouvernerent qu’ilz vainquirent les Sarrasins et  
s’en alerent fuiant parmy la Rommenie mais il en  
demoura de mors parmy la Rommenie plus de trente mille  
et ne oserent arrester en Rommenie pour la paour du  
conte de Flandrez et se mirent en mer et jurerent Mahon  
que la chrestienté l’achateroit encorez chierement.

Le CONTE de Flandrez ef[[24]](#footnote-24) son noble barnage3 furent  
remis a Millan et y eut ung peu de content entre luy et  
le duc de Julliers et dist le conte de Flandres au conte de  
Julliers4 qui luy rendist l’escu au grant Iyon rampant qu’il  
avoit conquis sur le soudan par la grace de Dieu et qu’il  
le vouloit avoir et porter tant qui viveroit, luy et ses hoirs  
aprés. Mais le quems de Julliers ne luy volut pas rendre  
l’escu mais dist que depuis qui l’avoit conquesté sy I’avoit  
il perdu. Car Aquilant, I’un des filz au soudan, l’avoit rué  
jus et luy avoit depuis gaignié sur Aquilant et l’avoit  
abatu mort et ainsy devoit estre l’escu sien et le devoit  
porter. Et aprés ces parolez furent d’accord que quant  
ilz seroient retournez en leurs païs il en seroit a l’ordon-  
nance du roy de France et en porroit jugier a sa volenté  
et ainsy furent d’accord. Lors ie conte de Flandres appella

temps car les Sarrasins, parmi lesquels se trouvaient  
quatre des fils du sultan, sortirent d’une embuscade. Ils  
étaient bien vingt mille qui encerclèrent le comte et l’em-  
pêchèrent de retourner vers la cité. II fut frappé et blessé  
en de nombreux endroits; Aquilan, l’un des fils du sul-  
tan, le fit tomber à terre et lui ôta le bouclier de son  
père. Assisté des autres Sarrasins, il aurait tué le comte  
si le comte de Juliers et les autres chrétiens ne s’étaient  
rués hors de Ia ville pour le secourir. Le comte de Juliers  
se montra si valeureux qu’il tua Aquilan, le fils du sultan,  
et lui ôta le blason qu’il avait reprìs au comte. Le comte  
et lui furent ensuite reconduits à Milan, pour y soigner  
leurs biessures, pendant que les chrétiens poursuivaient  
le combat contre les Sarrasins ; ils le firent avec une telle  
maîtrise que les Sarrasins, vaincus, prirent la fuite en tra-  
versant la région de Rome, laissant plus de trente mille  
morts dans ce pays. Ils n’osèrent séjourner dans la région  
de Rome à cause de la peur que leur inspirait le comte  
de Flandre et reprirent la mer en jurant au nom de  
Mahomet que la chrétienté le paierait bien cher.

Le comte de Flandre et ses nobles chevaliers reprirent  
des forces à Milan. Un léger différend s’y éleva entre le  
duc de Juliers et lui; Ie comte de Flandre demanda au  
comte de Juliers de lui rendre le bouclier au grand lìon  
rampant, qu’il avait conquis sur le sultan par la grâce de  
Dicu : il voulait le posséder et le porter jusqu’à la fin de  
ses jours, ainsi que ses héritiers après lui. Mais le comte  
de Juliers ne voulut pas lui rendre le bouclier, avançant  
que Ie comte de Flandre, certes l’avait conquis mais  
perdu par la suite lorsque Aquilan, l’un des fils du sultan,  
l’avait fait tomber à terre; quant à lui, il avait gagné  
antre Aquilan, qu’il avaìt abattu et tué : le bouclier  
devait ainsi être le síen et c’est lui qui devait le porter.  
Après avoir échangé leurs arguments, ils furent d’accord  
'e s’en remettre à í’avis du roi de France une fois rentrés  
ans leurs pays : le roi de France en jugerait selon son  
m vouloir. C’est ainsi qu’ils trouvèrent un accord. Le  
ses barons et leurs dist : « Beaux seigneurs, je veul aler  
a Rome que le soudan a gaste et refaire la cité et vous  
prye que vous veullez venir avecquez moy. » Lesquieulx  
luy accorderent qu’iìz ne lui fauldroient ja et se partirent  
de Milan et estoient bìen .XX. milîe hommez et alerent  
a Romme et establit le conte de Flandrez ung pape a  
Romme qui avoit nom Innocent et le second1 qui fust  
(fol. 4) du paŷs d’Espaigne qui fust ung bon preudomme  
et gouverna bien la papalité et vaillamment. Et fist  
refaire les eglisez qu’ilz avoient destruitez. Et sejourna  
le conte de Flandrez aveuc son ost l’espace de .VIII. mois  
et se confessa au pape qui pardon luy donna et luy aban-  
donna tous ses tresors. Mais le conte de Flandrez n’en  
voulut riens prendre mais demanda au pape ung joyel[[25]](#footnote-25)des reliquez de Romme. Et le Pape luy donna le chief  
de saint Jaquez[[26]](#footnote-26). Et passerent Rommenye et Lombardye  
et les mons de Mongieu, Lorraine et Savoye et le paýs  
d’environ et puis entrerent en Bourgongne et le second  
jour qu’ilz y furent ilz rencontrerent ung chevaucheur[[27]](#footnote-27).  
Et le conte de Flandrez luy demanda s’il savoit nullez  
nouvellez du roy Phelippes de France. « Sire, dist le mes-  
sagier, il est en Gascongne aveuc son ost et dist on qu’il  
aura journee dedens brief tempz contre le roy d’Engle-  
terre. » Et quant le conte de Flandrez entendit le chevau-  
cheur il en fust moult dolent en cueur qu’il ne pouoit  
estre la. Et demanda au conte de Julliers et luy dist :  
« Que ferons nous ? Je vous prye que aillons tout droit  
en Gascongne secourir au roy de France ! » Et le conte  
de JuIIiers luy octroya. Mais quant les couars[[28]](#footnote-28) oýrent  
celle raison ilz dirent l’un a l’aultre qu’ilz n’auroient  
jamais repos tant comme le conte de Flandrez viveroit,  
car il est6 trop hardy. Le conte de Flandrez entendist  
tantost le murmurement des gens de son ost et fist crier  
comte de Flandre appela alors ses barons et leur dit :  
« Nobles seigneurs, Rome a été dévastée par le sultan, je  
souhaite m’y rendre pour reconstruire la cité et je vous  
prie de bien vouloir venir avec moi.» Ceux-ci l’assurè-  
rent qu’ils ne lui feraient jamais défaut. Ils partirent alors  
de Milan avec bien vingt mille hommes et se rendirent à  
Rome. Le comte de Flandre y établìt un nouveau pape,  
Innocent, le second du nom, originaire d’Espagne; il  
était un homme de grande valeur, qui exerça le pouvoir  
papal avec toutes les qualités requises et fit reconstruire  
les églises détruites par les Sarrasins. Le comte de  
Flandre et son armée séjournèrent à Rome pendant huit  
mois ; le comte s’y confessa au pape, qui lui accorda son  
pardon et mit à sa disposition tous ses trésors. Mais le  
comte de Flandre n’en voulut rien prendre ; il demanda  
seulement au pape, en cadeau, une des reliques de Rome  
et le pape lui offrit la tête de saìnt Jacques. Ils traversè-  
rent alors ia région de Rome, la Lombardie, les mon-  
tagnes du Grand-Saint-Bernard, la Lorraine, la Savoie et  
le pays environnant puis arrivèrent en Bourgogne. Le  
lendemain de leur arrivée, ils rencontrèrent un cavalier,  
auquel le comte de Flandre demanda s’il avait quelque  
nouvelle du roi Philippe de France. « Seigneur, dit îe  
messager, il est en Gascogne avec son armée et I’on dit  
qu’avant peu il combattra le roi d’Angleterre. » En  
entendant le cavalier, le comte de Flandre fut profondé-  
ment affecté de ne pas se trouver sur les lieux et adressa  
au comte de Juliers la demande suivante : « Qu’allons-  
nous faire ? Je vous en prie, allons tout droit en Gas-  
cogne porter secours au roi de France ! » Le comte de  
Juliers le lui accorda, mais quand les couards entendirent  
cette promesse, ils se dirent l’un à l’autre que tant que  
ie comte de Flandrè serait en vie, ils ne connaîtraient  
jamais le repos tant il était hardi. Le comte de Flandre  
comprit rapidement pourquoi les membres de son armée

ung ban qu’il affranchiroit communement tous ceulx  
quilz yroient aveucquez luy en Gascongne aider au roy  
de France et que tous ceulx qui n’y vouldroient aler s’en  
retournassent en leur pays car contre leur vouloir il ne  
lez y vouldroit pas mener. Dont maint se partist de l’ost  
moult deshonnorablement1. Et le conte de Flandrez et le  
quems de Julliers s’en partirent a tout quatre mille  
hommes armés et les aultrez s’en alerent en leur terre et  
emporterent le chief saint Jaques et chevaucherent tant  
qui vindrent a Arras ou ilz se2 herbegerent. Mais celle  
nuit il pleut et degouta tant que fust grant merveille  
(fol. 4v°) et au matin les Flammens se deslogerent et  
alerent a Blangi[[29]](#footnote-29). Et ainsi que les sommiers, qui estoient  
plus de cent, passoient Blangi, l’eaue les surprint tressou-  
dainement qu’il y eut bien .XX. sommiers perdus et  
noyés et illec fut perdu le chief saint Jaques, dont ilz  
furent moult dolens. Mais depuis il fut retrouvé, par la  
grace de Dieu.

Comment le conte de Flandrez et de Juiiiers arriverent  
en Gascongne

Le CONTE de Flandrez et le quems de Julliers chevau-  
choient moult efforcement[[30]](#footnote-30) pour aler en Gascongne  
secourir le roy de France mais ainçois[[31]](#footnote-31) qui peussent  
venir la, les roys de France et d’Engleterre avoient prins  
trevez a deux ans et trouverent le roy qui payoit ses sou-  
doìers bien et richement. Si le saluerent les deux contez  
de Flandrez et de Julliers et leur fist le roy bel appel[[32]](#footnote-32) et  
murmuraient et fit proclamer un ban : tous ceux qui par-  
tiraient avec lui en Gascogne secourir le roi de France  
seraient affranchis, collectivement, tous ceux qui ne vou-  
draient pas s’y rendre retourneraient dans leur pays car il  
ne voulait pas les y mener contre leur volonté. Plusieurs  
quittèrent alors l’armée, en se couvrant de déshonneur.  
Les comtes de Flandre et de Juliers partirent avec quatre  
mille hommes en armes et les autres rentrèrent chez eux,  
en emportant la tête de saint Jacques. A force de chevau-  
cher, ils arrivèrent à Arras, où ils installèrent leur camp.  
Mais la piuie tomba cette nuit-là avec une force tout à  
fait spectaculaire ; au matin, ies Flamands levèrent le  
campement et partirent vers Blangy[[33]](#footnote-33). Pendant que les  
bêtes de somme, qui étaient plus de cent, traversaient  
Rlangy, l’eau les surprit de manière tout à fait inattendue  
. . causa la noyade et la perte de bien vingt montures.

'’est à cette occasion que, consternation, la tête de saint  
Jacques[[34]](#footnote-34) fut perdue, mais depuis, par la grâce de Dieu,  
. lle fut retrouvée.

dmment les comtes de Flandre et de Juliers arrivèrent

en Gascogne

Le comte de Flandre et le comte de Juliers chevau-  
chaient à un rythme très soutenu pour aller en Gascogne  
au secours du roi de France. Mais, avant qu’ils ne puis-  
■ mt arriver, les rois de France et d’Angleterre concîu-  
rent une trêve de deux ans. Aussi trouvèrent-ils le roi en  
ti'ain de payer fort généreusement les hommes à sa solde.  
l.,es deux comtes, de Flandre et de Juliers, le saluèrent  
. t le roi leur réserva un accueil aimable. 11 leur demanda

leur demanda comment il avoient fait sur les Sarrasins et  
ilz luy conterent tout le contiennement comme le soudan  
avoit esté desconfit et comme ilz avoient ordonné ung  
pape a Romme. Dont ie roy mercya Dieu. Le conte de  
Flandrez et le duc de Julliers parlerent au roy et luy  
dirent : « Sire, nous sommes en contens[[35]](#footnote-35) l’un de l’aultre  
d’une chose que nous vous dirons. — II est vray, dit le  
conte de Flandrez, que je conquis corps a corps le soudan  
Caquedent et gaignay son escu au grant lyon rampant  
et l’en eusse emporté quant les Sarrasins me vindrent  
enclourre faulsement et me toliirent l’escu et m’eussent  
occis quant le quems de Juliiers que vees cy en present  
et les auitreí barons me vindrent secourir et occist le  
quems de Juliiers l’un des filz Caquedent et reconquist  
sur luy l’escu et son destrìer qui me bailla. Et pour ce je  
demande l’escu pour ce que je l’ay gaignié premierement  
et le quems de Julliers le demande ensuyvant pour ce  
que depuis il le conquist. Si nous en sommez soubmis en  
vostre jugement. Si en veuìilez jugier (fol. 5) sy droite-  
ment que nous n’aions entre nous ne ire ne mal taient. »

Phelipes roy de France leur respondit bien gracieuse-  
ment : « Par ma foy, dist il, j’en jugeray bien et loyal-  
ment.» Et manda le roy son conseil et leur demanda  
advis de la chose. Et puis leur dit le roy : « Beaux sei-  
gneurs, ce sont les plus bellez demandes[[36]](#footnote-36) que je vis onc-  
ques.» Et lors leur dist que chascun des deux contes  
l’avoií3 bien et loyalment gaignié et conquis et appella  
tantost les deux contez et leurs dit : « Je osteray cest  
estrif4 qui est entre vous deux. Vous porterez tous deux  
le blason. C’est mon jugement. Mais le conte de Flandrez  
qui le conquist premierement le portera entier sans point  
de difference et le quems de Julliers le portera orlé d’un;  
asur vif et ainsy le vous encharge. Or soyés doresnavanb

comment s’était déroulée la mission contre les Sarrasins  
et iis iui racontèrent tout: comment ils s’étaient conduits,  
comment le sultan avait été vaincu et comment ils  
avaient établi un pape à Rome. Le roi en remercìa Dieu.  
Le comte de Flandre et le duc de Juliers s’adressèrent  
au roi et lui dirent : « Sire, il existe entre nous un litige  
dont nous allons vous exposer la cause. — En vérité, dit  
le comte de Flandre, j’ai vaincu le sultan Caquedent au  
cours d’un combat singuìier et lui ai pris son bouciìer au  
grand lion rampant. Je l’aurais emporté, si les Sarrasins  
n’étaient pas venus m’encercler par traitrìse. Ils m’ont  
enlevé le bouclier et m’auraient tué si ie comte de Juliers  
ici présent et les autres barons n’étaient pas venus me  
porter secours. Le comte de Juliers a tué l’un des fils de  
Caquedent et lui a reprís le bouclier, ainsi que son des-  
trier, dont il m’a fait don. Je réclame ainsi le bouclier,  
parce que je l’ai gagné le premier et le comte de Juliers le  
réclame lui aussi pour I’avoir conquís par la suite. C’est  
pourquoi nous nous soumettons à votre jugement et vous  
prions de trancher avec justice, afin qu’il n’y ait entre  
nous ni colère ni ressentiment. »

Philippe, roi de France, leur répondit fort courtoise-  
ment : « Par ma foi, dit-il, j’émettrai un jugement juste  
et loyal.» Le roi convoqua son conseil, dont il sollicita  
I’avis à ce propos, en disant: « Nobles seigneurs, ce sont  
les plus belles requêtes qui m’aient jamais été adres-  
sées. » Selon le roì, chacun des deux comtes l’avait bien  
gagné, en toute loyauté, et le méritait. II fit rapidement  
ve-nir les deux comtes et leur dit: « Je vais mettre fin au  
litige qui vous oppose : vous porterez tous les deux le  
blason. Tel est mon jugement. Mais le comte de Flandre,  
qui l’a conquis le prfemier, le portera teî quel, à I’íden-  
tique, alors que le comte de Juliers le portera avec une  
bordure d’azur víf. Voilà mes instructions. Soyez donc

m

fgggg

bons amys ensembie1. Car il me semble qu’onquez maìs  
blason ne fust si bien party. » Et ainsy furent d’accord  
les deux contez.

Comme le roy s’en retourna de Gascongne a Paris

Le roy DE France s’en ala a Paris et le conte de Flan-  
drez s’en retourna en son paŷs et eust2 ung filz nommé  
Baudoin qui fust moult orgueilleux et tant que par son  
orgueil i 1 refusa a prendre a feme une des fillez3 de  
France. Mais depuis il espousa le diable qui c’es.toit4 mis  
en une morte femme et furent bien ensemble .XIIII. ans5passez et en eut deux fillez, dont l’une fust nommee  
Jehanne et l’aultre puis nee Marguerite. Bien tost aprés  
ces fais desclarez cy devant, en l’an de l’incarnation nos-  
tre6 seigneur Jfaesus Crist mil cent quatre vingz et quatre,  
environ l’Ascension, trespassa de ce siecle Phelipes, le  
bon conte de Flandrez et aprés Baudoin son filz fut fait  
conte de Flandrez et esíoient de luy tenuez .XIIII.  
contez. Et ala a Paris devers le roy Phelipes et luy fist  
hommaige des .X. d’icellez contez et les aultres il les  
tenoit du roy d’Alemaigne. Et quant il eust ainsy fait  
hommaige au roy le roy le arraisonna (fol. 5v°) moult  
debonnairement et luy dist : « Baudoin, il seroit temps  
que vous vous mariissiez7 car il vos apartient femme de  
hauite lingnye.

— SlRE, DlST Baudoin, de cela n’ay je talent car certai-  
nement je n’auray8 ja femme se elle n’est aussy riche de  
terre et d’argent comme je suis. » Et lors luy respòndit  
le duc de Bourgoigne9 qui illec estoit : « Baudoin, mon  
doulx amy, il vous conviendra donc querre femme bien

1. Omis dans G. Rétablí d’après D. B, bons amys. 2. Mot omis,  
rétabii d'après B. 3. D, une des fillez du roy de France. 4. ces-  
toit. Notre correction. 5. A, XII ans passez. 6. nostres. Notre  
correction. 7. D, marissiez. 8. Partie de mot tachée, illisibie.  
Mot reconstitué d’après D. 9. Idem. G graphie toujours Bour-  
gongne et non Bourgoigne.

dorénavant de bons amìs l’un pour l’autre car jamais  
d’après moi blason n’a été si bien partagé.» C’est ainsi  
que les deux comtes furent mis d’accord.

Comment le roi retourna de Gascogne à Paris

Le roi de France partit pour Paris et le comte de Flandre  
retourna dans son pays. II avait un fils, nommé Bau-  
douin, qui était rempli d’orgueil au point de refuser de  
prendre pour femme l’une des filles de la maison de  
France. Maís, par la suite, il épousa le diable, qui s’était  
glissé dans le corps d’une femme défunte. IIs vécurent  
ensemble au moins quatorze ans et il eut du diable deux  
filles, dont î’une se nommait Jeanne et l’autre, la cadette,  
Marguerite. Peu après les événements racontés plus  
haut, en I’an 1184 de l’incarnation de Notre Seigneur  
Jcsus-Christ, au moment de l’Ascension, Philippe, le bon  
comte de Flandre, quitta cette vie. Baudouin, son fils, lui  
succéda et prit la tête de quatorze comtés, dont la  
Flandre. II se rendit à Paris auprès du roi Philippe pour  
lui faire l’hommage de dix de ces comtés; les autres, il  
les tenait du roi d’Allemagne. Lorsqu’il eut ainsi prêté  
hommage au roi, celui-ci lui adressa fort noblement la  
parole en lui disant : « Baudouin, il serait temps de vous  
marier et c’est une femme de haute lignée qu’il vous faut.

- Sire, répondit Baudouin, je ne le souhaite pas et, en  
vérité, je n’épouserai jamaìs personne si ce n’est une  
(crame aussi riche en terres et en argent que je le suis. »  
l,. duc de Bourgogne, qui se trouvait sur les lieux, lui fit  
alors la remarque suivante : « Baudouin, mon cher ami,  
il vous faudra donc chercher épouse bien longtemps car

longuement car vous ne la trouverez pas soubz le firma-  
ment aussy riche que vous. Mais aussy noblement por-  
rés[[37]](#footnote-37) estre marié. Le roy de France a une belîe fille et  
jeune. Se vous la voulés espouser, nous en parlerons au  
roy. » Et Baudoin luy respondit bien fierement : « Par  
ma foy, je ne vous en prye point[[38]](#footnote-38). Non obstant qu’elle  
vaille mieux qu’a moy n’appartient.» Dont le roy fust  
moult courroucé de sa response. Non obstant il n’en fist  
aulcun semblant. Et en ce temps vint l’empereur de  
Constantinoble a Paris, ou il fut grandement[[39]](#footnote-39) festoyé.

L’empereur de Constantinoble, aprés ce qu’il eust  
esté[[40]](#footnote-40) appellé du roy, et qu’il eust esté a la court dudit  
roy assés longuement, dist au roy : « Nobíe roy, vueilliés  
moy conseillier des enfans Caquedent, qui m’ont[[41]](#footnote-41) for-  
ment entrepris et suis d’eux en tresgrant doubte. Et pour  
ce, sire, que je suis a marier, je suis venus devers vous  
requerre Beatrix vostre fílle et I’espouseroye voíentiers  
si vous plaisoit et la feroye emperiere et dame de toute  
ma terre. Si vous supplye sire roy que n’en soye escon-  
dit. » Et le roy luy respondit: « Sire, vous me faitez grant  
plaisir[[42]](#footnote-42) et je la vous octroye. » Et tantost elle fust espou-  
see a l’empereur de Constantinoble, qui estoit nofnmé  
Henry. Et dura ung mois la feste des nopcez. Et la estoit  
Ie conte Baudoin de Flandrez, qui fust moult courroucé  
qu’il n’avoit pris la belle Beatrix fille du roy de France a  
femme (foi. 6). Mais c’estoit pour neant[[43]](#footnote-43), car l’empe-  
reur de Constantinoble l’avoit pour femme et furent

vous ne trouverez pas sous le firmament de femme aussi  
riche que vous. Mais vous pouvez en épouser une de  
noblesse égale à la vôtre. La fille du roi de France est  
belle et jeune. Si vous voulez l’épouser, nous pouvons en  
parler au roi. » Avec une grande arrogance, Baudouin  
lui répondit alors : « Par ma foi, je ne vous en prie point.  
Je vous concède pourtant être indigne du rang qui est le  
sien. » Le roi fut fort'tourroucé de cette réponse mais  
n’en laissa rien paraître. A la même époque arriva l’em-  
pereur de Constantinople à Paris, où il fut reçu en  
grande pompe.

L'empereur de Constantinople, après avoir été accueilli  
par le roi et avoir longuement séjourné à sa cour, îui dit:  
«Noble roi, veuillez m’assister de vos conseils : les  
enfants de Caquedent m’ont sérieusement menacé et je  
les redoute beaucoup. Je suis à marier, sire, et suis venu  
à vous pour vous demander la main de Béatrix, votre  
fille. Je l’épouserais volontiers si vous y consentiez et la  
ferais impératrice et dame de toute ma terre. Je vous en  
supplie, sire roi, ne me la refusez pas ! » Le roi lui répon-  
■Jit : «Vous me faites grand plaisir, sire, et je vous  
accorde sa main. » L’empereur de Constantinople, qui se  
nommait Henri, l’épousa alors peu après et la fête nup-  
tiale dura un mois. Le comte de Flandre y prit part, fort  
chagriné de n’avoir pris pour femme la belle Béatrix, fille  
du roi de France. Mais ses regrets étaient vains, car elle  
était devenue l’épouse de l’empereur de Constantinople.

ensemble .XIIII. ans acomplis que onquez n’eurent  
enfans, dont Ie temps fut moult dolant pour eux. Or lai-  
ray cy endroit a parler de l’emperiere et parleray de Bau-  
doin le conte de Flandrez qui aprés celle feste se partit  
de Paris.

Comme Baudoin le conte de Flandrez se partit de Paris  
et s’en ala a Noyon ou il espousa le diable

Baudoin le conte de Flandrez prínt congié du1 roy de  
France et s’en ala luy et ses barons en la cité de Noyon  
qui estoit2 tenue de luy et il sejourna trois jours, et ou  
quart jour il eust voulenté[[44]](#footnote-44) d’aler chasser es fourestz de  
Noyon et print ses veneurs et son erre de chasse et prist  
en sa main ung fort espieu[[45]](#footnote-45) et aussy des chiens. Et il  
trouva ung[[46]](#footnote-46) sanglìer qui c’estoit endormy qui estoit grant j  
et fourny et estoìt plus noir que meure. Et quant le san- I  
glier ouyt les chiens il se mist a fouyr et les veneurs í’ont I  
enchassé[[47]](#footnote-47) moult durement mais il occist quatre des meíl- I  
leurr chiens quilz fussení en la chasse, dont le conte fust J  
moult marry[[48]](#footnote-48) et jura Dieu qu’il ne partiroit jamais de la  
tant qu’il eust occys ce porc sanglier. Et le sanglier yssit  
des boys et s’en fouy es boys de Mormay[[49]](#footnote-49) et le conle et -  
ses gens le suyvirent jusquez oultre l’eaue de Sene[[50]](#footnote-50), car ■  
ií avoit ja trespassé Vermendois. Et se bouta le porc en  
ung rui[[51]](#footnote-51) en la forest ou il cuidoit bien estre en repouz. .  
mais le conte le suivit, qui portoit son espieu et estoient ••  
ses gens encore moult loingz car il estoit monté davan- '  
taige. Et descendit le conte et prist son espieu a dcux

Us vécurent ensemble quatorze ans complets sans avoir  
d’enfant, ce qui leur causa une très grande tristesse. Je  
vais maintenant cesser de parler de l’impératrice, pour  
m’intéresser à Baudouin, le comte de Flandre, qui, après  
ces festivités, quitta Paris.

Comment Baudouin, ìe comte de Flandre, quitta Paris et  
s’en alla à Noyon, où il épousa le diable

Baudouin, le comte de Flandre, prit congé du roi de  
France et s’en alla avec ses barons en la cité de Noyon,  
qui dépendait alors de lui. 11 y séjourna trois jours et, le  
quatrième, éprouva î’envie d’aller chasser dans les forêts  
de Noyon. Accompagné de ses veneurs et d’une meute  
de chiens, ii prit le chemin de sa chasse, un solide épieu  
à la main. II trouva aiors un sanglier qui s’était endormi,  
grand, robuste et plus noir qu’une mûre. En entendant  
les chiens, le sanglier prit la fuite ; les veneurs ie poursui-  
virent sans relâche mais il tua quatre des meilleurs chiens  
de l’équipage, ce qui mécontenta fort le comte, quí jura  
à Dieu qu’il ne quitterait pas les iíeux avant d’avoir tué  
ce sanglier. Ce demier sortit des boís et s’enfuit vers la  
forêt de Mormay[[52]](#footnote-52). Le comte et ses gens le poursuivirent  
jusqu’au-deià de Ia Seíne, car il avait déjà quitté le Ver-  
mandoís. Le sanglíer se jeta alors dans un ruisseau de la  
forêt, où il se croyait bien caché mais le comte le suivit,  
son épieu à la main. Ses gens étaient encore très ìoin car  
sa monture était supérieure à la leur. Le comte mit pied  
à terre, prit son épieu à deux mains et dit à l’animal :

■

■

mains et luy dit : « Filz de truye[[53]](#footnote-53), vous tournerés par  
deça, car au conte de Flandrez jouster vous convien-  
dra ! » Tantost se leva le sengler et cliqueta des dens et  
de la gule[[54]](#footnote-54) escuma et[[55]](#footnote-55) se arrissa moult laidement et se  
lança moult fierement contre le conte[[56]](#footnote-56) (fol. 6v°). Le  
conte îe ferit si asprement[[57]](#footnote-57) de son espieu qui lui ficha  
parmy l’eschine et cheut le porc a terre et tant que le  
conte[[58]](#footnote-58) atorna le porc et d’un petit coustel qui portoit  
l’acheva de faire morir. Si s’assist dessus mais il fust  
esbahy qui ne venoit aprés lui aulcuns de ses gens. Et la  
se repousa le conte moult grant piece. Et quant il se fust  
repousé il regarda tout au tour de luy et vist venir une  
pucelle qui chevauchoit[[59]](#footnote-59) ung palefroy noyr qui aloit les  
amblez et estoit toute seule. Et tantost se leva le conte  
et saisist[[60]](#footnote-60) le cheval par le frain et dist : « Vous soyés  
de par Dieu la bien venue ! » et la dame le salua moult  
doulcement. Le conte de Flandres luy demanda : « Pour  
quoy dame alés vous toute seule et que sont devenus vos  
gens ? Car il me semble que n’estes[[61]](#footnote-61) pas feme qui doyés  
aler sans compaignie. » Et elie luy respondit moult gra-  
cieusement: « Sire, ainsy le veult Dieu le pere tout puis-  
sant. le suis fille a ung roy devers orient qui me vouloit  
marier sans mon consentement[[62]](#footnote-62) mais je juray et fiz a  
Dieu serment que je ne espouseroye ja mary se je  
n’avoye le plus riche conte de la chrestienté[[63]](#footnote-63) et ainsy me  
partis de mon pere par mal talent et avoye grant compai-

« Fils de truie, revenez vers moi car il vous faudra jouter  
contre le comte de Flandre ! » Aussitôt, le sanglier se  
leva, grinçant des dents, la gueule écumante ; il hérissa  
ses poils de manière hideuse et se lança férocement  
contre le comte. Ce dernier íe frappa si violemment de  
son épieu qu’il le lui planta au milieu de I’échine. Le  
sanglier tomba alors au sol; le comte le retourna et,  
s’emparant d’un petit couteau qu’il portait sur lui, acheva  
de le faire mourir. II s’assit alors sur le corps de )a bête,  
troublé de ne voir arriver personne de sa suite[[64]](#footnote-64) et s’y  
reposa fort longtemps. Après s’être reposé, il regarda  
autour de lui et vit arriver une jeune fille qui chevauchait  
un palefroi noir au pas de l’amble; elle était seule. Le  
comte se leva aussitôt, saisit le cheval par la bride et dit:  
« Au nom de Dieu, soyez la bienvenue ! » La dame le  
salua avec une grande douceur. Le comte de Flandre lui  
demanda : « Dame, pourquoi vous déplacez-vous toute  
seule ? Que sont devenus vos gens ? II me semble que  
vous n’êtes pas femme à devoir vous dépìacer sans  
compagnie ! » Elle lui répondit fort aimablement: « Sei-  
gneur, telle est la volonté de Dieu le Père tout-puissant.  
Je suis la fiìle d’un roi d’Orient qui voulait me marier  
sans mon consentement mais j’ai juré et fait à Dieu le  
serment que je n’épouserais jamais personne si ce n’est  
le plus riche comte du monde chrétien. C’est la colère  
qui m’a ainsi fait quitter mon père. J’étais jusqu’à présent

gnie mais a present je n’en ay point car je me suis emblee  
de eux pour ce qu’ilz me vouloyent ramener a mon  
pere[[65]](#footnote-65). Mais je promis a Dieu que je n’yroye devers luy  
jusques a tant que j’aye trouvé le conte de Flandrez que  
l’on m’a tant loué. » Et quant le conte regarda la pucelle  
il se pourpensa moult longuement a ce qu’elle disoit et  
luy pleut moult le contiennement[[66]](#footnote-66) de la dame et[[67]](#footnote-67) entra  
ardamment en son amour et dist a la pucelle : « Belle, je  
suys le conte de Flandrez que vous demandés et n’en  
soyés en nulle doubte car je suis le plus riche de la terre  
qui soit soubz le firmament et ay .XIIII. contez a mon  
commandement et pour tant que vous m’avés ainsy quis  
sy vous vient a plaisìr je vous prendray a femme. » Et Ia  
pucelle qui de ce (fol. 7) eust grant joye luy octroya mais  
qui fust tel comme il disoit. Et le conte Baudoin luy dist:  
« Dame, ne soyez en nulle doubte que je ne soye le conte  
de Flandrez.» Et fust le conte marry que ses gens ne  
venoient a luy et demanda a la dame comment elle avoit  
nom et aussy comme avoìt nom son pere et dont il estoit  
seigneur. Et la dame luy respondit en son faulx[[68]](#footnote-68) couraige  
que le nom qu’elle avoit receu en baptesme estoit Hel-  
lius[[69]](#footnote-69). « Mais vous ne sçaurés le nom de mon pere tant  
que j’aye commandement de Dieu et vous cessés atant  
car aultrement ne peult estre.» Et lors le conte de  
Flandres, qui fust moult tenté de cel ennemy, mist a sa  
bouche son cor et corna moult haultement pour appeller  
ses gens. Et premierement vint a luy le sire de Valencien-  
nez, Gaultier de Saint Omer et moult d’aultrez gens[[70]](#footnote-70) et  
luy demanda Henry de Valenciennez s’il avoit riens pris  
et pour quoy il arissoit sy durement. « Oy1, dist le conte  
de Flandrez, le plus bel8 du monde et m’en a Dieu fait

entourée d’une grande compagnie mais je ne l’âi plus :  
ils voulaient me reconduire auprès de mon père et j’ai  
dû m’enfuir. J’ai promis à Dieu en revanche que je ne  
retourneraìs pas auprès de lui avant d’avoir trouvé le  
comte de Flandre dont on m’a tant fait l’éloge. » Obser-  
vant la jeune fille, le comte se mit à longuement réfléchir  
à ses propos; l’attitude de la dame lui plaisait fort et il  
se mit à ardemment l’aimer. Iì dit à la jeune fille : « Ma  
chère, je suis le comte de Flandre que vous recherchez.  
N’ayez aucun doute à ce sujet : je suis le plus riche sur  
terre et sous le firmament et gouverne quatorze comtés.  
Puisque vous m’avez tant recherché, si tel est votre plai-  
sir, je vous prendrai pour femme. » La jeune fille, ravie  
de ces propos, le lui octroya, mais à la condition qu’il fût  
tel qu’il l’avait dit et le comte lui réaffirma : « Dame,  
n’ayez aucun doute : je suis bien le comte de Fiandre. »  
Le comte était contrarié de ne pas voir revenir ses gens  
et demanda à la dame son nom, ainsi que le nom de son  
père et le lieu où il régnait. Avec sa perfidie naturelle,  
la dame lui répondit qu’elle avait reçu à son baptême le  
nom d’Helius, « mais, tant que je n’en aurai pas reçu le  
commandement de Dieu, vous ne connaîtrez pas le nom  
de mon père ; il ne peut en être autrement». Fort tenté  
par ce diable, le comte mit alors son cor à sa bouche et  
sonna très fort pour appeler ses gens. Le premier qui  
arriva à lui fut le seigneur de Valenciennes, suivi de Gau-  
tier de Saint-Omer et de bien d’autres gens. Henri de  
Valenciennes lui demanda s’il avait trouvé quelque  
gibier et pourquoi ìl sonnait si fort du cor. « Oui, dit le  
comte de Flandre, j’ai trouvé la plus belle prise du monde.

present et la veul avoir a femme puis qu’elle s’y  
consent. » Adonc le quems de Valenciennez regarda la  
pucelle qui estoit vestue[[71]](#footnote-71) d’or et d’argent et aussy qu’elle  
avoit sy noble palefroy que nul plus bei ne pouoit estre.  
Non pour tant, ie conte de Vaiencienez blasma tresfort  
ie conte de Flandres qui vouloit prendre a femme celle  
pucelle. Et luy dit: « Seigneur[[72]](#footnote-72), que sçavez vous se c’est  
une jeune fille qui se vent pour argent ? Sire, sy vous  
plaist, vous la poués bien tenir a vostre commandement  
tant qu’il vous plaira et puis luy donnés congié. Car sy  
hault comme vous doit ouvrer saigement, Mauidit soit  
vostre orgueìl car il n’y a encorez guerez que refusastes  
la[[73]](#footnote-73) fille du roy ! »

Lors le conte de Flandrez dít a Henry, conte de Vaien-  
ciennez : «Pariés plus saigement, car mon cueur se  
donne que j’aye ceste dame a femme et n’en pariés plus  
car je Ie vous deffens. » Dont ses hommez furent moult  
doians. D’illecquez se partit le conte de Flandrez et prist  
et emporta la teste (fol. 7v°) du sanglier et s’en ala a  
Cambray luy et ses gens et emmena la dame et sy l’es-  
pousa et fist faire ses nocez moult honnourablement;  
puis s’en repaira le conte de Flandrez en Flandrez ou il  
emmena sa femme et fist tout son talent d’elle et tantost  
la femme fust grosse d’enfant qu’elle porta .IX. moys et  
eust une fille qui eust nom Jehanne en baptesme. Et puis  
aprés eust une aultre fille qui eut nom Marguerite, qui  
fust tenue en moult grant cherté[[74]](#footnote-74). Et ceste dame aleva  
en Flandrez moult grant truagez en .XIIII. ans qu’elle  
regna aveuc Ie conte Baudoin et fist faire au pays moult

C’est Dieu qui m’en a fait présent et je veux, puisqu’elle  
y consent, la prendre pour femme. » Le comte de Valen-  
ciennes regarda alors la jeune fille, vêtue d’or et d’argent  
et vit aussi qu’elle avait un palefroi si précieux qu’on  
n’en pouvait trouver de plus beau. Pourtant, le comte de  
Valenciennes blâma très vivement le comte de Flandre  
de vouioir épouser cette jeune fille et lui dit: « Seigneur,  
que savez-vous d’elle ? Eile est peut-être une jeune fille  
qui monnaie ses charmes ! Seigneur, si vous Ie souhaitez,  
vous pouvez bien en jouir à votre guise tant qu’ii vous  
plaira puis la congédier. Un homme de rang aussi élevé  
que le vôtre doit agir avec sagesse. Maudit soit votre  
orgueil car il y a peu vous avez refusé la fille du roi! »  
Le comte de Flandre dit alors à Henri, comte de Valen-  
cìennes : « Parlez avec plus de sagesse ! C’est ma volonté  
qui m’incite à prendre pour épouse cette dame. Ne dites  
rien de plus, je vous le défends ! » Ses hommes furent  
fort affligés de tels propos. Le comte de Flandre quitta  
les Iieux, emportant ia tête du sanglier et se dirigea vers  
Cambrai en compagnie de ses gens. II emmena avec lui  
ia dame, qu’il épousa, et fit organiser des noces tout à  
fait somptueuses. Le comte de Flandre retourna alors sur  
sa terre flamande, accompagné de sa femme. II jouit  
d’eile à sa guise et elle se retrouva vite enceinte d’un  
enfant, qu’elle porta neuf mois. La dame donna alors  
naissance à une fille, nommée Jeanne à son baptême puis  
eut ensuite une autre fille, nommée Marguerite, qui fut  
couverte d’affection. Pendant les quatorze ans de son  
règne avec le comte Baudouin, cette dame préleva en  
Flandre des impôts exorbitants et causa de grands maux

de maux, dont le conte fust moult blasmé. Et est vray  
que celle dame aloit voulentiers aux monstiers et ouyoit  
le service jusquez au sacrement. Mais jamais elle n’aten-  
dist le sacrement lever mais s’en aloit hors du monstier,  
dont ies gens du paŷs en parloyent moult oultrageuse-  
ment et en estoient esmerveillez.

En CE TEMPS, l’empereur de Constantinoble fust en  
moult grant effroy de ce que Aquilant le soudan de Surie  
vint assegier Constantinoble avec bien .CM. Sarrasins et  
gasterent tout le paŷs d’entour Constantinoble. Et pour  
celle cause le bon empereur manda ses amis par tout ou  
il en peult finer et assembla bien .LX. mille chrestiens  
et advint ung jour entre les aultres que l’empereur de  
Constantinobie yssit de la ville aveuquez ses gens et se  
combatit aux Sarrasins en laquelle bataille l’empereur  
fust mort. Et s’en retournerent ses gens dedens Constan-  
tinoble et emporterent l’empereur et le firent moult hon-  
nourablement enterrer et puis penserent de deffendre  
leur ville contre les Sarrasins. Et jura le soudan Acqui-  
lant qu’il ne partiroit de la tant qu’il eust pris Constantin-  
noble et y tint le siege moult longuement. Mais tousjours  
se deffendoient les chrestiens[[75]](#footnote-75) et tindrent la ville tous-  
jours attendant secours (foi. 8).

Baudoin estoit en ce temps aveuc Hellius sa femme au  
pays de Fiandrez, qui avoit eu d’eile deux fillez Jehanne  
et Margueritte. Si advint que en l’an de grace mil cent et  
quatre vingz et .XVIII., ìe jour des grans Pasquez, estoìt  
le noble conte Baudoin et sa íemme Hellius ou leur  
noble barnage au Vimendable[[76]](#footnote-76) en Flandrez en leurs  
palais et iílec avoit mandé pour la sollennité du jour  
maint conte et maint baron de ses hommes, qui pour le

à sa terre, dont le comte fut fort blâmé. En vérité, cette  
dame se rendait volontiers à î’église : elle y écoutait l’of-  
fice jusqu’à la consécration mais jamais n’attendit l’élé-  
vation; à ce moment-là, elle sortait de l’église, au grand  
scandale des gens du pays, stupéfaits.

À la même époque, l’empereur de Constantinople connais-  
sait une situation alarmante : Aquilan, le sultan de Syrie,  
était venuassiéger sa capitale avec au moins cent mille Sar-  
rasins, qui avaient dévasté toutes les terres environnantes.  
Pour cette raison, le bon empereur fit appel à ses amis, par-  
tout où il put en trouver et rassembla au moins soixante  
mille chrétiens. Un jour donné, î’empereur de Constanti-  
nople sortit de sa ville avec ses gens pour combattre les Sar-  
rasins et trouva la mort lors de cette bataiile. Ses gens  
retournèrent entre les murs de Constantinople, en empor-  
tant le corps de ieur empereur, qu’ils firent enterrer avec de  
grands honneurs puis s’employèrent à défendre ìeur ville  
contre les Sarrasins. Le sultan Aquiian, de son côté, jura  
qu’il ne quitterait pas Constantìnopie avant de s’en être  
emparé et y tint un siège fort iong. Mais les chrétiens se  
défendaient toujours et restèrent constamment maîtres de  
leur vilie en attendant du secours.

Baudouin, pendant ce temps, se trouvait en Flandre  
auprès d’Helius, sa femme, qui lui avait donné deux filles,  
Jeanne et Marguerite. II arriva qu’en l’an de grâce 1198,  
îe jour de Pâques, le noble comte Baudouin, sa femme  
Helius et leur noble assemblée de barons se trouvaient  
dans leur palais, à Wijnendale1 en Flandre. Le comte y  
avaìt ìnvìté, eu égard à ìa solennité du jour, plusieurs  
comtes et plusieurs barons, ses vassaux, quì s’étaient ren-

festoyer estoyent venus a sa court[[77]](#footnote-77). Et tint le conte celuy  
jour sa court moult richement et fust l’eure cornée pour  
le disner et adonc s’assist le conte a table en son noble  
barnaige. Et ainsy comme le conte fut assis en son disner  
il vint devant luy ung viel[[78]](#footnote-78) hermite qui s’apuyoit d’un  
baston et avoit bien cent ans de aage et requist au conte  
en nom de Dieu que ce jour il luy voulsist donner son  
repas a sa court pour disner. Et le conte luy octroya bien  
doulcement et pria a ung escuier qui pensast bien de l’er-  
mite. Et le fist l’escuyer seoir en une table en la salle  
devant le conte a part. Mais encorez n’estoit pas la dame  
assise mais on le fist aler querir en ses chambrez et fust  
assise decouste le conte ainsy que a coustume avoit. Et  
quant i’ermite vist la dame il eust moult grant paour et  
commença tresfort a trambler et se seigna moult souvent  
et ne pouoit boyre ne menger. Et quant la dame vist  
l’ermite ii ne luy en pleust riens, car elle se doubta bien  
qui luy donneroit encombrier. Et prya au conte qui voul-  
sist faire aler l’ermiîe hors de ia saile et luy dist : « Sire,  
il scet plus de malice que ne sçavent d’aultrez gens et est  
seans entré par truandye3. Je ne le puis veoir et pour ce  
vous pry que l’en veuillez faire aler.

— Dame, dist le conte, l’aumonne est bonne (fol. 8v°)  
a donner a celuy qui la demande mais il est fol qui la  
prent sans necessité. Mais il me plaist ou nom de Dieu  
qui soit servi et ayt au jour d’uy sa refection seans. »  
Regarda lors le conte l’ermite qui seoit a tabie tout pen-  
sif et ne beuvoit ne ne mengoit. Et luy demanda le  
conte : « Preudomme, pour quoy ne mengez vous ? Ne  
le me celez ja car se voulés auitre chose vous i’aurés. »  
Lors s’adressa l’ermite au conte et dist tout hault oyant  
tous les barons pour Dieu qu’ilz iaissassent ie boyre et  
le mengìer et qu’il y avoit moult grant peril : « Et sy ne

dus à sa cour pour lui faire honneur. II avait ce jour-là  
réuni sa cour en grande pompe ; un cor sonna l’heure du  
repas et le comte prit alors place à table, accompagné de  
ses nobles chevaliers. Pendant qu’ìl était assis pour  
prendre son déjeuner, arriva devant lui un vieil ermite,  
appuyé sur son bâton et âgé d’au moins cent ans. II pria  
le comte, au nom de Dieu, de bien vouloir lui offrir ce  
jour-là un repas à sa cour. Le comte le lui octroya avec  
grande bienveillance et pria un de ses écuyers de fort  
bien s’occuper de l’ermite. L’écuyer l’installa à une table  
à part dans la salle, en face du comte. À ce moment-là,  
la dame n’était pas encore assise et on l’envoya quérìr en  
ses appartements. Elle vint, selon sa coutume, s’asseoir  
auprès du comte. En la voyant, l’ermite fut saisi de peur  
et se mit trembler très fort en multipliant les signes de  
croìx : il ne pouvait plus ni boire ni manger. À la vue de  
l’ermite, la dame éprouva un grand déplaisir car elle se  
doutait bien qu’il lui causerait du tort. Aussi pria-t-elle  
le comte de bien vouloir faire chasser l’ermite de la salle,  
lui disant : « Seigneur, il est plus malin que le commun  
des mortels et a pénétré ici par quelque ruse de truand.  
Je ne puis le voir et vous prie de bien vouloir le faire  
partir.

— Madame, dit le comte, il est bon de donner l’aumône  
à celui qui la demande mais fou celui qui la reçoit sans  
en avoir besoin. II mé plaît, au nom de Dieu, qu’il soit  
aujourd’hui servi ici et puisse s’y restaurer. » Le comte  
regarda alors l’ermite, assis à table tout pensif, sans boire  
ni manger. II lui demanda : « Brave homme, pourquoi ne  
mangez-vous pas ? Ne me le cachez pas : si vous souhai-  
íez autre chose, vou? l’aurez. » L’ermite s’adressa alors  
au comte et à tous les barons à haute voix, les invitant à  
cesser de boire et de manger en raìson d’un grand péril:

vous mouvez tant que[[79]](#footnote-79) le tempz sera. Car de ce que vous  
verrés tantost chacun de vous aura grant paour. Sy ayés  
bonne creance en Dieu et se Dieu plaist ja ne vous greve-  
ra. » Adonc furent tous esmerveilliez et se tint chacun  
tout quoy et lessa îe mengier et le boyre. L’ermite et puis  
conjura la dame de par Dieu le tout puissant et luy dist:  
« Diable qui es ou corps de celle femme morte, je te  
conjure de[[80]](#footnote-80) Dieu qui pour nous souffrit mort, jadís qui  
te chassa hors de son saint paradis et tous les mauvais  
angez qui avoyent mespris par le pechié d’orgueil que  
Lucifer eut[[81]](#footnote-81) prins, et des sept sacremens que Dieu a esta-  
blis et de son grant pouoir qui tousjours durera, que tu  
te partez de ceste compaignie ! Ainçoys[[82]](#footnote-82) auras tu recon-  
gneu et en faís et en dis pour quoy ce conte de Flandrez  
a esté par toy ainsy surprís affín que tous le puissent  
entendre et puis t’en reva dont tu vins sans grever  
quelque chose que ce soít en ce paŷs. Et ainsy je te  
conjure de par Dieu de paradís. »

Quant la dame se entendit ainsy fort conjuree et  
qu’elle ne peuìt aultre chose faire, ne le conte tourmen-  
ter ne qu’elle ne peust plus demourer en Flandrez mais  
l’en convint aler, lors commença a parler par sa bouche  
et dist tout en hault qu’elle ne se (foì. 9) pouoit plus celer  
et qu’elle n’oseroit passer le commandement de Dieu ne  
le conjurement. « Car aussy bien devons Dieu doubter  
comme font les hommez car nous avons encore espe-  
rance de trouver mercy envers luy quant il viendra jugier  
tout le monde. Je suis ung des angez que Dieu fist getter[[83]](#footnote-83)de son saint paradis et avons tous douleur sy grande que  
nul ne le porroit penser et vouldrions que tous les aultrez

« Ne bougez pas tant que cela ne sera pas le moment.  
Chacun d’entre vous va avoir grand-peur de ce qu’il va  
voir bientôt. Croyez donc ferxnement en Dieu et, s’il lui  
plaît, vous n’aurez pas à souffrir de tourments. » Remplis  
de stupéfaction, tous se tinrent cois et cessèrent de boire  
et de manger. L’ermite conjura alors la dame au nom de  
Dieu tout-puissant et Iui dit : « Diable, quí te trouves à  
l’intérìeur du cadavre de cette femme, je te conjure au  
nom de Dieu qui a enduré la mort pour nous et t’a chassé  
jadis de son saìnt paradis, ainsi que tous les mauvais  
anges qui s’étaient fourvoyés à cause du péché d’orgueil  
de Lucifer, je te conjure au nom des sept sacrements ins-  
taurés par Dieu, au nom de son pouvoir éternel et sans  
limite, de quitter cette assistance ! Mais avant, reconnais  
en actes et en paroles pourquoi tu as ainsi trompé ce  
comte de Flandre, afin que tous puìssent l’entendre et  
puis retourne d’où tu viens, sans rien abîmer dans ce  
pays ! Je t’en conjure au nom du Dieu de paradis ! »

En s’entendant si fortement conjurée, consciente qu’elle  
ne pouvait plus rien faire d’autre, ni tourmenter le comte  
ni demeurer en Flandre mais qu’il lui fallait partir, la  
dame commença à parler de sa vraie voix et affirma bien  
fort qu’elle ne pouvait plus se cacher et n’oserait  
enfreindre ni l’ordre divin ni la formule de conjuration :  
« Nous devons craindre Dieu tout autant que le font les  
hommes, dit-elle, car nous conservons I’espoir de trouver  
en lui miséricorde lorsqu’il reviendra juger le monde  
entier. Je suis I’un des anges que Dieu fit chasser de son  
saint paradis. Notre douleur à tous est si grande que nul  
ne peut la concevoir. Aussí voudríons-nous attirer à

m»ígm

fussent attraiz a nostre cordelle, ainsy que tous ensemble  
Díeu nous voulsist nos pechiés pardonnerEt se nous  
querons aide, nuì ne nous en doit blasmer. Le conte qui  
sy2 est s’en sceust mal garder quant il se laissa surmonter  
du pecfaié d’orgueil et il ne daigna espouser la fille du  
roy de France. Et Dieu me lessa ces chosez reveier et me  
souffrist entrer ou corps de la fille du roy devers orient  
qui estoit morte, la plus belle que l’en peust trouver. Je  
entray en son corps par nuyt et ia fis relever. Elle fust  
en vie et bien le[[84]](#footnote-84) sceust gouverner selon ce que je admo-  
nestoye au corps, car elle n’avoit aultre esperìt que moy  
car l’ame s’en estoit alee la ou elle s’en devoit aier. Elie  
estoit sarrasine et I’amené au conte pour son corps ver-  
gongnier et il ne sceust refuser[[85]](#footnote-85) qu’il ne l’espousast. Et  
luy ay fait sa vye .XIIII. ans mal user et ay fait moult de  
maulx au pays de Flandrez qui luy conviendra encorez  
chierement comparer. Maís de ce qu’il en adviendra n’en  
veul determiner car je cuidoye tousjours le conte envers  
moy attrapper mais oncquez il ne s’oublya qu’il ne luy  
souvenist de son createur et qu’il ne se seignast au cou-  
cher et au lever et mieulx ne se pouoit armer envers moy.  
Et ay perdue ses deux fillez pour ce que les físt baptisier.  
Aultre chose ne vous veul dire et m’en revoys en orient  
porter Je corps mort pour le repouser[[86]](#footnote-86) dessoubz la tom-  
be. » Adonc (fol. 9v°) s’en partist sans grever nulle per-  
sonne fors qu’il emporta ung petit pillier des fenestrez[[87]](#footnote-87)de la salle. Et de ceste chose fust le conte et tous Ies  
aultrez moult esmerveilliez et se leverent des tablez et  
s’enclina le conte au bon hermite et luy prya qu’il le  
conseillast7. Le bon hermite le conseilla qu’il s’en alast  
au pape et qu’il se fist assouldre du pechié qu’il avoit  
commis et puis prinst congié de luy.

notre corde toutes les autres créatures, pour que Dieu  
veuille bien nous pardonner à tous collectivement. Per-  
sonne ne peut nous blâmer de rechercher de l’aide. Le  
comte ici présent s’est mal protégé en s’abandonnant au  
péché d’orgueil; il y succomba en dédaignant d’épouser  
la fille du roi de France. Dieu m’a iaissé révéler ces  
choses et a souffert que j’entre dans le cadavre de la fille  
d’un roi d’Orient, la plus belle que l’on puisse trouver.  
Je pénétrai dans son corps une nuit et lui redonnai vie.  
Une fois vivante, elle sut bien se comporter selon les  
ordres que je donnais à son corps. J’étais en effet son  
seul esprit puisque son âme était partie là où elle devait  
alier. E3ie était sarrasine et je iui ai fait reacontrer le  
comte pour le couvrir d’opprobre : en effet, il n’a pas pu  
s’empêcher de l’épouser. Pendant quatorze ans, je lui ai  
fait faire mauvais usage de sa vie et ai causé bien des  
maux au pays de Flandre qu’il lui faudra encore payer  
cher. Pour ce qui est de l’avenir, je ne veux pas me pro-  
noncer : je comptais toujours faire du comte ma victime  
mais il n’a jamais omis de se souvenir de son Créateur,  
de se signer en se couchant et en se levant; il ne pouvait  
trouver meilleures armes contre moi. J’ai aussi perdu ses  
deux filles car il les a fait baptiser. Je ne souhaíte ríen  
vous dire de plus et repars en Orient avec ce cadavre  
pour le faire reposer dans sa tombe. » II partit alors sans  
nuire à personne, à ceci près qu’il arracha un petit pilier  
des fenêtres de la salle. Cette scène frappa de stupéfac-  
tion le comte et toute l’assistance. Tous se levèrent de  
table et le comte s’inclina devant le bon ermite, le príant  
de lui porter conseil. Le bon ermite lui conseilla de partir  
voir le pape et de se faire absoudre par lui du péché qu’il  
avait commis, puis il'prit congé.

68

Le CONTE Baudoin sejourna troys jours en son palays  
moult pensif et puis au quart jour s’en ala a Brugez.  
Mais, quant il y fust, il fust moult mocquié1 et le mons-  
troit on au doit parmy les ruez et disoient les enfans :  
« Fuions nous en car vecy le conte qui espousa le dia-  
ble. » Et le conte entendit les parolez des gens et en fust  
moult dolent et sy n’en tint compte. Et le lendemain s’en  
ala a Gant. Mais, s’il avoit esté a Brugez bien mocqué,  
encorez le fust il plus a Gant. Et puis d’illec se partist et  
s’en aía a Arras, ou il fust ainsy mocqué comme devant.  
Et quant il eust esté ainsy moqué par tout, il jura Dieu  
qu’il apresteroit son erre2 et qu’il s’en yroit oultre mer  
conquerre Jherusalem. Adonc manda tous ses hommez  
de .XIIII. contez et leur dist que pour prendre peni-  
tance[[88]](#footnote-88) de ses pechez il vouloit aler oultre mer. Et appellu  
Bouchard d’Auvergne, qui estoit prevost et chanoìne de  
Cambray, qui estoit frere au conte de Bloys et le commist  
a gouverner sa terre tant qu’il revint et commanda a ses  
hommes qu’ilz obeysent a luy. Et commanda a Bouchard  
qu’íl gardast bíen sa terre et qu’ií pensast bien de ses deux  
filîez et, sy demouroit trop long tempz, qui les mariast  
bien et advenamment[[89]](#footnote-89). Et ainsy luy promist et enconve-  
nença[[90]](#footnote-90) Bouchard. (fol. 10)

Le CONTE Baudoin de Flandrez fist son ost[[91]](#footnote-91) amasser  
a Arras, ou ilz furent bien plus de .XXX. mille armez  
et prinst son chemin droit a Paris. Et Bouchard  
convoya le conte jusquez la. Le conte ala veoir le roy dc  
France et le festoia moult richement et promist au conte  
que se Bouchard avoit de riens besoing il luy aideroit a  
tout son pouoir et livra[[92]](#footnote-92) mille homez pour aler avecquez

Le comte Baudouin séjourna trois jours dans son palais,  
en proie à ses pensées, puis au quatrième jour s’en alla  
à Bruges. Mais, une fois sur place, il fut victime de nom-  
breuses moqueries ; on le montrait du doigt dans les rues  
et les enfants disaient : « Fuyons, car voici le comte qui  
a épousé Ie diable ! » Le comte entendit les paroles des  
gens'et en fut fort affecté mais il n’en laìssa rien paraître.  
Le lendemain, il partit pour Gand. Mais, s’il avait été la  
cible de bien des moqueries à Bruges, à Gand cela fut  
encore pire. II quitta alors les lieux pour se rendre à  
Arras, où I’on se moqua de lui de la même manière.  
Après avoir été ainsi toumé en dérision partout où il se  
rendait, le comte jura à Dieu qu’il préparerait un voyage  
outre-mer pour partir à la conquête de Jérusalem. II  
convoqua alors tous les hommes de ses quatorze comtés  
et les informa de sa décision d’aller outre-mer par péni-  
tence, pour y expier ses péchés. II appela Bouchard  
d’Auvergne[[93]](#footnote-93), qui était prévôt et chanoine de Cambrai,  
ainsi que frère du comte de Blois et lui confia le gouver-  
nement de sa terre jusqu’à son retour, donnant l’ordre à  
ses hommes de lui obéir. II commanda à Bouchard de  
bien garder sa terre et de prendre soin de ses deux filles.  
Si son absence se prolongeait trop longtemps, ce dernier  
devait noblement les marier. Bouchard le lui promit et  
s’y engagea.

Lc comte Baudouin de Flandre rassembla son armée à  
Arras, où se retrouvèrent plus de trente mille hommes  
en armes, puis se dirìgea tout droit vers Paris. Bouchard  
accompagna le comte jusque-là. Ce dernier alla rendre  
visite au roi de France, qui le reçut à grand-fête et lui  
promit que si Bouchard avait besoin de quoi que ce soit  
il l’aiderait de tout son possible. Le roi lui livra par

oultre mer dont le conte d’Auvergne fut commis gouver-  
nenr[[94]](#footnote-94) de par le roy et luy dist qu’il prinst du tresor a sa  
volenté. Et que se il aloit par Constantinnoble qu’il luy[[95]](#footnote-95)pleust secourir a sa fille et au noble empereur. Lors par-  
tirent de Paris le conte de Flandrez et le conte d’Au-  
vergne et prinrent leur chemin droit es mons de Mongieu  
et entrerent en Lombardye. Et tant firent par leurs jour-  
neez qu’ilz vindrent a Romme et trouverent les murs  
brisés et les monstiers abbatus que le soudan Caquedent  
avoit pieça gastez. Lors entra Baudoin conte de Flandrez  
en l’egiise saint Pierre de Romme et ala veoir le pape et  
s’enclina devant luy. Et le pape luy fist moult bel appel[[96]](#footnote-96)pour l’amour de son pere qui pieça avoit donné sy noble  
secours a Romme et íuy abandonna tout son tresor. Mais  
le conte luy dist: « Tressaint pere, je ne requiers riens des  
tresors[[97]](#footnote-97), fors queje soye sy vous plaíst de vous confessez. »  
Adonc entrerent en i’oratoyre et le pape l’ouyt de confes-  
sion et fust de son fait bien esmerveillié. Et luy chargea en  
penitance qu’il passast les bras de mer et ala premiere-  
ment en Constantinoble pour reconforter la bonne empe-  
riere fille du roy de France, la quelle Acquilant le soudan  
tenoit assegie[[98]](#footnote-98) et qu’il chassast les Sarrasins et que se il  
avoit victoyre qu’il la prìnst a femme et qu’il se fist  
empereur. Et luy pria pour[[99]](#footnote-99) Dieu qu’il se hatast. Et le  
conte Baudoin lui promist (fol. 10v°) que ainsy seroit il  
fait. Et ainsy le pape luy donna absolution et se partist  
Baudoin et son ost de la cité de Romme et entra en mer.  
Et prirent leur erre par la mer en Constantinnoble. Les  
Sarrasins faisoient7 en ce tempz de durs assaulx a la ville  
de Constantinnoble par jour et par nuyt et estoyent ceulx  
de la ville en grant destresse de famine.

ailleurs mille hommes pour l’assister dans son voyage  
outre-mer et confia leur commandement au comte d’Au-  
vergne. II dit aussi à Baudouin de prendre ce qu’il voulait  
dans son trésor et lui demanda, s’il passait par Constanti-  
nople, de bien vouloir porter secours à sa fille et au noble  
empereur. Le comte de Flandre et le comte d’Auvergne  
quittèrent aiors Paris et se dirigèrent tout droit vers les  
montagnes du Grand-Saint-Bernard avant d’entrer en  
Lombardie. D’étape en étape, ils arrivèrent à Rome, où  
ils trouvèrent les remparts en ruine et les églises  
détruites, dévastées autrefois par le sultan Caquedent.  
Baudouin, comte de Flandre, pénétra alors dans l’église  
Saint-Pierre de Rome et alla voir le pape, devant lequei  
íl s’inclina. Par reconnaissance envers son père, qui lui  
avait autrefois si noblement porté assistance à Rome, le  
pape lui réserva le meilleur accueíl et mit à sa disposition  
tout son trésor. Mais le comte lui dit : « Très saint Père,  
je ne sollicite rìen de vos trésors; je ne veux, s’il vous  
plaît, qu’être confessé par vos soins. » Ils entrèrent alors  
dans l’oratoire, où le pape entendìt sa confession et fut  
fort ìmpressionné par ce qui lui était arrivé. En guise de  
pénìtence, il lui enjoignit de franchir les détroits mari-  
times et de se rendre tout d’abord à Constantinople,  
pour y réconforter la bonne impératrice, fille du roi de  
France, que le sultan Aquilan assiégeait, d’en chasser les  
Sarrasins puis, s’il était victorieux, de la prendre pour  
femme et de se faire couronner empereur. 11 le pria, au  
nom de Dieu, de se hâter et le comte Baudouin lui pro-  
mit qu’il serait fait selon sa volonté. Le pape lui accorda  
ainsi l’absolution et Baudouin et son armée quittèrent la  
cité de Rome pour gagner la mer. Ils prirent le large en  
direction de Constantinóple. Les Sarrasins faisaient alors  
subir de rudes assauts à la ville, de jour comme de nuit  
et les habitants souffraient grandement de la famine.

Baudoin le conte de Flandrez et son ost passerent la  
mer et encontrerent des Sarrasins qui ne íes attendirent  
mye mais s’en retournerent fuyant a l’ost des Sarrasins.  
Et approucherent les chrestiens des Sarrasins d’une lieue  
prez[[100]](#footnote-100) et dirent les Sarrasins a Acquilant que les Françoys  
estoyent repassez a grant compaìgnie et qui les avoient  
veus et que leur ost tenoit une grant lieue. Acquilant le  
soudan fust moult dolent et esbahy et appella ung sien  
cousín et luy demanda s’il avoit veu les François et se le  
roy de France y estoit qui eust passé la mer. Et il luy  
dist : « Sire, nenil, car la baniere qu’il porte n’est point  
scinte[[101]](#footnote-101) de fleurs de lys mais sont autelles arrnes comme  
vous portez[[102]](#footnote-102). — Par Mahon, dist Aquilant, c’est le conte  
de Flandrez ! Et eust nom son pere Phelipes, qui occist  
mon pere devant Milan. Et se le filz luy resemble il est  
assés liardy. Mais j’ay grant joye qu’il est cy arrìvé pour  
moy venger de luy et pour luy tollir le blason qu’il  
porte.» Et ainsy comme les Sarrasins devisoient l’un a  
l’aultre, la noble emperiere[[103]](#footnote-103) et ceulx de Constantinoble  
estoient montez sur les murs. Sy apparceurent et virent  
l’ost des chrestiens mais ilz en furent moult effrayez car  
ilz cuiderent que ce fussent Sarrasins. Et la noble empe-  
riere choìsist et advisa les bennìeres de Flandrez mais ne  
sçavoit encorez elle que ce pouoit estre, quant Savray[[104]](#footnote-104)de Thouíouse (fol. 11), qui estoit aveucquez elle, la  
reconforta moult doucement et luy dist : « Dame, j’ay  
bíen ravisé l’enseigne au bon conte flament et l’enseigne  
de Guerle et de Gavre[[105]](#footnote-105). Certainement c’est le secours  
de France que Dieu et vostre pere nos a envoyés. » Et  
lors la noble emperiere rendit gracez a Dieu[[106]](#footnote-106) et eut  
moult grant joye. Et s’assemblerent ceulx de la ville, qui

Le comte Baudouin de Flandre traversa la mer avec son  
armée. Us rencontrèrent des Sarrasins qui, loin de les  
attendre, prìrent la fuite pour retourner vers l’armée sar-  
rasine. Les chrétiens s’approchèrent des Sarrasins, à une  
lieue de distance. Ces derniers informèrent Aquiian que  
les Français avaient traversé ia mer en grand nombre;  
ils les avaient vus et leur armée s’étendait sur une vaste  
lieue. Le sultan Aquilan en fut aussi contrarié que sur-  
pris ; il appela un de ses cousins et lui demanda s’il avait  
vu les Français et parmi eux le roi de France, qui auraìt  
traversé la mer. Son cousin lui répondit: « Non, seigneur,  
car la bannière qu’il porte n’est point ornée de îleurs de  
lys ; ses armes sont identiques à celles que vous-même  
portez. — Par Mahomet, dit Aquilan, c’est le comte de  
Fiandre ! Son père se nommait Philippe et c’est lui qui a  
tué mon père devant íes murs de Milan. Si son fils lui  
ressemble, il est très hardi. Pour autant, je suis ravì qu’il  
soit arrivé ici: c’est l’occasion de me venger de lui et de  
lui ôter le blason qu’il porte. » Pendant que les Sarrasins  
discutaient entre eux, la noble impératrice et les habi-  
tants de Constantinople étaient montés sur les remparts,  
Ils aperçurent l’armée des chrétiens mais furent fort  
effrayés de la voir car ils crurent qu’il s’agissait de Sarra-  
sins. La noble impératrice distíngua les bannières de  
Flandre et Ies observa mais elle ne savaít pas encore de  
quí íl pouvait s’agir quand Savary de Toulouse, qui se  
trouvait avec elle, la réconforta avec une grande douceur  
en lui disant : « Dame, j’ai bien reconnu S’étendard du  
bon comte flamand, ainsi que celui de Gueldre et de  
Gavre. C’est certainement le secours venu de France,  
que Dieu et votre père nous ont envoyé. » La noble  
impératrice, remplie dé joie, rendit alors grâces à Dieu.  
Les habitants de la ville, au moins vingt mille hommes à

furent bien .XX. mille tout de pié pour aíder au conte  
de Fiandrez s’il y avoit bataille aulcunement[[107]](#footnote-107).

Acquilant le soudan appella ses gens et leurs[[108]](#footnote-108) dist qui  
vouloit combatre corps a corps a Baudoin le conte de  
Flandre qui tant faulsement avoit occis son pere et qu’il  
le vouloit conquerre et ravoir de lui Vescu au noir lyon  
qu’il avoit sans cause osté a son pere[[109]](#footnote-109), Et dist que ce  
seroit moult grant honte au conte de Flandrez sy ne osoit  
combatre a luy « mais je ne vouldroye pour riens que  
aultre i’occist que moy ». Et ses hommez luy disent qu’il  
en fist a son talent. Acquilant adonc se fist armer moult  
richement et quant il fust armé il s’en ala vers l’ost des  
chrestíens mais il ne les prisa riens et dist qu’il avoit plus  
de gens la moitié qu’ilz n’estoient. Et y eut ung chevalier  
chrestien qui ravisa Acquilant et Iuy dist : « Paŷen, vous  
estez trop prez ! Je veul jouster a vous par la vierge  
Marie ! » Quant Aquilant l’entendist, il ne le vouiut pas  
refuser et coururení l’un contre l’aultre. Et brisa le chres-  
tien sa lance et Acquilant le ferit si durement qu’il abatist  
le chevalier a terre et luy perça l’espaule et luy vouloit  
couper la teste mais Acquiiant se refraingnit4 et luy  
dist : « Chrestien, vous n’aurés point de respit5 se vous  
n’alés dire au conte de Flandrez qui viengne sa dehors  
combatre corps a corps a moy et je l’attandray ycy. Enco-  
rez sy luy dis que je le deffye et que je l’iray assaillir luy  
et sa baronnye. » Et le chevaiier luy octroya que ainsy  
luy diroit6. Et atant se partist et s’en va devers le conte  
de Flandrez et luy dìst ce que Acquilant luy (fol. llv°)  
mandoit. Lors luy dist le conte qu’il iroit devers le paýen  
et tantost il s’appresta et mena aveuc luy bien .XX. mille  
homme d’armez. Et quant le soudan Acquilant vist venir  
sy grant compaignye il les redoubta moult. Mais non  
pour tant il s’apresta moult fierement. Et quant le conte  
pied, s’assemblèrent alors pour venir en aide au comte  
de Flandre dans l’éventualité d’une bataille.

Le sultan Aquilan fit venir ses gens et leur dit vouloir  
combattre Baudouin comte de Flandre en combat singu-  
lier : c’est iui qui avait tué son père d’une manière igno-  
minieuse; il vouiait le vaincre et lui reprendre l’écu au  
lion noir pris à son père sans raison. Si le comte de  
Flandre n’osait pas combattre contre lui, cela le couvrì-  
rait de honte, disaít-il, « mais pour rien au monde je ne  
voudrais qu’un autre que moi le tue ». Ses hommes lui  
dirent qu’il pouvait agir à sa guise, Aquilan se fit alors  
armer fort somptueusement. Une fois armé, il se dirigea  
vers l’armée des chrétiens, qu’il méprisa en disant avoir  
un nombre d’hommes supérieur de moitié. Un chevalier  
chrétien reconnut alors Aquilan et lui dit: « Païen, vous  
êtes trop près ! Je veux jouter contre vous, par la Vierge  
Maríe ! » En l’entendant, Aquilan ne voulut pas se sous-  
traire à l’obligation et ils se jetèrent l’un contre l’autre.  
Le chrétien brisa sa lance et Aquilan frappa le chevalier  
si rudement qu’il le fit tomber à terre et iui transperça  
l’épaule. II s’apprêtait à lui couper la tête lorsqu’il se  
ravisa et lui dit: « Chrétien, vous n’aurez pas la vie sauve  
à moins d’aller dire au comte de Flandre de sortir se  
mesurer à moi en combat singulier. Je I’attendrai ici.  
Dites-lui aussi que je le défie et que j’irai l’attaquer, lui  
et ses chevaliers. » Le chevalier accepta de transmettre  
le message, puis il partit et se rendit auprès du comte de  
Flandre, auquel il communiqua ce qu’Aquilan voulait lui  
faire savoir. Le comte lui dit alors qu’il irait affronter le  
païen ; il s’y prépara aussitôt et mena avec lui au moins  
vingt mille hommes «n armes. En voyant arriver une si  
grande troupe, le sultan Aquilan éprouva une vive  
crainte mais s’apprêta malgré tout, avec une grande

flament fust aprouchié du paŷen il luy crya a hauite voíx :  
« Qui es tu, sarrasin, qui ose attandre si noble compai-  
gnye ? — Vassaì, dist Acquilant, j’ay nom Acquilant ie  
soudan de Parthye1, qui veulz combatre corps a corps au  
conte de Fiandrez se il m’ose attendre. Et sy ne veult  
venir seul, sy amaine avecquez iuy ung chevalier chres-  
tien le plus preux qui pourra trouver et je me combateray  
a eulx deux sans poînt de faulte2. Et se ainsy je ne le  
fais, Mahommet me mauidye se je ne les assaulx demain  
a tout mon grant barnaige3 et le destruiray, luy et les  
chrestiens. — Paŷen, dit Baudoín, il ne vint onc bien de  
grant vanterye4. Je vous prye que vous en lessez5 aulcun  
en vye !

Comment ie conte Baudoin combatit a Acquilant

— Acquilant, ce dist Baudoin, tu demandez le conte  
de Flandrez. Certes tu y as bien assené car tu le voys  
devant toy, en present6. — Vassal, dist Acquillant, ne me  
mens point! Es tu le conte de Flandrez que je demande ?  
Comme es tu sy hardy que tu portez a ton col le blason  
qui fust a mon pere le soudan de Parthie que ton pere  
trahít faulcement ? — Par Dieu, dit le conte de Flandrez,  
non fist! II le conquist bien ioyaulment et le vainquist  
ou champ ou il l’avoit appellé devant Milan. — Par  
Mahon, dist Acquillant, je suis prest pour prouver le  
contraire contre toy corps a corps, Et se tu es (fol. 12)  
preudoms sy te combas a moy et ne faiz morir tes gens.  
Et je te jure et prometz que se tu me conquiers en  
bataille que mes gens se departiront de Constantinnoble.  
Et le te quicteray tout a ta voulenté et s’en iront mes gens  
ou pays de Parthye et pareillement, se je te conquiers, je

1. B, I, Percie. D, Parthie. 2. B, I, sans poínt de couardie.  
3. A, demain au matin avec ma grant compaignie. 4. A, a ung grant  
vanteur. 5. D, laíssiez. 6. A, et certes tu le voy devant toy pre-  
sent.

hardiesse. Quand ie comte flamand eut approché de lui,  
il lui cria à voix haute : « Qui es-tu, Sarrasin, pour oser  
affronter une aussi noble compagnie ? — Vassal, dit  
Aquilan, je me nomme Aquilan et suis le sultan de Perse.  
Je souhaite me battre en combat singulier contre le  
comte de Flandre, s’il ose m’affronter. Et s’il ne veut pas  
venir seul, qu’il amène avec lui le chevalier chrétien le  
plus vaillant qu’il pourra trouver : je les combattrai tous  
deux sans faillir. Et si je n’agis pas ainsi, que Mahomet  
me maudisse si je ne les attaque pas demain avec tous  
mes grands seigneurs. Je l’exterminerai, lui et les chré-  
tiens. — Païen, dit Baudouin, les grandes vantardises  
n’ont jamais d’effet favorable. Je vous en prie, laissez au  
moins un chrétien en vie1 !

Comment le comte Baudouin combattit Aquiian

* Aquilan, dit Baudouin, tu demandes le comte de  
  Fiandre ? Tu as choisi la bonne personne car tu l’as  
  devant toi, bien présent. — Vassal, répondit Aquilan, ne  
  .ne mens point! Es-tu celui que je demande, le comte de  
  Plandre ? Comment as-tu l’audace de porter au cou le  
  blason de mon père le sultan de Perse, faussement trahi  
  par le tien ? — Par Dieu, dit le comte de Flandre, il ne  
  l’a pas conquis de manière indigne mais en toute loyauté.  
  Í1 a vaincu votre père sur le champ de bataille où il lui  
  avait donné rendez-vous, devant les murs de Milan.
* Par Mahomet, dit Aquilan, je suis prêt à prouver le  
  contraire en combat singulier contre toi. Si tu es un  
  liomme d’honneur, combats contre moi et ne fais pas  
  mourir tes gens. Je te jure et te promets que si tu as le  
  Jessus au combat, níes hommes quitteront Constanti-  
  nople. Je te céderai la ville dont tu pourras faire ce que  
  tu veux et mes hommes retourneront en Perse. De la  
  même manière, si je suis victorieux, je ferai de toi ce que

!. La supplíque est évidemment ironique.

feray de ton corps tout a ma voulenté. — Par ma foy, dit  
le conte, je le te octroye.» Et ainsy furent d’accord de  
combatre.

Lors s’en ala Baudoin adouber et sy voulut Guillaume  
du1 Gavre combatre au payen pour le conte, mais le  
conte n’en vouloit riens faire et monta a cheval. Et prya  
a ses gens qui voulsissent pryer Dieu pour luy et que s’ìl  
estoit desconfit qu’ilz s’en tetournassent en Flandrez et  
que ainsy l’avoit promis au paŷen. Et fist promettre a ses  
gens que, s’il advenoit ainsy, qu’ilz obeyssent a Guil-  
laume de Gavre et quant ilz seroient retournez en Flan-  
drez qu’il espousast Marguerìte sa puìsnee fille2 et  
vouloit qu’elle eust quatre de ses contez, les meilleurs,  
c’est a savoir Haynault, Cambresis, Tarasche et Vermen-  
doys. «Et se puis conquerre le paŷen vous vous en  
viendrés aveucques moy conquerre le sepulchre. » Et luy  
accorderent ses hommez qu’ilz feroyent toute sa vou-  
lenté.

Or s’en ala le conte Baudoin combatre au soudan de  
Parthye. Et quant Acquillant le vist, il dist qu’il estoit  
mon3 fier que ainsy se venoit combatre a luy seul.  
« Mais, dist Acquillant, je me suis advisé que c’est pour  
le noble blason dont tu es paré, lequel tu n’emporteras  
jamaiz en Flandrez mais sera porté de moy, a qui il est  
de droit heritaige. — Voyre, ce dist Baudoin, se vous le  
conquerez. » Adonc s’entrecoururent sus et briserent  
leur lancez l’un sur l’aultre, mais sans plus en faire  
compte ne4 long plaist et que les deux champions fussent  
moult preux l’un contre l’aultre. Et quant la noble empe-  
riere sçeust (fol. 12v°) celle entreprise et vist jouster l’un  
a l’aultre et luy fust dit toute l’adventure et pour ce prya

1. B, de. D, Guillaume de Gaule. I, Guìllaume du Gaure. 2. la  
plus aisneefille. Notre correction, d’après B et I. D, Margmrite sa fille.

1. D, moult; B, I, estoit fier. 4. A, sans plus en faire compte; Et  
   quant la noble... ; I, ne tenir long proces et que lez deux champìons  
   feussent moult preux et hardiz l'ung contre ì’aultre. D, lances l'un contre  
   l’autre sans plus en faìre conte ne long plait. Et quant la noble emperiere:  
   sceut l’entreprise...

bon me semble. — Par ma foi, répondít le comte, je te  
l’octroie. » C’est ainsi qu’iis décidèrent d’un commun  
accord de combattre.

Baudouin partit alors s’équiper. Guillaume de Gavre  
manifesta l’intention de combattre le païen au nom du  
comte mais ce dernier s’y refusa absolument. II monta à  
cheval et demanda à ses gens de bien vouloir prier Dieu  
pour lui et de retourner en Flandre s’il était vaincu,  
conformément à l’engagement qu’il avait pris devant le  
païen. II fit promettre à ses gens, dans ce cas, d’obéir à  
Guillaume de Gavre qui, après leur retour, épouserait  
Marguerite, sa fille cadette. II voulait qu’elle tienne  
quatre de ses comtés, les meilleurs, à savoir le Hainaut,  
le Cambrésis, la Thiérache et le Vermandois, « mais, si  
je peux vaincre ce païen, vous viendrez avec moi conqué-  
rir le Saint-Sépulcre ». Ses hommes lui promirent d’agir  
selon ses souhaits.

Le comte Baudouin partit alors combattre le sultan de  
Perse. En le voyant, Aquilan lui dit qu’il était plein de  
courage de venir ainsi combattre seul contre Iui, « mais,  
lui dit-il, après réflexion, je pense que ce courage te vient  
du noble blason que tu arbores. Tu ne le remporteras  
jamaís en Flandre ; c’est moi, son héritier légitime, qui le  
porterai. — En vérité oui, dit Baudouin, si vous parvenez  
à en prendre possession. » Ils se jetèrent alors l’un contre  
l’autre et chacun brisa sa lance contre son ennemi sans  
plus argumenter ni prolonger la discussion; les deux  
champions se contentèrent de donner la preuve de Ieur  
grande vaillance. La noble impératrice fut mise au cou-  
rant du combat et les vit jouter l’un contre l’autre ; on  
Iui rapporta tout ce qui s’était passé. Elle se mit alors à

Dieu pour le conte Baudoin de Flandrez et eust espe-  
rance que sy gaignoit la bataille que encorez seroit il son  
mary et la delivreroyt des mains des Sarrasins. Si fust  
Acquilant vaincu et macté par grace divine!. Et luy fist  
Baudoin une obeissance que sy se vouloit baptisier qui  
luy lesseroit la vye. Mais le payen2 ne s’y voulut oncquez  
consentir, mais luy dist que s’il luy vouloit lesser ia vye  
qu’il luy donneroit tant d’argent[[110]](#footnote-110) et de chevance qu’il  
vouidroit demander. Et Baudoin respondit qu’il n’en  
feroit riens et qu’il estoit assez riche et qu’il n’avoit mes-  
tier[[111]](#footnote-111) du sien et que pour argent iì ne le lesseroit point  
aler. Et tira Baudoin ung cousteau qu’il portoit et îe  
frappa au payen par my la cervelle. Et quant les Sarra-  
sins virent Ieur seigneur mort il le voulurent revengier[[112]](#footnote-112)mais ce fust trop tard, car Ies Flamens ne le voulurent  
pas endurer et alerent contre Ies Sarrasins moult fiere-  
ment. Et Guillaume de Gavre emmena Baudoin en ses  
tentes pour soy faire bander[[113]](#footnote-113) ses playez et ieí Flamens  
tindrent les champz contre les Sarrasins sy nobíement  
que les Sarrasins furent vaincus et s’en fuyrent. Et entre-  
rent en mer ceulx qui peurent eschapper et le remenant  
fust mort et ainsy furent les Sarrasins[[114]](#footnote-114) ruez jus.

Comment Baudoin et ses gens s’en entrerent a Constan  
tinnoble

Baudoin et ses gens, aprés îa noble victoire et qu’il:-'  
eurent recueilliz et prins les avoirs et les richesses des  
Sarrasins qui s’en fuyoient par la mer, entrerent en la  
ville de Constantinoble, ou ìlz furent noblement receux.  
Et fist l’emperiere moult bel acueil[[115]](#footnote-115) (fol. 13) au conte de

prier Dieu pour ìe comte Baudouin de Flandre, espérant  
que, s’il gagnait la bataìlle, il puisse devenir son mari et  
la délivrer des mains des Sarrasins. Aquilan se retrouva  
ainsi vaincu et défait, par la grâce divine. Baudouin s’en-  
gagea alors vis-à-vis de lui : s’il acceptait de recevoir le  
baptême, il lui laisserait la vie sauve. Mais le païen ne  
voulut jamais y consentir ; iî lui proposa, s’il voulait bien  
l’épargner, de lui donner autant d’argent et de provisions  
qu’il voudrait en demander. Baudouin répondit qu’il  
n’en ferait rien, qu’íl était très ríche, n’avait pas besoin  
de ses biens et que ce n’est pas pour de l’argent qu’il le  
laisseraít partir. II sortit alors un couteau qu’il avait sur  
lui et le planta au milieu de la cervelle du païen. Voyant  
leur seigneur mort, les Sarrasins voulurent le venger mais  
íl était trop tard, car les Flamands ne le permirent pas  
et se lancèrent farouchement contre eux. Guillaume de  
Gavre, lui, conduisit Baudouin dans ses tentes pour qu’il  
y fasse bander ses plaies. Les Flamands défendirent leurs  
positions avec tant de noblesse que les Sarrasins furent  
vaincus et s’enfuirent. Ceux qui purent s’échapper pri-  
rent la mer; les autres étaient morts. C’est ainsi que les  
Sarrasins furent chassés.

Comment Baudouin et ses gens entrèrent dans Constan-  
tinople

Après leur brillante victoire, Baudouin et ses gens  
ramassèrent les biens des Sarrasins qui s’étaient enfuis  
par ia mer et s’approprièrent leurs richesses. IIs entrèrent  
aiors dans la ville de Constantinople, où iís furent noble-  
ment reçus. L’impératrice acçueillit fort aimablement le

Flandrez et a tous les nobles chevaliers. « Par le Dieu de  
Paradis, ce dist Baudoin, ce voyage a esté entrepris pour  
l’amour de vous, car le pape le me commanda au partir de  
Romme. Et estoit mon chemin ordonné pour aler au  
sepulchre mais j’ay premierement acomply cest voyaige.  
Et sy me dist le pape que se pouoye vostre corps garantir[[116]](#footnote-116)que je vous prenisse a femme ce c’estoit vostre plaisir. »  
Et quant la dame Pentendíst, elle commença a rire et disí:  
« Baudoin, je fus aultre fois a vous presentee de mon pere  
le roy de France maìs adont le marché[[117]](#footnote-117) ne fust point par-  
fournis. Et puis que nous deux sommez a marier, j’en diray  
mon advis. Et de ce que vous me dittez je vous dis grans  
mercys et sy en mercye le pape qui s’en est entremis. J’en  
veul faire ce qui m’en sera conseillié et tantost je vous  
en donneray responce. » Auquel mariaige elle se octroya  
et en furent faitez les nopcez moult richement et fust le  
conte de Flandrez empereur de Constantinnoble et  
aveuc ce estoit seigneur de .XIIII. contez. Et Baudoin  
conte de Flandre demoura aveuc sa femme certain tempz  
et avant quatre[[118]](#footnote-118) moys acomplis elle fust ensainte. Mais  
au bout de quatre moys Baudoin ne vouloit plus sejour-  
ner a Constantinoble et eust voulenté d’aler conquerre  
le Saint Sepulchre et print congié de sa femme. Et  
ordonna son ost et entra en mer a .LX. mille hommez et  
luy prya Pemperiere qui luy pîeust retourner[[119]](#footnote-119) tantost.

Comment le conte Baudoin partist de Constantinoble  
pour aler conquerir le Saint Sepulchre

MaíS AVANT que Baudoin eusî passé la mer, la bonne  
emperiere mourut. Et le (fol. 13v°) conte Baudoin passa

comte de Flandre et tous ses nobles chevaliers. « Par le  
Dieu du paradis, lui dit Baudouin, ce voyage a été entre-  
pris par amour pour vous. C’est le pape qui me l’a  
commandé à mon départ de Rome. II était prévu que  
mon voyage me conduise au Saint-Sépulcre mais je me  
suis d’abord rendu icí. Le pape m’a aussi dit que, si je  
parvenais à vous rendre la liberté, je devais vous prendre  
pour femme si tel était votre plaisir. » En I’entendant, ia  
dame se mìt à rire et lui dit: « Baudouin, ma main vous a  
déjà été offerte autrefois par mon père, le roi de France,  
mais aucun accord n’avait été conclu à cette époque.  
Puisque nous sommes tous les deux concernés par ce  
mariage, je vais vous dire mon avis. Je vous remercie  
grandement de vos propos et remercie aussi le pape pour  
son intervention. J’agirai seion ce qui me sera conseillé  
et vous donnerai très prochainement ma réponse. » Elle  
donna son accord à ce mariage et les noces furent célé-  
brées avec faste : le comte de Flandre devenait empereur  
de Constantinople, lui qui était déjà seigneur de quatorze  
comtés. Baudouin, comte de Flandre, demeura avec sa  
femme un certain temps et moins de quatre mois plus  
tard elle était enceinte. Mais au terme de ces quatre  
mois, Baudouin ne voulait plus s’attarder à Constanti-  
nople ; souhaítant partir à la conquête du Saint-Sépulcre,  
il prit congé de son épouse. II mit son armée en ordre et  
prit la mer avec soixante rnille hommes. L’ímpératrice le  
pria de bien vouloir revenir sans tarder.

Comment le comte Baudouin quitta Constantinople  
pour aller à la conquête du Saint-Sépulcre

Mais, avant que Baudouin n’ait franchi la mer, la bonne  
impératrice monrut. Le comte Baudouin fit sa traversée,

ìa mer et print terre et s’en vint devant Bethleem. Et la  
prinst tantost1 et furent2 les Sarrasins tuez, femmes et  
enfans. Puís partist Baudoin de Bethleem et prinst son  
chemin droit en Jherusalem apréz qu’il eust sejourné  
.XV. jours en Bethleem. Jehan, le conte de Bloys, qui  
avoit mouJt grant dueiJ que le conte de Flandrez ne l’ap-  
pelloit a aulcuns de ses conseilz, fust moult marry envers  
le conte pour ce qu’il menoit ainsy grant fierté et pour  
ce qu’il faisoit sy pou de conte3 de Jehan de Haulte  
Fueille, conte de Bloys. Et dist Haulte Fueille : « Par  
Dieu, je in’y[[120]](#footnote-120) [[121]](#footnote-121) repens que je vins oncquez car ce conte  
est trop orgueilleux ne ja fors aulx Flamens ne portera  
honneur. Et je suis hault gentil homme plus que nulz  
d’eulx ne sont. J’ay amené aveuc luy maint homme que  
le roy me bailla et luy avons tous aidé tellement qu’il y  
pert que pour nostre ayde il a ce qu’il a. Mais oncques  
ne m’en mercia en sa vie, ne oncquez a Constantinnoble  
honneur ne me porta ne a moy ne a mes faommez ung  
denier ne donna. Je suis son serf par tout ou iJ va et ne  
me sçet nul gré de chose que je luy face. Et il jure Dieu  
qu’il conquerra la cité de Jherusalem et qu’il s’en fera  
roy couronner et s’il le peult ainsy faire il deviendra en  
sy grant fierté que on ne pourra a luy durer. Mais, par  
celuy Dieu qui me crea, j’ay en pensee telle chose dont  
son orgueil sera rabessé et en sera parlé mille ans apr°c'  
ma mort! » Et le conte Baudoin et son ost vindreni  
devant Jherusalem et la estoit ung soudan nomme Daho-  
haraî[[122]](#footnote-122) et avoit ung filz nommé Salladin. Et tantost vini  
au soudan une espye qui luy dist: « Sire, que faitez voiîs  
pour vray ? Les chrestiens viennent devant vous et vous  
veuîent assegier et sont bien cent mille et ont prise la  
cité de Bethleem sans tenir[[123]](#footnote-123). »

Lors le soudan fist assembler ses gens et yssyrent bien  
toucha terre et arriva devant Bethléem, II prit aussitôt la  
ville et y fit tuer les Sarrasins, femmes et enfants. Bau-  
douin quitta alors Bethléem, où il avait séjourné quinze  
jours, et se dirigea tout droit vers Jérusalem. Jean, le  
comte de Blois, fort contrarié de n’être jamais convié aux  
conseiis du comte de Flandre, était plein de ressentiment  
contre ce comte qui affichait un comportement aussi fier.  
Et parce qu’il faisait si peu de cas de lui, Jean de Haute-  
feuille, comte de Blois, dit : « Par Dieu, je me repens  
d’être venu ici: ce comte est trop orgueilleux et n’accor-  
dera de marques de considération à personne si ce n’est  
aux Flamands. Je suis pourtant d’une noblesse bien pius  
élevée qu’aucun d’entre eux. Je l’ai accompagné ici en  
emmenant une troupe nombreuse, qui m’a été confiée  
par le roi; nous l’avons tous tellement aidé qu’il est évi-  
dent que c’est grâce à notre aide qu’ii a conquis ce qu’il  
a aujourd’hui. Mais jamais de toute sa víe il ne m’a  
remercié, jamais il ne m’a témoigné de marques d’hon-  
neur à Constantinople ni n’a fait don d’un denier à mes  
hommes ou à moi. Partout où il va, je suis son serf et il  
n’éprouve aucune reconnaissance, quoi que je fasse pour  
iui. II jure devant Dieu qu’il conquerra Ia vílle de Jérusa-  
lem et s’en fera couronner roi. S’il y parvient, sa fierté  
deviendra telle que nul ne pourra plus le supporter.  
Mais, au nom de Dieu mon créateur, j’ai une idée en tête  
pour rabaisser son orgueil : on en parlera encore miile  
ans après ma mort í » Le comte Baudouin et son armée  
arrivèrent alors devant Jérusalem, où se trouvait un sul-  
tan nommé Dahoharat[[124]](#footnote-124). Ce dernier avait un fils, qui  
s’appelait Saladin. Un espion se présenta en toute hâte  
devant le sultan et lui dit : « Sire, en vérité que faites-  
vous ? Les chrétiens arrivent au-devant de vous et veu-  
lent vous assiéger. Ils sont bien cent mille et ont pris sans  
délai la cité de Bethléem. »

Le sultan fit alors rassembler ses gens ; au moins vingt  
.XX. mille de la ville et alerent contre les chrestiens et  
eust fiere rencontre d’un cousté et d’aultre. Mais Jehan  
(fol. 14) de Haulte Fueille, conte de Bloys, par sa traïson  
se retrahist soy et ses gens car il haïoit tant le conte qu’il  
n’y ferit[[125]](#footnote-125) oncques coup et eust bien voulu que le conte  
eust esté occis et dist que ce seroit grant meschief qu’il  
eust tant de honneur qu’il fust roy de Jherusalem. Et  
tout se disoit par trahison. Mais non obstant ce, le conte  
Baudoin et ses gens firent tant que la force fust leur et y  
eust bien .XX. mille[[126]](#footnote-126) paŷens mors et convint que le sou-  
dan et ses gens se retraissent en la ville. Et jura Mahon  
que pour destruyre chrestiens il manderoit son oncle le  
soudan de Parthye[[127]](#footnote-127) et le soudan de Mesquez et l’admiral  
d’Orbye. Adonc fist Baudoin dresser ses tretz et mist le  
siege devant Jherusalem. Mais Jehan de Haulte Fueille,  
pour acomplir sa male volenté[[128]](#footnote-128), pensa tout au contraire.

Comme Jehan de Haulte Fueille conte de Bloys trahist  
Baudoin conte de Fiandrez

Jehan DE Haulte Feulle, conte de Bloys, s’advisa d’um,-  
grant traïson[[129]](#footnote-129).11 monta sur son cheval et s’en vint a l’um-  
des portez de Jherusalem et parla aux payens et leur prya  
qu’ílz le firent parler au soudan pour son tresgrant prouffii.  
Lors ung sarrasin s’en allapar devers ce soudant[[130]](#footnote-130) et luy dist  
qu’il y avoit ung chrestien a la porte qui vouloit parler a  
luy. Et tantost le soudan ala devers luy. Et Jehan de Haultc

mille d’entre eux sortirent de la ville pour s’opposer aux  
chrétiens et, d’un côté comme de l’autre, il y eut un fier  
combat. Mais, par trahison, le comte de Blois Jean de  
Hautefeuille se retira, accompagné de ses gens. Sa haine  
du comte étaít telle qu’il ne donna pas un seul coup  
d’épée et aurait bíen voulu que le comte soit tué dans  
la bataille. Ce serait un grand malheur, disait-íl, que ce  
dernier, par un surcroît d’honneur, devienne roí de Jéru-  
salem. Seule la traîtrise motivait ses propos. Malgré cela,  
le comte Baudouin et ses gens, à force d’efforts, eurent le  
dessus. Au moins vingt mille païens trouvèrent la mort,  
obligeant le sultan et ses hommes à se retrancher der-  
rière les murs de la ville. II jura devant Mahomet que,  
pour anéantir les chrétiens, il ferait appel au sultan de  
Perse, son oncle, au sultan de La Mecque et à l’amiral  
d’Orbie. Baudouin lui, fit dresser ses tentes et installa le  
siège devant Jérusalem. Mais Jean de Hautefeuille, pour  
mener à bien ses mauvaises intentions, avait des projets  
tout à fait opposés.

í ■■:-iment Jean de Hautefeuilie, comte de Blois, trahit  
Baudouin comte de Flandre

Jean de Hautefeuille, comte de Blois, s’avisa d’une  
grande trahison. Monté sur son cheval, il arriva à l’une  
des portes de Jérusalem et s’adressa aux païens, les  
prian.t de lui permettre de parler au sultan, pour son plus  
grand profit. Un Sarrasin se rendit alors auprès du sultan  
et lui dit qu’un chrétien se trouvait à la porte, qui souhai-  
tait lui parler. Le sultan alla aussitôt vers lui. Jean de

Fueille luy compta tout son affaire. Et luy dist: « Se vous  
voulés, sire, vous aurés demain prisonnier Baudoin conte  
de Flandrez[[131]](#footnote-131) et se vous le poués tenir vous porrés dire que  
vous aurés le plus riche de chrestienté car il est conte de  
.XIIII. contez et encore puis .XX. jours il a conquis  
Constantinoble. Et sy vous dis bien, sire, se vous combatez  
a luy ou luy menez guerre que vous y perderés plus que  
(fol. 14v°) vous n’y gaignerés, car c’est ung des fiers hom-  
mez des chrestiens. Et pour ce, sire, qu’íl m’a fait honte et  
vilenye, je me suis courroucìé a luy car il ne prise nuluy qui  
soit vivant tant est il orgueilleux. » Et a ses parollez il furent  
d’accord que le soudan ou quatre mille hommez istroient  
de la ville et s’embucheroient[[132]](#footnote-132) prez d’illecquez et Jehan de  
Haulte Feulle sy ameneroit par traïson par devant la ville  
le conte Baudoin a peu de gens pour espier la ville. Adonc  
s’en retouma Jehan par devers l’ost et s’en vint aux trefz  
du conte Baudoin et luy dist qui venoit d’entour la ville de  
Jherusalem pour espyer par ou elle estoit la plus faible et  
dist au conte : « Sire, montez sur vostre cheval et y alons  
veoir aux murs et aux foussez pour assaillir demain. Car  
pour vray les Sarrasins sont dedens mal menez.» Et le  
noble conte[[133]](#footnote-133), qui ne se doubtoit point de la trahison, s’en  
aîa a peu de gens aveucque Jehan de Haulte Feulle pour  
veoyr les murs et les fossez et ainsy comme Baudoin eust  
passé le pas qui estoyt determiné en la traïson et qu’ilz  
furent pres de l’embuche, saillirent les Sarrasins.

Comme le conte Baudoin et ses gens, par la traïson du  
conte de Bloys, furent pris et menez prisonniers en Jhe-  
rusalem

Adonc LE CONTE Baudoin et ses gens furent pris et sai-  
siz de toutez pars et furent menez en la cité de Jherusa-

Hautefeuille lui raconta toute son affaire puis lui dit :  
« Si vous le voulez, sire, vous tiendrez demain prisonnier  
Baudouin, le comte de Flandre, et si vous parvenez à le  
capturer, vous pourrez dire que vous détenez l’homme  
le plus riche de la chrétienté car il est comte de quatorze  
comtés et vient en outre, il y a vingt jours de cela, de  
conquérir Constantinople. Je vous l’affirme, sire : si vous  
combattez contre lui ou luí faites la guerre, vous y per-  
drez plus que vous n’y gagnerez car c’est un chrétien fier  
entre tous. C’est parce qu’il m’a fait honte et m’a humilié  
que je suis en colère contre lui, sire : il est si orgueilleux  
qu’il ne témoigne d’estime à aucun être vivant. » Sur ces  
mots, ils convinrent que Ie sultan, accompagné de quatre  
mille hommes, sortirait de la ville et se tiendrait en  
embuscade tout près. Jean de Hautefeuille, lui, amène-  
rait par trahison le comte Baudouin, avec une escorte  
réduite, devant la ville, sous prétexte de l’épier. Jean s’en  
retourna alors vers l’armée et s’en vint vers les tentes du  
comte Baudouin. II lui dit revenir des abords de la ville  
; de Jérusalem, où il avait cherché à déceler I’endroit le  
í. plus vulnérable et dit au comte : « Sire, montez sur votre

i cheval et allons voir Ies remparts et les fossés avant l’at-

i taque de demain. En vérité, à l’intérieur, les Sarrasins  
sont dans une situation fort difficile. » Le noble comte,

; cjui ne se doutait pas de la trahison, partit alors en petit  
comité avec Jean de Hautefeuille voir les remparts et les  
î fossés et à peine Baudouin avait-il franchi l’endroit  
j prévu par les traîtres, tout près des hommes embusqués,

I que les Sarrasins s’élancèrent sur lui.

Éî\*è. ’

( umment le comte Baudouin et ses gens, du fait de ia  
\* trahison du comte de Blois. furent capturés et conduits  
; prisonniers à Jérusalem

Assaillis de tous les côtés, le comte Baudouin et ses gens  
I furent alors capturés et conduits dans la ville de Jérusa-

lem. Et au devant du soudan s’en vint Saladin son filz,  
qui luy demanda de la besongne et comme il avoit prins  
les chrestíens. Sy Iuy compta tout le fait et comme Jehan  
de Haulte Feulle avoit trahy son (fol. 15) seigneur. « Par  
Mahon, dist Saladin, c’est ung traitre puant. Sire, mons-  
trez le moy car j’ay grant desir de ìe[[134]](#footnote-134) voyr. Et sy vous  
plaist, il ne vivra pas longuement et ne doit on point  
garder gramment ung traitre car une aultre foys bien  
nous trayroit comme il a fait son seigneur. » Et tantost  
le soudan le livra a son filz, qui presentement luy fist  
coupper la teste[[135]](#footnote-135) et fust pour son loyer de sa traison qu’il  
avoit faite. Adonc furent chrestiens moult esbahys et s’en  
retoumerent en navyre chascun en son paŷs. Et Gregeois  
et Flammens furent moult courroucez d’avoir perdu leur  
seigneur[[136]](#footnote-136). Aprés ceste departye fust le conte de Flandrez  
moult vilainnement emprisonné et .LX. barons qui  
estoìent avec luy, en la quelle prison si comme il fust  
tesmongné[[137]](#footnote-137) le conte de Flandrez fust .XXV. ans acom-  
plis. Et apréz ce que le conte de Flandrez eust esté  
emprisonné ainsy, Bouquart d’Auvergne, a qui Baudoin  
avoit lessé sa terre en garde et a gouverner et ses fillez  
a marier fist tant qu’il eust la compaignye de Marguerite  
la puis nee fille de Baudoin et luy fist deux enfans qui  
estoyent filz[[138]](#footnote-138), dont il fust grandement blasmé et Jehanne,  
qui estoit l’aisnee, garda son corps entierement et fut  
depuis haultement maríee[[139]](#footnote-139). Et en celuy tempz, il avoit en  
Portingal ung noble roy lequel trespassa, qui avoit deux  
filz. L’un fust nommé Thierry et I’aultre Ferrant. Et  
quant leur pere fut mort, la mere dist a Ferrant: « Bieau  
filz, c’est raison que Thierry, vostre aisné frere, soit roy  
de Portingal. Je vous prye et commande, beau filz, que

lem. Le fils du sultan, Saladin, se présenta devant lui et  
lui demanda comment les événements s’étaient déroulés  
et comment il avait capturé les chrétiens. Le sultan lui  
raconta tout ce qui s’était passé et comment Jean de  
Hautefeuilie avait trahi son seigneur. « Par Mahomet, dit  
Saladin, il s’agit d’un traître puant! Seìgneur, montrez-  
le moi; j’ai grand désir de le voir. Si vous en êtes d’ac-  
cord, il ne vivra pas longtemps. On ne doit pas garder de  
manière durable un traître auprès de soi; il pourrait fort  
bien, une autre fois, nous trahir nous-mêmes comme il  
a trahi son seigneur. » Le sultan, aussitôt, livra Jean de  
Hautefeuille à son fils, qui lui fit immédiatement couper  
la tête. II trouva là la juste récompense de sa trahison.  
Assommés, les chrétiens s’en retournèrent par la mer,  
chacun dans son pays. Les Grecs et les Flamands étaient  
fort affectés d’avoir perdu leur seigneur. Après ce  
départ, le comte Baudouin et les soixante barons qui se  
trouvaient avec lui, furent emprisonnés dans d’horribles  
conditions. II demeura dans cette prison, des témoins  
I’ont affirmé, vingt-cínq ans accomplis. Suite à cet empri-  
sonnement du comte de Flandre, Bouchard d’Auvergne,  
à qui Baudouin avait confié le gouvernement de sa terre  
et le mariage de ses deux filles, finit par faire de Margue-  
rite, la cadette, sa concubine et lui fit deux enfants, des  
fils, ce qui attira sur lui la réprobation générale. Jeanne,  
l’aînée, préserva, ellet son honneur et fit par la suite un  
mariage prestigieux. A la même époque régnait au Por-  
tugal un noble roi, qui avait deux fils, l’un nommé  
Thierry et l’autre Ferrand. II vint à mourir et après son  
décès, sa mère dit à Ferrand : « Cher fils, il est normal  
que votre frère Thierry, quí est l’aîné, devienne roi du  
Portugal. Je vous prie et commande, cher fils, de vous

vous ailliez en France devant ie roy Phelipez et je luy  
supplyeray qu’il vous face chevalier et vous retiengne  
devers luy a sa court. Et vous le servirés bien et loyaul-  
ment. Et de ce pourrés mieulx valoir toute vostre vye. »

Comment Ferrant partit de Portingal et s’en vint en  
France au roy Phelipez

(fol. 15v°)

Lors Ferrand de Portingal prinst son appareil[[140]](#footnote-140) et s’en  
vint en France aveuc .XII. chevaliers moult noblemenl  
parez et trouva le roy a Paris et tous ses quatre filz. El  
s’adressa Ferrand devers le roy et luy dist: « Sire, je suis  
ung dez filz au roy de Portingal, qui est finé de ce monde.  
Dieu luy face mercy. Et suis nommé Ferrand et mon  
frere aisné Thierry, qui est roy de Portingal. Et ma mere  
la royne m’envoye par devers vous et vous prye doulce-  
ment qu’il vous plaise a moy faire chevalier et a moy  
tenìr de vostre court. Et je vous serviray bien et lo\.d-  
ment et pour ensengnes[[141]](#footnote-141), elle vous envoye cest annel. »  
Lors le roy prist cest annel et le regarda bien for1. S i  
quant il le vist íi Ie congneut bien et ravisa bien que c’es-  
toit l’annel que ja pieça luy avoit donné par amours et  
dist a Ferrant qu’il le retenoit de sa court et qu’il luy  
feroit encores des grans biens. Et Ferrant se humíiia a  
luy et le promist servir de tout son pouoir[[142]](#footnote-142). Et tantost ie  
roy fist Ferrand chevalier et le fist connestable de  
France, a ,LXM. livrez[[143]](#footnote-143) de gaiges. « Mais, ce dist le rov, je  
veùl que vous soyés premierement informé d’une chose.  
C’est que Clément, vostre pere, a qui Dieu face pardon,  
rendre en France auprès du roi Philippe, que je supplie-  
rai de vous faire chevalier et de vous garder auprès de  
lui à sa cour. Vous le servirez bien et loyalement et pour-  
rez vous prévaloir toute votre vie d’un statut plus hono-  
rable. »

Comment Ferrand quitta le Portugal et se rendit en  
France auprès du roi Philippe

Ferrand de Portugal s’apprêta alors à partir et s’en vint  
en France avec douze chevalíers somptueusement  
équipés. II trouva le roi à Paris, avec ses quatre fils au  
complet. Ferrand se dirigea vers le roi et lui dit : « Sire,  
je suis l’un des fils du roi de Portugal, maintenant décédé  
- que Dieu ait pitié de son âme ! Je me nomme Ferrand  
et mon frère aîné, Thierry, est le roi du Portugal. Ma  
mère, la reíne, m’envoie à vous et vous prie humblement  
de bien vouloir me faire chevalier et me retenir à votre  
cour. Je vous y serviraí avec dévouement et loyauté ;  
pour que vous la reconnaissiez, elle vous envoie cet  
anneau. » Le roi prit alors l’anneau et le contempla long-  
temps. A peine I’avait-il vu qu’il le reconnut et se souvint  
l’avoir donné autrefois à la dame comme gage de son  
amour. II dit alors à Ferrand qu’il le retenait à sa cour et  
qu’il se montreraít fort généreux à son égard. Ferrand  
s’inclina avec humilité devant lui et promit de le servir  
de toutes ses forces. Aussitôt, le roi adouba Ferrand che-  
valier et fit de lui le connétable de France, en le dotant  
de soixante mille livres de gages. « Avant cela, dit le roi,  
je veux que vous soyez informé de quelque chose : Clé-  
ment, votre père[[144]](#footnote-144) - que Dieu lui fasse miséricorde ! était

94  
fut mon serf, devers moy rachapîez pour ce que je le  
secourus contre le roy d’Espaigne qui iuy faisoit grant  
guerre. Et aussy est vostre frere. Sy vous advisez bien  
que vous gouvernez tellement que n’en doyez estre  
blasmé. — Sire, dist Ferrand, de I’onneur que vous me  
portez je vous remercye et requiers a Dieu qu’il le vous  
veulle rendre. Mais de ce servage dont vous m’avez  
parlé, je n’en sçay riens ne je n’en suis informé en riens ;  
et se une aultre personne que vous le m’eust dist je m’en  
fusse courroucé. Et sy vous plaist, sire, a tant vous depor-  
terez’.» (fol. 16)

Comme ung messagier de Gascongne vint dire au n y.  
qui luy pleust secourir son pays de Gascongne contre le  
roy d’Angleterre

En CE TEMPS, s’en vint par devers le roy ung messager  
qui venoit de Gascongne, quí apporta nouvellez au rov  
Pheíippes que le roy Jehan d’Angleterre estoit arrivc au  
pays de Gascongne avecquez bien .LX. mille hommez.  
qui ardoit et exilloit tout le pays. Et quant le roy l’enten-  
dit, il en fust moult iré2 pour ce que le roy d’Engletcrre  
s’estoit envers luy parjuré. Et voua a Dieu qu’il s'en  
repentiroit et fust conseillié par ses barons qu’il aiast  
contre les Angloys et deffendit son pays. Et adonc Fer-  
rand, qui estoyt connestable de France, fut ordonné de  
par le roy a aler en Gascongne aveuc ,IIM. chevaliers[[145]](#footnote-145) el  
.XM. hommez d’armez. Et mena aveuc luy ung mouit  
noble chevalier pour le conseillier, nommé Guillaame  
des Barrez et s’en alerent en Gascongne, ou ilz trouve-  
rent les Angloys, auix quieulx ilz se combatirent vaiilam-

mon serf; je l’ai affranchi1 et lui ai porté secours contre  
le roi d’Espagne qui lui livrait une guerre sans merci. II  
en va de mêrne pour votre frère. Prenez aínsí bien garde  
à vous conduire d’une manière irréprochable. — Sire,  
dit Ferrand, je vous remercie de l’honneur que vous me  
témoignez et prie Dieu qu’il veuille bien vous le rendre.  
Quant au servage que vous venez d’évoquer, je n’en ai  
pas la moindre connaissance eí n’en ai jarnaís été  
informé. Si c’étaif un autre que vous qui m’en avait parlé,  
j’en aurais éprouvé de la colère. S’il vous plaît, sire, abs-  
tenez-vous d’en reparler2.»

Comment un messager de Gaseogne vint demander au  
roi de bien vouioir secourir sa terre de Gascogne contre

le roi d’Angleterre

À ia même époque se présenta devant le roi un messager  
en provenance de Gascogne. II informa le roí Philippe  
de l’arrivée en Gascogne du roi Jean d’Angleterre,  
accompagné d’au moìns soixante mille hommes. Ils brû-  
laient et ravageaient tout le pays. En apprenanf la nou-  
velle, le roi fut rempli de colère parce que le roi  
d’Angleterre s’était parjuré envers iui. II promit à Díeu  
qu’ìl s’en repentirait et ses barons lui conseillèrent d’aller  
à la rencontre des Anglais défendre sa terre. Ferrand, en  
tant que connétable de France, reçut Fordre du roi de se  
rendre en Gascogne, avec deux milìe chevaliers et dix  
miile hommes d’armes. II fut accompagné d’un chevalier  
d’une grande noblesse, nommé Guillaume des Barres,  
qui devait le conseiller. Ils partirent alors pour la Gas-  
cogne, où ils trouvèrent ies Anglais, qu’ils combattirent [[146]](#footnote-146)

ment, car Ferrant de Portingal eust la victoire et tua le  
conte de Glocestre et prìnst prisonnier le roy Jehan  
d’Engleterre. Et le mena devers le roy Phelipes qui estoit  
a Poitiers aveucques ses quatre filz, dont l’aisné eust nom  
Loŷs, le second Phelipez, Ie tiers eust nom Alphons et le  
quart1 Charles, que le roy ama moult. Et quant Ferrand  
eust amené le roy d’Angleterre prisonnier par devers Ie  
roy de France, demanda ung don au roy, le quel luy  
octroya : « Trespuìssant prince, quant le roy d’Angle-  
terre se rendist a moy, je îuy promis que nullement il ne  
seroit mis a mort mais seroit delivré en payant rençon[[147]](#footnote-147).  
Or vos prie, excellant prince, que ce dom me donnez■  
— Ferrant, ce dist le roy, puis que vous le voullez, prenez  
de lui la ranczon, car je le vous donne. » Lors fut le roy  
angloys arnené devant le roy de France et lui dìst: « Sire,  
je suis adonc amené prisonnier et doy estre quicte en  
payant ranczon[[148]](#footnote-148). (fol. Î6v°). Sí la tauxés a vostre voulen-  
té. » Adont luy respondit et luy dist : « Par Dieu, roy  
anglois, vous estez parjurez envers moy deux ou trois  
foys et sy estez de moy de[[149]](#footnote-149) mort respitez. Mais, par Dieu  
et par monseigneur saint Denis de France, se ce ne fust  
pour l’amour de Ferrant de Portingal nostre connestable,  
vous ne retournissiez jamais en Angleterre ne ne vous  
parjurìssiez jamais envers homme. Mais j’ay mis tout le  
fais sur Ferrand. Si faitez vers luy comme vous verrés  
bon a faire et vuidiés de ma court. Car il me fait trop[[150]](#footnote-150)mal que je vous y voye tant. »  
avec une grande vaillance. Ferrand remporta en effet la  
victoire, tua le comte de Gloucester et fit prisonnier le  
roi Jean d’Angleterre. II ie conduisit au roi Philippe, quì  
se trouvait à Poitiers avec ses quatre fils. L’aîné se nom-  
mait Louis, le second Phiîippe, le troìsìème Alphonse et  
le quatrième, que le roi aimait beaucoup, Charles. Après  
avoir conduit au roi de France ie roi d’Angleterre prison-  
níer, Ferrand soiiicita de lui un don, quì lui fut octroyé :  
« Très puissant prince, quand ie roi d’Angleterre s’est  
rendu à moi, je iui ai promis qu’il ne serait nuilement  
condamné à mort mais serait délivré en échange d’une  
rançon. Je vous prie donc, excelient prince, de bien vou-  
ìoir m’accorder ce don. — Ferrand, répondit le roi,  
puisque c’est ce que vous voulez, recevez de lui une ran-  
çon, je vous l’accorde. » Le roi d’Angleterre fut alors  
amené devant le roi de France et lui dit : « Sire, je me  
présente à vous prisonnier mais je dois retrouver la  
îiberté en payant une rançon. Veuillez donc en fixer le  
montant qu’il vous plaira. » Le roi lui répondit alors en  
ces termes : « Par Dieu, roi anglais, vous vous êtes par-  
juré envers moi deux ou trois fois et pourtant je vous  
épargne la mort. Mais, au nom de Dieu et de monsei-  
gneur saint Denis de France, sans l’amour que je porte  
à notre connéíable Ferrand de Portugal, vous ne seríez  
jamais retourné en Angleterre et ne vous seriez plus  
jamais parjuré envers personne. Mais je m’en remets  
entièrement à Ferrand : agìssez envers lui comme bon  
vous semblera et quittez ma cour car votre vue m’est  
extrêmement pénibie. »

Comment Ferrand delivra le roy d’Angleterre quic-  
tement  
« Ferrand, ce dist le roy de France, delivrés moy tost  
de ce roy angloys ! Que mal fust il oncquez né ! — Vou-  
lentiers, ce dist Ferrand, puis qu’ií vous plaist. » Lors dist  
Ferrand : « Beau cousin d’Angleterre, or vous en alés en  
Angleterre et n’arrestés plus ycy et faitez de vostre ran-  
çon tout a vostre voulenté. Et ne soyez jamais sy hardy  
que contre Françoys vous vous esmouvez aulcunement,  
car le tort en est vostre de ce que vous demandez. » Et  
lors luy bailla le roy d’Angleterre sa foy. Et puis se par-  
jura et mentit sa foy et fist au royaume moult de dom-  
maigez. Et apréz ce que le roy angloìs s’en fust retourné  
en Angleterre, s’en retourna le roy a París. Et en ce  
tempz avoit ung flament chevalier a la court a Paris qui  
avoít nom Thyerry de FEsduse, qui s’en retourna en  
Fìandrez et trouva Jehanne la contesse a Brugez. Et luy  
demanda que l’en faisoit a la court a Paris. (fol. 17)  
« Dame, dist il, par le saint sacrement, il est venu a la  
court a Paris le plus bel chevalier qui soiî soubz Je firma-  
ment et se nomme Ferrand de Portingal et l’a fait le roy  
de France son connestable'. Et il a prins par force le roy  
d’Angleterre et sy a occys en champ le duc de Clocestre  
et a delivré îe roy angloys sans rençon payer. Et est plus  
grant quatre dois que nul chevalier de la court du roy et  
est ung des plus hardis de la court. Et fut filz au roy de  
Portingal qui est trespassé n’a pas gramment et a ung  
frere qui a nom Thierry, qui est roy de Portingai. » Et  
quant la dame oyt parler le chevalier de la beauîíé de  
Ferrand, elle le commença fort a amer et pensoit  
comment il porroit estre son mary. Et pour l’amour de  
Juy elle apareilla son erre aveuc .XX. noblez chevaliers  
et grant quantité de damez et de damoisellez a son devis

1. I, connestable et de nouveau le roy l’a envoyé en Gascogne ou Ua  
príns a force d’armes le roy ; B, et l’a envoyé nagueres au païs de O'íív-  
congne ou il a prins par force le roy.

Comment Ferrand délivra sans aucune obligation le roi  
d’Angleterre

« Ferrand, dit le roi de France, débarrassez-moi vite de  
ce roi anglais ! Maudite soit sa naissance ! — Volontiers,  
dit Ferrand, puisque tel est votre plaisir.» Ferrand dit  
alors : « Cher cousin d’Angleterre, retournez maintenant  
dans votre pays sans vous attarder ici davantage et faites  
de votre rançon ce que bon vous semblera. Par ailleurs,  
n’ayez jamais 1’audace d’entreprendre quoi que ce soit  
contre les Français car vos prétentions ne sont pas légiti-  
rnes. » Le roi d’Angleterre le lui promit solennellement  
mais, par la suite, il se parjura, ne respecta pas sa parole  
eí causa au royaume de grands dommages. Après le  
dcpart du roi anglais en Angleterre, le roi Phílippe revint  
à Paris. A cette époque se trouvait à la cour, à Paris, un  
chevalier flamand nommé Thierry de l’Écluse, qui  
retourna en Flandre et trouva la comtesse Jeanne à  
(-■uges. Elle lui demanda ce qui se passait à la cour à  
!'■ ris. « Dame, dit il, par le saint sacrement, il est arrivé  
à Paris à la cour le plus beau chevaìier qui soit sous le  
firmament ! II se nomme Ferrand de Portugal et le roi  
de France a fait de lui son connétable. II a vaincu et  
capturé le roi d’Angleterre, a tué au champ de bataille  
le duc de Gloucester, puis laissé partír le roi anglais sans  
en exiger de rançon. Sa taille dépasse d’au moins quatre  
doigts celle du plus grand chevalier de la cour du roi et  
il y figure parmi les plus courageux. II était le fìls du roi  
de Portugal qui est mort il y a peu et son frère, nommé  
I iderry, est l’actuel toì du Portugal. » En entendant le  
chevalier parler de la beauté de Ferrand, la dame fut  
sie d’un amour soudain et se demandait comment il  
; . urrait devenír son mari. Par amour pour lui, elle fit  
préparer son équipage et choisit à son gré vingt nobles  
chevaliers et une grande quantité de dames et de demoi-

et s’en vint a la court du roy a Paris. Et le roy Phelipez,  
qui la estoit, la receupt moult honnourablement et luy  
festoya moult richement. Et apréz luy paria le roy de  
pluseurs chosez et luy parla de son pere[[151]](#footnote-151) [[152]](#footnote-152) et luy demanàa  
se elle en sçavoit point quelque nouveiiez. « Certaine-  
ment, dist elle, mon pere est mort, Dieu luy face mercy.  
II en est de nouvel venu troìs chevaliers qui furent a son  
trespassement en l'a sainte cité de Jherusalem. » Ainsy le  
disoit la dame, mais elle n’en sçavoit pas la verité2 car ii  
esíoit encorez en vye en ia prison des Sarrasins a dueil  
et a tourment. Et dist au roy : « Sire, je suis orpheline de  
pere et de mere. Et j’ay grant terre a tenir de vous et  
d’aultrez gens. Sy vous en veul faire la feaulté et refever[[153]](#footnote-153)ainsy comme je doy. » Et le roy la receupt bien et doulce-  
ment a hommage. Et quant la dame luy eust fait les hom-  
mages, luy pria qui la voulsist (fol. 17v°) marier pour  
aider sa terre a gouverner. «Dame, dist le roy, j'ay  
quatre filz. Prenez4 le quel qu’ii vous plaira. — Sire, dist  
elle, la vostre mercy. Je ne suis pas digne d’aler si hauìte-  
ment. Je vouldroye estre ung peu plus bas mariee car j'ay  
ung peu la maníere grande et suis mouit courroucee -7 . .  
íi n’appartient pas a moy de courroucer contre ung de  
voz filz. II ne m’en chaut ja se le mary que j’auray n ,..5t  
point riche car je le suis assez. Je ne demande fors qu'il  
deporte mez oultragez. — Dame, dist le roy, or  
demandés qui vous vouldrez et presentement j’en feray  
l’accordance. — Sire, dist la dame, je vous demande 1 ■ ■-  
rant de Portingal. — Dame, dist le roy, et il me plmst.  
Tant plus auray je d’amis. »  
selles; tous se rendirent alors à la cour du roi à Paris.  
Le roi Philippe, qui s’y trouvait, la reçut avec de grands  
honneurs et organisa pour elle une fête somptueuse. Par  
ia suite, le roi s’entretint avec elle de plusieurs sujets ; il  
lui parla de son père et lui demanda si elle avait connais-  
sance de quelque nouvelle. « En vérité, dit-elle, mon  
père est mort : que Dieu ait pitié de son âme ! Trois  
chevaliers récemment arrivés ont assisté à son décès dans  
la sainte cité de Jérusalem. » La dame parlait en ces  
termes sans connaître la vérité car son père était encore  
en vie dans la prison des Sarrasins, en proie au chagrin  
et à la torture. Elle dit encore au roi : « Sire, je suis  
orpheline de père et de mère et possède de vastes terres,  
que je tiens de vous et d’autres. Je veux vous faire allé-  
geance et m’acquitter des sommes que je vous dois K »  
Le roi accepta aimablement de recevoir son hommage.  
Après la cérémonie de l’hommage, la dame pria le roi de  
bien vouloir la marier pour l’aider à gouverner sa terre.

« Dame, dit ìe roi, j’ai quatre fils. Choísissez celui que  
vous voulez. — Sire, dit-elle, soyez en remercié mais je  
ne suis pas digne d’un si noble parti. Je souhaiterais faire  
un mariage un peu moins prestigieux car je suis quelque  
peu impulsive et fort colérique ; il ne seraít pas conve-  
nable que je me dìspute avec un de vos fils. Peu m’im-  
porte si mon futur mari n’est point riche, je le suis assez.  
La seule chose que je demande est qu’il supporte mes  
excès. — Dame, dit le roi, demandez donc qui vous vou-  
drez et je réglerai aussitôt le mariage. — Sire, dit la  
dame, je vous demande Ferrand de Portugal. — Dame,  
dit le roi, ce choix me plaît : j’en aurai d’autant plus  
d’amis. »

1. A, et lui parla de son pere se en savoit riens et elle lui dist qite  
certainement il estoit mort. 2. A, ne savoit pas qu’il fust encores eit

vie en la prinson des sarrasins a dueil et a tourment. 3. Re  
Même erreur dans A et C, Notre correction, d’après B, D, I. 4. Mot  
omis dans G. Rétabli d’après B, D, I. 5. I, moult tost courro  
C, courrouceu.se. D, moult courroucieuse.

««ïsTíÌSlD:

Comme Ferrand de Portingal fust marié a la contesse de  
Flandrez nommee Jehanne, aisnee du conte Baudoin

« Ferrand, ce dist le roy, íí vous convient marier a Ia  
plus riche femme de cest siecle vivant. Mais, pour Dieu.  
je vous prye que ne vous orgueillissiés point ne ne vous  
rebellés aulcunement contre François ne vos voisins ne  
defoulés sans cause. — Sire, ce dist Ferrand, ja, se Dieu  
piaist, je ne feray tel oultrage. Faitez de moy a vostre  
plaisir. » Lors le roy les fist ensemble espouser et dure-  
rent .XV. jours Ies nopcez. Et puis receupt le roy l’om-  
mage de Ferrand. Et puis partirent de la cité de Paris et  
s’en alerent a Noyon, ou ilz demourerent deux jours et  
en prìrent les hommagez. Et puis print son chemin droit  
en Flandrez et ala par toutez ses contez et en prinst les  
hommages et puis prínst son chemin a aler a Brugez e..  
Flandrez et manda incontinent qu’il y fust les seigneui's  
et barons (fol. 18) et tout le conseil de la ville de Gan .  
d’Ippre, de Pampingre, d’Ardenbourc, d’Endenarde, dt  
Lile, de Douay2, de Courtray et de 1’EscIuse et de la vilie  
du Dan et d’aultrez grossez villes et contez. Et premiere-  
ment vint le conte d’Eu, le conte d’Aumarle, le conte de  
Ponthieu et le conte de Saint Valery3, le noble conte dc  
Guinez, le conte de Hollande et celuy de Zellande, qui  
tous firent a Ferrand hommaige et serment. Et fust hon-  
nouré de grans et de petitz. II amoit Dieu et l’Esglìse <  
le saint sacrement et gardoit bien justice et avoit bon  
sentement et ainsy se maintint bien et longuement mais  
de puis, il se fist honnyr par son oultraige. [[154]](#footnote-154)

Comment Ferrand de Portugal fut marié à Jeanne,  
comtesse de Flandre et fille aînée du comte Baudouin

« Ferrand, dit le roi, il vous faut épouser la femme la  
plus riche qui vive ici-bas. Mais, au nom de Dieu, je vous  
prie de ne point en retirer d’orgueil et de ne vous rebel-  
ler en aucun cas contre les Français ; n’agressez pas non  
plus vos voisins sans motif. — Sire, répondit Ferrand,  
plaise à Dieu que jamais je ne commette un tel outrage !  
Faites de moi ce que bon vous semble. » Le roi procéda  
alors à leur mariage et les noces durèrent quinze jours.  
Le roi reçut ensuite l’hommage de Ferrand, puis les  
mariés quittèrent la cité de Paris pour se rendre à Noyon,  
où ils demeurèrent deux jours et reçurent les hommages  
de la ville. Ferrand partit alors tout droit vers la Flandre,  
parcourut tous ses comtés en en recevant les hommages.  
Puis, il se mit en route vers Bruges, en Flandre, et y  
convoqua sans attendre les seigneurs, les barons et tous  
les conseils des villes de Gand, d’Ypres, de Poperinge,  
d’Ardembourg[[155]](#footnote-155), d’Audenarde, de Lille, de Douai, de  
Courtrai et de l’Écluse[[156]](#footnote-156), de la ville de Damme et d’autres  
grandes vilìes et comtés. Le comte d’Eu arriva le pre-  
mier, suivi du comte d’Aumale, du comte de Ponthieu et  
du comte de Saint-Valery, du noble comte de Guines, du  
comte de Hollande et de celui de Zélande, quí tous jurè-  
rent l’hommage à Ferrand. II fut honoré des grands  
comme des petits; il aimait Dieu, l’Église et le saint  
sacrement, veillait à ce que règne la justice, donnait des  
avis pertinents et se comporta de la sorte pendant long-  
temps mais, par la suite, ses excès jetèrent sur Iui l’op-  
piobre.

104

Comment le conte Baudoin de Flandrez fust delivré de  
prison de Jherusaiem des mains des Sarrasins, luy et ses

gens

En ce TEMPS estoit encorez prisonnier en Jherusalem le  
conte Baudoin, qui y fust .XXV. ans. Et en ce temps  
mourut Dahohirot, roy de Jherusalem, qui avoit tenu en  
ses prisons Baudoin le conte de Flandrez. Et demoura  
son fiiz, nommé Salladin, qui fust couronné soudan de  
Jherusalem. Et pour la tresgrant joye qui fust a son cou-  
ronnement, il despecha1 tous les prisonníers chrestiens  
que son pere avoit tenus sy longuement en prison. Et fist  
Baudoin delivrer et le fist revestir, luy et ses chevaliers,  
moult noblement et leur donna a boyre et a menger tout  
a leur talent. Et sy leur fist baillier une nef toute appa-  
reillye pour passer la mer et leur fust garnie la nef de  
toute vitaille et sy leur bailla l’en assez or et argent.  
Lors s’en partíst Baudoin et ses compaignons et s’en vin-  
drent senglant parmy la mer haulte2. Et tant nagerent  
qu’ilz arriverent au port d’Acre3. Mais par fortune leur  
nef fust perye et n’en eschappa nulz que le conte  
(fol. 18v°) Baudoin, qui s’eschappa par-dessus une  
píanche. Mais il luy venist mieulx qui se fust noyé aveuc-  
quez les aultres. Car depuis, sa fille le fist pendre en  
Flandrez par sa grant cruaulté. L’endemain, le conle  
Baudoin trouva ung marchant qui s’en vouloit aler droìl  
au port de Marseille. Dont Iuy pria Baudoin que pour  
Dieu il le voulsist mener dedens sa nef jusquez a Mar-  
seille et il le fist voulentiers. Et la, Baudoin yssit de Ia  
nef et luy bailla le marchant .X. soulz pour l’amour de  
Dieu. Et tant chemina Baudoin querant sa vie[[157]](#footnote-157) [[158]](#footnote-158) qu’il  
arriva a Tournay en Flandrez en ung dimenche matin  
en5 l’an de grace mil JIC. et .IX. environ l’Ascension. Eí

Comment les Sarrasins libérèrent de prison le comte  
Baudouin de Flandre ainsi que ses gens

À la même époque, le comte Baudouin de Flandre était  
toujours à Jérusalem, prisonnier depuis vingt-cinq ans.  
C’est alors que mourut Dahoharat, le roí de Jérusalem  
qui gardait Baudouin de Flandre dans ses prisons. Son  
fils, nommé Saladin, lui succéda et fut couronné sultan  
de Jérusalem. Dans le contexte d’allégresse générale qui  
fut celui de son couronnement, Saladin libéra tous les  
prisonniers chrétiens que son père avait si longtemps  
détenus. II fit libérer Baudouin, le fit habiller, ainsi que  
ses chevaliers, de vêtements somptueux, et leur offrit  
autant de nourriture et de boisson qu’ils en souhaitaient.  
11 mit également à leur disposition un navire tout équipé  
pour traverser la mer, gami de toutes les provisions  
nécessaires et on leur donna beaucoup d’or et d’argent.  
Baudouin et ses compagnons partirent alors et firent  
voile en haute mer. À force de naviguer, ils parvinrent  
au port d’Acre mais la fortune voulut que leur navire  
fasse naufrage. II n’y eut aucun survivant à part le comte  
Baudouin, qui échappa à la noyade en flottant sur une  
planche. Mais mieux aurait valu pour lui qu’il périsse  
avec les autres car, par la suite, sa fille se montra extrê-  
mement cruelle et le fit pendre en Flandre. Le lende-  
main, le comte Baudouin rencontra un marchand qui  
voulait se rendre directement au port de Marseílle ; il le  
pria alors, au nom de Dieu, de bien vouloir l’accepter à  
son bord jusqu’à Marseille, ce que le marchand fit volon-  
tiers. Arrivé à destination, Baudouin sortit du navire et  
le marchand, pour I’amour de Dieu, lui fit don de dix  
sous. À force de cheminer, en mendiant pour vivre, Bau-  
douin arriva à Tournai, en Flandre, un dimanche matin  
de Pan de grâce mille deux cent neuf, proche de l’Ascen-

n’avoit vestu que une povre cotte dessus son gippon[[159]](#footnote-159) et  
portoit ung bourdon. Son visaige mussoit dessoubz son  
chaperon affin qu’il ne peust estre congneu. Baudoin  
encontra ung homme de la ville, sy luy demanda qui en  
estoit prevost et on luy dist que c’estoit Richard du Parc[[160]](#footnote-160)et luy monstra sa maison et Baudoin y ala tout droit. Et  
Baudoin luy dist: « Prevost, par la foy que je doy a Dieu,  
je n’ay ny or ny argent. Donnés moy ung repas pour  
l’amour de Dieu en passant mon chemin, car il y a deux  
jours que je ne mengay de pain[[161]](#footnote-161). » Et Iuy dist le prevost:  
« Amy, vous en aurés assez et largement, pour l’amour  
de Dieu premierement, et pour ce que vous me resem-  
blez tresbien ung homme qui me fist moult de bien en  
ma jeunesse et avoit nom le conte Baudoin de Flandrez.  
Mais je cuide qu’il soit mort en Jherusalem. — Par ma  
foy, dist le conte Baudoin, je croy que c’est mon[[162]](#footnote-162). » Lors  
le prevost fist menger Baudoin devant luy sur une petite  
table et le regarda moult fort puis l’araisonna quant il  
eust mengié. Car Baudoin s’en vouloit partir mais le pre-  
vost luy dist qu’il ne se hatast ja et qui parlast ung peu a  
luy en une chambre ou nuluy ne les ourroyt. « Preu-  
domme, dist le prevost, je te conjure de Dieu et de la  
Vierge Marie[[163]](#footnote-163) que tu me dyez ton nom (fol. 19) et le  
paŷs dont tu es et dont tu viens. — Par ma foy, dist Bau-  
doin, vous en sçaurés la verité. Je suis le conte Baudoin  
de Flandrez, qui ja pieça partis pour aler en Jherusalem.  
Et m’en alay a Romme pour avoir absolucion. Et puis  
alay a Constantinoble ou je conquis Acquilant et prins  
l’emperiere a femme, mais elle ne vesquit guerez - Dieu  
luy face mercy ! Et puis passay devant Jherusalem, ou je  
fus trahy par Jehan l’Âuvergnoys, le sire de Haulte  
sion. II ne portait qu’une misérable tunique sur son pour-  
point et tenait un bourdon à la main. Pour ne pas être  
reconnu, il dissimulaìt son visage sous son capuchon.  
Baudouin rencontra un habitant de la ville, auquel il  
demanda qui était le prévôt. II lui répondit qu’il s’agissait  
de Richard du Parc et lui montra sa maison, vers laquelle  
Baudouin se rendit tout droit et dit : « Prévôt, par la foi  
que je dois à Dieu, je ne possède ni or ni argent. Donnez-  
moi un repas sur ma route, pour l’amour de Dieu, car il  
v a deux jours que je n’ai pas mangé de pain. » Le prévôt  
Iui répondit : « Mon ami, vous en aurez à satiété, pour  
l’amour de Dieu tout d’abord et parce que vous me rap-  
pelez beaucoup un homme qui a été fort généreux pour  
moi dans ma jeunesse ; il se nommait le comte Baudouin  
de Flandre, mais je crois qu’il est mort à Jérusalem.

Par ma foi, dit le comte Baudouin, c’est bien cela. »  
Le prévôt offrit alors un repas à Baudouin sur une petite  
table, en face de lui; il ne cessait de l’observer et, quand  
vîii hôte eut terminé, lui adressa la parole. Baudouin en  
effet voulait repartir mais le prévôt l’invita à ne pas se  
presser et à discuter un peu avec lui dans une petite pièce  
où nul ne les entendrait. « Brave homme, dit le prévôt,  
je te conjure, au nom de Dieu et de la Vierge Marie, de  
me dire ton nom, ton pays de naissance et celui d’où tu  
' '..'iis. — Par ma foi, dìt Baudouìn, vous saurez la vérité.  
Jc '■uis le comte Baudouin de Flandre, parti autrefois  
p.nu Jérusalem. Je me suis rendu à Rome pour y rece-  
'.nir l’absolution, puis suis allé à Constantinople, où j’ai  
vaincu Aquilan et épousé l’impératrice mais elle n’a  
guère vécu, que Dieu ait pitié de son âme ! Je suis  
ensuite arrivé devant Jérusalem, où j’ai été trahi par Jean  
l’Auvergnat, le seigneur de Hautefeuille. Ce dernier a eu

108

Feulle. Et pour la traison qu’il avoit faicte de moy, Sala-  
din, le filz du soudan, luy fist couper la teste et je fus  
emprisonné, ou j’ay esté .XXV. ans. » Et compta tout  
son affaire au prevost et le pria pour Dieu qu’il le voul-  
sist celer et qu’il ìuy dist que faisoient ses deux fillez et  
comme on se gouvernoit en sa terre et comment il en  
porroyt ravoir la seignourye. Et quant le prevost eut oy  
la responce du conte, il commença fort a plourer et luy  
cheut aulx piez et luy dist comme Jehanne sa fille estoit  
mariee a ung noble vassal nommé Ferrand de Portingal,  
que luy avoit donné le roy de France « et est conte de  
Flandrez et est la terre par luy gouvernee. Mais Margue-  
rite vostre fille s’est trop mai gouverneeJ, car elle ama  
Bouquard et en a eu deux filz et ne l’a point espousee.  
Et pour ce, je doubte que se Ferrand et Boucard savoient  
vostre retournee qu’ilz n’en seroient ja joyeux ; et ilz por-  
royent pourvoir aulcune malice. Et pour ce seroit bon,  
ce dist Richard, que ceste cliose fust saigement gouver-  
nee. Et vous conseille que vous demourez ycy endroit  
aveuc moy en mon hostel jusquez a la feste saint Jehan  
en esté, que le conte Ferrand aura assemblee a Lile sa  
noble baronnye, ou ilz doivent faire une grant sollennité.  
Et je vous meneray la a .XX. ou .XXX. hommez mouit  
bien ordonnez et, se je puis tant faire que les barons vous  
ayent bien ravisé, vous pourrés assés legierement ravoir  
vostre seigneurie (fol. 19v°) a leur conseil et Ieur ayde.  
— Par Dieu, dist Baudoin, vous dictez bien. J’en feray  
tout a vostre gré et gardés que la chose soit bien tenue  
secrete. »

Mais il y eust une jeune fille en l’ostel, de l’eage de dix  
ans, qui estoít couchee sur ung lit, qui oŷt tout ce que  
Baudoin disoit a son pere. Et vint a sa mere et luy dist:  
« Cest homme, Madame, qui est au jour d’uy venu seans,  
fut jadis conte de Flandrez et est nommé Baudoin et dist  
qu’ìl vient d’oultre mer, ou il a esté emprisonné .XXV.

1. D, mal pourtee. Car elle a eu deux filz de Bouchard.

la tête coupée par Saladin, le fils du sultan, à cause de ia  
trahison à laquelie il s’était iivrée ; quant à moi, j’aí été  
incarcéré et suìs resté vingt-cinq ans en prison. » Bau-  
douin raconta ainsi au prévôt tout ce qui lui était arrivé,  
puis le supplia au nom de Dieu de bien vouloir le garder  
secret. II lui demanda ce que devenaient ses deux filles,  
comment sa terre était gouvernée et comment il pourrait  
en redevenir le seigneur. En entendant la réponse du  
comte, le prévôt s’était mis à pleurer et était tombé à ses  
pieds. II lui raconta que sa fiîle Jeanne avait épousé un  
noble vassal nommé Ferrand de Portugal, qui lui avait été  
donné pour mari par le roi : « 11 est comte de Flandre et  
c’est lui qui gouverne le pays. Votre fille Marguerite s’est  
quant à elle fort mal comportée ; elle a aimé Bouchard et  
en a eu deux fils mais il ne l’a pas épousée. Je crains donc  
que Ferrand et Bouchard ne soient fort contrariés par la  
nouvelle de votre retour : ils pourraient échafauder  
quelque méchant stratagème. Aussi serait-il bon, dit  
Richard, que cette affaire soit menée avec prudence. Je  
vous conseille de demeurer ici, chez moi, jusqu’à la fête  
d'été de la Saint-Jean. Le comte Ferrand a prévu ce jour-  
là de réunir à Lille ses nobles chevaliers pour des festivités  
solennelles. Je vous y mènerai, en compagnie de vingt ou  
trente hommes de tout premier ordre et, si je peux parve-  
nir à vous faire reconnaître des barons, vous pourrez très  
facilement, avec leurs conseils et leur aide, retrouver votre  
rang de seigneur. — Par Dieu, dit Baudouin, vos propos  
sont sages. Je me laisse entièrement guider par vous ; veil-  
lcz à ce que l’affaire reste bien secrète. »

\ íais il y avait dans la maison une jeune fille âgée de dix  
ans, qui était couchée sur un lit et entendait tout ce que  
> audouin disait à son père. Elle alla trouver sa mère et  
iui dit : « Mère, l’homme qui est venu aujourd’hui chez  
nous était autrefois comte de Flandre. II se nomme Bau-  
douin et dit qu’il revient d’outre-mer, où il a été empri-  
Minné pendant vingt-cinq ans. II dit aussi qu’il récupérera  
sa terre s’il le peut. — Bien-aimé Seigneur Dieu, dit la  
ans et dist qu’il raura sa terre sy peult. — Beau sire Dieu,  
se dist la dame, tu en soyez adouré ! C’est le bon conte  
dont mon mary fust tant amé ! » Et ne se peust tenir  
qu’elle ne l’a dist a ses commerez[[164]](#footnote-164) et ainsy de l’un a  
l’aultre fust le fait revelé et tantost toute la cité de Tour-  
nay en fust toute commune.

En CE TEMPS estoit la contesse a Lile en Flandrez, a la  
quelle tout l’affaire fut compté. Et quant elle sceust tou-  
tez ces nouvellez, elle en fut moult dolente et courroucee  
et envoya tantost ung messagier par devers le prevost de  
Tournay et luy manda qu’il venist devers elle pour une  
grant besongne qu’elle avoit a besongnier. Et le prevost  
ala tantost devers elle a Lile en Flandrez. Et la dame luy  
dist : « Prevost, je vous ayme moult loyaulment et, se je  
vis longuement, je vous feray riche homme. Pour ce que  
l’en m’a dit que vous avés aveuques vous mon pere, quì  
pieça s’en ala sur Sarrasins, je vous prye, prevost, que  
vous m’en dictez le vray. — Dame, ce dist le prevost.  
de ce ne vous sçauroye riens dire. Mais j’ay a l’ostel ung  
preudomme qui vient d’oultre mer, sans or et sans argent.  
Je luy ay moult enquis de monseìgneur vostre pere mais i!  
m’a juré qu’il n’en scet riens. — Prevost, ce dist (fol. 20) la  
dame, vous avez tort et ne m’en celez riens car je sçay  
bien de vray que c’est mon pere. Car je vous prometz  
qu’il raura sa terre ne jamais ne Ferrand ne moy n’en  
tiendrons point2 se ce n’est par son vouìoir. Et pour ir  
que le conte Ferrand est en Hollande, ou il fait jugement  
des Frisons qui luy avoient fort mespris, je veul parler a  
mon pere avant qu’il reviengne et pour ce, je vous prye  
que vous le me ameniés hastivement. Et luy faítez chan-  
ger son nom et qu’il se nomme Bertrand de Ray affin  
ciame, béni soís-tu ! C’est le bon comte qui aimait tant  
mon mari! » Elle ne put se retenir de le dire à ses voisines,  
et c’est ainsi que, de bouche à oreille, l’hìstoire fut divul-  
guée et toute la cité de Tournai bientôt mise au courant.

La comtesse, quì se trouvait à ce moment-là à Lille en  
Flandre, fut informée de toute l’affaire. Lorsqu’elle eut  
pleine connaissance de ces nouvelles, remplie de dépit et  
dc contrariété, elle se hâta d’envoyer un messager chez  
ie prévôt de Tournai : ce derníer devait se présenter  
devant elle pour y traiter d’une affaire d’importance.  
Aussitôt, le prévôt partit la rencontrer à Lille en Flandre,  
où la dame lui dit : « Prévôt, j’ai pour vous une grande  
et loyale affection. Aussi ferai-je de vous, si je vis long-  
temps, un homme riche. II m’a été dít que vous hébergiez  
chez vous mon père, parti combattre les Sarrasins il y  
a longtemps de cela. Je vous en prie, prévôt, dites-moi  
sincèrement ce qu’il en est. -- Dame, dit le prévôt, je ne  
saurais vous renseigner à ce sujet. Je Ioge chez moi un  
brave homme qui revient d’outre-mer, sans or et sans  
argent. Je lui ai posé plusieurs questions à propos de  
monseigneur votre père mais il m’a juré n’en rien savoir.  
— Prévôt, reprit la dame, vous avez tort : ne me cachez  
rien, je sais bien en vérité qu’il s’agit de mon père. Je  
vous promets qu’il retrouvera sa terre et que jamais ni  
Ferrand ní moi n’en conserverons la moindre parcelle s’il  
ne le veut point. Le comte Ferrand se trouve actuelle-  
ment en Hollande, où il juge les Frisons, qui se sont fort  
mal conduits vis-à-vis de lui. Je souhaiterais parler à mon  
père avant son retour et c’est pour cela que je vous prie  
de me l’amener au plus vite. Demandez-lui de changer  
de nom et de se faire appeler Bertrand de Ray[[165]](#footnote-165) afìn que [[166]](#footnote-166) [[167]](#footnote-167) [[168]](#footnote-168)  
que nullement il ne puist estre congneu. Car Ferrand est  
sy tresamé des grans et des petitz que í’en pourroit bien  
tuer mon pere pour l’amour de Ferrand. » Et tout cela  
disoit la dame par traïson affin que le prevost amenasr5le pere de la dame plus curieusement.

Lors le prevost se partist de îa dame et s’en ala a Tour-  
nay et tantost fist Baudoin apprester pour mener par  
devers sa fille. Et luy dist qu’elle luy avoit promis qu’il  
ravroit sa terre et qu’íl le menast devers elle secretement  
et qu’il conviendra qu’il mue son nom et qu’il se nomme  
Bertrand de Ray. L’endemain partirent ensemble aveuc-  
quez .X. hommez seulement. Jehanne la contesse vint  
encontre son pere et se trahit volentiers vers luy et luy  
demanda : «Beau preudons, comme est vostre nom ?  
— Dame, dist il, j’ay nom Bertrand de Ray, qui suis  
venus par vostre commandement. — Preudoms, dist la  
dame, bien veniés ! Or vous en alés a vostre hostei et  
venés a moy quant je vous manderay. »

Comme la contesse de Flandrez fist pendre son pere

Jehanne la contesse s’avisa d’une grant trahyson, car  
elle fist armer .XX. hommez, qu’elle (fol. 20v°) fist  
mettre a ung aguet, qui prirent Baudoin ainsy qu’il aloit  
devers sa fille ; et luy dirent qu’il s’en yroit aveucquez  
eulx et qu’il avoit maínt homme murtry et tué et qu’il en  
seroit pendu et traynné. Et quant le prevost vist l’adven-  
ture, il en fust moult dolent et leurs dist : « Beaulx sei-  
gneurs, et que vous a cest homme fait ne mesprins ?  
Menez le devers la dame et s’ìl a riens fourfait sy l’ac-  
cusés devant elle. Et s’il ne vous scet que respondre, el  
la dame le vous commande, sy en faitez vostre gré.» 1  
personne ne puisse le reconnaître. En effet, Ferrand est  
tellement aimé de tous, grands et petits qu’on pourrait  
bien, par amour pour lui, vouloir assassiner mon père. »  
Seule la traîtrise guidait les propos de la dame : elle vou-  
lait juste que le prévôt mette le plus grand soin à lui  
amener son père.

Le prévôt quitta alors la dame et repartit à Tournai, où  
il se prépara sans tarder à escorter Baudouin jusqu’à sa  
fille. II lui rapporta les promesses qu’elie lui avait faites,  
à savoir qu’ii recouvrerait sa terre; elìe avait aussi  
demandé à ce qu’ìl soit conduit jusqu’à elle en secret,  
et change par conséquent de nom pour se faire appeler  
Bertrand de Ray. Le lendemain, tous deux prirent la  
route, accompagnés de dix faommes seulement. La  
comtesse Jeanne vint au-devant de son père et s’appro-  
cha de lui de bonne grâce, en lui demandant : « Cher et  
noble invité, quel est votre nom ? — Dame, répondit-il,  
je me nomme Bertrand de Ray et suis ici sur votre ordre.  
— Mon cher, dit la dame, soyez le bienvenu ! Regagnez  
maintenant vos appartements et venez me trouver lors-  
que je vous ferai appeler. »

Comment la comtesse Jeanne fít pendre son père

La comtesse Jeanne eut l’idée d’une grande traîtrise :  
eile fit armer vingt hommes et les fit placer en embusca-  
de ; pendaní que Baudouin se rendait auprès de sa fille,  
i!s s’emparèrent de lui et lui ordonnèrent de les suivre,  
sous prétexte de multiples meurtres et assassinats, pour  
lesquels il allait être pendu et son corps traîné au sol. À  
la vue de cet événement imprévu, le prévôt, profondé-  
ment affecté, leur dit : «.Nobies seigneurs, que vous a  
donc fait cet homme ? En quoi a-t-il mal agi ? Conduisez-  
le à votre suzeraine et s’il est coupable de quelque chose,  
accusez-le devant elle. S’il ne sait pas répondre de ses  
actes et que votre dame vous l’ordonne, vous le traiterez  
alors comme bon vous semble. » Mais ils refusèrent de  
■l

Lesquieulx en furent desobeïssans. Et îeur dist le pre-  
vost : « Beaulx seigneurs, vous vous mesprenés car vous  
ne sçavez qui est celuy que vous demenés ainsy laide-  
ment1 sans cause et le ravisez tresmalvaisement. Et puis  
qu’il est ainsy que vous ne vous voulez deporter, je vos  
certifiye que c’est Baudoin, le conte de Flandrez, le pere  
de Madame la contesse, qui pieça s’en ala sur les Sarra-  
sins oultre mer, ou il a esté emprisonné .XXV. ans, qui,  
par la grace de Dieu, s’en est retourné par deça. Et pour  
ce, je vous prye que vous ne luy faciez faire plus de des-  
plaisir car il est vostre droiturier seigneur. — Certaine-  
ment, dirent il, prevost, vous y mentez, car c’est Bertrand  
de Ray le traitre parjure par qui le pape de Romme a  
esté trahy ! Car Madame la contesse en a naguerez eu  
lettre du pape et mande le Pape que quelque part qu’i  
soit trouvé, qu’il soit mis a mort. — Par Dieu, dist le  
prevost, non est! C’est le bon conte Baudoin. » Mais noi  
obstant, pour chose que le prevost dist, ilz ne le voulu  
rent ìesser et le menerent tantost devers la halle de Lislc  
en Flandrez et fermerent les portez de la halle et en bou  
terent hors le prevost et tous ses gens. Le quel prevost  
en îust moult courrouciez et s’escria a haulte voix :  
« Ha ! A ! Bonnez gens de Lisle, pour Dieu que veuil  
liez[[169]](#footnote-169) secourir vostre povre conte Baudoin qui est en peril  
(fol. 21) de mort et qui est faulsement accusé ! » Et tan-  
tost la commune de Lisle coururent a la porte des hallez  
et crioient haultement pour Dieu que l’en ne fist nul mal  
au conte de Flandrez. Mais non obstant, les traytrez qui  
le tenoyent n’en voulurent riens faire mais pendirent lí  
conte par le col a ung des paulz de la halle et illecquez  
le firent mourir laidement et sans jugement, car s’ilz ne  
l’eussent fait Jehanne la contesse les eust tous faít mou-  
rir. Et a l’une des fenestres, tantost que le conte eust esté  
pendu ung sergent saillit sus et crya a haulte voix : « Or  
ouez ! Or ouez ! De par monseigneur le conte Ferrand  
suivre ses conseils. Le prévôt reprit alors : « Nobles sei-  
gneurs, vous vous méprenez ! Vous ne savez pas qui est  
l’homme que vous maltraitez de la sorte sans raison;  
vous ne reconnaissez pas bien de quí íl s’agit. Puisque  
vous ne voulez pas renoncer à votre entreprise, je vous  
le certifie : il s’agit de Baudouin, comte de Flandre et  
père de Madame la comtesse. II est parti autrefoìs  
combattre les Sarrasins outre-mer et y est resté empri-  
sonné vingt-cinq ans mais, par la grâce de Dieu, est  
revenu ici. C’est pourquoi je vous prie de ne plus l’im-  
portuner car il est votre seigneur légitime. — Vous men-  
tez, prévôt, dirent-ils, c’est certain, car il s’agit de  
Bertrand de Ray, le traître parjure qui a trahi le pape de  
Rome ! Madame la comtesse a récemment reçu une  
Iettre du pape dans laquelle il demande que cet homme,  
où qu’il soit trouvé, soit mis à mort. — Par Díeu, répon-  
dit le prévôt, ce n’est pas lui! C’est le bon comte Bau-  
douin ! Pourtant, malgré tous les efforts de persuasion  
du prévôt, ils ne vouíurent pas se dessaisir de Ieur prison-  
nier et le menèrent sans tarder vers la halle de Lille en  
Flandre. Ils fermèrent les portes de la halle et en chassè-  
rent le prévôt et tous ses gens. Courroucé au plus haut  
point, le prévôt se mit à crier d’une voix forte : « Ah !  
Ah ! Bonnes gens de Lìlle, pour Dieu, veuillez secourir  
votre pauvre comte Baudouin ! II est faussement accusé  
et risque la mort! » Le peuple de Lille courut aussitôt à  
la porte des halles et demandait à grands cris, au nom de  
Dieu, que ì’on ne fît aucun mal au comte de Flandre.  
Malgré cela, les traîtres quì le détenaient ne voulurent  
rien entendre. Ils le pendirent par le cou à un pieu de la  
halle et l’y firent mourir sans jugement de manière  
ignoble car, s’ils ne l’avaient pas fait, c’est eux tous que  
la comtesse Jeanne aurait mis à mort. Juste après la pen-  
àaison du comte, un officier en charge de Ia criée  
publique apparut à l’une des fenêtres et déclama d’une  
voîx forte : « Écoutez donc ! Écoutez ! Au nom de mon-  
seigneur le comte Ferrand et de Madame la comtesse,  
et de par Madame la contesse nous faisons assavoír a vous  
tous, peuple grans et petitz, que l’omme qui a esté ainsy  
par nous prins est Bertrand de Ray, qui est banny de  
Romme, qui traïst les Rommains et le pape. Et pour ce le  
pape a mandé naguerez a Madame par ses lettrez que s’il  
estoit trouvé en sa terre qu’il fust tantost prins et pendu et  
qu’elle le fist publyer par tout le paŷs. Et pour ce l’en vous  
mande que vous retrayez et vous vous en alés en vos mai~  
sons sans plus tenir conte de chose qui soit. »

Et tantost la commune de la ville se partist d’illec, pour  
ce qu’ílz doubtoyent trop la contesse Jehanne. Et tantost  
ceulx qui avoient pendu le conte Baudoin yssirent des  
hallez et tuerent le prevost de Tournay et tous ses gens.  
Et quant le fait fut ainsy advenu, pluseurs des gens de la  
vílle s’en vindrent par devers la contesse et luy compte-  
rent comme tout le fait estoyt advenu, mais elle leur res-  
pondit : « Beaulx amys, ne vous en chaille ne ne vous  
esmayez de rien, car certainement ce n’estoit pas le conte  
Baudoin mon pere ainçoys estoit ung traitre nommé Ber-  
trand de Ray, qui avoit trahy le (fol. 21v°) pape et les  
rommains. Et pour ce je l’ay fait ainsy mourir car le pape  
le m’avoit escript et sont tous ceulx assoubz qui l’ont fait  
mourir. Si vous en taysez et n’en parlez plus. » Mais pour  
voir a tant ne souffist mye a la dame[[170]](#footnote-170) se son pere fut  
mort mais le fist despendre et charger sur une charrete et  
le fist[[171]](#footnote-171) porter prez d’une abbaŷe nommee Loz en Flan-  
drez, ou il fut de rechief pendu, Oncquez mais corps de  
prince ne fut ainsy demené.

Apréz qu’il eust esté ainsy pendu, l’abbé de Los et tout  
son couvent alerent faire despendre Ie conte Baudoin et  
l’emporterent en l’abbaŷe et l’enterrerent moult honnou-  
rablement. Et le mirent en ung noble sercueil en estaf  
de chevalier seulement, pour ce qu’ilz doubtoyent le  
nous informons tout Ie peuple, grands et petits, que  
I’homme que nous avons capturé est Bertrand de Ray,  
banni de Rome pour avoir trahi les Romains et le pape.  
Par lettre, le pape a en conséquence récemment demandé  
à Madame de le faire capturer et pendre sans délai s’il  
était trouvé sur ses terres et de rendre l’affaire publique  
dans tout le pays. Aussi vous est-il demandé de vous reti-  
rer et de repartir dans vos maisons sans plus vous soucier  
de quoi que ce soit. »

frès vite, le peuple de la ville quitta les lieux, poussé par  
ia grande crainte que lui inspirait îa comtesse Jeanne.  
Sans attendre, ceux qui avaient pendu le comte Bau-  
douin sortirent alors des halles pour tuer le prévôt de  
fournai et tous ses gens. Après de tels événements, plu-  
sieurs Lillois se présentèrent à la comtesse pour lui faire  
le récit exact de ce qui s’était passé mais elle leur répon-  
dit : « Chers amis, ne vous inquiétez de rien, soyez plei-  
nement rassurés : il ne s’agissait assurément pas du  
omte Baudouin mon père mais d’un traître nommé Ber-  
trand de Ray, qui avait trahi le pape et les Romains. Je  
î’ai faìt mourir de la sorte parce que le pape me l’avait  
demandé par écrìt et tous ceux qui ont participé à sa  
mort sont absous. Taisez-vous donc et n’en parlez plus. »

' )r en vérité, la dame ne se satisfit pas d’avoir fait mourir  
son père : elle fit dépendre son corps, le fit charger sur  
une charrette eî transporter vers une abbaye nommée  
Loos[[172]](#footnote-172) en Flandre, où il fut pendu derechef. Jamais corps  
de prínce ne fut traité ainsi.

Après une telle pendaison, l’abbé de Loos et tout son  
couvent sortirent pour détacher le corps. Ils l’emportè-  
rent dans leur abbaye et l’enterrèrent avec de grands  
honneurs. Ils le placèrent dans un noble cercueil, avec  
; simple statut de chevalier pour ne pas provoquer le  
couroux de la contesse. Et tantost monta a cheval l’abbé  
et deux moisnez et s’en vint l’abbé devers la dame et luy  
dist moult doulcement: « Madame, jé prens sur mon ame  
que cest homme qui a esté ainsy tourmenté estoit vostre  
pere le conte Baudoin.» Mais faulsement la contesse  
luy respondit qu’elle n’en sçavoit riens et qu’il s’estoit  
nommé vers elle Bertrand de Ray et pour celle cause  
l’avoit elle fait pendre et que Bertrand de Ray, comme  
le pape luy avoit escript, avoit trahy les Rommains et  
pour celle cause elle l’avoit ainsy fait mourir hastive-  
ment. Et incontinent aprés, la dame manda hastivement  
les charpentiers et massons et fist edifier ung hospital dc  
saint Pierre et de saint Nicholas. Lesquieulx elle fist  
moult richement fonder et ordonna prestres audit hospi-  
tal pour faire chascun jour le service audit hospital et  
pour prier Dieu pour l’ame de son feuz pere[[173]](#footnote-173). Mais  
encore doubtoit elle que ce ne fust[[174]](#footnote-174) son pere celuy que  
ainsy dissoluement et laidement avoit fait mourir. Adonc  
a la fin de ses jours il luy mescheut et bien raison estoit,  
car elle sçavoit assez clerement que c’estoit son pere,  
quelque maniere (fol. 22) qu’il se fist et trop mescham-  
ment luy en prist a la fin de ses jours comme puis apréz  
vous ourrez ou chappitre ensuivant.

Comment Ferrand ie conte de Flandrez s’en retournn de  
Hollande en Flandrez[[175]](#footnote-175)

Ferrand le conte de Flandrez en ce tempz s’en estoit  
alé en Hollande contre les Frisons et s’en retourna en  
courroux de la comtesse, qu’ils redoutaient. Accom-  
pagné de deux moines, l’abbé monta peu après à cheval  
pour se présenter devant la dame, à laquelle il dit avec  
une grande douceur : « Madame, sur mon âme, l’homme  
qui a été violenté de la sorte était votre père, le comte  
Baudouin. » Avec hypocrisie, la comtesse lui répondit  
qu’elle n’en savait rien, qu’il s’était présenté à elle sous  
Ie nom de Bertrand de Ray et que c’est pour cette raison  
qu’elle l’avait fait pendre car Bertrand de Ray, d’après  
ce que le pape lui avait écrit, avait trahi les Romains;  
aussi l’avait-elle fait mourir promptement. Aussitôt  
après, la dame fit venir au plus vite des charpentiers et  
des maçons et fit édifier un hôpital dédié à saint Pierre  
et saint Nicolas, qu’elle dota richement; elle procéda à  
I’installation de prêtres qui devaient chaque jour y dire  
l’office et prier Dieu pour l’âme de son défunt père, tout  
en semblant douter encore que l’homme qu’eìle avait fait  
périr dans des conditions aussi ignobles eût été son père.  
Elle le paya à la fin de ses jours, et c’était raison, car  
elle savait en toute certitude, quelque apparence qu’il se  
donnât, qu’il était son père. Elle connut donc de grands  
malheurs à Ia fin de sa vie comme vous pourrez l’en-  
tendre dans le chapitre suivant.

Comment le comte Ferrand quitta la Hollande et revint  
en Flandre

Pendant ces événements, Ferrand, le comte de Flandre,  
se trouvait en Hollande, où il était parti combattre les

120

Flandrez luy et ses hostz et aprés ce qu’íl feust retourné  
a moult grant joye[[176]](#footnote-176) il fust receupt de la contesse et luy  
fust faite grant chiere. Et apréz ung peu que ledit Fer-  
rand fust retourné adviní ung jour ainsy qu’ilz estoyent  
a leur retrait la dame luy commença a dire ; « Ferrand,  
beau sire, sachez de verité que vous me devez bien  
amer ; car vrayement, pour l’amour de vous, tandìs que  
vous avez esté dehors j’ay fait mourir mon pere qui estoit  
revenu de Jherusalem a celie fin qu’il ne vous otast  
vostre conté de Flandrez ne ies aultrez terrez que vous  
tenez. Car en verité je doubtoye fort qu’il ne les vous  
otast sy fust venu a la congnoissance des princez et  
barons de ce paŷs. Pour quoy vous m’en devés mieulx  
amer. » Et quand Ferrand Ie conte de Fiandrez son mary  
l’eust entendue et eust ouy la faulseté et trahison qu’elle  
avoit fait a son pere sy en fust moult fort esbahy. Et luy  
dist tout hault : « Ha, tresmalvaise femme, que soycz tu  
maldite ! As-tu esté sy oultrecuidee de ainsy faire murtrir  
et mourir ton pere ? Par le vray Dieu de paradis, ainsy  
ferois tu voulentiers de moy ! Et il t’en mescherra ! » Et  
lors Ferrant tira ung coustieau et en voulut donner a la  
contesse sa femme. Mais ses gens, lesquieulx estoyent la  
tout envyron (fol. 22v°) saillirent sus et osterent le cous-  
teau audìt conte de Flandrez et tantost la dame se partist  
de la place et s’en fouist a Brugez et se mist en une  
abbaŷe ou eile conversa moult longuement. Et puis aprés  
se refist la paix du conte et d’elle et furent en bon accord  
aussy bien comme devant. Et en ce tempz fut apporté au  
roy d’Angleterre ung autour tout blanc, le plus bel et le  
meilleur qui oncquez eust esté veu. Le quel roy d’Angle-  
terre s’en esbatit moult longuement. Et quant il s’en fust  
esbatu a son plaisir, la royne d’Angleterre luy dist :  
« Sire, vous vous estez bien longuement esbatu de eest  
oysel; et sy grant seigneur comme vous ne doit pas tant  
amer ung cheval ou ung oysel s’il a qu’il ne ie donne ou

Frisons. II revint ensuite en Flandre avec ses armées et  
après ce retour plein de joie, fut reçu par la comtesse qui  
lui fit fête. Quelque temps après le retour dudit Ferrand,  
un jour qu’ils se trouvaient en privé, la dame se mit à lui  
dire : « Ferrand, mon cher mari, sachez en vérité que  
vous avez de bonnes raisons de m’aimer : oui, par amour  
pour vous, j’ai fait mourir mon père pendant que vous  
vous trouviez à l’étranger; il était revenu de Jérusalem  
et j’ai vouiu l’empêcher de vous reprendre votre comté  
de Flandre et les autres terres en votre possession.  
J’avais vraiment très peur qu’on ne vous les retire si les  
princes et barons de ce pays étaient venus à le recon-  
naître. Vous avez donc des raisons de m’aimer encore  
plus. » Quand son mari Ferrand, le comte de Flandre,  
eut entendu et compris avec quelle hypocrisie et quelle  
traîtrise elle avait traité son père, il en fut sidéré et lui  
cria : « Ha ! Abominable femme ! Maudite sois-tu ! As-  
tu eu l’arrogance de faire assassiner et mourir ton père ?  
l' :r le vrai Dieu du paradis, tu ne te priverais pas de faire  
la même chose avec moi! Tu vas le payer ! » Ferrand  
jmpara alors d’un couteau dont ìl voulait frapper sa  
femme mais ses gens, qui se trouvaient dans les parages,  
précipitèrent pour le lui retirer des mains. La dame  
quitta les lieux sans attendre et s’enfuit à Bruges, où elle  
trouva refuge dans une abbaye, dans laquelle elle  
demeura fort longtemps. Par la suite, le comte et elle se  
réconcilièrent et retrouvèrent leur harmonie d’antan. À  
la même époque fut apporté au roi d’Angleterre un  
autour tout blanc, le plus bel et le meilleur oiseau qu’on  
vil jamais. Le roi d’Ángleterre en retira fort longtemps  
du plaisir. Quand il se fut bien diverti avec cet oiseau, la  
reine d’Angleterre lui dit : « Sire, vous vous divertissez  
depuis fort longtemps avec cet oiseau ; un aussi grand sei-  
gneur que vous ne doit pas aimer un cheval ou un oiseau  
en face ung bon amy avant qu’il puisse mourir ou empí-  
rer. Et pour ce, sire, je vous conseille que cest oysel vous  
envoyez a Ferrand de Portingal le conte de Flandrez. Et  
se pour ce vous pouez avoir son amour vous l’aurez bien  
employé. » Adont le roy d’Angleterre luy dist : « Dame,  
vous dictez bien car c’est l’omme du monde qui me peult  
plus nuyre et qui plus me peult ayder au royaume de  
France contre moy. » Et tantost appella Henry le conte  
d’Arondel et luy dist: « Henry, íl convient que vous pre-  
nez le blanc autour et que vous passez la mer et que  
vous le pourtés de par moy au noble conte Ferrand de  
Portingal, conte de Flandrez. »

Comme le roy d’Angieterre envoya au conte de Flandrez  
ung autour blanc

Lors MONTA le conte d’Arondel en mer et s’en vint en  
Flandrez et presenta au conte de Fiandrez l’autour blanc  
et luy dist que le roy (fol. 23) d’Angleterre le saluoit et  
luy envoyoit cest autour blanc. II en fust moult resjoŷ et  
dist au conte d’Arondel qu’il le recommandast au roy  
d’Angleterre et que s’il avoit a besongnier de luy qu’il  
luy aideroit a tout son pouoir de ,XXXM. hommez. Et  
festoya moult fort le conte d’Arondel, qui tantost s’en  
retourna en Angleterre. Et dist au roy d’Angleterre  
comme le conte de Flandrez avoit eu grant joye de l’oy-  
sel et comme, s’il avoit a besongnier de luy, qu’il luy  
aideroit a tout son pouoir a .XXX. mille hommez.  
Ferrant, conte de Flandrez, s’esbatit moult par aulcun  
tempz de l’autour et l’ama moult car il n’en avoit nul sy  
bon. Et ung jour estoit aveucquez luy la contesse, qui luy  
dist : « Sire, il me semble que vous oublyez trop iongue-  
en sa possession jusqu’à ce qu’il vieillisse ou meure mais  
au contraire l’offrir ou l’utiliser aux fins ci’une alliance.  
C’est pourquoi je vous conseille, sire, de l’envoyer à Fer-  
rand de Portugal, le comte de Flandre. Si grâce à ce don  
vous vous faites un allié de lui, vous l’aurez bien utilisé. »  
Le roi d’Angleterre luì répondit alors : « Dame, vos pro-  
pos sont sages car il est au monde l’homme le plus sus-  
ceptible de m’aider ou de me nuire dans mes relations  
avec le royaume de France. » Aussitôt, il fit venir Henri,  
comte d’ArundelJ, et lui dit: « Henri, je vous donne mís-  
sion de prendre l’autour blanc et de traverser la mer  
pour le porter en mon nom au noble comte Ferrand de  
Portugal, le comte de Flandre. »

Comment le roi d’Angleterre envoya au comte de  
Flandre un autour blanc

Le comte d’Arundel prit alors la mer et arriva en  
■Handre. 11 présenta au comte de Flandre l’autour blanc,  
en lui disant que le roi d’Angleterre le saluait et lui  
envoyait cet autour blanc. Le comte s’en réjouit et  
.lemanda au comte d’Arundel de saluer le roi d’Angle-  
terre de sa part et de lui dire qu’en cas de besoin, ses  
Irente mille hommes et lui l’assisteraient de leur mìeux.  
Í1 reçut le comte d’Arundel en grande pompe, qui repar-  
tit par la suite en Angleterre. Ce dernier fit part au roi  
d’Angleterre de la grande joie qu’avait procuré l’oiseau  
.iu comte de Flandre et lui répéta qu’en cas de besoin, le  
comte était prêt à í’assister de son mieux, avec trente  
mille hommes.

Ferrand, le comte de Flandre, se divertit beaucoup pen-  
dant quelque temps avec l’autour. II y était très attaché  
car il n’existait pas de meilleur oiseau. Un jour qu’il se  
trouvait avec la comtesse, celle-ci lui dit: « II me semble,  
■cigneur, que vous négligez depuis trop longtemps le roi

1. Arundel est une petite ville du sud de l’Angleterre, située entre  
Brighton et Portsmouth.

ment le roy de France qui vous maria sy haultement que  
vous estez conte de Flandrez. Vous le deussiez plus hon-  
nourer que nul de vos amys. Je vous prye, sire, qu’il vous  
plaise a luy envoyer cest oysel ou vous avez long tempz  
pris vostre esbatement. — Par Dieu, dist Ferrand, vous  
dictez bien, dame. » Et appella six noblez chevaìiers des  
barons de sa court, qui tous estoient natifz de Flandrez  
ou du pays d’illec environ, dont l’un fust nommé le sire  
de Toumay et le second Henry, síre de Tut ‘, le tiers  
Guillaume, sire de Gavre, le sire de Saint Venant, le  
chastellain de Berguez2 et Robert, sire de Roucy3. Ses  
six chevaliers furent envoyez en France de par le conte  
de Flandrez pour porter et presenter au noble roy de  
France l’autour blanc, que mal fust il oncquez congneu4.

Comme le conte Ferrand envoya l’autour blanc au roy  
de France

Et5 VINDRENT tous six chevaliers devers (fol. 23v°) le  
roy a Paris, mais il n’y trouverent pas le roy car il s’en  
estoit alé esbatre a Lagny sur Marne. Et tantost les che-  
valiers dessus nommez s’en alerent a Lagny devers le roy  
mais ilz trouverent le roy prez d’illec, qui s’esbatoit a  
vouler. Et aveucquez luy estoit le conte d’Estampez, Hue  
le conte de Saint Pol, Guillaume de Montegny, Guil-  
laume des Barrez, son maistre gauffonnier6, qui chassoit  
en riviere aveuc luy. Mais riens n’avoít prins pour ung  
aigle qui les suivoyt de trop prez, dont le roy estoit moult [[177]](#footnote-177)  
de France, qui est à l’origine de votre mariage presti-  
gieux et de votre titre de comte de Flandre. Vous devriez  
lui porter plus d’honneur qu’à aucun de vos amis. Je vous  
prie, seigneur, de bien vouloir lui envoyer cet oiseau, qui  
vous a longtemps diverti. — Par Dieu, dit Ferrand, vos  
paroles sont sages, madame ! » II fit venir six nobles che-  
valiers parmi les barons de sa cour, tous natifs de Flandre  
ou des régions voisines. L’un se nommait le seigneur de  
Tournai, le second, Fíenri, seigneur de Tielt1, le troi-  
sième Guillaume, seigneur de Gavre, un autre le sei-  
gneur de Saint-Venant, un autre encore le châtelain de  
Bergues et le dernier Robert, seigneur de Roucy. Ces six  
chevaliers furent envoyés en France en tant qu’émis-  
saires du comte de Flandre, pour porter au noble roi de  
France I’autour blanc. Maudit soit cet animal!

Comment le comte Ferrand envoya l’autour blanc au roi  
de France

Les six chevaliers arrivèrent alors tous ensemble à Paris  
pour y rencontrer le roi, mais íls ne l’y trouvèrent pas  
car il était parti se divertir à Lagny-sur-Marne. Sans  
attendre, les chevaliers ci-dessus nommés se dirigèrent  
vers Lagny au-devant du roi mais ils le trouvèrent dans  
les environs, en train de se divertir au vol de ses oiseaux.  
r e roi était entouré du comte d’Étampes, de Flugues,  
comte de Saint-Pol, de Guíllaume de Montigny et Guil-  
laume des Barres, son maître gonfalonier[[178]](#footnote-178) [[179]](#footnote-179), qui chassait  
lc gibier d’eau en sa compagnie. Mais ils n’avaient rien  
pris, à cause d’un aigle qui volait trop près d’eux et le  
roi en était fort contrarié. C’est là qu’arrivèrent les che-

dolent. Et illec arriverent les chevalìers de Flandrez, qui[[180]](#footnote-180)firent present au roy de France de l’autour blanc de par  
le eonte de Flandrez. Et le roy receupt l’autour moult  
doulcement et le commença a planer et prinst le gant et[[181]](#footnote-181)le mist sur sa main et mercya moult doulcement le conte  
de Flandrez du gracieux present. Et dist qu’ilz dissent a  
Ferrand que le roy ne l’avoit pas oublyé et que s’il avoit  
mestier du roy ne de ses gens qu’il estoit prest a son  
commandemment. Et dist le roy : «Par Dieu, nous  
n’avons oysel qui riens vaille ne qui au jour d’uy prinst  
riens. Et pour ce que nous voyons la ung heron qui se  
doubte forment des oyseaux, nous layrons aler sur luy  
cest autour blanc. » Et quant le noble conte de Sainl Po!  
entendist le roy qui sy tost vouloit lesser aler l’oyseau, il  
dist au roy : « Sire, se le conte de Flandrez vous envoye  
ce noble oysel pour vous esbatre, vous ne le devez pas  
sy tost lesser aler. Sire, plaise vous de vous depourter de  
ce vol, car vous voyez la I’aigle, qui par le bestiaire est  
nommé le roy des oyseaux, qui ne fait que tournoyer par  
dessus nous pour dessirer vos oyseaux et pour les affoler.  
Et se l’autour blanc est sy bon comme l’on dist et vous  
le laissez (fol. 24) aler il ne le daignera refuser ; et ainsy  
le pourroit l’aigle par force occyre et detrancher. »

Lors luy respondit le roy : « J’ay ouy par pluseurs foys  
raconter que l’aigle est roy par sus tous les oyseaulx,  
comme il est prouvé par le bestiaire, et que l’en puist  
comparer l’autour a l’aigle. Et pour ce, je veul lesser aler  
I’autour a l’encontre de l’aigle ; et met ung exemple se  
ung conte oseroit aler contre ung roy. — Syre, se dist le  
conte de Saint Pol, contre vostre voulenté je ne veuì pas  
aler. Or en faitez a vostre plaisir. »  
valiers flamands, qui offrirent Fautour blanc au roi au  
nom du comte de Flandre. Le roi reçut l’autour avec une  
grande douceur, se mit à le caresser puis prit le gant et  
installa l’oiseau sur sa main, en remerciant avec une  
grande courtoisie le comte de Flandre de son gracieux  
présent. II demanda aux chevaliers de faire savoir à Fer-  
rand que le roi ne l’avait pas oublié et que s’il avait  
besoin de lui ou de ses gens, il l’assisterait sans hésiter  
dès que Ferrand en manifesterait le souhait. Le roi dit  
aussi: « Par Dieu, nous n’avons aucun oiseau de valeur !  
II n’y en a pas un qui ait pris quelque chose aujourd’hui!  
Mais voici sous nos yeux un héron, toujours très craintif  
devant les oiseaux de proie ; laissons donc voler cet  
autour blanc sur lui. » En entendant que le roi voulait si  
vite lâcher l’oiseau, le noble comte de Saint-Pol lui dit :  
« Sire, si le comte de Flandre vous envoie cet oiseau rare  
pour vous divertir, vous ne devez pas le laisser partir  
aussi vite. Sire, daignez accepter de renoncer à ce vol.  
Vous voyez íci l’aigle, que le bestiaire nomme le roi des  
oiseaux, tournoyer sans relâche au-dessus de nous pour  
tuer vos oiseaux et les mettre en pièces. Sí l’autour blanc  
est aussi valeureux qu’on le dit et que vous le lâchez, il  
ne s’y soustraira pas : I’aígle pourrait alors prendre le  
dessus, Ie tuer et le tailler en pièces. »

Le roi lui répondit alors : « J’ai entendu raconter plus  
d’une fois que l’aigle est le roi de tous les oiseaux -  
preuve en est le bestiaire - et qu’il est possible de compa-  
rer l’autour à I’aigle. C’est pourquoi je veux lâcher l’au-  
tour devant l’aigle et prends un exemple : un comte  
oserait-il attaquer un roì ? — Sire, dit le comte de Saint-  
Pol, je ne veux pas alìer contre votre volonté. Agissez  
comme bon vous semblera. »

Comme le roy de France laissa vouler apréz ung hairon  
l’autour blanc

Adonc osta le roy les giez a l’autour et le lessa aler, et  
les varlés de la fauconnerye firent tantost sourdre le  
heron et l’autour voler1 apréz, qui bien le cuida atraper.  
Mais l’aigle s’adressa tantost vers l’autour. Et quant l’au-  
tour l’aperceust, il laissa aler le heron et se retourna vers  
l’aigle ; et s’encontrerent l’un l’aultre des piés et du bec  
tellement qu’ilz s’arracherent les plumez. Sy les regarda  
moult le roy et les aultrez chevaliers. Mais l’autour fusí  
le plus fort et se sceust mieux garder[[182]](#footnote-182) que l’aigle et puis  
se ravala par telle maniere qu’il fist l’aigle trois foys ver-  
ser a terre par devant le roy. Et se courrouça le roy de  
ce que l’aigle, qui est roy des oyseaux, se laissa ainsy  
surmonter et defouler[[183]](#footnote-183) a l’autour.

Et APRÉS s’en retourna l’aigle et n’ousa (fol. 24v°) plus  
illec demourer et s’en fouýt[[184]](#footnote-184) au boys pour sauver sa vye.  
Mais l’autour ne le daigna point suyvre et s’en ala au  
heron et l’abbatit soubz luy et l’estrangla et le cuida plu-  
mer[[185]](#footnote-185). Mais l’aigle fust a son aiguet et choisist a son avan-  
taige et vint sur l’autour et sur le heron. Et tellement  
ferit[[186]](#footnote-186) [[187]](#footnote-187) l’autour aveuc les piés que l’autour ne se peult onc-  
quez aider et l’emporta sur ung arbre et illec1 le mist a  
mort voyant le roy et tous les chevaliers et en mengea  
l’aigle la teste[[188]](#footnote-188), dont les chevaliers flammens furent  
moult courroucez. Et s’en retourna le roy a Lagny sur  
Marne et mena aveucquez luy les chevaliers flammens et  
les fist seoyr au prez de luy a la seconde table. Et entre

Comment le roi de France lâcha l’autour blanc sur un  
héron

Le roi retira donc à l’autour les courroies de ses serres  
et le laissa partir. Les valets de fauconnerie firent alors  
s’élever le héron dans les airs et voler l’autour à sa pour-  
suite. II était sur le point de Pattraper quand Paigle se  
dirigea subitement vers lui. En l’apercevant, Pautour  
laissa partir le héron et changea de direction pour voler  
face à Paigle ; ils se précipitèrent pattes et bec Pun contre  
Pautre avec une telle violence qu’ils s’arrachèrent les  
piumes. Le roi et les autres chevaliers les observaient  
attentivement. En fait, l’autour s’avéra le plus fort et sut  
mieux se protéger que Paigle ; il effectua des vols en des-  
cente tels que, par trois fois, Paigle fut renversé au sol  
devant le roi. Ce dernier fut mécontent de voìr Paìgle,  
le roi des oiseaux, se laisser dominer et malíraiter par  
Pautour.

N’osant plus demeurer sur les lieux, Paigle repartit alors  
et s’enfuit dans un bois pour assurer sa survie. L’autour  
ne daigna pas le suivre ; il se dirigea à nouveau vers Ie  
héron, qu’il abattit sous lui, étrangla et crut plumer. Mais  
l’aigle était aux aguets ; il vit que la situation pouvait lui  
être profitable et se précipita sur Pautour et le héron. II  
donna de tels coups de pattes à Pautour que celui-ci ne  
put réagir, puis Pemporta sur un arbre et ìà, le mit à mort  
devant le roi et tous les chevaliers : Paigle mangea la  
tête de Pautour, ce qui affecta énormément les chevaliers  
flamands. Le roi regagna alors Lagny-sur-Marne, en  
compagnie des chevaliers flamands, et les fit asseoir  
auprès de lui, à la table toute proche. Entre deux plats,

130

deux metz le roy parla aux chevaliers1 et leurs dist :  
« Beaulx seigneurs, quant vous serés par dela, en la terre  
de Flandrez, vous pourrez bien dire a Ferrand toute l’ad-  
venture de l’autour blanc et comme je suis bien dolent  
d’avoir perdu son present. Mais c’est par ma foy pour ce  
que je lessay aler î’oysel. Sy vous pry que m’en excusés  
vers luy. — Syre, dirent les flamens, il n’y a chose dont  
vous soyez a blasmer ». Le conte de Saint Pol commença  
a escouter ces motz et dist au roy : « Syre, je vous ay a2racompter par l’exemple du bestiaire aulcuns des faiz des  
oyseaux et l’en peult sur ce adviser. — C’est voir, dist le  
roy3, conte de Saínt Pol y sçavez vous que adviser ? Se  
vous y sçavez riens sy ne le me celez mie. — Par ma foy,  
dist le conte de Saint Pol, nennyl pas au vray dire. Mais  
l’en peult figurer sur ce fait que le roy d’Angleterre ne  
vous ama point quant il fist presenter a Ferrand le conL  
de Flandrez le blanc autour et ne luy envoya fors pour  
soy allier de luy affin qu’il luy soit aidant contre vou  
pour grever le royaulme de France. Et les verrés tantost  
allyer ensemble et entrer en vostre terre et y mettre fei  
et flambe. Et Ferrand (fol. 25) vouldra a vostre corp  
jouster4 et par trois foys vous fera a terre verser et a la  
quatriesme vous en couviendra retraire pour doubte d.  
luy et vous enfouyrez pour sauver vostre vye. Mai--apréz, il se pourra vanter qu’il en morra a la fin. C’est le  
sìgne et la figure5 que l’en peult jugier de ce fait. » Et  
quant le roy eut entendu la parole du conte de Saint Pol,  
il se aïra6 forment contre îuy et luy dist qu’íl laissa a  
parler de cez sors et qu’il ne deust pas dire ces paroiez  
en sa presence ne deviner[[189]](#footnote-189) ces sors sy haultemenC et  
que Ferrand tenoyt de luy le plus de son tenemenl « et

:

le roi s’adressa aux chevaliers et leur dit : « Nobles sei-  
gneurs, lorsque vous aurez quitté mon royaume et serez  
sur Ia terre de Flandre, vous pourrez raconter à Ferrand  
tout ce qui est arrivé à l’autour blanc et lui dire combien  
je suis désolé d’avoir perdu son présent. Ma foi, c’est  
parce que j’ai laissé partir l’oiseau ! Je vous prie de m’ex-  
cuser auprès de lui. — Sire, dirent les Flamands, vous  
n’y êtes pour rien. » Le comte de Saint-Pol entendit ces  
derniers mots et dit au roi: « Sire, j’ai à vous raconter, en  
prenant l’exemple du bestiaire, certains faits des oiseaux,  
susceptibles d’être interprétés. — C’est vrai, dit le roi,  
comte de Saint-Pol, savez-vous les interpréter ? Si vous  
avez quelque taíent dans ce domaine, je vous en prie, ne  
me le cachez pas. — Par ma foi, dit le comte de Saint-  
Poi, à vrai dire non. Mais l’épisode peut laisser à penser  
que le roi d’Angleterre ne vous aimait point lorsqu’il fit  
présent à Ferrand comte de Flandre de son autour blanc  
et qu’il ne le lui a envoyé que pour faire de lui son allíé  
contre vous et obtenir son aide pour nuire au royaume  
de France. Vous les verrez bientôt s’allier, entrer sur  
votre terre et y mettre feu et flammes. Ferrand voudra  
alors jouter contre vous et vous renversera par trois fois  
à terre et à la quatrième, il votis faudra vous retirer, par  
crainte de lui et vous enfuir pour protéger votre vie. Mais  
après, il pourra bien se vanter d’y perdre la víe. Tels  
sont les signes et I’interprétation que l’on peut tirer de  
l’événement. » Quand il eut entendu les paroles du  
comte de Saint-Pol, le roi éprouva une vìve colère à son  
endroit et lui demanda de cesser de procéder à ses divi-  
nations : il n’aurait pas dû dire de telles paroles en sa  
présence ni faire ses prédictions à voix haute ; c’est de  
lui que Ferrand tenait la plupart de sa terre « et il est, de  
sy est per de France. Et encore, dist le roy, il y a plus,  
car Ferrand est mon serf, sy fust son pere Clement le roy  
de Portingal et ainsy je ne pourroie croire que Ferrand  
eust couraige de moy grever aulcunement ». Les messa-  
giers flammens entendirent ces parolez, qui en furent  
moult doulans et s’ilz eussent ousé parler iíz en eussent  
respondu au roy et faisoient semblant de mengier mais  
ilz n’en avoyent talent'.

Et QUANT les tablez furent ousteez, les messagiers ale-  
rent devant íe roy prendre congié moult debonnaire-  
ment[[190]](#footnote-190) et leurs dist3 : « Je vous prye que vous me saluez  
moult Jehanne la contesse et Ferrand son mari et luy  
dictez que je le remercye plus de cent foys du blanc  
autour qu’il m’a envoyé et luy dictez qu’il me tiengne ce  
qu’il me promist quant je iuy feiz espouser Jehanne la  
1 contesse de Flandrez. C’est que jour de sa vye il ne me  
seroit nuysant ne au royaume de France et qu’il s’en  
garde bien et que je luy deffens et aussi qu’il ne face d’al-  
liance au roy d'Engleterre\ car il en vauldroit pis ». Lr  
messagiers promirent au roy qu’ilz feroyent le messait .  
et luy diroyent tout ce qu’il leur avoit dit.

Lors appella (fol. 25v°) Ie roy le conte d’Estampez et It  
dist: « Alez a mez estables et donnez a ses six chevalie ■  
six des meilleurs chevaulx de mes establez. » Et ainsy le  
fist le conte, et presenta aux six flaments les six chevaul .  
Maís ilz ne ìes daignerent prendre mais les refuserent  
moult orgueilleusement et dirent qu’ilz ne les pren-  
droyent point et qu’ilz en avoient assez.

plus, pair de France. Sans parler du fait, ajouta le roi,  
que Ferrand est mon serf, tout comme le fut son père  
Clément, le roi du Portugal. Je ne saurais ainsi prêter à  
Ferrand la moindre intention de me nuire ». Les messa-  
gers flamands entendirent ces paroles, qui les mirent fort  
en colère. S’ils avaient osé parler, ils auraient répondu  
au roi; ils faisaient mine de manger mais n’en avaient  
pas la moindre envie.

Lorsque les tables furent débarrassées, les messagers se  
rendirent devant le roi pour prendre congé de manière  
courtoise. Le roi leur dit: « Je vous prie de bien saluer la  
comtesse Jeanne et son mari Ferrand de ma part. Dites à  
ce dernier que je le remercie plus de cent fois de l’autour  
blanc qu’il m’a envoyé; dites-lui aussi d’être fidèle à la  
promesse qu’ìl m’a faite lorsque je lui fis épouser Jeanne,  
îa comtesse de Flandre, à savoir de ne jamais me nuire  
un seul jour de sa vie, ni à moi ni au royaume de France.  
()u’il s’en garde bien car je le lui défends, tout comme  
de faire alliance avec le roi d’Angleterre : il aurait beau-  
coup à y perdre. » Les messagers promirent au roi qu’ils  
-’exécuteraient et répéteraient à Ferrand tout ce qui leur  
avait été dit.

Le roi appela alors le comte d’Étampes et lui dit: « Ren-  
dez-vous à mes écuries et donnez à ces six chevaliers  
six des meilleurs chevaux qui s’y trouvent.» Le comte  
s’exécuta et offrit aux six Flamands les six chevaux, mais  
ils ne daignèrent pas les prendre et les refusèrent avec  
grand orgueíl, en disant qu’ils ne les prendraient point  
car ils en avaient déjà en quantité.

Comment les chevaliers de Flandrez partirent de Paris  
et s’en alerent en Flandrez vers le conte Ferrand faire  
leur responce

Les MESSAGIERS partirent de Paris et au tiers jour arri-  
verent en Flandrez et alerent au Vimendable, ou estoient  
le conte et la contesse. Mais ilz passerent sy despiteuse-  
ment par devant le conte qu’a paine le daignarent ilz  
regarder et ne parlerent oncquez a luy et s’en alerent  
bouter en une chambre. Et quant Ferrand vist la chose,  
il s’en esmerveilla fort; et dist a la contesse moult aigre-  
ment: « Dame, il semble que nos chevaliers soyent cour-  
roucez. Alez parler a eulx. Sy sachez pour quoy ilz n’ont  
parlé a moy et me dictez leur response. » Jehanne la  
contesse s’en ala devers les chevaliers et leurs dit ;  
« Beaulx seigneurs, comment le faít le roy de France et  
ses quatre filz ? Et pour quoy n’avez-vous parlé au  
conte ? II en est moult courroucez.» Lors respondit le  
sire de Tournay moult aigrement : « Dame, fist il, vous  
nous avez moult laidement servis car[[191]](#footnote-191) vostre mary est  
serf du roy de France et s’en vanta (fol. 26) le roy en  
nostre presence a Paris et que son pere le roy de Portin-  
gal estoit son serf. Or est ainsy que nul serf ne peult tenir  
plain pié de terre que son seigneur n’aist s’il luy plaist,  
ou faire pendre ou noyer s’il mesprent vers luy. Dame,  
prenez vostre serf - qu’il soìt mauldit de Dieu ! - et vous  
en alez en Portingal ou sont les servez gens car jamais  
serf n’aura sur Flamens aulcune maistrise[[192]](#footnote-192). Et si veulliez  
bien sçavoir que se Ferrand est encore .XV. jours par  
deça, nous luy ferons coupper la teste. »

Jehanne la contesse, quant elle eust oýe la response des  
chevaliers, elle souspira moult tendrement de ce que le  
roy avoit appellé Ferrand serf et leurs dist : « Seigneurs,

Comment les chevaliers de Flandre quittèrent Paris pour  
porter sa réponse au comte Ferrand en Flandre

Les messagers quittèrent Paris et, trois jours plus tard,  
arrivèrent en Flandre ; ils se rendirent à Wijnendale, où  
se trouvaient le comte et la comtesse. Mais ils passèrent  
devant le comte avec un tel dédain qu’à peine daignè-  
rent-ils le regarder. Ils ne lui dirent pas un mot et parti-  
rent dans une autre pièce. En voyant ce comportement,  
Ferrand fut rempli de stupéfaction et dit à la  
comtesse avec aigreur : « Dame, nos chevaliers semblent  
courroucés. Allez leur parler et faites en sorte de savoir  
pourquoi ils ne m’ont pas adressé la parole, puis venez  
me donner la réponse. » La comtesse Jeanne se rendit  
vers les chevaliers et leur dit : «Nobles seigneurs,  
comment se portent le roi de France et ses quatre fìls ?  
Et pourquoi n’avez-vous pas parlé au comte ? II en est  
fort mécontent. » Le seigneur de Tournai répondit alors  
fort aigrement : « Dame, vous nous avez causé bien du  
tort car votre époux est serf du roi de France. Le roi s’en  
est vanté à Paris en notre présence, en précisant que son  
père, le roí de Portugal, était son serf. Or il se trouve  
qu’aucun serf ne peut tenir la moindre parcelle de terre  
sans que son seigneur la reprenne si bon lui semble ; le  
seigneur peut aussi faire pendre ou noyer son serf s’il se  
comporte mal à son égard. Dame, prenez votre serf -  
que Dieu le maudisse ! - et partez avec lui au Portugal,  
le pays des serfs, car jamais un serf n’aura la moindre  
autorité sur les Flamands ! Et sachez également que si  
Ferrand est encore ici dans quinze jours, nous lui ferons  
jeouper la tête ! »

Lrrsqu’elle eut entendu Ia réponse des chevaliers, la  
pomtesse Jeanne poussa un soupir très plaintíf en appre-  
itiant que le roi avait traité Ferrand de serf et leur dit :  
U Seigneurs, ne vous inquiétez pas ! Puisque c’est le  
ne vous esmaŷez ! Puis que le conte Ferrand vous envoya  
en France, rapporter luy devez comme la chose va. Et se  
le roy de France a aulcune chose mesprins envers Fer-  
rand il luy pouvoyra, et se le roy y a droit Ferrand l’endu-  
rera. Beaulx seigneurs, alez parler a luy pour sçavoir  
qu’il vous dira. » Les chevaliers s’en alerent vers le conte  
et luy compterent tout le fait et la maniere comment ilz  
avoyent besongnié et comme l’autour blanc avoit esté  
tué de l’aigle1 et comme le roy avoit appellé Ferrand son  
serf et comme, au departir, le roy remercyoit le conte du  
present et comment le roy avoit enchargié aulx messa-  
giers qu’ilz n’oubliassent pas a dire a Ferrand les conve-  
nancez qu’il luy avoit promis au palaiz a Paris et aussy  
qu’il ne fust sy ousé de faire aulcune aliance au roy d’An-  
gleterre. Et apréz qu’ilz luy (fol. 26v°) eurent dit tout, ilz  
dirent au conte que puis qu’il estoit clamé serf, qu’il alast  
servir le roy et que jamais il n’entrast en Flandrez et que  
tel pays ne doit point estre gouverné par serf. Et luy  
dirent : « Syre, se vous ne l’estez, sy vous en deffandez  
et nous sommez tous prestz a vous aider. Et sire, se ainsy  
est que vous ne vous en deffandez, soyez certain se vous  
estez encore .XV. jours en Flandrez nous vous ferons  
couper la teste2. Si vous advisez sur ce. »

« Par Dieu, dist Ferrand, homme n’est mye serf qui est  
amé de ses hommez ! Beaulx seigneurs, dìst Ferrand, le  
roy de France ramponne bien et3 sachiez certainement  
que ou fait je n’y ay coulpe et m’en pense bien venger  
aulcunement et deffendre contre luy de tout mon  
pouoir. » Lors luì promisdrent les barons qu’il luy aide-í  
roient a faire son debvoir4. « Beaulx seigneurs, dist FerL  
rand, je vous remercye, mais l’omme est bien povre et

1. C*,et* comme le conte de Saint Pol avoit dit le sort au roy Alexendre  
des oyseaulx et comme le roy.... Erreur de C : il faut lire « à l’exemplem  
et non « Alexendre ». 2. B, coupper la teste et mourìr de mauvaisí

mort. 3. Omission de G. Rétabii d’après B, I. A, Beaux seigneursỳ  
dit Ferrant, saichiez que en ce fait je n ’ay nulle coulpe et m 'en puis bietfi;  
vangier. 4. Idem.

\_ J

comte Ferrand qui vous a envoyés en France, vous devez  
l’informer de la situation. Si le roi de France a mal agi  
vis-à-vis de Ferrand, celui-ci avisera et si c’est le roi qui  
est dans son droit, Ferrand le souffrira. Nobles seigneurs,  
allez lui parler pour savoir ce qu’il va vous dire, » Les  
chevaliers se rendirent auprès du comte, auquel ils  
racontèrent tout ce qui s’était passé : comment ils avaient  
accompli leur mission, comment l’aigle avait tué l’autour  
blanc, comment le roi avait appelé Ferrand son serf et,  
au moment de leur départ, avait remercié le comte de  
-on présent et demandé aux messagers de ne pas oublier  
de rappeler à Ferrand les promesses qu’il avait faites au  
palais à Paris et l’interdiction de toute alliance avec le  
roi d’Angleterre. Après lui avoir tout raconté, ils enjoi-  
gnirent au comte d’aller servir le roi, vu qu’ìl était appelé  
scrf et de ne jamais plus entrer en Flandre car il ne  
convenait point qu’un tel pays fût gouverné par un serf.  
Ils lui dirent encore : « Seigneur, si vous ne l’êtes pas,  
défendez-vous-en et nous serons tout prêts à vous aider  
mais seigneur, si vous ne vous en défendez pas et restez  
encore en Flandre quinze jours de plus, soyez certain  
quc nous vous ferons couper la tête. Veuillez donc y  
réí'léchir ! »

«Par Dieu, dit Ferrand, un homme aimé de ses vassaux  
n’est pas serf! Nobles seigneurs, continua-t-il, le roi de  
France est un plaisantin ! Sachez en vérité que je ne suis  
ii:..:. ment coupable de ce dont il m’accuse et ai bien l’in-  
tention de m’en venger d’une manière ou d’une autre et  
de iiie défendre contre lui de tout mon pouvoir.» Les  
barons lui promirent alors qu’ils l’aideraient à accomplir  
son devoir. « Nobles seigneurs, dit Ferrand, je vous en  
remercie. Mais il est un pauvre homme, à plaindre, celui

**138**

chietif qui est en sa maison et assiz a sa table et a beu  
de bon vin tant qu’il en est surprins s’il ne peult dire  
aulcunez fois son talent. Se le roy avoit beu de son vin  
et faisoit ses delis et il s’est un peu courroucé par mal  
talent et pour ce que l’aigle avoìt occis [par mal talent1]  
le blanc autour et pour le sort que le conte Saint Pol  
sortist par devant luy, pour ce couroux il me peult bien  
appeler serf et aussy de puis il s’en peult bien repentir.  
Et pour ce je íuy envoiray ung messagier qui luy dira de  
par moy de ce qu’il m’a appellé serf qu’il s’en viengne  
desdìre en mon paŷs de Flandrez et m’en viengne reque-  
rir mercy et j’en feray ce qu’ìl m’en sera advis. Car soyez  
certains, beaulx seigneurs, que je ne le doubte riens.»  
Lors fist faire lettrez seellez ou les motz estoient dis et  
escripz et les envoya au roy a Paris (fol. 27). Et quant le  
roy eust les Iettrez ii les ouvrist bien hastivement et les  
leut tout du long et en fist tresmauvaise chiere. Par mal  
talent dist : « Et se mocque ce chetif de moy, qui veult  
que me desdie de mes motz que j’ay dis ? Par saint  
Denis ! J’ameroye plus chier perdre tout mon royaume !  
Car son pere fust mon serf et aussy est le filz que je  
haussay sy haultement.» Lors dist le roy au messaige :  
« Va t’en, beaulx amys, et dy a Ferrand les motz que tu  
as oŷs et luy dis encore pis se tu peuîz et luy dìs bien que  
je ne le doubte de riens. » Le messagier s’en retorna  
devers le conte et luy dist et compta tout ce que le roy  
luy avoit dist et commandé a dire. Et quant Ferrand eust  
escouté le messagier, a bien peu qu’il ne luy brisa tout le  
viz2.

1. Répétitìon probablement fautive. A, par mal talant et pour ce que  
l’aigle avoit tué l’auctour. 2. B, le messaigier, a bien pou qu'il n’en•  
raga tout vif; C, E, le messaige, il fut si courroucé et si dolant que c’estoit  
merveillies.

«t

qui, chez lui, est assis à sa table et a bu tant de bon vin  
qu’il en est trompé et ne peut plus dire ce qu’il veut. Si  
le roi avait bu de son vin et s’accordait du bon temps,  
peut-être a-t-il un peu dépassé les bornes à cause de la  
colère dans laquelle l’avaient plongé la mise à mort de  
l’autour bianc par i’aigle et les prédictions auxquelles  
s’était livré le comte de Saint-Pol en sa présence. C’est  
peut-être cette colère qui l’a fait m’appeler serf et ii se  
peut que depuìs, il s’en repente. Je vais donc luí envoyer  
un messager qui lui dira de ma part que, puisqu’il m’a  
appelé serf, il doit venir s’en dédire sur mes terres de  
Flandre et en requérir mon pardon ; j’agirai alors comme  
je le jugerai bon. Car vous pouvez être certains, nobies  
seigneurs, qu’il ne m’inspire aucune crainte. » 11 fit alors  
sceller une lettre dans laquelle ses paroies avaient été  
écrites, sous sa dictée, puis la fit envoyer au roi à Paris.  
Quand ce dernier reçut la lettre, il se hâta de l’ouvrir, la  
lut intégralement et son visage prit un air mauvais. Sous  
l’effet de la coière, íl dit : « Est-ce que ce misérabie se  
moque de moi ? II veut que je me dédise. des paroles que  
j’ai prononcées ! Par saint Denis ! Je préférerais perdre  
tout mon royaume ! Ouí, son père a été mon serf et il  
l’est aussi, le fils que j’ai élevé à une telle dignité ! » Le  
roi dit alors au messager : « Va-t’en, mon ami, et répète à  
Ferrand les mots que tu as entendus. Dis-lui-en de pires  
encore si tu peux, en lui affirmant bíen qu’il ne me fait  
pas peur du tout! » Le messager repartit vers le comte,  
auquel il rapporta en détail tout ce que le roi avait dit et  
ïavait ordonné de répéter. En écoutant le messager, Fer-  
?rand n’était pas loin de lui casser la figure.

V.:.'

Lc

I) '

I’A.  
■

Comme le conte Ferrand manda tous ses gens et assem-  
bla son ost pour venir contre le roy de France

Le CONTE Ferrand manda tantost ses gens de tout son  
paŷs moult hastivement qui tous vindrent a son mande-  
ment, bien garnis de tous harnoys d’armes. Et quant ilz  
furent assemblez, le conte Ferrand se plaignit a eulx de  
l’oultrage que le roy de France avoit dit de luy, et qu’ilz  
luy voulsissent aider a venger son injure et il luy promi-  
rent a aìder jusquez a la mort. Lors se partist le conte et  
ses gens de Flandrez et prirent leur chemin droit a Arras  
et prirent tous les Artissìens2. Et quant ilz furent assem-  
blez, il furent bien .IIIC. mille hommez. Aussy il prinst  
ceulx de la conté de (fol. 27v°) Noyon et s’en vindrent  
passer au pont a Choisy. Mais tantost toute la nouvelle  
fust comptee au roy Phelipez de France que Ferrand  
venoit sur luy a bien ,IIIC. mille hommez armez, qui  
ardoient et gastoyent tout le paŷs. « Par Dieu, dist le roy,  
Ferrand n’oseroit car il est mon serf; et s’ii a envers moy  
empris aulcune foulye3 je l’en feray tantost repentir.»  
Ferrand et son ost chevaucherent moult fierement tant  
qu’ilz vindrent a Compiegne. Et assist tantost la ville et  
exilla la terre et le pays, depuis Soissons jusques4 en  
Beauvoysin. Le conte de Flandrez et son ost furent .XV,  
jours devant Compiegne; et au .XVI.e jour la ville fui  
prinse et laissa dedens en garnison .Vc. hommez d’armezy

X. B, hastivement. C’est assavoir Hollandois, Zellandois, Hainoyeif  
de Cambresis, Flamens, ceulx de Guynnes et Vermendois, ceulx de Potv  
tieu, ceulx de Boulongnois, ceulx de la conté d’Eu et de la conté d’Auà  
marle, qui tous vindrent a Ferrant a son commandement, bien garniz di  
tous habillemens d’armes. I, hollandoys, zellandoys, cambresis, flamanSc  
ceulx de Guynes et de Vermandoys, ceulx de Ponthieu, et ceulx de Boitý  
longnoicz, ceulx de la conté d’Eu et d'Aumarle, qui touz vindrent a sotfí  
commandement. Même liste, avec oubli de *Hainoyez.* C, manda tantosf  
tous ses gens de son pays moult hastivement, qui tous vindrent a  
mandement bien garnis de tous harnoys d’armez. Et quant ilz funr§  
venus devant luy, Ferrant... 2. B, tous les Artissiens et tous les Amy-  
nois ; I, touz les artaisíens et touz lez amynois. 3. B, emprins miaine  
chose parfollie ; I, aucune chose emprins. 4. Rétabli d’après A, B. I

Comment le comte Ferrand convoqua tous ses gens et  
assembla son armée pour marcher contre le roi de  
France

Aussitôt, le comte Ferrand convoqua en toute hâte ses  
bommes, dans tout son pays et tous se présentèrent à son  
commandement, avec des armures et des équipements  
militaires complets. Lorsqu’ils furent rassemblés, le  
comte Ferrand se plaignit à eux de l’outrage que lui avaìt  
infligé le roi de France et les pria de bìen vouloir l’aider  
à se venger de cette ìnjure : ils lui promirent de l’aider  
jusqu’à la mort. Le comte et ses gens de Flandre parti-  
rent alors tout droit vers Arras où ils levèrent tous les  
Artésíens. Lorsqu’ils furent réunis, ils attinrent bien le  
chiffre de trois cent mille hommes. Le comte prit aussi  
les hommes du comté de Noyon et tous se dirigèrent  
vers Cfaoisy pour y emprunter le pont. Le roi Philippe de  
France fut immédiatement informé de l’arrivée hostile  
de Ferrand, accompagné de trois cent miile hommes en  
armes, qui brûlaient et dévastaient. tout le pays. « Par  
Díeu, dit le roi, Ferrand n’oserait pas car il est mon serf !  
S’il a entrepris quelque folie contre moi, je l’en ferai se  
repentir bien vite. » Ferrand et son armée chevauchèrent  
fort hardiment, si bien qu’ils arrivèrent à Compiègne. La  
ville fut aussitôt assiégée et Ferrand ravagea la terre et  
:le pays qui allaient de Soissons jusqu’au Beauvaisis. Le  
comte de Flandre et son armée restèrent quínze jours  
devant Compiègne ; le seizième, la ville fut prise et il y  
laissa en défense cinq cents hommes d’armes. Puis il la

Et puis partist d’illec et s’en ala a Verbrye, qui tantost fut  
rendue a luì et puis s’en alla al Senlis et assist la cité et  
gasta tout le paŷs. Ferrand fut .VI. semainez devant Sen-  
lis et assaillist moult durement la cité par pluseurs foys.  
Et entretant, le roy Phelippez de France manda ses gens  
et aultres gens par tout la ou il en peult finer. Et a luy  
vint le duc de Bourgongne, le conte de Forestz, le conte  
de C-lermont, ie duc de Bretengne, le duc d’Orléans, le  
conte de Tonnoirre, le daulphin de Vienne, le duc de  
Bourbon, le conte de Soissons. Et assembla tant de gens  
qu’il se trouva a deux cens mille hommes[[193]](#footnote-193), tant de gens  
d’armez comme de gens a pié. Et fust baillé a porter  
l’orifamble[[194]](#footnote-194) et a garder a Guillaume des Barrez, qui  
estoit moult vaillant chevalier. Et se partirent de Paris et ,;prindrent leur chemin a Senlis. Et se logea le roy au pres ;d’un boys et de l’aultre part estoit le conte de Flandrez  
et ses gens et fut en l’an de grace mil .IF. et .XIII.. cu  
moys de juillet a ung mercredi matin que le jour de la ’  
bataille fut prins. Et bailla le conte de Flandrez sa J:  
baniere a porter (fol. 28) a Hue de Saint Venani: et :  
mirent de l’une partye et de l’aultre leurs arbalestriers  
devant; et estoient bien de chascune partie quatre miiie:  
et aussy mirent leurs gens de pié devant. Ét en yeeluy  
endroit eust moult grant occision d’une partie et d’auiire  
et la, le conte de Boulongne occist le conte du Perche,  
Dont le roy Phelipez fust moult dolent, qui pour ceile  
cause se bouta en la[[195]](#footnote-195) bataille. Dont le conte de Flandrez  
eust moult grant joye car ilz adresserent l’un a l’aultre et  
tellement que le conte de Flandrez ferit le roy de France  
de sa lance, qu’il abbatit le roy a terre. Mais le conte de  
Saint Pol l’ala tost redresser maulgré tous les flamens. Et  
lors, Ferrand commença a remposner5 le roy et dist :

« Sire, le sort que voz gens avoient sorti est ja bien  
apparu, car l’aigle fust abbatue par l’autour blanc ct !e

quitta pour Verberie, qui se rendit immédiatement à lui.  
II partit alors pour Senlis, assiégea la ville et dévasta tout  
le pays. Ferrand demeura six semaines devant Senlis et  
attaqua plusieurs fois la cité avec une grande violence.  
Pendant ce temps, le roi Philippe de France convoquait  
ses gens et des hommes de statuts différents partout où  
ii pouvait en trouver. Vinrent à lui le duc de Bourgogne,  
le comte de Forez, le comte de Clermont, le duc de Bre-  
tagne, le duc d’Oriéans, le comte de Tonnerre, le dau-  
phin de Vienne, le duc de Bourbon et le comte de  
Soissons. II assembla tant de gens qu’ils se retrouvèrent  
deux cent mille, aussi bien hommes d’armes que fantas-  
sins. L’oriflamme fut confiée à un chevalìer plein de vail-  
lance, Guillaume des Barres, avec missíon de la porter  
et de la protéger. Tous quittèrent alors Paris pour se diri-  
ger vers Senlis. Le roi installa son campement près d’un  
bois ; de l’autre côté se trouvaient le comte de Flandre  
et ses hommes. Le jour de la bataille fut fixé : un mer-  
credi matìn du mois de juillet de l’an de grâce mille deux  
cent treize. Le comte de Flandre chargea Flugues de  
Saint-Venant de porter sa bannière et chacun des deux  
camps mit ses arbaìétriers en première iigne. Ils étaient  
bien quatre mille de chaque côté. Ils mirent aussi leurs  
fantassins à l’avant. Les pertes humaines furent très  
nombreuses de part et d’autre et c’est à cet endroit que  
le comte de Boulogne tua le comte du Perche. Le roi  
Philippe en fut extrêmement affecté et c’est pour cette  
raison qu’il entra dans la bataille, à la grande joie du  
comte de Flandre; les deux hommes en effet s’élancè-  
rent l’un contre l’autre et le comte de Flandre porta au  
roi de France un tel coup de lance qu’il le renversa à  
terre. Mais le comte de Saint-Pol, malgré la présence de  
tous les Flamands, alla vite le remettre debout. Ferrand  
se mit aîors à se moquer du roi, en lui disant : « Sire, la  
prédiction à laquelle s’étaient livrés vos gens s’est bien  
réaiisée : l’aigle a été abattu par l’autour blanc et le

conte a abbatu le roy. » Et le roy Phelipes, qui en son  
tempz fut nommé Phelipes le Conquerant par la har-  
diesse de luy, entra en l’estourJ. Hue, le conte de Saint  
Pol, s’adressa au sire de Saint Venant, qui pourtoit la  
baniere au conte de Flandrez ; et luy donna tel horion[[196]](#footnote-196)qu’il fist choir le chevalier et la baniere a terre. Mais  
les Hollandois s’en alerent celle part, qui redresserent le  
chevalier et la baniere. Mais avant fust la baniere grande-  
ment foulee soubz[[197]](#footnote-197) les piez.

Adonc le conte de Flandrez eust tel dueil qu’il se  
radressa vers le roy et la seconde foys le renversa a  
terre; et tant qu’il convint que, de rechief, le conte de  
Saint Pol l’alast secourir et remonter le roy et dist le conte  
de Saint Pol que l’aigle avoit esté abatu deux foys et dist  
au roy : « Sire, alons nous ent (fol. 28v°), la journée n’esí  
pas bonne au jour d’uy pour nous. Car certainement ia  
bataille est rompue et destravee en pluseurs lieux. » Et  
aussy comme le conte de Saint Pol parloit au roy, le conle  
de Boulongne ou sa bataille s’adresserent[[198]](#footnote-198) sur les Fran-  
çois, criant a haulte voix : « Boulongne, Flandrez au  
Iyon ! » Et a celíe entreprise, le roy fust abatu a terre la  
tierce foys et eust esté en peril de mort quant Guillaume  
des Barrez et Guillaume de Montigny et le bon conte de  
Saint Pol secoururent le roy et le remonterent.

« Ça, dist le conte de Saint Pol, syre, par la Vierge Mar ..  
il ne fait pas bon ycy ! Mieulx vaut a s’en retourner car  
ja tous les plus haultz barons sont tournez en fuíte et sy  
en a ja tresgrant nombre de mors. — C’est voir, ce dist  
le roy, nous voyons bien que la journee est contre nou:. ■  
Lors se partit le roy de la bataille et fust illec desconfit  
et s’en retouma, luy et ses gens, a Paris et les flamens  
recouvrerent5 illec grant honneur. Et dist Ferrand que  
jamais ne partiroit de devant Senlis jusquez a ce qu’ii  
comte a abattu le roi. » Alors, le roi Philippe, qui à son  
époque était nommé le Conquérant en raison de sa har-  
diesse, rentra dans la mêlée. Hugues, le comte de Saint-  
pol, se dirigea vers le seigneur de Saint-Venant, qui por-  
tait la bannière du comte de Flandre, et lui donna un  
coup tel qu’il fit tomber au sol le chevalier et la bannière.  
Les Hollandais prirent alors cette direction et redressè-  
rent le chevaìier et la bannière. Mais avant leur arrivée,  
la bannière avait été complètement foulée aux pieds.

i .e comte de Flandre en éprouva un mécontentement tel  
qu’il se dirigea à nouveau vers le roi et le renversa à  
terre pour la seconde fois ; il fallut donc que le comte de  
Saint-Pol aille secourir le roi derechef et le remette en  
selle, en disant que l’aigle avait été abattu deux fois. 11  
dit au roi : « Sire, partons, car la journée d’aujourd’hui  
nc nous est pas favorable : notre bataillon est dispersé et  
dcsorganisé en plusieurs endroits.» Pendant que le  
comte de Saint-Pol parlait au roi, le comte de Boulogne,  
accompagné de son bataillon, se lança tout droit contre  
les Français, en criant d’une voix forte : «Boulogne,  
Flandre au lion î » Et, au cours de cette attaque, le roi  
fut renversé à terre pour la troisième fois ; il eût été en  
péril de mort si Guillaume des Barres, Guillaume de  
Vfontigny et le bon comte de Saint-Pol n’étaient pas  
venus à son secours et ne l’avaient pas remis en selle.

«Eh bien, sire, dit le comte de Saint-Pol, par la Vierge  
Marie, il ne fait pas bon rester ici! Mieux vaut nous en  
aller car tous les plus grands barons ont déjà pris la fuite  
et un très grand nombre d’entre eux a déjà péri. — Vous  
avez raìson, dit le roi, nous voyons bien que la journée  
nous est contraire. » Le roi, vaincu en ces lieux, quitta  
alors le corps de bataille puis repartit à Paris avec ses  
gens. Les Flamands retirèrent de ce combat un grand  
nrestige. Ferrand lui, déclara qu’il ne quitterait jamais  
eust prise la cité. Et fonda une moult beile abbaye ou  
lieu ou la bataille avoit esté et fust nommee l’abbaye de  
la bataille, car les Fiamens avoient eu illec victoire contre  
les François.

Phelippe, roy de France, s’en retourna dedens Paris, qui  
avoit moult le cueur doulant pour ce qu’il avoit esté ainsy  
laidement desconfit; et se conseilla a ses gens comment  
il se pourroit chevir de celle besongne. Lors parla pre-  
mierement Guiliaume des Barrez et dist au roy : « Sire,  
vous resemblés le chat, qui se couche contre le feu tant  
qu’il en est tout brulé : car quant on vous disoit que Fer-  
rand exiiloit vostre pays et qu’íl avoit prins Compiegne  
(fol. 29) et Verbrye, vous n’en teniez compte et disiez  
que Ferrand ne l’ouseroit faire et qu’il estoit vostre serf  
rachapté.

« Mais VOUS vous estez laissé surprendre, tellement  
qu’il vous a desconfy et resorty en bataille ; et encorez  
est Ferrand au siege a Senlis. Et pour ce, sire, il est mes-  
tier que vous pourvoyés sur ce cas. Je vous conseiìie que:  
vous envoyez ung messaige par devant Ferrand luy dire  
qu’il vous veulle donner trevez jusquez a ung an, par  
telle condition que dedens ce tempz vous vous desdyrez[[199]](#footnote-199);:  
de ce que vous avez dit de luy. Et que sy dedens l’anl'  
vous ne vous en desdictez, il porra continuer sa bataille;  
comme ii a commencee. Et sire, se vous avés les trevezp  
et les Flamens s’en soyent alés en leur paŷs, sy mande%  
tous voz hommez de vostre royaume. Et soyent les tre-  
sors ouvers et mandez des soudoyers d’extrangez pays et  
donnez or et argent aulx barons, vair, gris, armeurez et  
chevaulx et payez bien vos soudoiers et les menuez gcns  
qui bailleront les vivres et les marchandiez. Et puis vous

Senlis avant d’avoir pris la cité. II fonda aussi une très  
belle abbaye à l’endroit où la bataille s’était déroulée,  
qui fut nommée l’abbaye de la Bataille. Les Flamands  
avaient en effet remporté là une victoire contre les  
Français.

Philippe, roí de France, retourna dans Paris, le cceur  
lourd d’avoir été vaincu de manière si humiliante ; il prit  
conseil auprès de ses gens pour savoir comment se sortir  
de cette mauvaise passe. Le premier à parler fut Guil-  
laume des Barres, qui dit au roi: « Sire, vous ressemblez  
au chat, qui se couche si près du feu qu’il se retrouve  
tout brûlé : en effet, quand on vous disait que Ferrand  
ravageait votre pays et qu’il avait pris Compiègne et Ver-  
berie, vous n’en teniez aucun compte et disiez que Fer-  
rand n’oserait pas le faire et qu’il était votre serf,  
affranchi par vos soins.

« Vous vous êtes ainsi laissé surprendre et il n’a plus eu  
qu’à vous vaincre et à vous repousser du cfaamp de bataille ;  
en ce moment même, Ferrand est encore en train d’assié-  
ger Senlis. C’est pourquoi, sire, il est nécessaire que vous  
réfléchissiez à la situation. Je vous conseille d’envoyer  
un messager demander à Ferrand de bien vouloir vous  
accorder une trêve d’un an, à charge pour vous de vous  
dédire de ce que vous avez pu dire de lui au plus tard à  
la fin de cette année. Si au bout d’un an, vous n’êtes pas  
revenu sur vos paroles, alors il pourra poursuivre la  
guerre qu’il a commencée. Quant à vous, sire, si vous  
vbtenez la trêve et que les Flamands retournent dans  
leur pays, convoquez tous les hommes de votre royaume.  
Faites ouvrir les trésors, faites venir des mercenaires de  
pays étrangers, donnez aux barons de l’or, de l’argent,  
des fourrures d’écureuil et de petit-gris, des armures, des  
chevaux et payez bien vos soldats ainsi que les petites  
gens qui vous fourniront vivres et marchandises. Partez  
alez combatre contre vos ennemis et je abandonne ma  
vye se vous n’avez victoire. »

Le roy s’accorda au conseil de Guillaume des Barrez et  
l’envoya par devers le conte de Flandrez a Senlis ou il  
tenoit le siege et luy pria le roy qu’il parlast a luy bien  
saigement. Lors s’en partist Guillaume et emporta les  
lettrez du roy et s’en vint a Senlis et entra ez tentez  
de Ferrand et le salua et luy dist que Dieu voulsist  
confondre tous les ennemis du roy de France et dist a  
Ferrand : « Sire, le diable vous a bien enrichy et enor-  
gueilly, qui guerroyez vostre souverain seigneur et sy  
estez son serf (fol. 29v°). Mais je me suis advisez que  
vous faictez mal[[200]](#footnote-200). Car quant ung serf est surmonté i{  
s’apaise voulentiers a grever son seigneur et peult bieti  
estre prouvé par Alixandre qui faillist morir par ses serfz,  
lesquelz il avoit haultement heritez; et aussy vous a le  
roy haultement marìé, pour quoy vous avez les grans sei-  
gneurs de Flandrez, lesquelz vous avez bien enchantez  
quant ilz font ainsy vostre voulenté, qui estez homme  
serf et n’avez pas bien fait d’ainsy grever le royaulme de  
France. » Et dist a Ferrand : « Je veul bien que vous le  
sachez que se le roy se marrisse contre vous et il mande  
ses hommez et allyez vous ne porryés durer contre luy.  
et sy n’ouseriez attendre son pouoyr. Mais il a grant pitié  
du peuple et pour ce il m’a envoyé devers vous poup  
donner les trevez se vous en estez advisez jusquez a .XII.  
moys. Et que ce pendant vous soyez informé se vottsí  
estez son serf ou non et aussy il aura advis se il s'cn  
deportera. Et se en celui tempz I’accord n’est fait de vûus§  
deux sy mande chascun son pouoir d’une part et d’aultre  
et soit nommé ung jour de bataille. Et se le roy est par  
vous desconfit il vous quictera du tout de servaige et sy  
tiendrez Compiegne et Verbrye et tout le pays jusquez a  
Senlis et s’il vous conquiert jamais de ce servaige ne  
serez tenus paisible et pourra de vous faire le roy a sa  
ensuite combattre vos ennemis et je veux bien mourir si  
vous n’avez pas la victoire ! »

Le roi se rangea au conseil de Guíllaume des Barres et  
l’envoya au-devant du comte de Flandre, à Senlis, où ce  
dernier tenait le siège. Le roi l’avait prié de lui parler  
avec une grande sagesse. Guillaume partit alors, empor-  
tant la lettre du roi, et s’en vint à Senlis, où il entra dans  
la tente de Ferrand. II le salua, en disant: « Dieu veuille  
anéantir tous les ennemis du roi de France ! » II dit aussí  
à Ferrand : « Seigneur, c’est le diable qui vous a couvert  
de richesses et d’orgueil, vous qui faites la guerre à votre  
seigneur souverain alors que vous êtes son serf! Mais  
j’ai compris les causes de votre erreur : quand un serf  
s’élève socialement, il trouve son plaisir à nuire à son  
seigneur; j’en veux pour preuve Alexandre, qui faillit  
être tué par ses serfs, alors qu’il les avait richement  
dotés. De même, le roi vous a réservé un mariage presti-  
gieux, à l’origine de votre pouvoir sur les grands sei-  
gneurs de Flandre ; vous avez bien réussi à les ensorceler  
pour qu’ils fassent ainsi votre volonté, à vous qui n’êtes  
qu’un serf et avez eu tort de nuire au royaume de  
France comme vous l’avez fait. » II dit encore à Ferrand :  
!<Je souhaite que vous sachiez que si le roi de France  
s’irrite contre vous et convoque ses hommes et alliés,  
vous ne pourrez résister contre lui et n’oseriez pas  
affronter sa puissance. Mais il a grande pitié du peuple  
et c’est pourquoi il m’a envoyé vers vous pour obtenir,  
i vous y consentez, une trêve de douze mois. Au terme  
áe ce délai vous devrez savoir si vous êtes ou non son  
>erf; quant à lui, il réfléchira à l’opportunité de renoncer  
qu non à votre servage. Si au bout d’un an vous n’êtes  
pas parvenus à un accord entre vous, que chaque camp  
rassemble ses forces et que soit fixé le jour de la bataille.  
Si vous êtes victorieux du roi, il vous affranchira totale-  
ment de votre servage et vous conserverez Compiègne,  
Verberie et tout le pays qui s’étend jusqu’à Senlis. Si en  
revanche vous perdez, vous ne serez jamaís libéré de ce

voulenté; et, sire, se ne m’en voulés croyre, veez en cy  
les lettrez du roy a son seau pendant. » Et les bailla a  
Ferrand qui les fist ouvrir et lire. Et quant il eust entendu  
le contenu des lettrez il en fust mouît dolent et dist Fer-  
rand a Guillaume qu’il parloit trop fierement et qu'il  
peult bien son messaíge avoir conté plus doulcement  
(fol. 30). Et luy dist qu’il dist hardiment au roy qu’il  
estoit trop fier de Iuy faire telz motz recoler en ses tentez  
et que se Guillaume ne fust messaige que son messaige  
ìuy fut cruellement monstré. « Sire, se dist Guillaume des  
Barrez, pour Dieu ne vous eschaufez mais soyez advisez  
de me donner response ! — Par ma foy, ce dist Ferrand,  
le conseil en est tenus : se le roy a sy grant force comme  
vous dictez, sy viengne cy endroit deffendre la cité  
Senlis. »

Comment Ferrand le conte de Flandrez par le conseil ue  
ses barons octroya les trevez au roy de France

Lors PARLA le duc[[201]](#footnote-201) de Flollande et les aultrez contez  
et barons qui la estoient et dirent a Ferrand qu’il avoit  
grant torf se les trevez du roy il refusoit, car puis que le  
roy les demande il n’en pouoit avoir nul blasme. « Car  
se Seníís estoit conquis et vous estiez conseilîiez d’aler a  
Paris et le roy avoit la tous ses gens mandez aveuc cevh  
de Paris certainement vous n’y porriés durer. Car vous  
sçavez assez la grant puissance du roy ; et s’il a aulcuuc  
chose dit de vous par aulcun mal advis, par Dieu, vous  
en estez assez vengié quant il a esté par vous desconfit  
en champ. Et puis qu’il requiert trevez, vous luy devez  
accorder par les offrez qu’il vous fait; et se dedens ce  
tempz vous estez accordez2 de ce que vous avez esté de  
luy appellé (fol. 30v°) serf, et que a tort il en appella  
vostre pere, ainsy porrez vous faire paix aveucquez luy a

I servage et le roi pourra vous traiter comme bon lui sem-  
blera. Si vous ne me croyez pas, seigneur, veuillez trou-  
ver ici la lettre du roi, à laquelle pend son sceau.» II  
remit alors la lettre à Ferrand, qui la fit ouvrir et lire.  
Lorsqu’il eut pris connaissance de son contenu, il en  
éprouva du déplaisir et dit à Guillaume qu’il parlait avec  
trop d’arrogance et qu’il aurait fort bien pu livrer son  
message plus courtoisement. II le chargea de dire au roí  
qu’il était bien présomptueux de luì faire parler de la  
sorte sous sa tente et que si Guillaume n’avait pas eu le  
statut de messager, ses paroles auraient reçu une réponse  
cuìsante. « Seigneur, dit Guillaume des Barres, au nom  
de Dieu, ne vous échauffez point mais songez à me don-  
ner une réponse ! — Par ma foi, dit Ferrand, c’est tout  
réfléchi : si le roi dispose d’une aussi grande force que  
vous le dites, qu’il vienne ici défendre la cité de Senlis ! »

Comment, sur le conseil de ses barons, Ferrand, comte  
de Flandre, octroya au roi de France la trêve

Le duc de Hollande prit alors la parole, suivi par les  
autres comtes et barons qui se trouvaient là. Tous dirent  
à Ferrand qu’il avait grand tort de refuser la trêve propo-  
sée par le roi. II ne pouvait en être nullement blâmé  
puisque c’est le roi qui la demandait. « En effet, en cas  
:Ìe victoire à Senlis, lui représentèrent-ils, si vous aviez  
I’intention de marcher sur Paris et que le roi y ait  
convoqué tous ses gens en plus des Parisiens, vous ne  
pourriez résister. Vous connaissez bien la grande puis-  
sance du roi! Et s’il a été mal avisé de prononcer une  
parole blessante à votre égard, par Dieu, vous en êtes  
déjà bìen assez vengé puisque vous l’avez vaincu sur le  
champ de bataille ! Puisqu’il sollicite la trêve, vous devez  
la lui accorder dans les termes qu’il propose et si pendant  
le délai prévu, vous parvenez à vous mettre d’accord sur  
le qualìficatìf de serf, également appliqué à tort à votre

tpère, vous pourrez conclure avec lui une paix à votre

I

vostre honneur » Et quant Ferrand le conte de Flan-  
drez entendit les parolez de ses barons il en fut moult  
ayse et dist : « Seigneurs, par le Dieu tout puissant, il  
n’esí pas seigneur de son paŷs qui n’est amé de ses hom-  
mez; et se puis deux moys vous m’eussiez voulu aider  
de bon cueur je fusse maintenant de France roy cou-  
ronné car le pouoir du roy de France est maintenant trop  
petit! Mais puis qu’il vous píaist, je donne lez trevez. »  
Et en fist presentement faire les lettrez et les seela de  
son seel et les bailla a Guillaume des Barrez, qui tantost  
s’en retourna a Paris devers le roy Phelìppez et luy bailla  
les lettrez des trevez ainsy donneez. Ferrand et tout son  
ost se partist du siege de devant la cité de Senlis et s’en  
ala en Flandrez et tous les aultrez seigneurs[[202]](#footnote-202) [[203]](#footnote-203).

Comment apréz les trevez donneez le roy de France  
manda ses gens et pluseurs aultrez soudoiers

Tantost APRÉS le departement du siege de Senlis, le  
roy de France fist ouvrir tous ses tresors, et manda sou-  
doiers de tous païs jusquez au perron Saint Jame et jus-  
quez a la terre des Sarrasins de toutez pars, tous las  
Romains, Puillois et Calabrois, Lombars, Tousquens ; et  
dedans demy an, il assembla tel nombre qu’ilz furent de  
son cousté .IIIIC. mílle hommez.

Et quant il se vist a tant de gens, il se partit (fol. 31) de  
Paris et s’en aía a la cité de Senlis reconforter les gens  
du païs et y fut deux jours et puis s’en partit[[204]](#footnote-204). Et puis  
fut .1. moys tout entier pour attendre ses gens et fit de  
moult grans biens en la ville que Ferrand avoit destruite  
et entre tant il fist espier et guetter comme le contc de  
Flandrez se maintenoit. Et Ferrand tantost sceust coir.me  
honneur. » Ferrand, le comte de Flandre, fut bien aise  
d’entendre les paroles de ses barons et dit : « Seigneurs,  
par Dieu tout-puissant, celui qui n’est pas aimé de ses  
hommes n’est pas seigneur de son pays ! Si depuis deux  
mois vous aviez voulu vaillamment m’aider, je serais, à  
l’heure qu’il est, couronné roi de France car le pouvoir  
du roi de France est devenu dérisoire ! Mais, puisque tel  
est votre plaisir, j’accepte la trêve. » II fit écrire la missive  
sans tarder, la scella de son sceau puis la remit à Guil-  
laume des Barres, qui s’en revint vite à Paris remettre au  
roi Philippe la lettre ainsi obtenue. Ferrand et son armée  
eux, mirent fin au siège de la cité de Senlis et partirent  
en Flandre accompagnés de tous les autres seigneurs.

Comment après avoir déclaré la trêve, le roi de France  
fit appel à ses gens et à plusieurs autres mercenaires

Aussitôt après avoir quitté le siège de Senlis, le roi de  
France fit ouvrir tous ses trésors et venir des mercenaires  
de tous les pays et de tous les côtés. II recruta jusqu’à la  
pierre de saint Jacques[[205]](#footnote-205) et au pays des Sarrasins, ainsi  
que tous les Romains, les hommes des Pouilles, les Cala-  
brais, Lombards et Toscans. Au bout de six mois, il avait  
rassemblé tant d’hommes pour combattre à ses côtés  
qu’ils étaient au moins quatre cent mille.

Lorsqu’i 1 se vit entouré d’autant de combattants, le roí  
quitta Paris pour la cité de Senlis. II y réconforta les habi-  
tants locaux, séjourna deux jours dans la ville puis repar-  
tit. II resta ensuite un mois entier à attendre ses gens et  
combla de biens la ville que Ferrand avait détruite ; pen-  
dant ce temps, íl faisait épier le comte de Flandre et guet-  
ter ses agissements. Bien vite, Ferrand sut que le roi de  
le roy de France avoit renforcé son paŷs et mandé gens  
d’armez par tout paŷs. Et quant Ferrand le conte de  
Flandre sceust les nouvellez, il remanda tantost ses  
hommez comme Hollandoys, Zellandoys[[206]](#footnote-206) et ses aultrez  
contez et pluseurs aultrez grans seigneurs qui tous  
estoyent hommez du conte Ferrand. Et furent bien .IIF.  
mille hommez, que Ferrand mena de son alliance qui  
vindrent a Noyon au jour proprement que les trevez  
devoient faillir. Si s’en vint le roy de France a  
Compiegne et le reprist a force sur les gens que le conte  
de Flandrez y avoit lessié. Et fust dit a Ferrand que le  
roy Phelipez de France venoit sur luy a moult grant  
efforcement. Dont approucha le conte de Flandrez et  
s’en vint aw pont a Choisy et semblablement s’approucha  
le roy de France, tellement que entre les deux ostz y n’y.  
avoit que une riviere qu’ilz ne pouoient nullement passer  
ne aler de l’un ost en l’aultre. Et estoit bien le roy a  
.IIIF.M. hommez et illec furent bien trois moys sans tou-  
cher[[207]](#footnote-207) ne approcher I’un de l’aultre. Et entretant Ferrand  
fist faire une tour a Choisy bien prez de la riviere, qui  
estoit moult forte. Et pareillement a l’encontre le roy, par  
son conseil, fist faire une aultre tour de l’aultre part de la  
riviere et furent sy prez l’un de l’aultre que ung arbales-  
trier pouoyt traire de l’une part a l’aultre (fol. 31v°).

Comme Ferrand le conte de Flandrez envoya en la conté  
de Saint Pol ,XXM. hommez qui destruirent toute la dict& :  
conté, dont apréz mai luy en prinst.

Et APRÉS que cellez tours eurent esté ainsy faitez, Fer-j;  
rand s’advisa d’une grant douleur. II fist partir de son osC  
.X. mille hommez armez et .X. mille hommez de pié ct

France avait renforcé son pays et fait venir des hommes  
en armes de tous les pays. Lorsqu’il apprit ces nouvelles,  
le comte Ferrand fit aussitôt revenir ses hommes, les  
Hollandais, les Zélandais, ses autres comtes et plusieurs  
autres grands seigneurs qui tous étaient ses vassaux. Ils  
se retrouvèrent au moins trois cent mille hommes, tous  
alliés de Ferrand et se rendirent à Noyon juste le jour où  
la trêve devait prendre fin. Le roi de France lui, partit  
pour Compiègne, qu’il reprit par les armes aux hommes  
que le comte de.Flandre y avait laissés. On informa Fer-  
rand que le roi Philippe de France venait à sa rencontre  
avec de très importantes forces armées. Le comte de  
Flandre s’approcha donc et se rendit au pont de Choisy ;  
le roi de France fit la même chose, jusqu’à ce que les  
deux armées soient séparées par une rivière, que ni les  
uns ni les autres ne pouvaient traverser. Le roi avait bien  
quatre cent mille hommes, qui restèrent là trois mois  
sans pouvoir rejoindre ou approcher l’ennemi. Pendant  
ce temps, Ferrand fit construire à Choisy, tout près de la  
rivière, une tour extrêmement solide. Sur les conseils de  
ses hommes, le roi en fit construire une lui aussi, de  
l’autre côté de la rivière. Elles étaient toutes deux si  
proches qu’un arbalétrier pouvait tirer de l’une sur  
î’autre.

Comment Ferrand, le comte de Flandre, envoya vingt  
mille hommes ravager le comté de Saint-Pol, ce qu’il  
paya par la suite

Après la construction de ces tours, Ferrand eut une idée  
bien funeste. II fit partir de son armée dix mille hommes  
en armes et dix mille fantassins, qu’il envoya vers le

156

les envoya en la conté de Saint Pol pour ce que le conte  
de Saint Pol estoit aveuc le roy de France et son allyé.  
Et mirent la terre de Saint Pol en feii et en flambe[[208]](#footnote-208); et  
tuerent femmez et enfans et mesmement ilz ardirent le  
chastel de Saint Pol et la contesse et ses enfans, dont ce  
fut moult grant pitié. Et pour celle cause, quant le conte  
de Saint Pol sceust cette trahison, il appella le conte de  
Flandrez faulx traitre murtrier; et requist au roy de  
France que, se Ferrand se vouloit combatre a luy corps  
a corps qu’il luy en voulsist donner congié, voyre par tel  
convenant que, se Ferrand le conqueroit en bataille, que  
Ferrand fut tousjours quicte du servaige du roy et que le  
roy luy rendist toute la terre qu’il tenoyt jusquez a Sen-  
lys; et s’il estoit ainsy que [se] le conte de Saint Pol le  
conquist, que le roy en peust faire toute sa plaine justice  
et voulenté. Et sur ce point, le roy luy octroya. Et aussy  
Ferrand le conte de Flandrez luy octroya le gaige par  
ycelle mesme condition, affin que le peuple d’une  
(fol. 32) part et d’aultre ne fut pas ainsy murtry ne tué.  
Et fit tant le conte de Saint Pol par sa force, aveuc l’aide  
de Dieu, qu’il conquist en champ le conte de Flandrez  
au pont a Choisy en Pycardye et le voulut tuer le conte  
de Saint Pol de sa[[209]](#footnote-209) dague car le conte de Flandrez estoit  
dessoubz. Quant Othes3, le roy d’Alemaigne, vit que son  
parent le conte de Flandrez estoit en ce peril, il ala luy  
et îes aultrez princez, requerre mercy au roy de Fran.'.'.  
Et luy pria le roy d’Alemaigne qu’il luy pleust que Fer-  
rand eust sa paix et qu’il ne morut mye. « Sire, fist le roy  
d’Alemaigne, Ferrand, vous jurera sur Dieu et sur ses  
sains que jamais il ne vous portera ne guerre ne dom-  
maige et sy tiendra sa terre de vous et vous en servira  
bien et loyaulment. »

comté de Saint-Pol: le comte de Saint-Pol en effet, était  
l’allié du roi de France et se trouvait à ses côtésl Ces  
hommes mirent partout le feu dans le comté de Saint-  
Pol, qu’ils réduisirent en cendres; ils tuèrent femmes et  
enfants et brûlèrent même le château de Saint-Pol, où se  
trouvaient la comtesse et ses enfants, ce qui causa bien  
des larmes. En effet, lorsque le comte de Saint-Pol fut  
informé de cette lâcheté, il traita le comte de Flandre  
d’ignoble traître et de meurtrier et requit au roi de  
France la permission d’affronter, avec son accord, Fer-  
rand en combat singulier, aux conditions suivantes : si  
Ferrand était victorieux au combat, il serait pour tou-  
jours affranchi de son servage par le roi, qui lui rendrait  
toute la terre qu’il détenait jusqu’à Senlis et s’il arrivait  
que le comte de Saint-Pol soit victorieux, le roi pourrait  
pieinement exercer sa justìce et faire de Ferrand sa  
volonté. Le roi accepta la demande faite en ces termes.  
Ferrand donna ìui aussi des gages de son accord, aux  
inêmes conditions, afin que le peuple, de part et d’autre,  
ne soit ni blessé ni tué. Le comte de Saint-Pol fit preuve  
d’une telle force, avec l’aide de Dieu, que vainqueur au  
champ de bataille du pont de Choisy, en Picardie, il s’ap-  
prêtait à tuer le comte de Flandre, qui se trouvait sous  
lui, de sa dague. Lorsqu’Othon, le roi d’Allemagne, vit  
que son parent le comte de Flandre courait ce péril, il  
aila, accompagné d’autres princes, solliciter sa grâce du  
roi de France. Le roi d’Allemagne le pria de bien vouloir  
faire Ia paix avec Ferrand et lui laisser la víe sauve.  
« Sire, dit le roi d’Allemagne, Ferrand vous jurera sur  
Dieu et tous les saints que jamais il ne vous fera la guerre  
ou vous causera du dommage et qu’il tiendra sa terre de  
vous, en vous servant bien et avec loyauté. » [[210]](#footnote-210)

Comment Perrand le conte de Flandrez fut desconfit en  
champ de bataille par le conte de Saint Pol

Phelipes roy de France respondit a l’empereur et aulx  
autrez grans seigneurs et leurs dit qu’ilz iaissassent ces  
parolez en paíx. Et que se Ferrand luy devoit .XX.  
iivrez[[211]](#footnote-211) tournois et il estoit retourné en son pays de Flan-  
drez, il ne luy en tiendroit ja convenant. « Par Dieu, ce  
dist Fempereur d’Alemaigne, par Dieu, sire, sy fera ! Et  
vous diray bien comment vous en tiendrez pour seureté  
jusquez a cent ans a venir, vous et vos hoirs, la conté  
(fol. 32v°) de Noyon, Vermendoys, Tarasce[[212]](#footnote-212), Arîoys,  
Ponthieu et Amiens[[213]](#footnote-213). Et Regnault le conte de Boulongne  
tiendra de vous sa terre[[214]](#footnote-214). Et aprés les cent ans acomplis  
les Flamens rauront leur terre. S’il nestoit ainsy, que  
dedens ces cent ans Ferrand ou ses hommez esmeussent  
vers les Françoìs la guerre, ou quel cas ilz perdroíent du  
tout les contez dessus nommeez et seroyent a vos hoirs  
perpetueílement.»

Lors dist le roy : « Nous l’octroyons par ces condicions. »  
Et fist crier hoia[[215]](#footnote-215) de par le roy et envoya ses quatre f'ilz  
pour lever ses champíons du champ. Mais a bien que  
Hue de Saint Pol n’en mourust de dueil que l’en ne luy  
lessa achever de tuer le conte de Flandrez. Mais il n’en  
ousa plus faire pour le roy. Les quatre filz amenerent  
Ferrand par devers le roy et illec fut passé le traictié en  
la maniere qu’il est dit et eust Hue ìe conte de Saint  
Pol pour son desdommaigement .LXM. livrez[[216]](#footnote-216) de gros  
d’argent, que Ferrand luy paya presentement. Et ainsy  
se departírent ies ostz d’une partye et d’aultre. Le roy

Comment Ferrand, ie comte de Flandre, fut vaincu par  
le comte de Saint-Pol sur le champ de bataille

Philippe, roi de France, répondit à l’empereur et aux  
autres grands seigneurs en leur disant de ne plus pronon-  
cer de telles paroles. Et que même si Ferrand lui devait  
vingt livres tournois, une fois retourné dans son pays de  
Fiandre, il ne tiendrait pas sa promesse. «Par Dieu,  
répliqua l’empereur d’Allemagne, mais si, il le fera, sire !  
Je vais vous dire comment en avoir la certitude, vos héri-  
tiers et vous : vous posséderez, pour les cent ans à venir,  
le comté de Noyon, le Vermandois, la Thiérache, l’Ar-  
tois, le Ponthieu et Amiens. Le comte Renaud de Bou-  
logne, lui, tìendra sa terre de vous. Une fois les cent ans  
accomplis, ies Flamands récupéreront leurs terres. S’il  
arrivait que pendant ces cent ans, Ferrand ou ses  
hommes entrent en guerre contre les Français, ils per-  
draient à jamais les comtés que je viens de citer, qui  
appartiendraient définitivement à vos héritiers. »

Le roi dit alors: « Dans ces conditions, nous l’octroyons. »  
11 fit crier, au nom du roi, l’arrêt des combats et envoya  
ses quatre fils demander aux champions de quitter le  
champ de bataille. En voyant qu’on ne luì permettait pas  
d’achever la mise à mort du comte de Flandre, Hugues  
de Saint-Pol faillit mourír de dépit. Mais, comme l’ordre  
émanait du roi, il en resta là. Les quatre fils du roi  
conduisirent Ferrand devant leur père et c’est là que fut  
conclu le traité, selon les termes énoncés. Hugues, íe  
comte de Saint-Pol, reçut en guise de dédommagement  
soixante mille livres en bonne monnaie d’argent ’, que  
Ferrand lui paya à l’instant même. Les armées des deux  
camps se séparèrent alors. Le roi retourna en France et [[217]](#footnote-217)

s’en retourna en France et ies Flamens en Flandrez et ne  
dura celle paix que deux ans'.

Quant le roy fust retourné a Paris, ìl envoya prendre les  
saisinez des contéz2 que Ferrand luy avoit baillié en  
ostaige pour la seureté de la paix et en receupt les3 hom-  
maìgez. Et envoya Loŷs, son filz, en la conté d’Artois ou  
il fust richement honnouré et servy. Et espousa la fille  
au conte de Saint Pol et eust la dame de luy quatre filz,  
dont l’aisné eut nom Loys, qui fut saint en paradis et roy  
de France en sa vye. Le second eust nom Robert, qui fut  
conte d’Artois. Le tiers fust Phelipez, qui fut conte  
(fol. 33) de Ponthieu. Le quart eut nom Charlez, qui fust  
roy de Cecile et prince de Moree et conte d’Anjou4.

Comment le conte de Boulongne fist fermer ung chas-  
teau en Beauvoisin en la seignourie de l’esvesque de  
Beauvoiz, dont vint grant dissencion en France

En ce temps le conte Regnault de Boulongne fist fer-  
mer ung chastel en Beauvoisin5. Et pour ce que le chas-  
teau estoit assis en la haulte justìce6 de l’evesque de  
Beauvois, l’evesque en eut despit et manda au conte de  
Boulongne qu’il ala parler a luy et qu’il luy fist amende  
de celle mesprison et qu’il luy fist hommaige de cest  
chastel. Mais le conte n’y daigna oncquez aler tant fut  
fier. Lors l’evesque de Beauvois fist adjourner le conte  
en parlement a Paris et le conte vint a Paris devant le  
roy et dist l’evesque au roy : « Sire, je suis ung de voz  
pers de France et en tiens de vous les terrez et les [[218]](#footnote-218)  
les Flamands en Flandre. La paix ainsi conclue ne dura  
que deux ans...

Une fois rentré à Paris, le roì envoya inféoder les comtés  
que Ferrand lui avait cédés en gage d’assurance de paix  
et en reçut les hommages. II envoya son fils Louis dans  
le comté d’Artois, où il fut comblé d’honneurs et bien  
servi. Louis épousa la fille du comte de Saint-Pol1 et eut  
d’elle quatre fils, dont l’aîné se nommait Louis, roi de  
France de son vivant puis saint au paradis. Le second  
s’appelait Robert et fut comte d’Artois. Le troisième  
était Philippe, comte de Ponthieu. Quant au quatrième,  
il se nommait Charles[[219]](#footnote-219) [[220]](#footnote-220) et fut roi de Sicile, prince de la  
Morée et comte d’Anjou.

Comment le comte de Boulogne fit fortifier un château  
dans le Beauvaisis, sur la seigneurie de l’évêque de Beau-  
vais, ce qui provoqua un grand conflit en France

À la même époque, le comte Renaud de Boulogne fit  
fortifier un château dans le Beauvaisis[[221]](#footnote-221). Étant donné que  
le site de construction relevait de la haute justice de  
l’évêque de Beauvais, ce dernier en éprouva du dépit et  
convoqua ìe comte de Boulogne : il devait venir lui par-  
ler, réparer sa faute et lui prêter hommage pour ce châ-  
teau. Mais le comte étaít si arrogant qu’il ne daigna  
pas se rendre à la convocation. L’évêque de Beauvais fit  
alors convoquer le comte au Parlement, à Paris. Le  
comte s’y rendit et se présenta devant le roi[[222]](#footnote-222). L’évêque  
dit à ce dernier : « Sire, je suis l’un de vos pairs de France  
et tiens de vous terres et honneurs. C’est pourquoi, votre

honneurs. Eí pour ce que[[223]](#footnote-223), treshault et excellent prince,  
a vous[[224]](#footnote-224) se doit tout ralier, je me clame a vous du conte  
Regnault de Boulongne qui, sans mon congié, a fait fer-  
mer ung chastel en ma terre. Si ne sçay sy me veult  
mener guerre et sy ne m’en veult faire hommaige. Et  
pour ce, treshault et exçellent prince, je vous requiers  
qu’il vous plaise[[225]](#footnote-225) a moy garder a cest endroit raison et  
justice. » Lors parla le roy au conte de Boulongne et luy  
dist : « Conte, je vous fay commandement que vous ne  
faciez nul desplaisir a l’evesque de Beauvois; car  
(fol. 33v°) ii nous en desplairoit. Et de ce que vous avez  
fait fermer une forteresse en sa terre sans congié vous  
ne le pouez faire et avez failly. Pour ce, priés a l’evesque  
qu’il vous veulle donner congié de abatre la forteresse[[226]](#footnote-226)et de raser les fossez. » Regnault le conte de Boulongne  
se courrouça de ce que le roy luy avoit ainsy dit et dist  
au roy : « Sire, par le Dieu de paradis, tant que je seray  
en vie je ne feray hommaige a l’evesque de Beauvois !  
Et appert bien, sire, que vous me prisez peu, qui vouiés  
que je luy face hommaige. — Et comment! ce dist le  
roy, ou seroit prins ce droit que vous feissiez fermer en  
sa terre une forteresse et vous n’en fussiez pas soubgect  
a luy ? Et sy est per de France, vous le voulez bien asser-  
vir ! » Et dist le roy : « Foy que je doy a saint Denis, se  
vous n’obeissiez a luy comme sera de raison ou vous ne  
faitez tantost le chastel abatre, je iray mettre le siege  
devant. Et se vous estez sy hardy que vous en deffendcs  
contre moy, vous y morrez. — Sire, ce dist le conte de  
Boulongne, je suis tout prest de vous servir[[227]](#footnote-227). Mais, par  
la foy que je doy a Dieu, il n’en aura ja de moy hommai-  
ge. » Lors se partist du roy par maltalent et fut mouli

altesse, très noble prince, vous êtes le suprême recours  
de tous. Je me plains devant vous du comte Renaud de  
Boulogne qui, sans mon autorisation, a fait fortifier un  
château sur ma terre. J’ignore s’il veut me déclarer la  
guerre et s’il veut ou non m’en prêter l’hommage. C’est  
pourquoi, votre altesse, très noble prince, je requiers de  
votre bon vouloir la sauvegarde du droit et de la justice  
dans cette affaire. » Le roi s’adressa alors au comte de  
Boulogne en lui disant: « Comte, je vous ordonne de ne  
causer aucun déplaisir à l’évêque de Beauvais car cela  
nous déplairait. Vous ne pouvez pas faire construire une  
forteresse sur sa terre sans son autorìsatìon et avez eu  
tort. En conséquence, priez l’évêque de bien vouloir  
vous donner l’autorisation de raser cette forteresse et  
d’en combler les fossés. » Renaud, comte de Boulogne,  
s’irrita fort des propos du roi et ìui dit : « Sire, par le  
Dieu du paradis, tant que je serai en vie, je ne prêterai  
pas l’hommage à l’évêque de Beauvais ! II est manifeste,  
sire, que vous m’estimez peu pour me demander de  
devenir son vassal. — Qu’est-ce que cela signifie ? répli-  
qua le roi. D’où viendrait le droit qui autorise à faire  
construire une forteresse sur la terre de quelqu’un sans  
devenir son sujet ? II est pair de France et vous voulez  
í’humilier ! » Le roi dit encore : « Par la foi que je dois à  
saint Denis, si vous ne lui obéissez pas comme la justice  
l’exige et si vous ne faites pas immédiatement raser le  
château, j’irai I’assiéger. Et si vous avez la hardiesse de  
vouloir me résister, vous mourrez ! — Sire, répondit le  
comte de Boulogne, je suis tout disposé à vous servir  
mais, par la foi que je dois à Dieu, jamais il ne recevra  
de moi l’hommage. » II quitta alors le roi en colère, fort

courroucé et dolent de ce que le roy l’avoit ainsy ravallé.  
Et jura Dieu qu’il courrouceroit Ie roy[[228]](#footnote-228).

Comment le conte de Boulongne se partist de Paris tout  
courroucé et puis s’en ala en Boulongne et puis s’en ala  
en Angìeterre

RegnaULT, le conte de Boulongne (fol 34) se partist  
de Paris et s’en ala a Boulongne. Et I’endemain qu’il fust  
arrivé a Boulongne, il monta en mer et ala en Angle-  
terre ; et ala a Londrez, ou il trouva le roy Jehan d’An-  
gleterre, qui luy demanda dont il venoit. Et il luy dist  
qu’il venoit de France, ou il ne pensoit jamais retoumer  
et qu’il ne pouoit endurer les grans durtés et les grans  
laidurez que le roy de France dìsoit[[229]](#footnote-229) du roy Jehan d’An-  
gleterre et l’appelloit faulx traitre parjure et qu’il avoit  
deux fois vers luy sa foy mentye « et pour ce, je me suis  
party de luy par mal talent. Car je sçay bien, sire, qui  
vous a a tort desherité de Normendye et de la terre de  
Gascongne qui vous doit appartenir de droit. Et sy fut a  
tort vostre frere tué des François qui avoit a nom  
Richard Cueur de Lyon et ses enfans en furent dedens  
Sene boutez[[230]](#footnote-230) et furent noyez par les traitres de Fran-  
ce[[231]](#footnote-231) et le vous mirent sus a torts. » Lors dit Jehan le roy  
d’Angleterre : « Mon amy, je feroye voulentiers ce que  
me conseillez.» Adonc commença a parler le conte de  
Boulongne et luy dist: « Sire, le roy de France n’est pas  
bien amé des seigneurs d’AIemaigne ; car il ies a moult  
grevez et aussy le conte Ferrand de Flandrez le hait de6mort. Et, sire, se vous luy esmouvez guerre, vous finerez  
tantost grandement d’aliez. Et je iray parler a vos amis  
secretement et puis je retourneray devers vous. »  
irrité et mécontent d’avoir subi une telle humiliation. II  
jura alors à Dieu qu’il outragerait le roi.

Comment le comte de Boulogne quitta Paris rempli de  
colère puis partit à Boulogne avant de gagner l’Angie-  
terre

Renaud, le comte de Boulogne, quitta Paris pour  
rejoindre Boulogne. Le lendemain de son arrivée, il prit  
la mer en direction de l’Angleterre et se rendit à  
Londres, où il trouva le roi Jean d’Angleterre, qui lui  
demanda d’où il venait. II lui répondit qu’il revenait de  
France, où il ne comptait jamais retourner : il ne pouvait  
supporter les paroles extrêmement rudes et injurieuses  
que tenait le roi de France sur le roi Jean d’Angleterre,  
traité d’hypocrite, de traître et de parjure qui par deux  
fois n’avait pas respecté la parole qu’il lui avait donnée ;  
« c’est pourquoi je l’ai quitté en colère, continua-t-il, car  
je sais bien, sire, qu’il vous a injustement déshérité de la  
Normandie et de la terre de Gascogne qui vous revient  
de droit. C’est à tort également que les Français ont tué  
votre frère nommé Richard Coeur de Lion et que les  
traîtres de France ont jeté et noyé ses enfants dans la  
Seine[[232]](#footnote-232) en vous imputant leur crime. » Jean, roí d’Angle-  
terre, dit alors : « Mon ami, je suivrai volontiers vos  
conseils. » Le comte de Boulogne commença alors à par-  
ler en disant: « Sire, le roi de France n’est pas très aimé  
des seigneurs d’Allemagne car il leur a beaucoup nui;  
Ferrand, le comte de Flandre, le hait lui aussi mortelle-  
ment. Sí vous entrez en guerre contre lui, sire, vous trou-  
verez rapidement un grarid nombre d’alliés. Je vais aller  
voir vos amis et m’entretenir en secret avec eux, puis  
reviendrai me présenter devant vous. »

Ainsy prinst le conte de Boulongne congié du roy Jehan  
d’Angleterre et entra en mer et arriva en Breban et  
trouva le conte a Anvers et le duc a Lòuvain[[233]](#footnote-233) et le fes-  
toya le duc grandement. Et puis le conte de Boulongne  
luy compta tout son affaire et comme le roy d’Angleterre  
luy avoit promis aide et secours et aussy luy promist le  
duc de Breban aide, pour ce que (fol. 34v°) le roy de  
France l’avoit grandement grevé. Puis s’en ala le conte  
de Boulongne au Liege par devers l’evesque, qui a luy  
s’allia. Le conte de Boulongne partit du Liege et s’en vint  
en Flandrez, ou il trouva Ferrand et la furent d’accord de  
grever François. Puis le conte Ferrand manda au roy de  
France que s’il luy vouloit rendre ses contéz qu’il avoit  
qu’il le serviroit et seroit son bon amy ; et se ainsy ne le  
vouloit faire ains qu’il fut deux mois acomplis «je luy  
porteray guerre mortelle » et y envoya faire le message  
le sire de Tournay, qui pourta les lettrez au roy de  
France. Et quant le roy les eut leuez, « Par saint Denis,  
dist il, je le pensoye bien que ja Ferrand ne tiendroit son  
convenant de chose qu’il eust promise ». Lors dist le roy  
au sire de Tournay qu’il dist au conte de Flandrez qu’il  
ne[[234]](#footnote-234) seroit avant cent ans acomplis qu’il eust ung pié de  
sa terre et que encorez feroit il que fol d’en plus perdre.  
« Par ma foy, ce dist le sire de Tournay, il convient qu’il  
en isse grant guerre, car Ferrand vous fait par ma foy  
deffyer. » En aprés se partit le messaige et s’en retourna  
devers Ferrand en Flandrez e.t luy compta la response du  
roy. Lors jura Dieu Ferrand qu’il auroit sa terre ou qu’il  
en mourroit. Adonc se partit le conte de Boulongne et  
print congié de Ferrand et aîa moult hastivement assem-  
bler ses gens de par tout son paŷs.

Le comte de Boulogne demanda alors congé au roi Jean  
d’Angleterre, prit la mer puis arriva en Brabant. Après  
être passé par Anvers[[235]](#footnote-235), il trouva le duc à Louvain, qui  
l’accueillit en grande pompe. Par la suite, le comte de  
Boulogne lui raconta tout ce qui lui était arrivé et  
comment le roi d’Angleterre lui avait promis aide et  
secours. Le duc de Brabant, parce que le roi de France  
lui avait grandement nui, lui promit également son aide.  
Le comte de Boulogne se rendit alors à Liège auprès de  
l’évêque, qui s’allia à lui. Puis il quitta Liège et s’en vint  
en Flandre, où il trouva Ferrand, qui fut d’accord avec  
lui pour nuire aux Français. Le comte Ferrand fit alors  
savoir au roi de France que, s’il lui rendait les comtés  
préalablement en sa possession, il serait à son service et  
se montrerait un allié fidèle ; dans le cas contraire, avant  
deux mois, il lui déclarerait une guerre mortelle. II char-  
gea le seigneur de Tournai de porter ce message au roi  
de France. Après avoir lu la lettre, ce dernier s’exclama :  
« Par saint Denis ! J’étais tout à fait sûr que jamais Fer-  
rand ne respecterait une promesse ! » Le roi demanda  
alors au seigneur de Toumai de répéter au comte de  
Flandre que cent ans s’écouleraient avant qu’il ne récu-  
père la moindre parcelle de terre et que ce serait folie  
d’en perdre encore davantage par ses initiatives. « Ma  
foi, dit le seigneur de Tournai, il faut donc qu’en résulte  
une grande guerre car Ferrand m’a chargé dans ce cas  
de vous défier. » Suite à cela, le messager partit et revint  
en Flandre, où il rapporta à Ferrand la réponse que lui  
avait faíte le roi. Ferrand jura alors devant Dieu qu’il  
recouvrerait sa terre ou bien mourrait. Le comte de Bou-  
logne, lui, prit congé de Ferrand et, une fois revenu chez  
lui, se hâta de rassembler les gens de tout son pays. [[236]](#footnote-236)

Comme Ferrand manda tous ses homrnez a venir a luy,  
et comment il envoya assegier le royaulme de France en

.V. lieux

Ferrand le conte de Flandrez envoya (fol. 35) ung mes-  
saige en Portingal par devers son frere le roy de Portin-  
gal luy dire qu’il assemblast ses gens et qu’il entrast en  
Gascongne hastivement et qu’il ardist le pays et destrui-  
sisî b Item, il envoya ung messagier au bugre d’Avignon,  
qui estoìt son oncle, luy dire que semblablement il  
assemblavt ses gens et qu’il entrast en la terre du roy de  
France et qu’il destruisist le paŷs. Et apréz, il envoya ung  
messagier au roy d’Angleterre luy prier qu’il assemblast  
ses gens, ses ostz et ses harnois et qu’il entrast en France  
par devers Normendye. Item, il envoya ung aultre mes-  
saige au duc de Breban, au duc de Guerles, au conte de  
Julïiers, et a l’evesque du Liege pour leurs dire qu’ilz  
assemblassent tous leur2 pouoir pour entrer en France  
par devers Champaighe. Apréz, il envoya ung messagier  
en Alemaigne prier au roy qu’il vint tantost aveucquez  
son ost pour grever France et entrasí au paŷs par devers  
Tournay. Ferrand, le conte de Flandrez, aprés ces cho-  
sez, manda les Hollandois, les Zellandois, Flamens, les  
Amoines3, les Boulongnois. Et tant assembla de gens  
qu’ilz furent bien trois cens milliers. Et quant il se vist a  
tel nombre de gens, il fist crier par tout le pays de Fîan-  
drez qu’il ne remainvEt4 cordier qu’il n’aportast ses cor-  
dez pour en lier les François. Et tout ce disoit par  
orgueil. Tantost il fut conté au roy5 le grant nombre de  
gens qu’il faisoit assembler ; dont le roy se doubta moult  
et manda tous ses hommez. 1

Comment Ferrand fít venir à lui tous ses faommes et fit  
procéder à l’attaque du royaume de France en cinq lieux

Ferrand, le comte de Flandre, envoya un messager au  
Portugal: son frère, roi du Portugal, devait assembler ses  
gens et entrer sans tarder en Gascogne pour y brûler et  
dévaster le pays. II envoya de même au bougre[[237]](#footnote-237) d’Avi-  
gnon, son oncle, un messager chargé d’une demande  
semblable : assembler ses gens et pénétrer sur la terre  
du roi de France puis la dévaster. II envoya ensuite un  
messager au roi d’Angleterre le prier d’assembler ses  
gens, ses armées et ses équipements pour entrer en  
France en passant par la Normandie. II envoya encore un  
autre messager au duc de Brabant, au duc de Gueldre, au  
comte de Juliers et à l’évêque de Liège leur demander  
d’assembler toutes leurs forces pour entrer en France par  
la Champagne. Après cela, il envoya un messager en  
Allemagne prier le roi de vite se rendre en France, avec  
son armée, pour accabler le pays, en y entrant par Tour-  
nai. Les messagers une fois partis, Ferrand, comte de  
Flandre, convoqua les Hollandais, les Zélandais, les Fla-  
mands, les Amiénois et les Boulonnais. II rassembla tant  
de gens qu’ils furent bien trois cent mille. En se voyant  
à la tête de tant d’hommes, Ferrand fit crier par tout le  
pays que chaque cordier, sans exception, devait apporter  
ses cordes pour ligoter les Français. Seul l’orgueil guidait  
ses propos. Le roi fut vite informé du grand nombre de  
gens que Ferrand rassemblait; il en éprouva une vive  
crainte et convoqua tous ses hommes.

Comme le roy de France manda tous ses hommez a venir  
a luy

(fol. 35v°)

PREMIEREMENT au mandement du roy vint a luy le duc  
de Bourgongne, Octes le conte de Bourgongne, le duc  
de Bretaigne, le conte de Savoye, le conte de Joigny, le  
conte de Forestz, le conte de Sansere[[238]](#footnote-238), le coríte d’Arma-  
gnac, le conte d’Ausserre[[239]](#footnote-239), Monseigneur le daulphin de  
Vienne[[240]](#footnote-240), le quems de Montferrand, le conte de Soissons,  
le conte de Roucy, le conte de Ponthieu, le sire de Crecy,  
le conte de Tonnoyre, le conte de Clermont, le conte de  
Fouez[[241]](#footnote-241), le conte de Vendosme, le noble duc de Bourbon,  
le conte de Bloys, le conte d’Estampez, le conte Dam-  
martin, le conte d’Evreux, le conte de Saint Pol, le conte  
de la Marche, Auffour[[242]](#footnote-242) [[243]](#footnote-243) le conte de Poitiers, Phelipez,  
duc d’Anjou, Loysb le conte d’Artois, Charlez, le duc  
d’Orléans, qui tous quatre estoient filz du roy.

Quant ilz íurent tous assemblez, ilz furent bien quatre  
cent mille. Adonc le roy mercya Dieu moult doulcement  
et debonnairement. Et puis partit le roy et son ost de  
Paris et s’en ala a Arras en Picardie. Et Ferrand estoit a  
Lile en Flandrez, ou il attandoit ses gens. Et comme le  
roy estoit a Arras s’en vint devers luy ung messaige, qui  
luy dist : « Sire, les Flamens sont issus de Lisle et s’en  
vont vers le pont de Bouvinez[[244]](#footnote-244). Et sy est l’empereur a  
Tournay pour aider a Ferrand, mais ceulx de Tournay  
dient qu’ilz leurs garderont bien le pas. » Et tantost apréz  
s’en vint ung aultre messagier au roy et luy dist : « Sire,  
pour Dieu, secourez vostre bon paŷs de Champaigne car  
vraiement, sire, le feu y est ja mis. Et y sont entrez le

Comment le roi de France fit venir à lui tous ses hommes

Le premier à se rendre à la convocation du roi fut le duc  
de Bourgogne, suivi d’Othon, le comte de Bourgogne,  
du duc de Bretagne, du comte de Savoie, du comte de  
Joigny, du comte de Forez, du comte de Sancerre, du  
comte d’Armagnac, du comte d’Auxerre, de Monsei-  
gneur le dauphin[[245]](#footnote-245) de Vienne, du comte de Montferrand,  
du comte de Soissons, du comte de Roucy, du comte de  
Ponthieu, du seigneur de Crécy, du comte de Tonnerre,  
du comte de Clermont, du comte de Foix, du comte de  
Vendôme, du noble duc de Bourbon, du comte de Blois,  
du comte d’Étampes, du comte de Dammartin, du comte  
d’Évreux, du comte de Saint-Pol, du comte de la Marche,  
d’Alphonse, le comte de Poitiers, de Philippe duc d’An-  
jou, Louis, le comte d’Artois et Charles, duc d’Orléans,  
tous quatre fils du roi.

Une fois tous rassemblés, ils se retrouvèrent au moins  
quatre cent miile. Le roi en remercia Dieu avec respect  
et douceur. Ferrand lui, se trouvait à Lille, en Flandre,  
où il attendait ses gens. Alors que le roi se trouvait à  
Arras, un messager se présenta devant lui, en lui disant:  
« Sire, les Flamands sont sortis de Lìlle et se dirigent vers  
le pont de Bouvines. L’empereur lui, se trouve à Tournai  
pour aider Ferrand mais les Tournaisiens affirment qu’ils  
l’empêcheront de passer. » Juste après, un autre messa-  
ger se présenta devant le roi et lui dit : « Sire, au nom  
de Dieu, venez au secours de votre bon pays de Cham-  
pagne car en vérité, sire, il est déjà en feu. Le duc de

duc de Guerle, le conte de Julliers, le duc de Breban, le  
quems de Lucembourc et l’evesque du Liege et sont  
(fol. 36) bien .LX. mille qu’ilz destruissent le pays.

* Vray Dieu de paradis ! ce dist le roy, ou prent Ferrand  
  tant de gens ? II me veult desheriter[[246]](#footnote-246) ! » Lors le roy  
  appella Loŷs son filz le conte d’Artoys et l’envoya a .LX.  
  mille hommez au pays de Champaigne pour secourir le  
  pays; et luy bailla le duc de Bourgongne, le conte de  
  Bourgongne et le conte de Savoye et leur pria moult  
  qu’ilz se hatassent.

Et incontinent, ung aultre messagier s’en vint devers le  
roy et luy dist : « Sire, pour Dieu, secourez vostre pays  
de Lyonnoys; car vraiment, le bugre d’Avignon a tout  
gasté Prouvence jusque a Lyon. » Le roy fut moult  
esbahy quant il entendít le messaige. Et appella Charlon  
son filz et l’envoya aveucques .XXX. mille hommez ou  
pays de Prouvence ; et luy bailla monseigneur le daul-  
phin de Vienne, le conte de Forestz, le conte de Joyngny,  
le conte d’Ausserre, le conte de Tonnoyrre et le conte  
de Sansere. Et apréz vint ung aultre messaige devers le  
roy, qui luy dist : « Sire, pansez de secourir vostre pays  
de Normendye ; car certainement le roy d’Angleterre et  
le roy d’Escosse y sont arrivez et ont ja prins Diepe et  
tué[[247]](#footnote-247) les bourgoys et sy ont prins le chasteau d’Arquez.  
Jamais n’y entrerez se brief n’y mettez remede.

* He ! Dieu de paradis ! ce dist le roy, tant est le  
  royaulme en grant peril! » Lors appella Phelipez son filz,  
  au quel il dist qu’il prinst aveuc luy les barons de Nor-  
  mendye, aveuc .XXX. mille hommez armez. Et sy mena  
  aveuc luy le duc d’Orléans, le conte d’Evreux, le conte  
  d’Estampez et dist a son filz qu’il s’en alast bien tost celle  
  part. Et tantost vint ung aultre messagier devers le roy  
  et luy dist: « Sire, secourés a vostre pays de Gascongne ;  
  car pour tout vray, le roy de Portingal est entré dedens  
  (fol. 36v°), qui ard et destruit tout Ie pays. » Et quant le

Gueldre, le comte de Juliers, íe duc de Brabant, le comte  
de Luxembourg et l’évêque de Liège y sont entrés et  
sont bien soixante mille à dévaster le pays. — Vrai Dieu  
du Paradis, s’exclama le roi, où Ferrand prend-il tant de  
gens ? II veut me déshériter ! » Le roi fit alors venir son  
fils Louis, le comte d’Artois, et l’envoya en Champagne,  
accompagné de soixante mille hommes, porter secours  
au pays. II lui affecta en renfort le duc de Bourgogne, le  
comte de Bourgogne et le comte de Savoie, en les priant  
instamment de se hâter.

A l’instant même, un autre messager se présenta devant  
le roi et lui dit: « Sire, au nom de Dieu, venez au secours  
de votre pays lyonnais car en vérité le bougre d’Avignon  
a ravagé toute la Provence jusqu’à Lyon. » Le roi fut  
frappé de stupeur en entendant ce message. II appela son  
fils Charles, qu’il envoya avec trente mille hommes en  
Provence et lui affecta en renfort monseigneur le dau-  
phin de Vienne, le comte de Forez, le comte de Joigny,  
le comte d’Auxerre, le comte de Tonnerre et le comte  
de Sancerre. Un nouveau messager se présenta alors  
devant le roi, en lui disant: « Sire, prenez soin de secou-  
rir votre pays de Normandie car assurément, le roi d’An-  
gleterre et le roi d’Écosse y sont arrivés ! Ils ont déjà pris  
Dieppe, tué les bourgeois et pris le château d’Arques. Si  
vous n’agissez pas tout de suite, vous n’y entrerez plus  
jamais.

— Ah, Dieu du paradis ! s’exclama le roi, le royaume se  
trouve vraiment en grand péril! » II fit alors venir son  
fils Philippe, auquel il enjoignit de se faire accompagner  
des barons normands et de trente mille hommes en  
armes et de partir là-bas sans tarder, en emmenant avec  
lui le duc d’Orléans, le comte d’Évreux et le comte  
d’Étampes. Juste après, un autre messager se présenta  
devant le roi, en disant : « Sire, portez secours à votre  
pays de Gascogne car sans mentir le roi du Portugal y  
est entré ! II brûle et ravage tout le pays.» Quand le roi  
roy l’eust entendu, on fust bien alé demye lieue avant  
qu’il respondist. Et quant il parla, il dist: « Hellas, or est  
assally le royaulme de toutez pars ! Je me suis desnué de  
gens d’armez. Je ne sçay que je face. »

Lors appella Auffour son filz, conte de Poitiers, et l’en-  
voya en Gascogne et mena advec lui[[248]](#footnote-248) le conte d’Arma-  
gnac, le conte de Fouez[[249]](#footnote-249) [[250]](#footnote-250) et furent bien .XX. mille. Et  
quant ilz furent bien tous assemblez, ilz s’en partirent et  
alerent tous celle part bien diligamment. Et demoura le  
roy tant seulement aveucquez .X. mille hommez et cent  
mille communez. Et Ferrand le conte de Flandrcz en  
avoit bien quatre cens mille. Et fut en l’an de grace millc  
deux cens et .XV. que ce fait advint que le royaulme  
fust assailly de .V. partiez. Et s’esbahit le roy Phelipez  
durement pour ce qu’il estoit sy fort assailly et qu’il  
convenoist qu’il en departist ses quatre filz d’aveucquez  
luy ; et manda nouvellez gens3 par tout ou il peust finer  
et se partist d’Arras. Et au JI.e jour, il arriva a Bouvmes[[251]](#footnote-251)a ung vespre et se logea illec endroit. Et Ferrand estoit  
logíé dela le pont moult ordonnement et avoit fait ung  
chastel dressier, qui estoit de toilles, ouvré moult riche-  
ment, qui sembloit fait proprement de massonnerye et  
de[[252]](#footnote-252) tout amenagement de chastel. A ung mardy matin,  
devant l’adjournement, le fist lever sur une montaigne.  
Et quant le roy fut levé au matin, il regarda vers Bo«-  
vìnes et advisa le chastel, dont il fut moult esmerveillié  
et cuida qu’il fust de pierre. « Vray Dieu de paradis ! ce  
dist le roy, je croy que Ferrand euvre d’enchantement6,  
qui puis hier a (fol. 37) fait fonder ce chastel sur celle  
montaigne ! Je me doubte qu’il ne nous conviengne  
demourer ycy moult longuement.» Et le roy voit venir  
ì’eut entendu, il ne put répondre pendant le temps qu’il  
faut pour avancer d’une demi-lieue. Lorsqu’enfin il put  
parler, il dit: « Hélas ! voici le royaume attaqué de toutes  
parts ! Je me suis démunì de mes gens d’armes et ne sais  
plus que faire ! »

II appela alors son fiis Alphonse, comte de Poítiers, pour  
l’envoyer en Gascogne. Ce dernier emmena avec lui le  
comte d’Armagnac et le comte de Foix et au total bien  
vingt mille hommes. Une fois assemblés, ils partirent et  
se rendirent tous là-bas avec diligence. Le roi ne dispo-  
sait plus aiors que de dix miile hommes et de cent mille  
membres des communes. Ferrand, ie comte de Flandre,  
en avait, lui, bien quatre cent mille. Ce fut en l’an de  
grâce milie deux cent quinze[[253]](#footnote-253) que se produisit cette  
attaque du royaume par cinq côtés. Le roi Philippe  
éprouva une vive crainte en se voyant attaqué si violem-  
ment et contraint de se séparer de ses quatre fils; il  
recruta des hommes supplémentaires partout où il put  
en trouver et quitta Arras. Deux jours après, il arriva en  
soirée à Bouvines, où il s’installa. Ferrand était établi de  
l’autre côté du pont avec des troupes méthodiquement  
disposées. II avait fait dresser un château de toile luxueu-  
sement ouvragé, qui imitait à la perfection une construc-  
tion en maçonnerie et tous les aménagements d’un  
château. En se levant le matin suivant, le roi regarda vers  
Bouvines et aperçut ce château. Croyant qu’ii était de  
pierre, il fut frappé d’étonnement: « Vrai Dieu du para-  
dis ! dit le roi, je crois que Ferrand a recours à la sorcelle-  
rie ! II a, en une nuit, fait construire ce château sur la  
colline ! Je redoute qu’il ne nous faille demeurer ici bien  
longtemps. » Le roi voit alors arriver un chevalier qui lui

ung chevalier qui luy dist[[254]](#footnote-254) : « Sire, par mon serment,  
contre ung François, ilz sont bien quatre Flamens et sy a  
fait venir Ferrand .XX. charretteez de cordez pour lyer les  
François et pour les mener en prison. » Lors appella le roy  
son conseil et luy dist qu’il n’avoit pas assés gens pour  
combatre Ferrand. « Et se me voulés conseillier, je man-  
deray a Ferrand que je le quicte de tout son servaige et Iy  
rendray ses .VIII. contez trestout a son plaisir et qu’il en  
renvoye trestous ses aidans et que nous soyons d’accord  
sans nous mettre en peril de mort. — Sire, dirent les  
barons, par nostre conseil vous ferés aultrement. Car  
France en seroit trop vilainement blasmee jusques au jour  
du jugement. — Sire, se dist Guillaume des Barres, par  
Dieu, ily a peu de reconfortement en vostre personne. Et  
sire, vous avez tousjours oŷ dire et advient bien souvent  
que en une grant bataille le mains conquìert honneur et la  
victoire aulcune fois et que par orgueil le gregneur  
nombre est vaincu. Et Cathon nous apprent que le sei-  
gneur doit sa terre deffendre loyalment. Sy est mon advis  
tel qu’il seroit bon que vous mandissíez tantost a Ferrand  
la bataille et Dieu vous aidera, car vous avez droit en ceste  
besongne. — Amis, ce dist le roy, j’entens vostre raison et  
ne me soussye pas de deffendre mon paŷs mais je me  
doubte trop de mes quatre fiíz qui vont combatre a l’ad-  
venture, dont j’ay gregneur doubte que je n’ay de moy  
propremenî. Et pour ce, je me consentis plus tost a la paix ;  
mais non obstant, puis que le me conseillez, je veul acom-  
plir vostre voulenté.

(fol. 37v°)

Comment ie roy de France envoya ung messagier devers  
Ferrand luy signifier le jour de la bataille

« Guillaume des Barres, dist le roy, vous estez mon  
amy et m’accorde bien que la journée soit livree a Fer-  
dit : « Sire, je vous le jure : contre un Français ils sont  
bien quatre Flamands et Ferrand a faít venír vingt char-  
rettes de cordes pour ligoter les Français et les conduire  
en prison. » Le roí convoqua alors son conseil, auquel  
il décìara ne pas avoir assez d’hommes pour combattre  
Ferrand. « Voici .ce que je soumets à votre approbation :  
je ferai savoir à Ferrand que je l’affranchis totalement  
de son servage et lui restitue ses huit comtés en pìeine  
jouissance et lui demanderai de renvoyer tous ses alliés  
et de conclure un accord avec moi qui nous évite un péril  
mortel. — Sire, dìrent les barons, si vous suivez notre  
conseil, vous agirez différemment: la France s’en retrou-  
veraìt vilipendée jusqu’au jugement dernier. — Sire, dit  
Guillaume des Barres, par Dieu, vous êtes peu réconfor-  
tant! Mais sire, vous avez toujours entendu dire - et cela  
s’est bien souvent avéré - que parfois, dans une grande  
bataille, le camp le moins nombreux conquiert honneur  
et victoire alors que le camp majoritaire, par son orgueil,  
se retrouve vaincu. Caton nous apprend aussi qu’un sei-  
gneur doit défendre sa terre avec loyauté. À mon avis,  
iì serait bon que vous déciariez rapidement la guerre à  
Ferrand. Dieu vous aidera car votre entreprise est légi-  
time. — Mes amis, dit le roi, je comprends vos argu-  
ments. Ce quì m’inquiète n’est pas la défense de mon  
pays : j’ai extrêmement peur pour mes quatre fils,  
engagés dans des combats à l’issue incertaine et ai beau-  
coup plus peur pour eux que pour ma propre personne.  
C’est pourquoi j’optais plutôt pour la paíx mais, malgré  
mes réserves, et puisque tel est votre conseil, je vais faire  
ce que vous voulez.

Comment le roi de France envoya un messager signifier  
à Ferrand le jour de la bataille

« Guiilaume des Barres, dit le roi, vous êtes mon ami;  
aussi suis-je d’accord pour entrer en guerre contre Fer-

rand et qu’il luy soit mandé le jour qu’il vouldra prendre  
la bataille. » Lors dit Guillaume : « Sire, je yray sy vos  
plaist. — Non ferés, dist Ie roy, par ma foy ! Car se je  
vous perdoye, j’en seroye trop affebly. Et vous ne pouez  
tenir de parler contre vostre ennemy. » Le roy appella  
ung chevalier du Temple, qui estoit moult preux et hardy  
et luy enchargea le roy le messaige a faire et luy dist :  
« Chevalier, puis qu’il est en ordre, doit esîre amesuré.  
Pour ce, il vous convient aler par devers Ferrand et luy  
dictez de par moy que je luy livre la bataille a mardy. Et  
vous pry que vous parlés amoureusement a luy et luy  
dictez que s’il veult qu’il aura trevez quatre moys et qu’íl  
s’en aìlle en Flandrez et je luy rendray la conté d’Artois.  
Et vous pry que, pour chose qu’il vous dye, que vous ne  
vous esmouvez. — Sire, dist le templier, je suis tout  
advisé que je doy dire. » Lors s’en ala armer le chevalier.  
Et s’en ala au chastel ou estoit Ferrand, qui estoit acom-  
paignié de moult grans seigneurs qui s’esbatoyent et  
jouoient aux dez par les villez de France. Le chevalier  
salua Ferrand ainsy qu’il est acoustumé a messagier;  
mais Ferrand jouoit aux dez a Hue de Saint Venant, qui  
jecta sept[[255]](#footnote-255) et luy coucha Laon ou Orìeans et luy díst :  
« Sire, se vous les gaigniés, vous le devrez bien gaigner a  
l’espee. » Lors gecta le conte les dez et aporta deux as.  
Et quant il vit sa chance, il commença a fronsír du visaige  
et a rechingnier[[256]](#footnote-256), dont les chevaiiers flamens (fol. 38)  
soubrioyent l’un a l’aultre. Lors dit Ie messagier du roy  
au conte de Flandrez : « Ferrand, tu ne te peulz excuser  
par droit que tu ne soyez serf du roy; et pour ce tu as  
mal advisé de le guerroyer : car Dieu garde et deffent  
tousjours le royaulme de France ne oncquez payen ne  
sarrasin ne le peult conquester. Et pour ce, je te dys de  
par le roy et de par son barnaige qu’il est sur toy cour-

rand et ïui faire demander quel jour il souhaite pour la  
bataille. » Guillaume lui dit alors : «Sire, si vous y  
consentez, je m’y rendrai. — Certainement pas, dit le roi,  
par ma foi ! Si je vous perdais, je m’en retrouverais trop  
affaibli ! Et puis, vous ne pouvez vous empêcher de tenir  
à vos ennemis un langage hostíle. » Le roi fit alors venir  
un chevalier du Temple, plein de vailiance et de har-  
diesse, qu’il chargea du message en lui disant: « Un che-  
valier, dès lors qu’il appartient à un ordre, doit se  
montrer mesuré. C’est pourquoi iì vous faut rendre visite  
à Ferrand et lui dire de ma part que je lui fixe le jour de  
bataille à mardi. Je vous prie par ailleurs de lui parler  
avec courtoisie et de lui dire que s’ii le veut, il aura  
quatre mois de trêve et pourra repartir en Flandre; je  
lui rendrai quant à moi le cornté d’Artois. Vous êtes éga-  
lement prié de rester calme, quoi qu’il vous dise. — Sire,  
répondit le templier, je suis pleinement informé de ce  
que je dois dire. » Le chevalier partit alors s’armer puis  
se rendit au château où se trouvait Ferrand, accompagné  
de très grands seigneurs qui se divertissaient et jouaient  
les villes de France aux dés. Le chevalier salua Ferrand  
selon les usages d’un messager mais Ferrand continua de  
jouer aux dés avec Hugues de Saint-Venant. Ce dernier  
lança les dés, obtint un sept et prit pour enjeu de la partie  
les villes de Laon et d’Orléans, en disant à Ferrand :  
« Seigneur, si vous les gagnez, vous n’aurez plus qu’à les  
gagner par l’épée. » Le comte lança alors ses dés, qui  
donnèrent deux as. En voyant ce résultat, il commença  
à froncer les sourcils et grincer des dents. Les chevaliers  
flamands eux, échangeaient des sourires complices. Le  
messager du roi dit alors au comte de Flandre : « Fer-  
rand, tu ne parviens pas à prouver que tu n’es pas le serf  
du roi et c’est pourquoi tu as eu la mauvaise idée d’en-  
trer en guerre contre lui. Mauvaise idée car Dieu garde  
et protège toujours le royaume de France, que jamais  
païen ni sarrasin n’a pu conquérir. Je te fais donc savoir,  
au nom du roi et de l’assemblée de ses barons, que le roi

roucé et te deffye de par moy et te mande qu’il te livrera  
bataille mardy se tu es sy hardy de l’attandre. Et se tu  
n’as assés gens, sy en remande ou tu vouldras, car Paris  
te deffye et Rouen et Arras et toutez les bonnez villez  
du royaulme de France. Et a le roy tant de gens que nul  
ne les porroit nombrer et encore en ara il dedens .VIII.  
jours plus largement. Et sy te mande que, se tu es prins  
par force, qu’il te fera pendre pour ce que tu t’es vers  
luy faulsement parjuré. »

Comme Ferrand rendit response au messagier du roy de  
France et manda au roy qu’il n’atendroit point au mardy  
mais que l’endemain, qui estoit dimenche, il passeroit  
l’eau se le roy ne luy deffendoit

Ferrand entendit le languaige du chevalier françois et  
ainsy comme le chevalier a Ferrand parloit ung messai-  
ger s’en vint a luy, qui venoit de par sa mere et dist a  
Ferrand en l’oreille : « Sire, vostre mere vous mande  
salut et vous prye que envers le roy de France vous ne  
prenés nul maltalent. Car (fol. 38v°) vous le devez amer  
náturellement et qu’il est vostre pere, du tempz qu’il aida  
a Clement vostre pere en Portingal, ou il fut longuement  
contre le roy d’Espaigne. Et illec vous engendra et le  
prent sur son ame et pour ce, elle vous prye que vous  
mettés la guerre a neant. Car, se vous grevez l’un l’aultre,  
vous pecherés moult laidement. » Quant Ferrand enten-  
dit le messaige, il en eut moult grant merveille; et  
abaissa le chief et pensa moult longuement comme il vint  
premierement en France : le roy l’avoit receu moult hon-  
nourablement et c’estoit grandement pené de l’advancer.  
Et aussy ìuy souvint de l’annel que sa mere envoya au  
roy par luy mesmez. Et se pensa lors qu’ilz avoient eu  
amours ensemble. Mais, par orgueil, il dit a luy mesmez  
qu’il aperçoit mauvaisement qu’il appartenist au roy aul-  
cunement « quant il m’a ainsy tollue ma terre. Mais, se  
est en colère contre toi, te défie par mon intermédiaire  
et t’annonce qu’il te livrera bataille mardi si tu as la  
témérité de l’attendre. Si tu n’as pas assez d’hommes,  
fais en venir encore d’où tu voudras car Paris te défie  
ainsi que Rouen, Arras et toutes les bonnes villes du  
royaume de France. Le roi a tant de gens que nul ne  
parvient à les dénombrer et il en aura encore plus dans  
huit jours. Aussi te fait-il savoir que, si tu es pris et  
vaincu, il te fera pendre pour trahison et parjure. »

Comment Ferrand répondit au messager du roi de  
France et fit savoir au roi qu’il n’attendrait pas le mardi  
mais traverserait la rivière dès le lendemain, dimanche,  
si le roi ne l’en empêchait pas

Ferrand comprit le sens des propos du chevalier français.  
Pcndant que ce dernier lui parlait, un messager s’appro-  
cha, envoyé par la mère de Ferrand, et dit à l’oreille de  
celui-ci : « Seigneur, votre mère vous envoie son salut et  
vous prie de ne pas nourrir d’hostilité contre le roi de  
France. La nature doit en effet vous porter à l’aimer car  
il est votre père; cela remonte à l’époque où il s’est  
rendu au Portugal pour assister votre père Clément dans  
ses longs combats contre le roi d’Espagne. C’est là-bas  
qu’il vous a engendré, votre mère y engage son âme;  
aussi vous prie-t-elle d’annuler tout projet de guerre car,  
si vous vous faites du mal l’un à l’autre, vous commettrez  
un très lourd péché. » En entendant le messager, Ferrand  
fut saisi de stupeur ; il baissa la tête et se mit à longtemps  
repenser à sa première arrivée en France : le roi l’avait  
reçu en lui témoignant de grands honneurs et s’était  
donné beaucoup de mal pour le promouvoir. II se sou-  
vint aussi de cet anneau que sa mère l’avait chargé de lui  
rapporter et fut alors convaincu qu’ils avaient vécu une  
histoire d’amour. Mais, mu par un réflexe d’orgueil, il se  
dit qu’il n’avait guère de preuve d’une parenté quel-  
conque avec le roi « puisqu’il m’a privé de ma terre de  
j’en devoye estre damné au jugement, sy mettray je paine  
a le chasser hors de son royaulme ». Lors appella Fer-  
rand le chevalier du Temple et luy dist : « Vous avés a  
moy parlé trop rudement; et dictez au roy que s’il estoit  
mon pere proprement, sy reconquerray je mon paýs sur  
luy. Et luy dictez qu’il aura la bataille a moy et a mes  
gens ne ja je n’y attendray mardy. Et passeray demain  
l’eau s’il ne la me deffent. » Adonc luy dist le chevalier :  
« Ferrant, entendés sa ! II est demain dimenche \ qui est  
jour de repos ou l’en ne doit faire aulcunez euvrez ter-  
riennez et vault mieulx attendre a mardy. Car nulle hasti-  
veté n’est bonne. — Par Dieu, dìst Ferrand, je n’en feray  
riens. » Lors luy dist le templier moult fierement: « Fer-  
rand, or soit ainsy ! Car il me chiet a cueur que vostre  
orgueil[[257]](#footnote-257) vous destruira.» Le templier (fol. 39) yssit du  
chastel et s’en revint devers le roy. Et luy dist comment  
qu’il fut que Ferrand vouloit avoir la bataille demaìn[[258]](#footnote-258)contre íuy « et qu’íl passera I’eaue se vous ne luy def-  
fendés car pour certain, il n’attendra point a mardy.

* Chevalier, ce dist le roy, lessiez ce parlement! II est  
  demain dimenche et Dieu nous deffent d’y faire nulle  
  chose. Ja ne m’y combatray se je puis bonnement.
* Sire, ce dist le templier, a vostre voulenté. Mais ainsy  
  l’ont juré Flammens; et sy vous dis bien que le conte  
  de Boulongne, les Hollandois, les Zellandois et pluseurs  
  aultrez s’en sont partis d’aveuc Ferrand ainsy comme  
  maulx talens de luy; et ne luy sont demourez que les  
  communez de Flandrez. » Et tout ce disoit pour enhardir  
  le roy. Lors dist le conte de Saint Pol: « II n’y a nul peril  
  a garder son droit en quelque lieu que ce soit et ainsy le  
  dit raison et ung homme surprins ne peult avoir deffan-  
  dement. Et pour ce, ne vous lessés pas ainsy surpren-  
  dre. » Lors fist cryer le roy parmy l’ost que l’endemain  
  au matin tout fust prest et armé pour combatre aulx Fla-  
  la sorte. Mais, dussé-je être damné lors du jugement der-  
  níer, je m’emploierai à le chasser hors de son royaume ! »  
  Ferrand appela alors le chevalier du Temple et lui dit :  
  « Vous m’avez tenu des propos forí rudes ! Dites au roi  
  que, quand bien même il serait mon père, je reconquer-  
  rai mon pays contre lui. Dites-lui qu’il aura bien à  
  combattre contre mes gens et moi et que jamais je n’at-  
  tendrai mardi. S’il ne m’en empêche pas, c’est demain  
  que je franchirai la rivière. » Le chevalier répliqua alors :  
  «Ferrand, réfléchìssez donc! Demain nous serons  
  dimanche, jour de repos qui ne doit être consacré à  
  aucune activité terrestre. Mieux vaut attendre mardi car  
  la précipitation n’est jamais bonne. — Par Dìeu, dit Fer-  
  rand, je n’en ferai rien ! » Le Templier lui dit alors avec  
  une noble assurance : « Ferrand, qu’il en soit ainsi! Mon  
  coeur me dit en effet que votre orgueìl vous perdra. » Le  
  Templier sortit du château et revint après du roi. II lui  
  raconta comment Ferrand s’entêtait à déclencher la  
  bataille contre lui le lendemain : « II traversera la rivière,  
  si vous ne l’en empêchez pas car assurément il n’attendra  
  pas mardi! — Chevalier, dit le roi, n’en dites pas plus !  
  Demain nous serons dimanche et Dieu nous interdit  
  toute activité. Jamais je ne combattrai à ce moment-là si  
  je peux l’éviter. — Sire, répondit le Templier, qu’il soit  
  fait à votre guise. Mais c’est ce qu’ont juré les Flamands.  
  Je vous informe aussi que le comte de Boulogne, les Hol-  
  landais, les Zélandais et plusieurs autres ont quitté Fer-  
  rand comme s’ils étaient en colère contre lui; il ne lui  
  reste plus que les hommes des communes de Flandre. »  
  II tenait de tels propos pour donner au roi du courage.  
  Le comte de Saint-Pol dit alors : « II n’est jamais péril-  
  leux de défendre son droit, où que l’on se trouve ; la  
  raison l’exige et un homme pris au dépourvu ne peut se  
  défendre. Ne vous en laissez donc pas remontrer de la  
  sorte ! » Le roi fit alors crier parmi les rangs que tout  
  devait être prêt et chacun armé le lendemain matin pour  
  combattre les Flamands. Le lendemain matin, les Fla-

mens. L’endemain1 passerent les Flammens au pont de  
Bouvinez et firent bien .XIII. eschieliez, et chascune  
eschielle avoit2 bien .XX. mille ,VIIC. et pour ce y fut  
bien tierce avant que les Flamens eussent passé le pont,  
tant y avoit de gens. Le roy de France ordonna ses gens  
et furent tous dessus les prez avant que I’ost des Flamens  
peult estre passé ; et eut le roy .X. bataillez, et en chas-  
cune bataille eut X. mille hommez. Toute la champaigne  
fut peuplee des Flamens, car ilz estoient bien IIIIC.  
mille, qui ne prisoient riens les François. Et dist le roy :  
« Beaulx seigneurs, nous sommez au jour d’uy bien tail-  
liez d’avoir une (fol. 39v°) mauvaise3 journee. Mais Dieu  
nous aidera, et la Vierge honnouree, car le droit en est  
nostre. » Et demanda le roy a quí l’oriffamble4 seroit  
baillee et les François dirent tous a une voix qu’elle fut  
baillee a Guillaume des Barrez. Lors fut l’orìflambe  
desvelopee au vent et la bailla le roy a Guillaume dez  
Barress. « Pour Dieu, se dist Guillaume, sire, advisés  
vous, et que vous porrés faire pour le meilleur. II y a  
ceans ung chevalier qui ne s’est point monstré qui a nom  
Guillaume de Montigny, qui est ung des bons chevaliers  
de ceste compaignye et ung des plus hardyî et sire ou  
elle pourroit estre mise seurement6. » Lors luy fut l’orif-  
famble baillee. « Par Dieu, dist Guillaume de Montigny,  
Guillaume des Barres est ung saige chevalier ; il ne veult  
pas estre encombré, car il en grevera plus aise ses enne-  
mis. » Guillaume prinst l’oriffamble et en mercia le roy  
et se commanda a Dieu. Le roy dist a Guillaume des  
Barrez qu’iî se tenist pres de luy. « Par Dieu, se dit Guil-  
laume, vous serés bien gardé de vos gens d’armez, et s’il  
est mestier, nous nous irons7 retraire a Arras car il n’y a  
que .X. lieuez : nous y serons tantost. — Par Dieu, dist  
le roy, Guillaume, vous advisez bien. Je vous prye pour

mands passèrent le pont de Bouvines avec au moins  
treize escadrons, composés chacun d’au moins vingt  
mille sept cents hommes. II y avait tellement de monde  
qu’il était bien l’heure de tierce[[259]](#footnote-259) avant que les Flamands  
aient tous franchi le pont. Le roi de France mit ses  
troupes en ordre, qui se retrouvèrent toutes sur les prés  
avant que l’armée flamande eût fini de passer. Le roi  
disposait de dix corps de bataille, dont chacun compre-  
nait dix mille hommes. Toute la campagne se trouva cou-  
verte de Flamands, qui étaient bien quatre cent mille et  
faisaient peu de cas des Français. Le roi dit alors :  
« Nobles seigneurs, nous voici aujourd’hui bel et bien  
condamnés à une mauvaise journée ! Mais Dieu nous  
viendra en aide, ainsi que la Vierge vénérée, car le droit  
est de notre côté. » Le roi demanda à qui l’orifìamme  
serait confiée et tous les Français, d’une seule voix,  
répondirent de la confier à Guillaume des Barres. L’ori-  
flamme fut alors déployée au vent et le roi la remit à  
Guillaume des Barres. « Au nom de Dieu, dit Guillaume,  
sire, réfléchissez à la solution la meilleure ! II y a ici un  
chevalier qui ne s’est pas montré et qui se nomme Guil-  
laume de Montigny. II fait partie des bons chevaliers de  
cette armée et est l’un de ses combattants les plus hardis.  
Elle pourrait lui être confiée en toute sécurité, sire.»  
L'oriflamme fut alors remise à Guillaume de Montigny[[260]](#footnote-260),  
qui déclara : « Par Dieu, Guillaume des Barres est un  
sage chevalier ! 11 ne veut pas être encombré et sera ainsi  
plus à même de nuire à ses ennemis.» Guillaume prit  
l’oriflamme, remercia le roi et se recommanda à Dieu.  
Lc roi demanda à Guillaume des Barres de se tenir  
auprès de lui. « Par Dieu, dit Guillaume, vous serez bien  
protégé par vos hommes d’armes et si besoin est, nous  
irons nous retrancher à Arras, qui n’est éloignée que de  
dix lieues : nous y serons vite. — Par Dieu, dit le roi,  
Guillaume, vos avis sont judicieux. Je vous prie, au nom

Dieu que ne me failliez point. — Non feray je », ce dist  
Guillaume, mais luy dirt tout en bas : << Foy que je doy a  
Dieu, quant l’ertour sera ja grant etplenier[[261]](#footnote-261), je vous met-  
tray sy avant que vous porrés veoir de bien prez Ferrand  
vostre ennemy mortel. Et feray tant que vous assemble-  
rez a luy et verra l’en comme vous vous deffendrez. » Et  
ainsy comme les barons devisoient[[262]](#footnote-262) de celle besongne, le  
roy regarda entour luy et vit venir une líttiere, que l’en  
menoit moult roidement sur quatre grans chevaux, ou  
il avoit grant nombre (foi. 40) de gens d’armez qui la  
conduisoyent. « Or va de mal en pis, dist le roy Phelipez,  
car je croy a mon escient que c’est ung de mes filz que  
l’en m’aporte a present. J’ay grant paour que Ferrand  
n’ayt France. » Le roy ala hastivement encontre la lit-  
tiere, et demanda que c’estoit que l’en menoit dedens  
celle littiere. « Sire, ce dist ung chevalier, c’est Fíue dc  
Bouvez[[263]](#footnote-263), qui est moult hardy chevalier et qui a bien  
d’aage .VIIXX. ans, et tant que, par viel aage, il a perdu  
la veue ; mais, pour l’amour de vous, il est ycy venu, car  
il a tousjours servy loyaulment vous et vos predeces-  
seurs ; mais non pour tant qu’il soit aveugle il vous pre-  
sente .Vc. chevaliers armez.» Lors le roy parla  
amoureusement a Huez de Bouves et le remercya gran-  
dement et, au parler, Hue de Bouvez congneut le roy  
Phelipez et luy demanda : « Treshault et tresexcellent  
prince, comment vous est ? — Amis, ce dist le roy, il  
m’est tresmauvaisement. Le traitre Ferrand a fait assail-  
lir mon royaulme en .V. lieux ou en .VI. et fait ma terre  
exiller. Par quoy j’ay envoyé mes quatre filz en quatre  
partyez ; c’est assavoir en Prouvence, en Gascongne, en  
Normendye, en Champaigne. Et je suis ycy prest de  
attendre la bataille contre Ferrand et les Flammens, qui

de Dieu, de ne pas me faire défaut. — Je ne le ferai  
point», répondit Guillaume, mais il lui susurra, sans en  
être entendu : « Par la foi que je dois à Dieu ! Quand  
l’assaut battra son plein, je vous ferai avancer jusqu’à ce  
que vous puissiez voir Ferrand, votre ennemi mortel, de  
bien près ! Je ferai en sorte que vous soyez aux prises  
avec lui et l’on verra bien comment vous vous défen-  
drez ! » Pendant que les barons discutaient de la bataille  
imminente, le roi regarda autour de lui et vit arriver une  
litière conduite avec rapidité par quatre grands chevaux  
et escortée d’un grand nombre d’hommes en armes.  
« Cela va de mal en pis, dit le roi Philippe, je suis sûr  
que c’est l’un de mes fils que l’on me rapporte à présent!  
J’ai grand peur que Ferrand n’obtienne la France. » Le  
roi se dirigea en toute hâte vers la litière et demanda qui  
y était transporté. « Sire, dit un chevalier, c’est Hugues  
de Boves K II est un chevalier plein de hardiesse, âgé d’au  
moins cent quarante ans et est sì vieux qu’il a perdu la  
vue mais, par amour pour vous, il est venu ici car il  
vous a toujours loyalement servi, vos prédécesseurs et  
vous. Malgré sa cécité, il vous apporte cinq cents cheva-  
liers en armes.» Le roi s’adressa alors à Hugues de  
Boves avec affection et le remercia énormément. Hugues  
de Boves reconnut le roi Philippe à sa manière de parler  
et lui demanda : « Votre altesse, prince à la noblesse  
sans pareille, dans quelle situation vous trouvez-vous ?  
— Mon ami, répondit le roi, les choses vont très mal  
pour moi. Le traître Ferrand a fait attaquer mon  
royaume en cinq ou six lieux différents et fait ravager  
ma terre. J’ai donc dû envoyer mes quatre fils en quatre  
endroits, à savoir la Provence, la Gascogne, la Norman-  
die et la Champagne. Je m’apprête quant à moi à une  
bataille imminente contre Ferrand et les Flamands, qui [[264]](#footnote-264)  
approuchent moult fort; et sont bien[[265]](#footnote-265) quatre Flammens  
contre ung Françoys. — Noble roy, ce dist Hue de Bou-  
vez, ne soyez pour tant en doubte, car on voit souvent  
que le mains de gens[[266]](#footnote-266) vainquent le grant nombre par  
orgueil ou par malvais gouvernement; et, sire, je l’ay veu  
advenìr maíntes foys en mon tempz, car j’ay servy le bon  
duc Gaudefroy de Billon[[267]](#footnote-267), et fuz aveucquez luy  
(fol. 40v°) en mainte bataille; mais il vaincoit aulcunes  
fois[[268]](#footnote-268) a peu de gens grant nombre de Sarrasins, qui  
estoient bien six contre ung. Et encorez ay je la bonne  
espee qu’il tollut en bataille a ung soudan sarrasin qui  
estoit devers Orient. Mais or me dictez, sire, comment  
sont les Flamens logiez. — Par Dieu, ce dist le roy, ilz  
sont logiez et ont le dos de leur bataille tourné devers  
orient, et nous ont mis le souleil contre le visaige[[269]](#footnote-269) et ìl est  
bien heure de tierce.» Lors demanda Hue de Bouvez :  
« Trespuissant prince, qui porte vostre baniere ? — Par  
Dieu, ce dist le roy, par le conseil de Guillaume des Bar-  
rez et de tous mes barons, Guillaume de Montigny la  
porte. — Par ma foy, ce dist Hue de Bouvez, a meilleur  
chevalier ne la poués vous baillier. Sire roy, alés vous  
combatre seurement a ces Flamens, car ilz sont povrez  
de sem6 et de vigueur. Or soyez fors et hardis contre  
eulx, car selon ce, vous aurés la victoire. Encore, dit Hue  
de Bouves, le viellart, faictes1 que je parle ung peu a  
Guillaume de Montigny, qui porte vostre baniere, affin  
que je luy dye aulcune chose que j’ay pensee sur celle  
bataille.» Le roy fist venir Guillaume de Montigny  
devant Hue de Bouvez et luy dist Hue de Bouvez :  
« Guillaume, puis qu’il a pleu au roy a vous faire porter  
i’oriffamble de France qui tant est riche chose, faitez que  
quant la bataille sera assemblee que vous fadez assem-  
ne cessent d’approcher et ils sont bien quatre Flamands  
contre un Français. — Noble roi, répondit Hugues de  
Boves, ne craignez rien pour autant car il est fréquent de  
voir la minorité vaincre le grand nombre du fait de son  
orgueil ou de son mauvais commandement. Je l’ai vu  
arriver plus d’une fois à mon époque, sire, car j’ai été au  
service du bon duc Godefroy de Bouillon et à ses côtés  
iors de plusieurs batailles; il lui arrivait parfois de  
vaincre un grand nombre de Sarrasins avec peu  
d’hommes, à bien six contre un. Je possède encore ia  
bonne épée qu’il enleva à un sultan oriental lors d’une  
bataille. Mais dites-moi donc, sire, comment les Fla-  
mands sont placés. — Par Dieu, répondit le roi, leurs  
corps de bataille sont placés dos à l’Orient et nous ont  
mis le soleil en plein visage et il est bien heure de tier-  
ce. » Hugues de Boves demanda alors : « Qui porte votre  
bannière, très puissant prince ? — Par Dieu, répondit le  
roi, sur le conseil de Guillaume des Barres et de tous  
mes barons, c’est Guillaume de Montigny qui Ia porte.  
— Par ma foi, dit Hugues de Boves, vous ne pouvez  
la confier à un meilleur chevalier. Sire roi, partez  
combattre contre ces Flamands en toute sécurité car ils  
ne sont ni très intelligents ni très vigoureux. Soyez donc  
forts et hardis contre eux car c’est de cela que dépendra  
la victoire. Faites encore en sorte que je parle un peu à  
Guillaume de Montigny, qui porte votre bannière, ajouta  
Hugues de Boves, le vieillard. J’ai à lui faire part d’une  
idée qui m’est venue à propos de cette bataille. » Le roi  
fit venir Guillaume de Montigny devant Hugues de  
Boves, qui lui dit : « Guillaume, puisqu’il a plu au roi  
de vous faire porter un aussi noble emblème que l’ori-  
flamme de France, faites en sorte, une fois les troupes  
rassemblées, de les faire se serrer les unes contre les  
bler tous les François ensemble bien ordonnement, par  
telle maniere que nulz Flamens n’y puissent entrer  
dedens1, Et quant ilz viendront a assembler, abaíssiez  
tost l’oriflambe et leur tournez le dos, mais ne departés  
point d’ensemble et tantost vous verrez les Flamens des-  
rengier follement et courir au gaing aulx tentez et aulx  
trefz et se pouez tant faire par la grace de Dieu que  
(fol. 41) les puissiés tourner vers orient et qu’ilz se des-  
rengent pour aler a vos tentez et qu’ilz aient le dos par  
devers occident, sy drecez l’oriflambe et cryez haulte-  
ment “Mo«t Joye[[270]](#footnote-270) saint Denis 1” et ferez sur eulx par  
bonne ordonnance et ainsy, sur ma vye, vous aurés vic-  
toire. » Ainsy luy octroya Guillaume de Montigny. Et  
entretant, les Flamens venoyent contre les François  
moult orgueilleusement et avoient leur bataille ordonnee  
moult notablement : le conte de Hollande venoit, qui  
menoit la premiere bataille, le conte de Zellande la  
seconde, Bouquard d’Auvergne Ia tierce, Henry, conte  
de Valenciennez la .1111.e, Gaultier de Saint Omer la ,V.e,  
le conte de Tournay la .VI.e, le sire de Chuc[[271]](#footnote-271) la ,VII.e, le  
chastellain de Berguez la ,VIII.e, Gallerant de Douay la  
.IX.e, Regnault, le conte de Boulongne la .X.e, le prevost  
de Los4 la .XI.e, Jehan, seigneur de Gavre, la ,XII.e et le  
conte de Flandrez menoit la .XIII.e. Et en chascune  
bataille avoit .XXX. mille hommez. Et eut le conte de  
Flandrez aveuc luy Yppre, Brugez et Gant. Et quant les  
François s’en apperceurent, ilz furent en moult grant  
doubte, car il n’y avoit sy hardy qui ne fremist d’angoisse.  
Guillaume des Barrez, le noble chevalier, les reconfortoit  
moult doulcement, car ilz se fyoient en luy plus qu’en  
nulz aultrez. Guillaume de Montigny aloit devant, qui  
portoit l’oriffamble. Et sy tost que Regnault, le conte de  
Boulongne, aperceut que Guillaume de Montigny por-  
toit la baniere, il dist au conte de Flandrez : « Sire, se me  
voulés croire, nous nous arresterons ycy endroit, car

autres en bon ordre, afin qu’aucun Flamand ne puisse  
pénétrer leurs lignes. Et quand ils commenceront à s’as-  
sembler, abaissez vite l’oriflamme et tournez leur le dos  
mais ne vous éloignez point les uns les autres et vous  
verrez bíen vite les Flamands sortir de leurs rangs  
comme des fous pour courir píller les tentes et les pavil-  
lons et si vous pouvez, avec la grâce de Dieu, parvenir à  
les faire se tourner vers l’Orient, quitter leurs rangs pour  
aller vers vos tentes et se mettre dos à l’Occident, alors  
hìssez l’oriflamme et criez d’une voix forte “Montjoie  
saint Denis !” puis frappez-les en restant bien en ordre  
et ainsi, sur ma vie, vous aurez la victoire.» Guillaume  
de Montigny promit d’agir ainsi. Entretemps, les Fla-  
mands, remplis d’orgueil, marchaient contre les Françaís,  
avec un corps de bataille remarquablement ordonné : le  
comte de Hollande s’avançait, à ia tête du premier corps  
de bataille, le comte de Zélande conduisait le second,  
Bouchard d’Auvergne le troisième, Henri, cornte de  
Valenciennes, le quatríème, Gautier de Saint-Omer le  
cinquième, le comte de Tournai le sixième, le seígneur  
de Hue le septième, le châtelain de Bergues le huitième,  
Gallerand de Douai le neuvième, Renaud, le comte de  
Ruulogne, le dixième, le prévôt de Loos le onzième, Jean,  
seigneur de Gavre, le douzième et le comte de Flandre  
conduisait le treizième. Et chaque corps de bataille  
comportait trente mille hommes. Le comte de Flandre  
avait de plus à ses côtés Ypres, Bruges et Gand. Quand  
les Français s’en aperçurent, ils éprouvèrent une forte  
\ crainte et même les plus hardis tremblaient d’angoisse.

Guillaume des Barres, le noble chevalier, les rassurait  
í avec une grande douceur car ils se fiaient plus en lui  
[ qu'en nul autre. Guillaume de Montigny ouvrait les  
í rangs, en portant l’oriflarnme. Aussitôt que Renaud, le  
< comte de Boulogne, aperçut Guillaume de Montigny en  
> train de porter la bannière, iì dit au comte de Flandre :

[ « Seigneur, si vous voulez bien me croire, nous mettrons  
í fin à notre entreprise ici même car, par Dieu, c’est Guil-

pour Dieu, Guíllaume de Montigny porte l’oriffamble,  
Le roy ne la pouoit baillier a meilleur chevalier  
(fol. 41v°) en tout ce monde. Et sy au jour d’uy nous  
perdons la bataille, je sçay certainement que ce sera par  
luy. Sy vous conseilleroye, sire, que nous demandissions  
trevez au roy, car le cueur m’est trop mal alé de ceste  
besogne. — Or ho ! dist le conte de Flandrez, Regnauit,  
je voy bíen que c’est! Je sçay certainement que au jour  
d’uy vous amez mieux le roy que moy et sy est ceste  
guerre entreprise[[272]](#footnote-272) pour vous ; et se vous avez paour, sy  
vous en alez fuyant et pensez de vous aler retraire en  
aulcun lieu a garant. » Lors luy dist le conte de Bou-  
longne : « Ferrand, beau cousin, que m’alés remponant ?  
Car ains qu’il soit au jour d’uy vesprez[[273]](#footnote-273), je frapperay en  
la batailie mon cheval sy avant que vous n’oseriez estre  
a sa queue pour tout l’or de ce monde.» Adonc  
Regnault, le conte de Boulongne, courroucé en cueur de  
ce que ie conte de Flandrez l’avoit ainsy ramposné, prínst  
sa lance et brocha son cheval droit a la bataille, cryant  
moult haultement «Boulongne ! » Et illec endroit  
commença la bataìlle, qui fut moult merveilleuse car les  
arbalestriers íiroient[[274]](#footnote-274) d’une part et d’autre sy tresdure-  
ment que les François n’eussent ja tenu tour se n’eust  
esté le bon chevalier Guillaume de Montigny, qui portoit  
l’oriffamble et se tenoít sur ia dextre, ie petit pas, et  
assembloit tous les François en ung mont, voyre par telle  
destresse qu’ilz ne se pouoyent contourner. Et advint  
que Guillaume de Montigny envelopa4 la baniere et fist  
tourner le dos aux François a l’encontre des Flammens.  
Et quant les apparceurent, ilz crierent : « Sus, tost, alons  
apréz car ilz s’en vont fuyant! » Et dist Ferrand :  
« Beaulx seigneurs, or gardez bien que le roy5 ne vous  
eschappe ; car je luy feray couper la teste en (foi. 42) la  
ville de Gant. » Et tantost les Flammens se defrangerent

laume de Montigny qui porte l’oriflamme. Le roi ne pou-  
vait la confier à meilleur chevalier en ce monde ! Sì nous  
perdons la bataille aujourd’hui, je sais avec certitude  
qu’il en sera responsable. Aussi vous conseillerais-je, sei-  
gneur, que nous demandions au roi une trêve car j’ai un  
mauvais pressentiment. — Holà, Renaud, je vois bien de  
quoi il retourne ! Je suis persuadé qu’aujourd’hui vous  
aimez mieux le roi que moi et pourtant c’est pour vous  
que cette guerre a été entreprise ! Si vous avez peur, eh  
bien, prenez la fuite et songez à aller vous protéger dans  
quelque lieu isolé. » Le comte de Boulogne lui répondit  
alors : « Ferrand, cher cousin, pourquoi m’insultez-vous ?  
D’ici ce soír, j’aurai poussé mon cheval si avant dans la  
mêlée, à coups d’éperons, que pour tout l’or du monde  
vous n’oseriez être sur ses talons.» Renaud, le comte  
de Boulogne, profondément heurté par les moqueries du  
comte de Flandre, prit alors sa lance et éperonna son  
cheval pour le faire avancer tout droit dans la bataille,  
en criant à s’époumoner : « Boulogne ! » C’est alors que  
commença la bataille, tout à fait extraordinaire car îes  
arbalétriers tiraient si intensément, d’un côté et de  
l’auíre, que les Français n’auraient jamais résisté sans la  
présence du bon chevalier Guillaume de Montigny, qui  
portait l’oriflamme et se décalait lentement sur la droite  
en rassemblant les Français sur un mont, si serrés les uns  
contre les autres qu’ils ne pouvaient se retourner. Et  
voilà que Guillaume de Montigny replia la bannière et  
fit retourner les Français, dos aux Flamands. En voyant  
cela, ceux-ci s’écrièrent: « Allons, vite, suivons-les car ils  
s’enfuient! » Ferrand rajouta : « Nobles seigneurs, veii-  
lez bien à ce que le roi ne vous échappe pas car je vais  
le faire décapiter dans la ville de Gand ! » Sans tarder,  
les Flamands rompirent alors les rangs et se díspersèrent,

et esparpìilerent courant tout droit aulx tentez et aux

paveillons des François pour avoir le, gaing. Mais les  
François se tenoyent tousjours sur le dextre, le petit pas  
serré, en eulx deffendant des Flamens, tant qu’ilz eurent  
le souleìl au dos et les Flamens l’eurent au visaige. Lors,  
Guillaume de Montigny, qui portoit i’oriffamble, la  
dressa au vent tout en hauìt et s’escrya moult haulte-  
ment; en disant ; « Mont Joye, saint Denis ! » en appel-  
lant les Fiamens de ia bataiile. Et Guillaume des Barrez,  
le bon chevaiier, se mist tresfort devant[[275]](#footnote-275) [[276]](#footnote-276) pour enhardir  
les François qui, pour l’amour de luy, recouvrerent moult  
de force. Lors se sont mis François droit a Fencontre du  
pont par ie quei les Flamens estoient passez et ont cou-  
pé[[277]](#footnote-277) la voye aulx Fiamens. Guillaume le Barrois c’est feru  
aulx Flamens par tei ayr que quant qu’il en attaignit  
furent mis a mort. Et tua[[278]](#footnote-278) Galleran[[279]](#footnote-279), quì menoit l’une  
des batailiez au conte de Flandrez et escria a haulte voix  
aulx François qu’ilz fissent bien leur devoir. Adonc s’en-  
tremellerent teilement les ungz aveuc ies aultrez que i’eti  
ne sçavoit nullement qui porroit avoir íe meilleur. Et dist  
haultement ie conte de Flandrez : « Beaulx amis, tenés  
vous bien car je abattray au jour d’uy l’orgueil des Fran-  
çois, et tantost leur bataille sera rompue et desíravee[[280]](#footnote-280) et  
les verrés tantost fouyr et n’oseroient attendre la gent  
que j’ay amenee. Or tost! Faìtez venir des cordez; sv  
lierons les François par leurs gargatez7 et le roy aura la  
teste couppee. » Lors iuy respondit (fol. 42v°) Jehan de  
Tournay, l’un de ses capitainez : « Sire, par la Vierge  
Marie, François ont soubtillement ouvré car a ce tour  
qu’ilz nous ont fait sa esté chose advisee ; car ilz nous  
ont mis droit le souleil a ia visee. Certainement nostre  
courant tout droit vers les tentes et les pavillons des  
Français pour faire du butin. Les Français eux, manosu-  
vraient toujours lentement vers la droite, bien serrés, en  
se défendant contre les Flamands ; ils finirent enfin par  
avoir le soleil dans le dos quand les Flamands l’avaient  
eux en plein visage. Alors, Guillaume de Montigny, quí  
portait l’oriflamme, la dressa bien haut au vent en  
s’écriant d’une voix très sonore : «Montjoie saint  
Denis ! » pour appeler les Flamands à la bataille. Quant  
à Guillaume des Barres, le bon chevalier, il se mit le  
plus possible en avant pour donner de la hardiesse aux  
Français; par amour pour lui, ils eurent un sursaut de  
force. Les Français se placèrent alors juste devant íe pont  
qu’avaient emprunté les Flamands à l’arrivée et leur cou-  
pèrent Ia route. Guillaume le Barrois combattit les Fla-  
mands avec une telle fureur que tous ceux qu’il touchait  
perdaient la vie. 11 tua entre autres Gallerand, qui  
conduisait l’un des corps de bataille du comte de Flandre  
et crìa à voix haute aux Français d’accomplir au mieux  
leur devoir. Les uns et les autres se lancèrent alors dans  
une mêlée telle qu’il était impossible de déterminer qui  
prendrait l’avantage. Le comte de Flandre dit à voix  
haute : « Chers amis, comportez-vous bien car aujour-  
d’hui je vais rabaisser I’orgueil des Français ; Ieur corps  
de bataille va vite être rompu et mis en déroute et vous  
les verrez bientôt fuir sans oser attendre les hommes que  
j’ai amenés. Allons, vite ! Faites venir des cordes ! Nous  
ligoterons les Français par la gorge et le roi aura la tête  
coupée. » L’un de ses capitaines, Jean de Tournai, lui  
répondit alors : « Seigneur, par la Vierge Marie, les Fran-  
çais ont agi avec subtilité ; c’est d’une manière réfléchie  
qu’ils nous ont fait tourner car nous avons maintenant  
le soleil en plein dans les yeux. Cela va certainement  
gent en sera trop mal menee. — Taisiez vous, dist Fer-  
rand, vous les en verrez tantost fouyr, car c’est toute leur  
pensée. » En celuy endroit, Guillaume des Barrez et  
Guillaume de Montigny, qui portoit la baniere, monstre-  
rent leurs vertus et leurs forcez1, car ilz eurent moult  
grant doubte des Flamens en celle entreprise. Guillaume  
des Barrez tua le provost de Los, qui menoit .XXX. mille  
hommez pour le conte de Flandrez et sy occist l’un des  
cousins au conte de Hollande[[281]](#footnote-281). Et adonc ouyt on[[282]](#footnote-282) crier  
les enseignez de Flandrez, Yppre, Brugez et Gant, qui ne  
faignoient de dommagier François, dont le roy fut moult  
courroucé. Et appella Guillaume des Barrez et luy dist :  
« Beauìx amys, vous voyez qu’il est tempz et besoing de  
retraire. Pour Dieu, alons nous en[[283]](#footnote-283) a Arras ! — Sire, ce  
dist Guillaume des Barrez, qu’esse que vous avez dit ? II  
vous souvient pou dez noblez armez que vous portez et  
de la noble enseigne que vous voyez devant vous, qui fut  
donnee au roy du quel gecté vous estez ! Et se vous fuyez  
du champ, vous perdrez tout vostre peuple qui, pour  
l’amour de vous, sont tous en ce champ assemblez. Or  
regardez, sire, comment ilz se portent bien : l’en voit en  
pluseurs lieux les Flamens destravez. » Le roy se remem-  
bra de la parolle dudit Guillaume et regarda ceulx qui  
bien se portoyent. « Ha, ha.! dit il[[284]](#footnote-284), Guillaume, il appert  
bien que vous me amez, quant vous me ramentevez  
(fol. 43) ainsy de garder mon honneur ! » Adonc ferit le  
roy en 1 a bataille de tresgrant cueur et Guillaume le suy-  
voit de bien pres. Le roy tua le chastellain de Gant et  
aultrez[[285]](#footnote-285) et quant Guillaume le vit, il en fut moult resjoý  
et dit aulx barons : « Or avant beaulx seigneurs ! Le roy  
s’est fort courroucé et tant qu’il puisse ainsy ferir, Fer-  
rand ne sera ja couronné roy de France. » Lors s’approu-  
extrêmement nuire à nos gens. — Taisez-vous, répliqua  
Ferrand, vous allez vite les voir fuir car ils n’ont que cela  
en tête. » Guillaume des Barres et Guillaume de Monti-  
gny, qui portait la bannière, prouvèrent à cet endroit leur  
courage et leur force car les Flamands, au cours de ce  
combat, leur inspiraient une vive crainte. Guillaume des  
Barres tua le prévôt de Loos, qui soutenait le comte de  
Flandre et était à la tête de trente mille hommes ; il tua  
aussi l’un des çousins du comte de Flollande. On entendit  
alors retentir les cris de ralliement «Flandre !»,  
« Ypres ! », « Bruges ! » et « Gand ! » ; les hommes sous  
ces drapeaux, au grand dam du roi, infligeaient de réels  
dommages aux Français. Le roi appela Guillaume des  
Barres et lui dit: « Noble ami, vous voyez qu’il est temps  
pour nous de nous retirer, nous y sommes contraints.  
Pour Dieu ! Partons à Arras ! — Sire, répondit Guil-  
laume des Barres, que venez-vous de dire ? Vous ne vous  
souvenez guère des nobles armes que vous portez et du  
noble étendard qui se trouve sous vos yeux ! II a été  
donné au roi dont vous descendez ! Si vous fuyez du  
champ de bataille, vous perdrez tout votre peuple, qui  
s’y est rassemblé par amour pour vous ! Regardez plutôt,  
sire, comme ils se comportent vaillamment : les lignes  
flamandes sont rompues en plusieurs endroits. » Le roi  
fut marqué par les propos de Guillaume et regarda les  
valeureux combattants. «Ha ! ha ! dit-il, Guillaume,  
vous prouvez combien vous m’aimez en me rappelant  
ainsi de préserver mon honneur ! » Plein d’ardeur, le  
roi se précipita alors au combat, suivi de très près par  
Guillaume. II tua, entre autres, le châtelain de Gand. À  
cette vue, Guillaume fut rempli de satisfaction et dit  
aux barons : « En avant, nobles seigneurs ! Le roi s’est  
mis dans une grande colère et s’il continue à se battre  
ainsi, Ferrand ne sera jamais couronné roi de France ! »  
cha Guillaume bien pres du roy et aussy fist le conte de  
Saint Poi et .Vc. chevaliers pour garder le roy. Et tant  
dura la bataille qu’il fut bien heure de vesprez. Et tin-  
drent les Françoís tellement la journee que les Flamens  
furent bien reculez le traìt d’une arbalestre et eussent  
estez desconfis, quant le conte de Flandrez escria son  
enseigne et Regnault escrya « Boulongne ! » et se boute-  
rent moult aigrement contre les François; et illec eust  
moult dure bataiile d’un costé et d’aultre et fut illec  
abbatu le roy de son coursierMais Guillaume des Bar-  
rez le remonta tantost et referit durement en l’estour et  
y eut moult merveilleuse chose a veoir comme François  
se contenoient, dont Guiliaume de Montigny, qui portoit  
l’oriffambie, eust moult grant joye. Et quant il vit les  
Flamens ainsy destravez, il se ferit en l’estour, tenant en  
la main l’oriffamble et en l’aultre l’espee toute nue et  
avoit aveuc luy .Vc. chevaiiers pour garder l’orìffamble.  
Et en yceluy endroit fust grant perte tournee sur ies Fia-  
mens, car a ceste fois que Guillaume de Montigny se  
bouta en l’estour, il y eut bien ,IIIIM. Flamens mors  
(foi. 43v°). Et quant Regnault, le conte de Boulongne,  
vist cela, il ne luy agrea mye et dist: « Dieu de Paradis !  
Tant Guillaume de Montigny est cruel et hardy ! Qui luy  
porroit abatre celle enseigne, il seroit de bonne heure  
nez ! Et tant il auroit recueilly grant prouesse et pourroit  
encore nostre gent estre recouvree[[286]](#footnote-286)! Et convient qu’ii  
se face ainsy ou nous n’y pourrions plus durer. Par Dieu,  
je m’y veul essayer. » Et lors s’adressa vers Guillaume  
de Montigny et le cuida ferir mais il faíllist et trouva  
i’oriffamble3 et y ferit deux coups et la cuìda abatre;  
mais Guillaume de Montigny tenoit l’espee ou poing et

1. C, la baniere.

1. I, *àestrìer.*

Guillaume s’approcha alors tout près du roi pour le pro-  
; téger, imité par le comte de Saint-Pol et cinq cents che-  
j valìers. Le combat dura si longtemps qu’il était déjà  
l’heure des vêpres. Les Français soutinrent remarquable-  
ment la pression, au point de faire reculer les Flamands à  
un jet d’arbalète. Ces derniers étaient sur le point d’être  
déconfits lorsque le comte de Flandre poussa son cri de  
ralliement et Renaud cria « Boulogne ! » ; leurs hommes  
se jetèrent alors avec une grande hostilité contre les  
Français. Une bataille fort rude s’engagea de part et  
d’autre, au cours de laquelle le roi fut abattu de sa rapide  
monture. Mais Guillaume des Barres le fit vite remonter  
en selle[[287]](#footnote-287) et il se remit à porter de rudes coups dans la  
mêlée. La manière dont les Français combattaient était  
vraiment spectaculaire et Guillaume de Montigny, qui  
portait l’oriflamme, en éprouva une vive joie. En voyant  
les lignes flamandes dans un tel désordre, il entra dans  
la mêlée, tenant l’oriflamme d’une main et de l’autre son  
épée toute nue; il étaít accompagné de cinq cents che-  
valiers qui protégeaient l’oriflamme. Ces lieux furent  
progressivement témoins de grandes pertes du côté fla-  
mand : lorsque Guillaume de Montigny entra dans la  
mêlée, au moins quatre mille Flamands furent tués.  
Renaud, le comte de Boulogne, ne fut guère heureux  
d’un tel spectacle. II dit : « Dieu du Paradis ! Comme  
Guillaume de Montigny est féroce et hardi! Béni serait  
celui qui pourrait faire tomber son étendard ! II aurait  
commis un acte de bravoure et nos hommes pourraient  
encore en réchapper ! II faut que les choses se passent  
ainsi ou nous ne pourrons plus résister. Par Dieu, je  
veux tenter l’entreprise ! » II se dirigea alors vers Guil-  
laume de Montigny et crut le frapper mais manqua son  
coup, trouva alors l’oriflamme, qu’il frappa à deux  
reprises en pensant l’abattre, mais Guillaume de Monti-  
gny tenait son épée au poing et en asséna à Renaud  
en donna a Regnault le conte de Boulongne tel horion  
qu’il le fist trebuchier a terre de dessus son dextrier mais  
il en fust tantost secouru de ses gens.

Guillaume de Montigny fut moult dolent quant il vist  
l’ensengne de France ainsy dessiree, dont les Flamens  
endurerent depuis moult grant mal. Et quant le conte de  
Flandrez vist le conte de Boulongne ainsy cheut a terre  
il courut celle part pour le secourir ; mais luy et ses gens  
furent sy entreprins et envyronnez de François de toutez  
pars que Ferrand fut abbatu a terre et ses gens mors de  
toutez pars et, sans plus faire long compte, il fut desarmé  
et mené devant le roy[[288]](#footnote-288).

Comment Ferrand le conte de Flandrez fust desconfit et  
prins prisonnier et mené a Paris et puis fut mené en pri-  
son au Goullet sur Sene

(fol. 44)

Et APRÉS que Ferrand fut ainsy prins, tout le demourant  
des Flamens fut tantost vaincu et macté. Et dist le roy a  
ses gens pour Dieu qu’ilz luy amenassent Regnault le  
conte de Boulongne et adont fut Regnault assailly de  
tous costez et fut prins et saìsy et amené au roy. Et furent  
les Flamens durement desconfis, et illec en demoura dc  
mors plus de .XXX. mille. Et les aultrez qui furent prins  
furent lyés des cordez que Ferrand avoit fait venir ou  
champ pour lyer les François ; mais la chose ala touí au  
contraire. A ce jour fut conquesté moult d’avoir sur les  
Flamens, et sejourna le roy ou champ toute la nuit. Et  
l’endemain le roy fist cryer que[[289]](#footnote-289) tout fust prest pour par-  
tir, car il avoit devotion et talent de s’en aler pour les  
nouvellez sçavoir de ses filz.

comte de Boulogne un tel coup qu’il le fit trébucher à  
terre du haut de son destrier avant que ses gens ne vien-  
nent aussitôt lui porter secours.

Guillaume de Montigny fut extrêmement affecté lors-  
qu’il vit la bannière de France ainsi déchirée; elle fut  
ensuite la cause de bien des maux pour les Flamands.  
Lorsque le comte de Flandre vit le comte de Boulogne  
ainsi tombé à terre, il courut de ce côté-là pour le secou-  
rir mais ses gens et lui se retrouvèrent en mauvaise pos-  
ture, encerclés de toutes parts par les Français : Ferrand  
fut jeté au sol, ses gens tués de tous côtés et, sans rentrer  
dans les détails, il fut désarmé et conduit devant le roi.

Comment Ferrand, le comte de Flandre, fut vaincu et  
fait prisonnier puis conduit à Paris et enfin en prison au  
Goulet-sur-Seine

Après la capture de Ferrand, les autres Flamands furent  
rapidement vaincus et tenus en échec. Le roi demanda à  
ses gens, au nom de Dieu, de lui amener Renaud, le  
comte de Boulogne. Renaud fut alors assailli de toutes  
parts, fut pris, capturé puis conduit au roi. Les Flamands  
subirent une rude défaite et plus de trente mille d’entre  
eux perdirent la vie en ces lieux. Les autres, qui avaient  
été faits prisonniers, furent ligotés avec les cordes que  
Ferrand avait fait apporter sur le champ de bataille pour  
lier les Français, alors que les événements tournèrent à  
l’opposé. Un important butin fut prélevé ce jour-là sur  
les Flamands et le roi resta toute Ia nuit sur le champ de  
bataille. Le lendemain, il fit crier que tout devait être  
prêt pour quitter les lieux car son souhait le plus cher  
était de partir pour avoir des nouvelles de ses fìls.

Comment le roy, aprés ce que Ferrand le conte de Flan-  
drez eust esté prins et desconfit, s’en retourna a Paris

Le roy de France se partit du champ de la bataille et  
se hasta moult pour sçavoir des nouvellez de ses filz,  
dont il estoit a malaise[[290]](#footnote-290). Le charroy s’en ala devant  
moult richement[[291]](#footnote-291) et les charretiers estoient moult  
joyeulx, car ilz estoient moult bien paiez de leurs gaigez,  
les gens d’armez apréz et Guillaume des Barrez  
(fol. 44v°) faisoit l’arriere garde, a .X. mille hommez  
d’armez. Lors s’en vint le roy et son ost a Peronne, ou  
ilz mirent les prisonniers flammens. Et aussy ilz firent  
mener les cordes que les Flamens avoient fait venir[[292]](#footnote-292),  
dont l’en dit qu’il en y a encore grant nombre. Le roy  
sejourna illec trois jours et fist refaire son harnois et  
rabillier ses gens, car encore le roy avoit voulenté de  
guerroyer pour secourir ses enfans, dont il avoit le cueur  
en grant destresse. Et envoya tantost ses messagiers  
devers eulx en chascune partye pour leur faire sçavoir  
des nouvellez, et aussy qu’il peult sçavoir des leurs. Mais  
tantost luy fust dit et eut nouvellez de chascun d’eulx  
comme, a ce propre jour que le roy Phelipez avoit eu  
bataille aux Flamens, tous ses quatre filz avoyent eu jour-  
nee contre leurs ennemis es quatre partyez ou ilz estoient  
alez et avoyent eu la journee pour eulx par la grace de  
Dieu et emmenerent prisonniers tous les princez contre  
lesquieulx ilz estoient alez pour la deffance[[293]](#footnote-293) du royaulme  
de France.

Comment le roi, après la capture et la défaite de Fer-  
rand, le comte de Flandre, retourna à Paris

Le roi de France quitta le champ de bataille en grande  
hâte pour avoir des nouvelles de ses fils, qui lui causaient  
de l’inquiétude. Le charroi ouvrit la route, regorgeant de  
richesses ; les charretiers étaient tout joyeux car ils  
avaient reçu un excellent salaire, les hommes d’armes  
les suivaient. Guillaume des Barres lui, menait l’arrière-  
garde, accompagné de dix mille hommes en armes. Le  
roi et son armée parvinrent alors à Péronne, où ils instal-  
lèrent les prisonniers flamands. Ils y firent également  
porter les cordes commandées par les Flamands : il en  
reste aujourd’hui encore, dìt-on, un grand nombre. Le  
roi séjouma trois jours sur place. II fit refaire son harnais  
et fournir de nouveaux habits à ses hommes, avec l’inten-  
tion de repartir en guerre, au secours de ses enfants, pour  
lesquels son cceur s’étreignait d’angoisse. II envoya sans  
tarder ses messagers à leurs devants, vers chacun des  
endroits où ils se trouvaient, pour leur faire connaître les  
nouvelles mais aussi en recevoir d’eux. Ces nouvelles de  
chacun d’eux vinrent sans tarder car il lui fut annoncé  
que, le jour-même où lui, le roi Philippe, avait combattu  
les Flamands, ses quatre fils avaient tous également  
mené bataille contre leurs ennemis, dans les quatre  
contrées où ils s’étaient rendus et avaient, par la grâce  
de Dieu, remporté la victoire et fait prisonniers tous les  
princes contre lesquels ils s’étaient levés pour défendre  
le royaume de France.

Comme le bon roy Phelippez eut nouvellez que tous ses  
quatre filz avoyent eu tous quatre victoire contre leurs  
ennemis et les luy amenoyent prisonniers a Paris

C’est ASSAVOIR que Loys[[294]](#footnote-294), filz dudit roy de France, se  
combatist a Mascon[[295]](#footnote-295) au duc de Breban, au duc de Guer-  
lez et au (fol. 45) comte[[296]](#footnote-296) de Julliers et les vainquist en  
champ et les prinst prisonniers. Item, Phelipez, le second  
filz, se combatist en Normendye au roy d’Angleterre, au  
roy d’Escosse et au prince de Gallez et les desconfit,  
dont ilz furent moult dolans, et les amena prisonniers.  
Item, Auffour[[297]](#footnote-297), conte de Poitíers, .III.e filz du roy, se  
combatit en Gascongne et desconfit les Portingalois et  
prinst Thierry, le roy de Portingal, qui estoit frere de  
Ferrand conte de Flandrez. Item, Charlez, le plus jeune  
.IIII.e filz, se combatit au bugre d’Avignon, qui estoit  
parent a Ferrand. Et tous les quatre filz firent present a  
leur pere[[298]](#footnote-298) de leurs noblez et richez prisonniers. Le roy  
sejourna trois jours a Peronne et, au quart jour, il prist  
son chemin droit a Paris. Mais, avant son departement,  
il commanda au prevost de Peronne qu’il fist decoller le  
conte de Boulongne, qui s’estoit combatu a luy follement  
car il estoit son homme et luy avoit fait hommage. Et le  
prevost luy fist ainsy comme le roy luy avoit commandé.  
Et le roy mena droitement Ferrand a Paris et tous les  
princez et barons qui avoyent esté a la bataille prins. Et  
au ,XVI.e jour aprés la bataille, a ung jour de mardy,  
estoit le roy en son palaiz a Paris que tous ses quatre filz  
arriverent a tout leurs prisonniers. Et la fut faicte joye  
moult grande pour la victoire que Dieu leur avoit don-  
nee. Lors tint le roy court planiere et l’endemain, aprés

Comment le bon roi Philippe fut informé que ses quatre  
fils avaient tous remporté la victoire contre leurs enne-  
mis et les lui amenaient prisonniers à Paris

En effet, Louis, fils du roi de France susdit, avait  
combattu à Mâcon contre le duc de Brabant, le duc de  
Gueldre et le comte de Juliers, qu’il avait vaincus sur le  
champ de bataille et fait prisonniers. De même, Philippe,  
son second fils, avait combattu en Normandie contre le  
roi d’Angleterre, le roi d’Écosse et le prince de Galles,  
qu’il avait vaincus, à leur grande consternation, et fait  
prisonniers. De même, Alphonse, comte de Poitiers, le  
troisième fils du roi, combattit en Gascogne contre les  
Portugais, qu’il vainquit, et captura Thierry, le roi du  
Portugal, qui était le frère de Ferrand, comte de Flandre.  
De même, Charles, quatrième et plus jeune des fils,  
combattit le bougre d’Avignon, qui était apparenté à  
Ferrand. Les quatre fils offraient tous à leur père leurs  
nobles et riches prisonniers. Le roi séjourna trois jours à  
Péronne et, le quatrième, prit son chemin tout droit vers  
Paris. Mais, avant de partir, il donna l’ordre au prévôt  
de Péronne de faire déeapiter le comte de Boulogne[[299]](#footnote-299),  
qui avait eu la folie de le combattre alors qu’il était son  
vassal et lui avait prêté hommage. Le prévôt agit confor-  
mément aux ordres qu’il avait reçus du roi. Ce dernier  
mena Ferrand tout droit à Paris, ainsi que tous les  
princes et barons qui avaient été capturés lors de la  
bataille. Seize jours après la bataille, un mardi, le roi se  
trouvait dans son palais, à Paris, lorsque arrivèrent ses  
quatre fils, accompagnés de tous leurs prisonniers. Cette  
victoire, donnée par Dieu, fut l’occasion de grandes  
manifestations de joie. Le roi tint alors cour plénière et

ia messe du roy, le roy entra en sa chambre de conseil  
ou furent tous les .XII. pers de France, excepté Ferrand  
le conte de Flandrez, qui estoit en prison en moult grant  
destresse. Et appella ie roy ses filz et (fol. 45v°) leurs  
dìt : « Beaulx filz, nous devons bien louer le pere omni-  
potent qui nous a sy noblemeot secouru en nostre  
besoing ; car oncquez mais la couronne de France ne fust  
si noblement honnouree, car nous avons dez prisonniers  
assés et largement, que nous porrions faire mourir sy  
nous plaist ou íes mettre a rençon. Mais, se dist le roy  
Phelipez, je leur feray grace en l’onneur de Dieu, qui  
nous a donné telle victoire, car, ce ne fut la souveraine  
grace, moy mesme eusse esté mort en champ. Et pour  
ce, en la reverence de Dieu, et pour l’amour de nous et  
du royaulme, iiz sont mis hors de prison excepté Ferrand,  
le conte de Fiandrez, et Thierry son frere, le roy de Por-  
tingal. » Lors parla le roy a ses quatre filz qu’ilz fissent  
mettre hors des prisons Jehan, roy d’Angleterre, le roy  
d’Escosse et le prince de Gallez, Clement, bugre d’Avi-  
gnon, Henry, duc de Breban, le conte de Julliers, le duc  
de Guerle, qui tous estoient en prison ou chastellet de  
Paris. Et furent yceulx princez amenez devers le roy en  
plain palais par ie prevost de Paris. Et quant les prison-  
niers furent venus devant ie roy, ilz eurent moult grant  
paour pour ce qu’ilz ne sçavoient que l’en vouloit faire  
d’eulx, car ilz se doubtoient que le roy les fist mourir  
pour ce qu’ílz avoìent tresgrandement mespris vers luy.  
Et quant Phelipez le roy de France les vist tous presens  
devant luy et en plain parlement, il les appella chascun  
par son nom et ieurs dist bien fierement : « Vous voyez  
et apparcevez tout clerement que vous m’avés guerroyé  
et f'ait dommaige (fol. 46) sans cause et par moult grant  
oultraige, et en estez moult vilainement deceus1, car c’es-  
toit raison que le droit m’en demourast. Or estez vous  
mes prisonniers pour faire de vous tout a ma volenté. Et

le lendemain, après sa messe, pénétra dans la chambre  
du conseil, où se trouvaient les douze pairs de France au  
complet, à l’exception de Ferrand, le comte de Flandre,  
qui se trouvait en prison, au comble de la détresse. Le  
roi appela ses fils et leur dit: « Mes chers fils, il est juste  
de louer le Père tout-puissant, qui nous a si noblement  
secourus dans l’adversité, car jamais la couronne de  
France n’a reçu si noble honneur : nous avons des quan-  
tités de prisonniers, que nous pourrions soit faire mourir  
si tel était notre désir, soit mettre à rançon. Mais, déclara  
le roi Philippe, en l’honneur de Dieu, qui nous a accordé  
une si belle victoire, je leur accorderai la grâce car, sans  
la grâce souveraine, j’aurais moi-même péri sur le champ  
de bataille. Pour cette raison, en marque de profond res-  
pect envers Dieu, par amour pour le royaume et pour  
nous, tous sortiront de prison à l’exception de Ferrand,  
le comte de Flandre et de son frère Thierry, le roi du  
Portugal. » Le roi demanda alors à ses quatre fils de faire  
sortir de prison le roi Jean d’Angleterre, le roi d’Écosse  
et le prince de Galles, Clément, le bougre d’Avignon, le  
duc Henri de Brabant, le comte de Juliers et le duc de  
Gueldre, qui étaient tous prísonniers au Châtelet de  
Paris. Ces princes furent conduits en plein palais, devant  
le roi, par les soins du prévôt de Paris. En arrivant  
devant le roi, les prisonniers, qui ignoraient le sort qu’on  
leur réservait, furent saisis de peur : ils redoutaient que  
le roi, en raison de leurs grands crimes à son égard, ne  
les condamne à rnort. Lorsqu’il les vit tous présents  
devant lui, en plein parlement, le roi de France Philippe  
les appela tous, chacun par son nom, et leur dit d’un ton  
plein de majesté : « Vous le voyez et en avez la claire  
démonstration : vous m’avez fait la guerre et infligé des  
dommages sans cause et au mépris de toutes les règles,  
vous subissez maintenant une déconvenue infamante car  
la raison exigeait que le droit restât de mon côté. Vous  
voici donc maintenant mes prisonniers et je peux vous  
traiter comme bon me semble. En conséquence, vous me  
pour ce, vous me jurerés sur le nom de Dieu et sur tout son  
pouoir que vous me dirés chascun de vous, s’il fust ainsy  
advenu que la fortune eust esté telle que mes quatre filz,  
qui estoient alez sur vous pour mon droit garder, eussent  
estez par vous prins et conquis en bataille, que vous en  
eussiez fait selon ce que vous en aviés en pensee. »  
Premierement respondit le roy Jehan d’Angleterre :  
« Par le mien serment, ilz n’eussent ja eu par moy mal  
ne encombrement, mais jamais ne fussent eschappez de  
ma prison jusquez a tant que m’eussiés quictement ren-  
duez mes terrez de Normendie et de Gascongne et aussy  
que Ferrand le conte de Flandrez fust dedens son tene-  
ment et que vous eussiez[[300]](#footnote-300) rendu ses terrez[[301]](#footnote-301) que vous  
tenez en vostre main ; et sy me jureriez sur le saint sacre-  
ment que vous n’y reclameriez aulcune droiture. » Et  
quant Phelipez roy de France eut ouy la responce du roy  
Jehan d’Angleterre, il voulut ouyr la response de chascun  
des aultrez prisonniers, qui semblablement luy respondi-  
rent par autellez parollez qu’avoit dictez le roy Jehan  
d’Angleterre. Lors leur respondit en general Phelipez le  
roy de France, seant en son hault parlement: « Seigneurs,  
par mon serment, je vous prometz que vous eschapperez  
sans mort et sans tourment, fors le roy Thierry qui a trop  
mesprins vers moy car il estoit mon serf rachapté. » Et  
commanda le roy Phelipez de France que l’en luy amenast  
a present devant luy le roy Thierry, le quei luy fust amené  
et luy fist le roy incontinent la teste coupper3 et puis fut  
enterré a saint Innocent. (fol. 46v°)

Comment ie roy de France fist coupper la teste ,-i  
Thierry, roy de Portingal

Et APRÉS ce, le roy de France appella devant luy tous  
ses prisonniers et les delivra tous franchement, sans ren-  
çon payer, et leur donna congié d’eux en aler en leurs  
jurerez sur le nom de Dieu et sur sa toute-puissance de  
me dire, chacun de vous, comment vous aviez prévu de  
traiter mes quatre fils, qui se sont levés contre vous pour  
sauvegarder mon droit, si la fortune avait voulu qu’ils  
soient capturés et vaincus au combat. »

Le roi Jean d’Angleterre répondit le premier : « J’en fais  
le serment, ils n’auraient jamais subi aucun mal ni désa-  
grément de mon fait mais ne seraient jamais sortis de ma  
prison tant que vous ne m’auriez pas rendu les pleins  
pouvoirs sur mes terres de Normandie et de Gascogne  
et rétabli Ferrand le comte de Flandre dans ses posses-  
sions en lui rendant les terres que vous contrôlez; et  
vous m’auriez aussi juré sur le saint sacrement de ne plus  
revendiquer le moindre droit sur eiles.» Après avoir  
entendu la réponse du roi Jean d’Angleterre, Philìppe,  
le roi de France, voulut entendre celle de chacun des  
autres prisonniers, qui lui répondirent tous de la même  
manière, avec des propos comparables à ceux du roi Jean  
d’Angleterre. Le roi de France Philippe, siégeant à la tête  
de son haut conseil, leur répondit alors collectivement :  
« Seigneurs, j’en fais le serment et vous le promets : vous  
échapperez tous à la mort et aux tourments, sauf le roi  
Thierry, qui a trop mal agi envers moi car il était mon serf,  
affranchi par mes soins. » Le roi Philippe de France donna  
l’ordre qu’on lui amène sans tarder le roi Thierry, qui fut  
conduit devant lui et auquel il fit aussitôt couper la tête. II  
fut enterré aux Saints-Innocents[[302]](#footnote-302).

Comment le roi de France fit décapiter Thierry, roi du  
Portugal

Après ces événements, le roi de France convoqua tous  
ses prisonniers, qu’il libéra tous complètement, sans leur  
faire payer de rançon, en leur donnant l’autorisation de  
contreez. Mais ainçois il leur fist jurer que jamais en  
leurs vyez ne guerriroyent le royaulme de France. Et sy  
jura le roy angloys que toutez les villez et citez qu’il avoit  
conquisez ou royaulme de France qu’il les larroit quic-  
tement au roy de France. Et tous les aultrez seigneurs  
jurerent et promisrent au roy de France sur le saint  
sacrement que jamais ilz ne luy feroyent guerre, ne  
jamais ilz ne seroyent en ayde ne resconfort au conte de  
Flandrez ne au roy d’Angleterre. Et ainsy eulx et tous  
les aultrez furent delivrez et s’en alerent chascun en sa  
terre moult joyeusement. Mais depuis, en y eut d’aulcuns  
qui se parjurerent et rompirent leurs sermens.

Comme Phelipez le Long, qui estoit filleul au roy de  
France, requist au roy son parrin qu’il luy voulsist don-  
ner Ferrand le conte de Flandrez

Phelippez, le roy de France, aprés (fol. 47) qu’il eust  
ainsy delivré ses prisonniers sans rençon payer et qu’il  
eut fait decoller le roy de Portingal et Regnault le conte  
de Boulongne et qu’il eut fait tenir prisonnier Ferrand le  
conte de Flandrez qui fut frere au roy de Portingal, le  
roy avoit ung filleul qui se nommoit Phelipez le Long,  
qui fut amé du roy de France car il estoit moult noble  
chevalier et estoit conte de Senlis. Le quel avoit servy le  
roy[[303]](#footnote-303) [[304]](#footnote-304) plus de .XV. ans et estoit cousin a Ferrand conte de  
Flandrez. Le quel Phelippez le Long fut moult dolent  
que Ferrand fuF ainsy vilainement emprisonné. Le quel  
se jecta a genoulx devant son parrain le roy Phelippez et  
luy dist: « Sire, pour Dieu, je suis vostre filleul et vostre  
homme et sy vous ay servy[[305]](#footnote-305) plus de .XV. ans passez, et  
m’avez promis a faire moult de biens et pour ce je vous  
supplye qu’il vous plaíse a moy donner ung seul don s’il  
retourner dans leurs contrées. Mais avant cela, iî leur fit  
jurer de ne jamais plus faire la guerre au royaume de  
France de toute leur vie. Le roi d’Angleterre jura par  
ailleurs au roi de France de pleinement lui céder les villes  
et les cités qu’il avait conquises dans le royaume de  
France. Tous les autres seigneurs lui jurèrent et promi-  
rent, sur le saint sacrement, de ne jamais plus lui faire la  
guerre et de ne jamais porter assistance ou secours ni au  
comte de Flandre ni au roi d’Angleterre. Ils furent ainsi  
délivrés, eux et tous les autres, et repartirent tous dans  
leur pays, remplis de joie. Mais depuis, certains se parju-  
rèrent et rompirent leur serment.

Comment Philippe le Long, le filleul du roi de France,  
demanda à son parrain le roi de bien vouloir lui remettre  
Ferrand, le comte de Fiandre

Philippe, le roi de France, fit ainsi délivrer ses prison-  
niers sans leur infliger de rançon, fit décapiter le roi du  
Portugal et Renaud le comte de Boulogne puis maintenir  
en prison Ferrand, le comte de Flandre et frère du roi  
de Portugal. Or le roi avait un filleul nommé Philippe le  
Long, qu’il appréciait car il était un chevalier rempli de  
noblesse, en outre comte de Senlis. II avait été au service  
du roi plus de quinze ans et étaít par ailleurs cousin du  
comte de Flandre Ferrand. Ce Philippe le Long fut fort  
affecté de voir Ferrand emprisonné d’une manière aussi  
humiliante. 11 se jeta à genoux devant son parrain le roi  
Philippe et lui dit : « Sire, par Dieu, je suis votre filleul  
et votre vassal et vous ai servi plus de quinze ans entiers.  
Vous m’avez promis de me combler de biens, aussi je  
vous supplie de bien vouloir m’accorder, en ma qualité  
vous vient a gré, ou nom de filloulaige. » Lors le roy le  
fist lever en piez et luy dist qu’il demanda tel don qu’il  
vouldroit et il l’avroit s’il estoit raisonnable. « Parrain, ce  
dist Phelipez le Long, je vous demande Ferrand le conte  
de Flandrez et qu’il soit quictement delivré de vostre pri-  
son aìnsy que vous avez delivrez les aultrez prisonniers,  
et vous serés de luy servy et honnouré et pour ce qu’il  
est mon cousin, frere de mon ante[[306]](#footnote-306), je vous supplye qu’il  
vous plaise a le moy donner en santé et en vye. » Adonc  
le roy Phelipez print moult fort a penser et au redresser  
il dist a son filleul qu’il luy amast mieulx a donner  
(fol. 47v°) ,VC. mars d’or que il luy eust demandé Fer-  
rand, pour ce qu’il s’estoit vers luy faulsement parjuré.  
Mais toutesfois il luy accorda, par ytel convenant que  
Phelipez le Long l’en emmeneroit en Portingal et que  
Ferrand en fut roy s’il vouloyt et que jamais de Flandrez  
il n’en tíendroit plain pié.

Comme Phelippez le Long s’en ala au Goullet sur Sene  
querir Ferrand le conte de Flandrez qui illec estoit pri-  
sonnier

Phelippez le Long, filleul du roy de France, respondit  
au roy : « Sire, a vostre plaisir, mais plaise vous m’en  
donner vos lettres, seelleez de vos seaulx »; que le roy  
luy octroya. Lors Phelipez prinst congié de son parrain  
le roy et s’en partit du palais, et partit acompaigné de  
cent chevaliers que escuiers et s’en vint en Normendye  
a la tour du Goullet sur Sene, au pres de Vernon, ou le  
roy de France avoit fait emprisonner Ferrand le conte de  
Flandrez. Et ala Phelipez le Long a la tour du Goullet  
par ung petit bastel[[307]](#footnote-307) car aultrement il n’y pouoit aler. Et  
presenta Phelipes le Long au chastellain[[308]](#footnote-308) les lettrez du  
de filleul et si vous en êtes d’accord, un seul don. » Le  
roi le fit alors relever et l’invita à demander le don qu’il  
voudrait : s’il était raisonnable, il l’aurait. « Parrain, dit  
Philippe le Long, je vous demande Ferrand, le comte de  
Flandre. Qu’il recouvre, comme les autres prisonniers  
que vous avez libérés, une pleine liberté et il vous servira  
avec tous les honneurs. II est mon cousin, le frère de ma  
tante ; c’est pourquoi je vous supplie de bien vouloir me  
le donner vivant et en bonne santé.» Le roi Philippe se  
mit alors à réfléchir intensément; en se redressant, il dit  
à son filleul qu’il aurait préféré lui donner cinq cents  
marcs d’or plutôt que de se voir demander Ferrand, qui  
s’était traîtreusement parjuré envers lui. II lui accorda  
malgré tout ce qu’il demandait, à la condition que Phi-  
lippe le Long emmène Ferrand au Portugal et qu’il en  
devienne le roi s’il le voulait mais ne gouverne plus  
jamais la moindre parcelle du comté de Flandre.

Comment Philippe le Long partit au Goulet-sur-Seine  
chercher Ferrand, le comte de Flandre, qui y était empri-  
sonné

Philippe le Long, filleul du roi de France, répondit au  
roi : «Sire, comme il vous plaira, mais daignez me  
remettre une lettre, scellée de vos sceaux. » Le roi le lui  
octroya. Philippe prit alors congé de son parrain le roi et  
quitta le palais, accompagné de cent hommes, chevaliers  
aussi bien qu’écuyers ; il parvint en Normandie, à la tour  
du Goulet-sur-Seine \ près de Vernon, où le roi de  
France avait fait emprisonner Ferrand, comte de  
Flandre. Philippe le Long se rendit à la tour du Goulet  
en empruntant un petit bateau, seul moyen de s’y rendre.  
II présenta au châtelain la lettre du roì de France. Le [[309]](#footnote-309)  
roy de France, qui moult l’onnoura et luy bailla les clefz  
de la prison ou estoit Ferrand. Et tantost Phelipez le  
Long entra en la prison ou estoit le conte (fol. 48) Fer-  
rand et dist a Ferrand : « Beaulx cousin, je viens a vous  
ceans parler secretement, et ay tant fait au roy de France  
que vous serez hors de prison et le m’a accordé par tel  
convenant que jamais du pays de Flandrez vous n’en  
tiendrez plain pié ne aussy jamais vous ne demourerés  
au paŷs de France[[310]](#footnote-310) mais vous en porrez aler en Portingal  
et vous en faire roy sy vous en vient talent, car le roy a  
fait decoller vostre frere. » Et compta Phelipez le Long  
toute la grant desconfiture que les enfans du roy avoient  
faictez sur le roy d’Angleterre et sur les aultrez seigneurs  
qui cuidoyent destruyre le royaume de France.

Comme Ferrand le conte de Fiandrez, qui encore estoit  
au Goullet sur Sene prisonnier, menassa le roy

Ferrand de Portingal fut moult courroucé quant i.1  
entendit ce[[311]](#footnote-311) et demanda a son cousin s’il estoit vray que  
son frere fut mort et que la chose fut ainsy advenue.  
«Par Dieu, dit Phelipez le Long, c’est toute verité.  
— Cousin, se dist Ferrand, je voy bien que vous me  
amez, et se je vis longuement, vous y aurez pourfit[[312]](#footnote-312) [[313]](#footnote-313).  
Mais, par celuy Dieu qui en croix fut penez, se je puis  
jamais retourner en Portingal ainçoys qu’il soit ung anAacomply ne passé, je feray tant par mon pourchas[[314]](#footnote-314) que  
le roy de France sera tué et tous ses enfans, ne jamais ne  
sera (fol. 48v°) deporté, et serés roy de France pour le  
bien que vous me voulés. — Cousin, ce dist Phelipez le  
Long, vous me voulés grant honneur. » Mais en son  
cueur, il s’effroya moult que son parrain le roy de France

châtelain le reçut avec de grands honneurs et lui livra  
les clés de la prison où se trouvait Ferrand. Sans tarder,  
Philippe le Long entra dans la geôle du comte Ferrand,  
auquel il dit: « Mon cher cousin, je viens ici vous parler  
en secret. J’ai réussi à obtenir du roi de France qu’il vous  
libère de prison. II me l’a accordé à condition que jamais  
plus vous ne déteniez la moindre parcelle du comté de  
Flandre et ne restiez pas en France; mais vous pourrez  
retoUrner au Portugal et en devenir le roi si vous le sou-  
haitez, car le roi a fait décapiter votre frère. » Philippe  
le Long raconta alors la grande défaite que les enfants  
du roi avaient infligée au roi d’Angleterre et aux autres  
seigneurs qui croyaient anéantir le royaume de France.

Comment Ferrand, le comte de Flandre, touiours captif  
au Goulet-sur-Seine, menaça le roi [[315]](#footnote-315)  
fut ainsy par Ferrand menacé et ses enfans a mort, Lors  
dist au conte Ferrant : « Sire, vous me attandrez[[316]](#footnote-316) ycy et  
iray querir mes hommez qui sont demourez de la oultre  
la riviere de Sene et puis je vous conduiray par tout ou  
vous vouldrez. — Ha ! A ! Sire, pour Dieu, veulliés vous  
hastier[[317]](#footnote-317)! » Tantost Phelipez le Long tira a ly l’uys du  
guichet de la prison et ferma le verroel et rendit les clefs  
au chastellain du Goullet et luy dist que a[[318]](#footnote-318) personne  
nulle quelconquez il ne rendist Ferrand, mais le gardast  
bíen et tenist sa prison fermee.

Comme Phelipez le Long passa Sene et lessa la le conte  
de Flandrez au Goullet sur Sene et rendit au roy le don  
qu’il luy avoit fait de Ferrand

Adonc Phelippez le Long passa Sene et s’en retourna  
devers le roy a Paris et luy dist : « Monseigneur, je vous  
rens ,VC. mercis du don que vous me feistez naguerez du  
conte Ferrand de Flandrez mon cousin et dont tous les  
temps de ma vye je vous serviray, mais, sire, je vous rens  
le don que vous m’avez donné et vous diray pour quoi:  
car il s’est vanté devant moy en la prison que sy s’en  
peult estre retourné en Portingal qu’avant que fut ung  
an acomply que vous et vos enfans seriés par luy occis[[319]](#footnote-319)et me feroit roy de France (fol. 49) couronné. Mais ja  
Dieu ne plaise, sire, que je pense sur vous aulcune faul-  
et les enfants de celui-ci. II dit alors au comte Ferrand :  
« Seigneur, attendez-moi ici pendant que je vais chercher  
mes hommes qui sont restés sur Fautre rive de la Seine.  
Je vous conduirai ensuite partout où vous le voudrez.

— Ha ! Seigneur, pour Dieu, veuillez vous hâter ![[320]](#footnote-320) »  
Philippe le Long tira rapidement à lui la porte de la pri-  
son, ferma le verrou et rendit les clés au châtelain du  
Goulet, en lui demandant de ne livrer Ferrand à per-  
sonne, à aucun titre, mais au contraire de bien ie surveil-  
ler et de maintenir sa geôle fermée.

Comment Philippe ie Long traversa la Seine, laissant le  
comte de Flandre au Goulet-sur-Seine et rendit au roi le  
don de Ferrand qu’il lui avait fait

Philippe le Long retraversa alors ia Seine et retourna  
auprès du roi à Paris, auquel il dit : « Monseigneur, je  
vous remercie cinq cents fois du don que vous m’avez fait  
récemment en m’offrant mon cousin le comte Ferrand de  
Flandre et serai toute ma vie à votre service. Pour autant,  
sire, je vous rends le don que vous m’avez accordé et  
vous en donnerai la raison : Ferrand s’est vanté devant  
moi, dans sa prison, que s’il pouvait retourner au Portu-  
gal, il lui faudrait moins d’un an pour vous tuer, vos  
enfants et vous, et me faire couronner roi de France.  
Mais qu’à Dieu ne plaise jamais, sire, que je puisse imagi-  
ner une quelconque déloyauté contre vous ! Je préfére-

Baudouin de Flandre

218

seté ! J’ameroye mieulx qu’il fust encorez aulx fourchez  
que vous fussiez par íuy deshonnourez ! — Par saint  
Denis, dist le roy, vous me semblés preudomme et en  
retour de ce don, je vous donne la conté de Noyon ainsy  
que vous la tiendrez de moy.» Et luy en donna ses let-  
trez, seelleez de ses seaulx. Et apréz que Phelipez le  
Long eust remercyé le roy son parrain de ce don, il s’en  
partist et s’en ala a Noyon et en prinst les feaultez et les  
hommaigez. Et Ie roy Phelipez de France demoura a  
Paris et tantost apréz envoya querir ses princes pour  
venir devers luy, ses princez, contez et barons de sa terre  
et leurs fist assavoir qu’il vouloit faire jugement de Fer-  
rand le conte de Flandrez qu’il tenoit prisonnier.

Quant ilz furent tous venus et assemblez, ilz eurent  
moult grant desir de savoir de quelle mort le roy feroit  
morir Ferrand, car il estoit merveilleusement hays de  
pluseurs grans seigneurs et aultrez gens de la court du  
roy. Et au mandement est vray que Phelipez le Long,  
conte de Noyon et filleul du roy estoit venu. Et luy  
commanda le roy qu’il alast querir Ferrand, qui encorez  
estoit au Goullet sur Sene et qu’il le luy admenast devant  
lui a Paris pour faire jugement de ce qu’il avoit mesprins  
vers lui. Lors se achemina Phelippe le Long, fûleul du  
roy, et lui bailla le roy bien . VIIC. hommes armez, .IHC.  
arbalestriers et septante archiers ets’en alla au Goullet sur  
Seine[[321]](#footnote-321). En ce tempz fut moult grant nouvelle que le  
conte de Flandrez seroit jugié, et y vint moult de gens,  
de grans et de petis, mesmement les pastoureaulx des  
champz y[[322]](#footnote-322) vindrent et lesserent leurs brebis, car Ferrand  
estoit haŷs de toutez gens pour ce que tant de foys il  
avoit fait mal au roy de France. Et quant Phelippez le  
Long (fol. 49v°) fut venu au Goullet sur Sene, luy et sa  
compaignye, il mist hors de prison le conte de Flandrez  
et le fist monter sur ung moult beau destrier qui fut

rais le voir sur le gibet plutôt que de le voir vous  
déshonorer ! — Par saint Denis ! dit le roi, vous me sem-  
blez digne de respect et, en échange de ce don, je vous  
accorde le comté de Noyon; c’est de moi que vous le  
tiendrez. » Et il lui remit une lettre, scellée de ses sceaux.  
Philíppe le Long remercia son parrain de ce don, puis  
partit pour Noyon, où il reçut les hommages et serments  
de fidélité. Le roi Philippe de France lui, demeura à Paris  
et fit convoquer sans attendre ses princes, les comtes et  
barons de son royaume ; il les informa de son souhait de  
procéder au jugement de Ferrand, le comte de Flandre  
qu’il tenait prisonnier.

Une fois ceux-ci tous venus et rassemblés, leur plus  
grand désir fut de savoir de quelle mort le roi ferait mou-  
rir Ferrand : plusieurs grands seigneurs et autres  
membres de la cour du roi éprouvaient en effet pour lui  
une haine inimaginable. Philippe le Long, comte de  
Noyon et filleul du roi, s’était lui aussi rendu à la convo-  
cation du roi. Le roi lui donna l’ordre d’aller chercher  
Ferrand, qui se trouvait toujours au Goulet-sur-Seine, et  
de l’amener devant lui à Paris pour qu’il y soit jugé de  
ses fautes envers lui. Philippe le Long, le filleul du roi,  
se mit alors en route pour le Goulet-sur-Seine, accom-  
pagné de sept cents hommes en armes, de trois cents  
arbalétriers et soixante-dix archers, fournis par le roi.  
Pendant ce temps, la nouvelle se répandit vite que Fer-  
rand allait être jugé et on vit affluer quantités de gens,  
importants ou non et même de petits bergers, qui quittè-  
rent leur campagne en abandonnant leurs brebis. Fer-  
rand en effet était haï de tous à cause des maux qu’il  
avait infligés à maintes reprises au roi de France. En  
arrivant au Goulet-sur-Seine avec sa compagnie, Phi-  
lippe le Long délivra le comte de Flandre de sa prison et  
le fit monter sur un magnifique cheval, fort noblement  
moult noblement paré et cuida bien Ferrand qu’il le  
menast a son pays de Portingal. Mais il fust mené droite-  
ment a Paris. Et quant il fust a l’entrée, il fust moult  
convoyé, comme par mocquerye, car maint bourgoys et  
maintes bourgoisez, et le clergié de Paris, et damez et  
damoisellez et aussy pucellez alerent encontre luy, et ilz  
menerent pluseurs menestriers1 jouans a tous leurs instru-  
mens, qui cryoient[[323]](#footnote-323) haultement: « Bien soit venu Ferrand  
le preux et le hardy, qui sera roy de France couronné,  
sacré et benist. » Et luy disoient par mocquerye : « Sire  
roy, mettez paix ou paŷs, et entrez en la ville ou vostre  
grant ost et benniere ! » Mais il en eust telle ire que a bien  
peu qu’il ne enraga tout vif. 11 fust tout droit mené ou grant  
palais de Paris devant le roy de France.

Comme Phelippez le roy de France fist emprisonner Fer-  
rand ou chastel du Louvre et le fist mettre en une chappe  
de plom a Paris

Et QUANT Ie roy le vist, le sang luy mua et araisonna  
Ferrand et luy dist: « On voit clerement que tu t’ez par-  
juré et ay le cueur moult doulent de ce que vers moy as[[324]](#footnote-324)ouvré sy faulsement. Car, quant tu vins premierement  
devers moy, tu me (fol. 50) servis tresbien a ton commen-  
cement. Et je te mariay moult haultement a ìa contesse  
de Flandres et euz[[325]](#footnote-325) le tenement de .XIIII. contés, et me  
promis et juras par ta loyaulté[[326]](#footnote-326) que jamais contre moy  
ne contre mon royaume tu ne ferois ne porterois guerre.  
Et tu voys bien que tu t’es parjuré : car tu me vouloys  
faulsement murtrir et mes enfens. Mais, au plaisir de  
Dieu, la chose est aultrement alee, car je te tiens en ma  
prison. Mais je te conjure que tu me dyez verité : se tu  
me tenois aussy bien prisonnier comme je te tiens en ma  
équipé : Ferrand fut persuadé qu’il l’escortait jusqu’à son  
pays, le Portugal. Or il fut conduit tout droit à Paris.  
Arrivé aux portes de la ville, il fut escorté par une grande  
foule, qui se moquait de lui; nombre de bourgeois et  
bourgeoises, le clergé de Paris, des dames et demoiselles  
mais aussì de simples jeunes filles allaient à sa rencontre,  
accompagnés de plusieurs musiciens qui jouaient de tous  
leurs instruménts et criaient d’une voix forte : « Bienve-  
nue au preux et hardi Ferrand, qui sera couronné, sacré  
et béni roi de France ! » Et ils ajoutaient, par dérision :  
« Sire, notre roi, apportez la paix au pays et entrez dans  
la vìlle avec votre grande armée et votre bannière ! »  
Ferrand en éprouva une telle rage qu’il faillit perdre la  
raison. II fut directement conduit au grand palais de  
Paris, devant le roi de France.

Comment ie roi de France Philippe fit emprisonner Fer-  
rand au château du Louvre et le fit enfermer dans une  
chape de plomb à Paris

Lorsque le roi le vit, son sang ne fit qu’un tour ; il apos-  
tropha Ferrand, auquel il dit: « II est clair et évident que  
tu t’es parjuré et j’ai le coeur bien lourd que tu aies agi  
avec tant de traîtrise à mon égard. En effet, lorsque tu  
t’es présenté devant moi pour la première fois, tu m’as  
très bien servi au début. Je t’ai permis un mariage presti-  
gieux avec la comtesse de Flandre et tu as reçu la posses-  
sion de quatorze comtés ; c’est alors que tu m’as promis  
et juré sur ta foi que jamais tu ne déclencherais ni  
conduirais une guerre contre mon royaume ou moi. Tu  
vois donc bien que tu t’es parjuré puisque tu voulais, par  
traîtrise, m’assassiner ainsi que mes enfants. Mais Dieu  
a voulu que les choses se passent autrement et tu te  
retrouves mon prisonnier. Je t’en conjure, dis-moi la  
vérité : si tu me tenais prisonnier dans ton pays de  
Flandre comme je te tiens prisonnìer dans ma prìson à

Baudouìn de Flandre

222

prison a Paris en ton pays de Flandrez, que feroís tu de  
moy ? Je te prye que tu ne m’en cellez rien. »

Quant Ferrand entendit la parolle du roy, il se prinst  
follement a soubzrire, et respondit au roy aigrement :  
« Sire, par mon serment, je vous en diray verité. Par  
celuy Seigneur qui fist le firmament, et par tout son  
pouoir et par le saint sacrement, se je vous tenoye aussy  
bien que vous me tenez, vous ne seriez rachapté pour  
tout l’or du monde, que vous ne fussiez pendu ou la teste  
couppee. » Et quant le roy entendit l’oultrage de Fer-  
rand, il s’esmerveilla moult comment il ousoit ainsy par-  
ler a luy et se remembra le roy que jadis il avoit eu  
compaignye charnelle a la mere Ferrand et que depuis  
elle luy avoit mandé que Ferrand estoit son filz de droit  
engendrement, et pensa le roy moult longuement, et dist  
a luy mesmez qu’il ne le pouoit croire et que sy fust son  
filz, nature ne luy peust endurer qu’il luy portast guerre  
ne ennuy. Non pour tant dist (fol. 50v°) le roy : « Nature  
ne se desment point quant a luy, car il est tel que estre  
doit. » Et le regarda le roy en pensant moult longuement  
et luy respondit assez attrampement: « Par ma foy, dist  
le roy, Ferrand, tu me hais mortellement, qui me voulois  
ainsy vilainement faire mourir. Mais je te vouldroye tenir  
plus raisonnablement, et te garderay[[327]](#footnote-327) se je puis que  
jamais tu ne me greveras, ne moy ne mon royaulme. Et  
te bailleray ung ytel vestement que, se tu pouois vivre  
cent ans, tu ne l’empireras pas du gros[[328]](#footnote-328) d’un denier d’ar-

gent. »

Et fut Ferrand remené au Louvre et fist tantost le roy ?  
faire une chappe de plom de dix piez de lonc et autant  
de large, et estoit toute ronde et fust par dedens moult  
fort planchee de boys et couverte de platinez de fer et  
par dessus estoit de plom espez3 et estoit grant hideur a

Paris, que ferais-tu de moi ? Je te prie de ne m’en rien  
cacher. »

Quand Ferrand entendit les mots du roi, il fut pris d’un  
sourire déraisonnable et lui répondit avec aigreur :  
« Sire, je fais le serment de vous dire la vérité. Au nom  
du Seigneur qui fit le firmament, de sa toute-puissance et  
du saint sacrement, si je vous tenais comme vous me tenez  
aujourd’hui, pour tout l’or du monde vous ne seriez pas  
épargné : je vous ferais pendre ou couper la tête. » En  
entendant les paroles outrageantes de Ferrand, le roi se  
demanda avec stupéfaction comment il osait lui parler  
ainsi; il se souvint d’avoir jadis eu commerce charnel  
avec la mère de Ferrand, qui depuis, lui avait fait savoir  
qu’il était son fils naturel. Le roi demeura très longtemps  
pensif, se disant intérieurement qu’il ne pouvait le croire  
et que si vraiment il avait été son fils, la Nature n’aurait  
pu tolérer qu’il lui fasse la guerre ou lui cause des tour-  
ments. Le roi dit malgré tout : « La Nature, en ce qui le  
concerne, ne se dément pas, car il est tel qu’il doit être. »  
Toujours en proie à de profondes réflexions, le roi le fixa  
du regard et lui répondit avec un grand calme : « Par ma  
foi, Ferrand, tu me hais mortellement, pour avoir voulu  
me faire mourir d’une manière aussi ignoble ! Mais je  
souhaite pour ma part te contraindre à plus de raison;  
je vaís, si possible, te garder de manière à ce que tu ne  
me nuises plus jamais, ni à moi ni à mon royaume et je  
vais t’offrir un vêtement dans lequel, dusses-tu vivre cent  
ans, tu ne parviendras pas à faire un trou de la taille d’un  
denier d’argent. »

Ferrand fut alors reconduit au Louvre[[329]](#footnote-329) et le roi fit aussi-  
tôt fabriquer une chape de plomb de dix pieds de long  
et de même largeur. Elle était toute ronde et doublée  
à l’intérieur de solides planches de bois, recouvertes de  
plaques de métal; sa surface externe était faite d’un  
la regarder. Et fut Ferrand bouté dedens et ne peussent  
.IIC. hommez mouvoyr' celle chappe. Et fuî ycelle  
chappe fermee de clefz faictez diversement, que le roy  
gardoyt[[330]](#footnote-330). Et bailla le roy Ferrand a garder a quatre hom-  
mez, et luy fut baillié lit et linge moult richement, table  
et treteaulx[[331]](#footnote-331) et tout ce qui appartient et sy eust dedens  
la chappe de plom une chambre aisee[[332]](#footnote-332) pour chier subtil-  
lement. Et quant le roy Phelipez de France eust ainsy  
fait emprisonner Ferrand, il envoya querir Fevesque de  
Paris et luy fist apporter les sainctez reliquez, et atoucha  
le roy aulx sainteí reliquez et jura Dieu et sur ie saint  
baptesme et sur le saint sa(fol. 51)crement que tant  
comme il seroit roy de France, pour or ne pour argent,  
ne pour chose qu’il advenist ne pour priere ne pour  
menace ne pour force de guerre que Ferrand n’ystroit de  
la chappe ou il estoit mis. Et quant Ferrand entendist le  
serment du roy il eust moult grand paour et se repentoit  
moult fort de ce qu’il avoit faict mais c’estoit trop tard;  
et cuidoit bien mourir la dedens, mais de puis il en yssit.

Comment le bugre d’Avignon, qui estoit parent a Fer-  
rand le conte de Flandrez, entreprinst guerre contre le  
roy de France

En ce [[333]](#footnote-333) TEMPS que Ferrand eust esté ainsy emprisonné  
et que le bugre d’Avignon s’en fust retourné[[334]](#footnote-334), le quel  
estoit oncle de Ferrand et fut en son paŷs retourné, au  
quel bugre le roy avoit donné congié et delivré de prison,  
iî ouyt les nouvellez comme le roy avoit fait mettre Fer-  
rand en la chappe de plom. Le bugre d’Avignon jura

plomb épais : elle était effrayante à regarder. Ferrand fut  
jeté à Pintéríeur. Deux cents hommes ne seraient pas  
parvenus à déplacer cette chape. Elle fut fermée de clés  
toutes différentes, gardées par le roi, qui chargea quatre  
hommes de surveiller Ferrand. Ce dernier reçut un lit et  
du linge de grande qualité, une table et des tréteaux et  
tout ce qu’il lui fallait; il y avait même dans la chape de  
plomb un lieu d’aisance pour se soulager discrètement.  
Quand le roi Philippe de France eut ainsi fait emprison-  
ner Ferrand, il envoya chercher Pévêque de Paris et lui  
fit apporter les saintes reliques ; le roi mit alors la main  
sur les saintes reliques et jura à Dieu sur ie saint baptême  
et le saint sacrement que tant qu’il serait roi de France,  
Ferrand ne sortirait pas de la chape où il se trouvait,  
fût-ce pour or, pour argent ou au nom d’un événement  
quelconque, en dépit de toutes les prières, menaces ou  
contraintes de guerre. Lorsque Ferrand entendit le roi  
prêter ce serment, il fut rempli de peur et d’un très vif  
repentir de ce qu’ii avait fait mais il était trop tard et il  
pensait bien mourir dans sa chape, mais par la suite, il  
en sortit.

(ionìment le bougre d’Avignon, qui était parent de Fer-  
rand, le comte de Flandre, entra en guerre contre le roi  
cìe France

À Pépoque où Ferrand était ainsi emprisonné, le bougre  
d'Avignon, oncle de Ferrand, était retourné dans son  
pays. conformément à la permission que lui avait accor-  
dc-e le roi en le délivrant de prison. II fut informé de la  
manièi'e dont le roi avait fait enfermer Ferrand dans la  
chape de plomb. Le bougre d’Avignon jura à Dieu qu’il

Baudouin de Flandre

226

Dieu que de son serment qu’il avoit fait il ne luy en cha-  
loit et qu’il s’en vengeroit a tout son pouoir, et mettroit  
sa terre en feu et en charbon[[335]](#footnote-335). Et assembla tantost ses  
gens, de puis le mont[[336]](#footnote-336) de Mongieu jusques a Besançon  
et furent bien ,LXM. quant il furent assemblez. Et entre-  
rent en la terre du roy jusquez (fol. 51v°) au pont Saint  
Esperit et ardirent et destruyrent tout le paŷs. Et a i’en-  
contre alerent le conte de Monbrison et le daulphin de  
Vienne, qui leurs deffendirent le pas ou grant nombre  
de gens. Et tantost envoyerent querir le roy Phelipez cle  
France pour venir secourir sa terre. Et quant le roy  
entendist les nouveiles que le bugre d’Avignon luy des-  
truioit ainsy sa terre et qu’il s’estoit ainsy parjuré vers  
luy, il se seigna moult de foys et dist: « Dieu de paradis,  
se j’eusse fait mourir cest traitre, je n’eusse pas mainte-  
nant ceste paine ! » Lors Phelipez le roy de France  
assembia ses gens et ses bataillez et tant qu’iiz furent  
bien ,CM. et lessa le gouvernement du royaulme a ses  
quatre filz. Et leur commanda qu’ilz prenissent bien  
garde de Ferrand. Le roy Phelipez de France partit de  
Paris et passa Gastinois et Bourgongne et s’en ala a Lyon  
sur le Rosne et puis s’en ala a Vienne, et de Vienne s’en  
ala au pont Saint Esperit, ou il trouva le daulphin de  
Vienne a grant force de gens; et le bugre d’Avignon  
estoit de l’aultre part du pont, qui estoit moult courroucé  
qu’il ne pouoit passer. Et fut en l’an de grace mil .IIC. et  
.XVI. que Ie noble roy de France et son ost passerent au  
pont Saint Esperit, au moys de septembre. Les arbales-  
triers passerent tous devant, cryant « Mont3 Joye saint  
Denis ! » et a l’encontre d’eulx ilz trouverent le bugre  
d’Avignon et illec eust ung moult dur assault, qui dura  
moult Ionguement et y eut maint home mort. Mais les  
François, par leurs forcez, conquesterent le passage du  
pont et convint que le bugre d’Avignon s’en fouyst en  
Avignon. Et y eut de ses gens maint mors et fuians car

3. Moult Joye. Notre correc-

ne se soucíait plus du serment qu’il avait fait et qu’il se  
vengerait de tout son pouvoìr et réduirait les terres du  
roi en feu et en cendres. 11 rassembla sans tarder ses  
hommes, depuis le Grand-Saint-Bernard jusqu’à Besan-  
çon et une fois rassemblés, ils se retrouvèrent bien  
soixante mille. Ils pénétrèrent sur les terres du roi jus-  
qu’à Pont-Saint-Esprit, brûlèrent et dévastèrent tout le  
pays. Le comte de Montbrison et le dauphin de Vienne  
marchèrent contre eux et les empêchèrent, avec un grand  
nombre d’hommes, de progresser. Ils envoyèrent cher-  
cher sans tarder le roi Philippe de France pour qu’il  
vienne au secours de sa terre. Lorsque le roi sut que le  
bougre d’Avignon détruisait sa terre et s’était parjuré de  
la sorte, il fit de nombreux signes de croix et s’exclama •.  
« Dieu du paradis ! Si j’avais fait mourir ce traître, je  
n’aurais pas maintenant tous ces ennuis ! » Le roi Phi-  
lippe de France fit alors rassembler ses hommes et ses  
corps d’armée, qui s’élevèrent jusqu’à cent mille combat-  
íants, et confia le gouvernement du royaume à ses quatre  
i'iis. II leur donna l’ordre de bien prendre garde à Fer-  
rand. Le roi Philippe de France quitta alors Paris, tra-  
■ rsa le Gâtinais et la Bourgogne, se dirigea vers Lyon,  
sur le Rhône, puis vers Vienne, et de Vienne se rendit à  
!■ nt-Saint-Esprit, où il trouva le dauphin de Vienne  
e.scorté d’une troupe imposante. Le bougre d’Avignon se  
trouvait de l’autre côté du pont, fort contrarié de ne pou-  
voir le traverser. Ce fut en l’an de grâce mille deux cent  
seize que le noble roi de France et son armée passèrent  
le poní Saint-Esprit, au mois de septembre. Les arbalé-  
idîrs passèrent les premiers, en criant « Montjoie, saint  
Denis ! » et trouvèrent face à eux le bougre d’Avignon.  
II y eut là un assaut fort rude, qui dura très longtemps et  
causa la mort de nombreux hommes. Mais les Français,  
grâce à leurs troupes, conquirent le passage du pont et le  
bougre d’Avignon fut contraint de s’enfuir en Avignon.  
Nombre de ses hommes furent tués ou mis en fuite car

Guillaume des Barrez et Guillaume de Montigny en mis-  
rent moult a mort. Et tantost le roy et ses gens s’en ale-  
rent (fol. 52) devant a Avignon et assigerent le bugre  
d’Avignon et fist tantost dressier dix engins qui abasti-  
rent mainte maison dedens Avignon, dont les gens de la  
ville furent moult esmerveilliez. Et jura ie roy de France  
que jamais d’illec ne partiroit tant qu’il eust prise la ville  
et le bugre dedens et en faire tout a sa volenté.

Comment Haulte Feulle, conte d’Auvergne, cuida trahir  
le roy Phelippez de France

Et AVEUCQUEZ le roy estoit Henry de Haulte Feulie,  
qui escouta la parolle du roy et estoit yceluy Henry filz  
de Jehan de la Haulte Feulle, par qui le conte Baudoin,  
conte de Flandrez, fut trahy en Jherusalem, et estoit cou-  
sin germain du bugre d’Avignon, qui fut moult dolant de  
la menace du roy et dist au roy : « Sire, entendez a moy !  
S’il vous plaist a moy croire, je vous conseilleray bien.

* Sire, ce dist Henry, je me suis advisé que ceste ville  
  est moult forte et qu’elle ne sera ja prise s’elle n’est affa-  
  mee. Et s’elle est bien garnye, vous y demourrez long  
  tempz et le bugre est fier et fort et tant comme il puisse  
  durer il ne se rendra. Mais, sire, se je vous osoye dire,  
  vous n’estez pas bien advisé et ne sçavez bonnement  
  pour quoy il s’est vers vous rebeilez et sy s’en pourroit  
  excuser et pour ce que je suis son cousin j’auroye grant  
  joye qu’il fust accordé a vous, mais que vous ne fussiez  
  de ryen marry a moy. Sy vous prye et requier que me  
  (fol. 52v°) donnés congié que je aille sçavoir sa vou-  
  lenté. » Le roy dist: « II me plaist; or y alés tantost. Mais  
  gardés bien que vous n’asseurés dex riens le bugre qu’il  
  ne viengne devers nous faire toute nostre voulenté.
* Sire, ce dist le traitre[[337]](#footnote-337), tost ainsy sera fait comme vous  
  avez commandé. » Tout seul sans compaignye s’en entra

Ì-ÉI

Guillaume des Barres et Guillaume de Montigny en tuè-  
rent en quantité. Sans attendre, le roi et ses gens se ren-  
dirent devant Avignon et y assiégèrent le bougre ; le roi  
fit rapidement dresser dix engins de guerre, qui abatti-  
rent plusieurs maisons d’Avignon, au grand effroi des  
gens de la vìlle. Le roi de France jura qu’il ne quitterait  
jamais les lieux avant d’avoir pris la ville et capturé le  
bougre qui s’y trouvait pour en faire toute sa volonté.

Comment Hautefeuille, comte d’Auvergne, imagina tra-  
hir le roi Philippe de France

Auprès du roi se trouvait Henri de Hautefeuille, qui  
entendit ses paroles. II était le fils de Jean de Haute-  
feuille, celui qui, à Jérusalem, avait trahi le comte Bau-  
douin de Flandre et était par ailleurs cousin germain du  
bougre d’Avignon. II fut fort contrarié de la parole  
menaçante du roi, auquel il dit : « Sire, écoutez-moi! Si  
vous voulez bien me faire confiance, je vous donnerai un  
bon conseil. Sire, poursuivit Henri, je me suis rendu  
compte que cette ville est très bien fortifiée et qu’à moins  
d'être affamée, elle ne sera jamais prise. Si elle est bien  
pourvue, vous y resterez longtemps. Le bougre est fier  
et vigoureux et, aussi longtemps qu’il pourra résister, il  
ne se rendra pas. Mais, sire, si je puis me permettre, vous  
n’êtes pas bien renseigné et ne savez pas vraiment pour-  
quoi il s’est rebellé contre vous ni s’il pourrait s’en justi-  
fier. En tant que son cousin, je serais fort heureux de le  
v ir réconcilié avec vous, mais à la condition que vous  
i' \_■ m’en portiez nullement grief. C’est pourquoi je solli-  
cite de votre grâce la permission d’aller connaître ses  
intentions. » Le roi répondit : « J’y consens ; partez sans  
íarder mais veillez à ne donner aucune assurance au  
bougre avant qu’il ne se présente à nous pour faire notre  
volonté. — Sire, dit le traître, il sera rapidement fait  
selon vos ordres. » Henri de Hautefeuille entra tout seul,

Henry de Haulte Feulle en la ville d’Avignon devers le  
bugre son cousin et parla a luy et luy dist: « Beau cousin,  
vous me congnoissés assés et suis vostre parent. Jehan le  
conte d’Auvergne fut mon pere. Mais je suis moult  
dolant que vous estez en ce peril, car le roy de France a  
juré Dieu et ses sains que jamais le siege ne partira de  
devant Avignon tant qu’il ayt la ville prise et fait de vous  
a sa voulenté et pour ce je suis venu par devers vous  
pour savoir se vous voulez excuser par devers luy. Et  
pour ce, je vous aprendray comment vous vous excuserez  
envers luy. Mais vous me jurerez que la chose sera tenue  
secrete. » Lors luy dist le bugre : « Beau cousìn, seez  
vous ycy empres moy. Je vous doy amer chierement  
quant vous gardés mon prouffit. Et aussy je sçay bien  
que vous estez mon parent. » Henry de Haulte Feulle  
conseilla au bugre d’Avignon et luy dist que sy pouoit  
tenir la ville jusquez a Pasquez que la force de l’iver en  
feroit retourner le roy et tout son ost, et que aultrement  
ne le sçavoit conseiller sy ce n’estoit par traison, qui aul-  
cune foys a mestier « et je l’ay advisee et vous diray  
comment. Ou cas que dedens le jour des grans Pasquez  
vous ne verrés partir le siege de devant Avignon, envoyez  
au roy ung propre messagier luy requerre (fol. 53) trevez  
jusquez a .XV. jours ou a ung moys, tant que vous puis-  
siés parier a luy pour vous accorder. Et luy dictez que  
vous estez bien doulant qu’il a tel destourbier et luy dic-  
tez que tant de fois vous l’avés fait courroucier et Iuy  
alés cryer mercy devant les barons et luy offrez l’amende  
ainsy qu’il la vouldra jugier. Et luy rendés les clefz de Ia  
ville par convenant qu’il les vous rendra arriere. Et sy  
luy promectez pour mieux I’apaiser que dedens ung  
moys vous rendrez vostre corpz prisonnier a Paris. Et  
nous y ferons bien le roy accorder, car il vous cuidera  
avoir prisonnier et tantost qu’il se vouldra desloger, les  
barons et chevaliers de son ost despartiront et s’en iront  
chascun en son pays et ne demourera advec lui que sa

sans compagnie, dans la ville d’Avignon pour y trouver  
le bougre, son cousin, et lui parla en ces termes : « Mon  
cher cousin, vous me connaissez bien : je suis votre  
parent et le comte Jean d’Auvergne était mon père. Je  
suis très triste de voir le péril que vous encourez car le  
roi de France a juré à Dieu et ses saints qu’il ne lèvera  
jamais le siège de devant Avignon avant d’avoir pris la  
ville et fait de vous ce qu’il veut. C’est ce qui m’a fait  
venir à vous, pour savoir si vous souhaitez vous justifier  
devant lui. A cette fin, je vais vous apprendre comment  
procéder, mais jurez moi que notre entretien demeurera  
secret. » Le bougre lui répondit alors : « Mon cher cou-  
sin, asseyez-vous ici près de moi. II est normal que je  
vous porte une grande affection puisque vous vous sou-  
ciez de mes intérêts. Je sais bien par ailleurs que nous  
sommes parents.» Henri de Hautefeuílle donna au  
bougre d’Avignon le conseil suivant : s’il parvenait à  
faire tenir la ville jusqu’à Pâques, la rigueur de l’hiver  
ferait repartìr le roì avec toute son armée. II ne pouvait  
lui donner d’autre conseil si ce n’est une trahison - mais  
elles sont parfois nécessaires - : « J’y ai réfléchi et vais  
vous dire comment procéder. Au cas où Avignon serait  
toujours assiégée le dimanche de Pâques, envoyez un  
messager compétent au roi, lui demander une trêve de  
quinze jours ou d’un mois qui vous permette de lui parler  
pour trouver un accord. Dites-lui aussi que vous êtes fort  
contrarié de lui avoir causé toutes ces difficultés, d’avoir  
été si souvent sujet de colère pour lui et allez implorer  
son pardon devant les barons, en lui offrant la réparation  
qu’il jugera adéquate. Remettez-lui ensuite les clés de la  
yílle, à condition qu’il vous les rende. Enfin, promettez-  
;íui, pour mieux l’apaiser, de vous constituer prisonnier à  
Paris dans un délai d’un mois. Nous parviendrons à y  
faire consentir le roi, qui pensera vous détenir en capti-  
|Mté et dès qu’il voudra lever le camp, les barons et les  
Shevaliers de son armée repartiront chacun dans leur  
|pays et il ne restera plus auprès de lui que sa garde res-

gentprìvee. Et quant il s’en yra \ je feray espier quel che-  
min il tiendra. Et tantost vous le suyvrés et yrés au  
devant par ung aultre chemin a tout quatre mille hom-  
mez et chevaucherons2 par nuit et par jour nous serons  
mussez es boys et ainsy porrez vous prendre le roy qui  
de riens ne se guettera. Êt aurés en vostre dangier tous  
les plus haultz barons. Et par ainsy pourra estre Ferrand  
vostre nepveu3 mis hors de la chappe de plom. » Lors le  
bugre d’Avignon tint son conseil de Henry son cousin et  
le remercya moult et luy donna congié de s’en retourner  
devers le roy. Lors s’en vint Henry de Haulte Feulle  
devers le roy et luy dist : « Sire, le bugre d’Avignon est  
moult malostru, car sire, en verité, se je n’eusse esté son  
parent il m’eust fait mourir et m’a dit qu’il ne vous craint  
ne vous ne vostre puissance d’un festu. Et pour Dieu  
sire, gardés4 qu’il ne vous courrouce ». Lors s’en ala le  
conte d’Auvergne (fol. 53v°) en ses tentez et se fist  
desarmer.

Comment le conte d’Auvergne envoya ung messaige  
secretement a Paris dire a Ferrand qu’il feroit tant qu’il  
seroit mis hors de la chappe de plom

Et APRÉS que le conte d’Auvergne se fut fait desarmer,  
il appella .1. varlet qui estoit moult soubtil, qui estoit né5de Flandrez et l’appella privement et luy dist : « Tu sau-  
ras bien aler a Paris, ou le conte Ferrand est en prison  
ou chastel du Louvre. Tu iras devers luy et luy diras de  
par moy qu’il ne soit de riens esbahy, et que le bugre  
d’Avignon et moy avons telle chose bastye dont il sera

1. Passage manquant dans G. Rétabli d’après C et I, avec correctiott  
de gentprince, dans I, en gentprivee. Même erreur dans B. 2. Inter-  
version illogique de jour et nuit dans G, correction d’après B, chevmv  
cherez par nuyt et par jour serez muiciez et C, chevaucheront par nuyé  
et par jour nous serons mussiés. 3. Erreur de G : cousin. CorrectioH'  
d’après C : par ainsin pora estre vostre nepveu Ferrant mys...et F.Í  
4. C, gardés vous qui ne vous coure sus. 5. C, varlet qui estoit mouM;  
subtil et estoit natif.

í

treinte. Dès qu’il partira, je ferai guetter quelle route il  
emprunte. Vous le suivrez alors aussitôt et irez au-devant  
de lui par un autre chemin, avec quatre mille hommes ;  
chevauchant la nuìt et dissimulés le jour dans les bois,  
vous pourrez ainsi capturer le roi, qui ne se doutera de  
rien, et tiendrez captifs les plus hauts barons. De la sorte,  
votre neveu Ferrand pourra être libéré de la chape de  
plomb. » Le bougre d’Avignon fit siens les conseils de  
son cousin Henri et le remercia vivement en le laissant  
repartir vers le roi. Henri de Hautefeuille se présenta  
alors devant le roi et lui dit: « Sire, le bougre d’Avignon  
est un bien triste personnage ! Je vous assure sire, que si  
je n’avais pas été de sa famille, il m’aurait fait mourir !  
II m’a dit qu’il ne vous craint pas, vous et votre puis-  
sance, plus qu’un fétu de paille. Au nom de Dieu, sire,  
veillez à ce qu’il ne vous cause pas de dommages ! » Le  
comte d’Auvergne repartit alors vers ses tentes, où il se  
fit désarmer.

Comment le comte d’Auvergne envoya secrètement un  
messager à Paris dire à Ferrand qu’iì parviendrait à ie  
faire sortir de la chape de plomb

Après s’être fait désarmer, le comte d’Auvergne appela  
un jeune homme fort habile, natif du pays de Flandre,  
auquel il dit en privé : « Je te crois capable d’aller à Paris,  
où le comte Ferrand est prisonnier au château du  
Louvre. Tu te rendras auprès de lui et lui diras de ma  
part de ne pas s’inquiéter car le bougre d’Avignon et moi  
avons élaboré un stratagème qui le fera sortir de prison  
mis hors de prison et le roy Phelipez en sera mort et  
occys. Et luy dis que s’il nous peult aulcunement aider  
qu’il s’en advise et qu’il envoye querir en Flandrez tous  
ses bons amys. Et pour ce qu’il ne peult envoyer lettre  
ne escripre, qu’il te dye tout son secret. » Lors le varlet  
luy promist qu’il feroit tout son plaisir. Le varlet s’en ala  
a Paris et s’en ala droit a la tour du Louvre, ou il fust  
bien congneu et fist acroyre qu’il venoit illec pour querir  
service. Et y fut moult liement receu et sejourna illec .V.  
ou .VI. jours, tant qu’il peust parler a Ferrand. Et fist  
tant qu’il eust place a parler a luy et luy dist en briefz  
mos tout son affaire. Lors devint Ferrand moult pensif  
et dist a luy mesmez : « Vray Dieu de paradis, ceste traï-  
son ne me vuuldroit[[338]](#footnote-338) riens. Et se le roy estoit par eulx  
mort (fol. 54) ou desconfit, il m’en pourroit estre du pis,  
ne ja pour tant n’en seroye delivré. Et sy diroyent les  
gens que ce fait auroit esté basty pour moy, et pour tant  
j’en seroye plus hay de Dieu et du monde. Mais ainsy  
n’ira pas, se Dieu plaist ef[[339]](#footnote-339) se je puis, car je redoubte  
fort la mort du roy de France, pour ce que par moy  
commença la guerre premierement. » Et aussy Ferrand  
pensa moult longuement a sa mere, qui naguerez luy  
avoit mandé que Phelípes le roy de France estoit son  
pere. Et pour ce dist Ferrand que ja a la mort du roy il  
ne se consentiroit et que s’il peust, il luy destourbera \  
Non pour tant il n’en fist aulcun semblant au varlet et le  
renvoya a Henry de Haulte Feulle et luy dist qu’il !e  
recommandast a luy et qu’il pensast de son fait acomplir.  
et que sy ainsy pouoit advenir qu’il le luy guerdonneroit  
bien.

1

I

1

**I**

i

r

1

*ì*

i

I

I

1

1

et dans lequel le roi Philippe perdra la vie. Dis-Iui de  
réfléchir, si possible, à des moyens de nous venir en aide,  
en envoyant chercher en Flandre tous ses amis fidèles.  
Puisqu’il ne peut ni écrire ni envoyer de lettre, dis-lui de  
te confier oralement ses secrets.» Le jeune homme lui  
promit qu’il accomplirait tous ses souhaits. II partit alors  
à Paris et se rendit tout droit à la tour du Louvre, où il  
fut reconnu et fit croire qu’il venait chercher du travail.  
II fut reçu avec joie et y demeura cinq ou six jours, le  
temps de parler à Ferrand. II réussit à trouver une occa-  
sion de lui parler et lui confia en peu de mots ce qui  
l’amenait. Ferrand devint alors très pensif et se dit inté-  
rieurement : « Par le vrai Dieu du paradis ! Cette trahi-  
son ne me vaudrait rien ! Et si le roi était mort ou défait  
par leurs soins, mon sort pourrait s’aggraver sans que  
j’en soie délivré pour autant. Les gens m’accuseraient  
d’être l’auteur du complot et j’en serais encore plus haï  
de Dieu et des hommes. S’il plaît à Dieu et autant que  
faire je puisse, les choses ne se dérouleront pas ainsi car,  
pour être à l’origine de la guerre, je redoute fort la mort  
du roi de France. » Ferrand pensa aussi longuement à sa  
mère, qui jadìs lui avait fait savoir que Philippe, le roi de  
France, était son père. Aussi se dit-il que jamais il ne  
consentirait à la mort du roi et que, s’il le pouvait, il y  
ferait obstacle. Pour autant, il ne laissa paraître aucun de  
ses sentiments au jeune homme et le renvoya à Henri de  
'Hautefeuille, en lui demandant de le saluer de sa part :  
qu’il songe à réaliser son projet et si l’entreprise était  
couronnée de succès, il l’en récompenserait bien.

Comme Ferrand, qui estoit en la chappe de plom. envoya  
querir Loys le conte d’Artois, qui estoit filz du roy de  
France, et Luy compta ia traison que Henry de Hauite  
Feulle avoit en pensee de faire au roy

Et APRÉS ce que le varlet s’en fut party, Ferrand appella  
ung de ses privez sergens et luy dist qu’il luy fist venir le  
conte d’Artoys, l’un des filz du roy. Le quel vint devant  
Ferrand et luy demanda qu’il vouloit et qu’il ne luy en  
celast rien (fol. 54v°). Lors luy dist Ferrand : « Par la  
Vierge Marie, je sçay unez merveilleusez nouvellez, dont  
vostre pere sera mort se Dieu n’y met remede et tout  
par traison. Et se tant vous amez le roy que vous ayez le  
cueur de le deffendre et vous me jurez sur les sains que  
se la chose est mise au voir, que je rauray mercy et que  
je rauray aussy ma terre quí m’est appartenant, je vous  
compteray toute la grant traison qui est en pensee de  
faire contre le roy vostre bon pere. Mais je vous jure sur  
Dieu, se vous ne me promettez que vous me serés aidant  
a ma delivrance, ja /our[[340]](#footnote-340) que je soye homme vivant, pour  
mourir cy endroit, vous n’en sçaurez ja riens par moy ! »  
Et quant le conte I’entendist, il s’esmerveilla pour ce  
qu’il ne sçavoit se Ferrand disoit voir ou non, ne a quoy  
il aloit pensant. Non pour tant dist a Ferrand : « Par yce-  
luy Dieu en qui nous sommes creans, se vous pouez  
prouver ce que vous alez disant, je vous feray tantost  
oster de ceste chartre, et sy aurez vostre terre tout a  
vostre plaisir. — Sire, ce dist Ferrand, et je ne demande?  
plus.» Lors Ferrand compta a Loys d’Artoys toute la  
grant traison comme Henry de Haulte Feulle, conte  
d’Auvergne, et le bugre d’Avignon avoyent en pensee?  
de faire morir le roy a douleur a Pasquez ensuivant|  
« Loŷs, ce dist Ferrand, envoyez tantost ung messagier  
par devers vostre pere et que Henry de Haulte Feulle  
soit prins et attrapez et tous ses parens et mis en prison,

Commenf Ferrand, depuis sa chape de plomb, envoya  
chercher Louis, comte d’Artois et fils du roi de Franee,  
et lui raconta la trahison que Henri de Hautefeuille pro-  
ietait contre le roi

Après le départ du jeune homme, Ferrand fit venir un  
de ses proches serviteurs, auquel il demanda de lui ame-  
ner le comte d’Artois, l’un des fils du roi. Ce dernier  
se présenta devant Ferrand et lui demanda ce qu’il vou-  
lait, en le priant de ne lui rien cacher. Ferrand lui dit  
alors : « Par la Vierge Marie, je suis au courant de nou-  
velles inouïes ! Elles peuvent causer la mort de votre  
père si Dieu n’y porte remède, et il s’agit d’une pure  
trahison. Si vous aimez le roi au point d’avoir à coeur de  
le défendre et me jurez sur les saintes reliques qu’en cas  
de complot avéré vous m’accorderez votre grâce et me  
permettrez de recouvrer la terre qui m’appartient, je  
vous raconterai toute la grande trahison qui est en train  
de s’ourdir contre votre bon père le roi. Mais je vous le  
jure devant Dieu, si vous ne me promettez pas de contri-  
buer à ma délivrance, dussé-je mourir ici, je ne révélerai  
rien de tout mon vivant! » En l’entendant, le comte fut  
perplexe ; il ignorait si Ferrand disait la vérité ou non et  
quelles étaient ses pensées. II dit néanmoins à Ferrand :  
« Au nom de ce Dieu en qui nous croyons, si vous pou-  
vez prouver ce que vous êtes en train de dire, je vous  
ferai rapidement libérer de cette chartre et vous retrou-  
yerez votre terre, comme il vous plaira. — Sire, dit Fer-  
rand, je ne demande rien de plus. » Ferrand raconta alors  
à Louis d’Artois l’importante trahison que Henri de  
ìHautefeuille, comte d’Auvergne, et le bougre d’Avignon  
fvaient en tête, à savoir faire mourir le roi de manière  
yiolente lors de la prochaine fête de Pâques. « Louis,  
tajouta Ferrand, envoyez sans tarder un messager auprès  
;|e votre père pour que Henri de Hautefeuille et tous  
pes parents soient arrêtés et mis en prison. II íaut les  
et qu’ilz soyent examinez de ceste traison, et s’il n’en fait  
congnoissance, sy me pandez au gibet. »

(fol. 55)

Comme Loys d’Artoys, filz du roy de France, escripvit a  
son pere en Avignon la traïson que Henry de Haulte  
Feulle vouloit faire

Lors fist tantost envoyer a son pere unez lettrez conte-  
nans la traïson. Et quant le roy les eust veuez, il fist tan-  
tost emprisonner le conte de Haulte Feulle et pluseurs  
aultrez ses parens, qui tantost congneurent la traïson  
ainsy que Ferrand l’avoit devisee. Et tantost qu’ilz eurent  
ainsy congneu la traïson, le roy les fist tantost pendre par  
devant Avignon au gibet. Mais le bugre d’Avignon en  
fust sy effrayé que luy et son pouoyr yssirent hors de la  
ville et coururent sus aulx Françoys. Mais les Françoys  
les rencontrerent tellement que le bugre et ses filz et son  
nepveu et plus de .XX. grans seigneurs furent prins et  
pendus aveuc Henry de Haulte Feulle et ses gens. Mais  
ainçoys qu’ilz confessassent la traïson, ilz furent exami-  
nez bien et diligamment. Et proprement comme Ferrand  
l’avoit dit ilz le[[341]](#footnote-341) confesserent au roy Phelipez de France.  
Et ceulx qui peurent eschapper de l’estour se trayrent en  
la ville d’Avignon. Et leurs tint le roy de France le siege  
moult diversement l’espace d’un moys et a la fin se rendí-  
rent au roy de France a faire sa voulenté. Et les receupt  
le roy a mercy et en receupt le roy les hommaigez et ies  
feaultez et puis s’en retourna en France a moult grant  
joye, luy et son riche barnaige. (fol. 55v°)

soumettre à un interrogatoire concernant cette trahison  
et si Henri ne reconnaît pas les faits, eh bien pendez-moi  
au gibet.»

Comment Louis d’Artois, le fils du roi de France,  
informa par écrit son père en Avignon de la trahison que  
préparait Henri de Hautefeuille

Louis fit alors aussitôt envoyer à son père une lettre qui  
l’informait de la trahison. Après en avoir pris connaìs-  
sance, le roi fit immédiatement emprisonner le comte de  
! iautefeuiile ainsi que plusieurs de ses parents, qui  
reconnurent bien vite la trahison révélée par Ferrand. Et  
aussitôt qu’ils eurent reconnu la trahison, le roi les fit  
pendre sans attendre au gibet, sous les murs d’Avignon.  
Le bougre d’Avignon en fut tellement effrayé qu’il sortit  
dc la ville avec ses troupes et courut attaquer ies Fran-  
çais. Mais ces derniers leur opposèrent une telle résis-  
tance que le bougre, ses fils, son neveu et plus de vingt  
grands seigneurs furent capturés puis pendus avec Henri  
dc, Hautefeuille et ses proches. Avant d’avouer leur tra-  
hison, ils avaient subi un interrogatoire serré et attentif.  
Leur confession, recueillie par le roi, fut exactement  
identique à ce que Ferrand avait raconté, Quant à ceux  
qui purent s’échapper de la mêlée, ils se réfugièrent dans  
la ville d’Avignon et le roi de France leur imposa un  
siège très rigoureux pendant un mois, à la fin duquel ils  
sc rendirent au roi de France sans conditions. Le roi leur  
accorda son pardon et reçut leurs hommages et pro-  
messes de fidélité, puis retourna en France fort joyeux,  
m compagnie de ses nobles barons.

Comment la royne de Portingal, mere de Ferrand, vint a  
Paris et comme elle dist au roy que Ferrand estoit son  
filz et qu’ii en eust pitié

Phelippes, roy de France, demanda sy tost qu’il fut  
venu que Ferrand faisoit et s’il estoit point eschappé et  
l’en luy respondit que non, dont il fut moult asseuré. Et  
le lendemain, il vint a son parlement ainsy comme en ce  
temps les roys de France í’avoyent a coustume[[342]](#footnote-342). Et en  
ce tempz estoit venue dame Beatrix, la royne de Portin-.  
gal, mere de Ferrand le conte de Flandrez, qui s’en vint  
en parlement et salua le roy moult doucement. Et se jetta  
a .II. genoulz a terre devant le roy Phelippez et tantost  
le roy la leva et la fist seoir decouste luy audit parlement.;  
Lors la royne de Portingal, qui avoit le cueur moult !  
dolent de son filz Ferrand, parla au roy par telz mosí  
comme cy apréz pourrés ouyr et luy dist : « Sire, j’ay le-i  
cueur moult doulant que vous tenés mon filz en sy des-i  
troite prison. Et, pour Dieu, sire, vous en mesprenés  
grandement et semble que vostre nature vous desmente, i  
car vous sçavez bien de certain qui est mon fílz Ferrand j  
et qui sont ses parens. Syre, puíssant roy, s’il a mespri% î  
retenez moy a l’amende pour luy car il s’en repent dçj  
bon cueur. Et pour l’amende, je vous donne tout ce quéj  
j’ay en ce monde vaillant. Et s’il est par vous doulcemenlj  
deporté, encores vous (fol. 56) servira il de tout son cueur.  
Par Dieu[[343]](#footnote-343), vous le pouez bien faire ! II ne le vous faulìj  
point dire. Vous savez comment : nature le vous doit  
naturellement apprendre. » Et quant le roy I’entendist, il'  
souspira moult forment[[344]](#footnote-344) de ce que la royne de Portingal  
Pavoit mis en remembrance. Mais luy souvenoit trop des  
malez façons que Ferrant luy avoit faitez et de ce que j  
tant de foys il s’estoit parjuré envers luy. Et respondit a  
la royne et luy dist : « Dame, j’entens bien ce que vous

Comment ia reine du Poríugal, la mère de Ferrand, vint  
à Paris et comment elle dit au roi que Ferrand était son  
fils et qu’il devait avoir pitié de lui

Dès son retour, Philippe, le roi de France, demanda ce  
que devenait Ferrand et s’il ne s’était point échappé et  
on lui répondit que non, ce qui le rassura fort. Le lende-  
main, il se rendit à son parlement, selon la coutume des  
rois de France de cette époque. Entretemps, la reine du  
portugal, dame Béatrix, mère de Ferrand le comte de  
Flandre, était arrivée; elle se rendit au parlement et  
salua le roi avec une grande douceur, puis se jeta les  
deux genoux à terre devant le roi Philippe. Celui-ci la  
releva aussitôt et la fit asseoir à ses côtés, toujours au  
parlement.. La reine du Portugal, que la situation de son  
fils Ferrand faisait énormément souffrir, parla au roi en  
des termes que vous allez maintenant entendre. Elle lui  
dit: « Sire, je suis extrêmement peinée que vous déteniez  
mon fils dans de si rudes conditions. Au nom de Dieu,  
síre, vous commettez une grande erreur et semblez en  
contradiction avec votre nature car vous savez avec certi-  
tude qui est mon fils Ferrand et qui sont ses parents.  
Sire, puissant roi, s’il a commis une faute, détenez-moi à  
sa place en guise de réparation car il s’en repent sincère-  
nient. En guise de réparation financière, je vous cède  
aussi tout ce que je possède en ce bas-monde. Si vous le  
traitez avec indulgence, íl vous servira de tout son coeur.  
\u nom de Dieu, vous êtes parfaitement en mesure de  
le faire ! Point n’est besoin de vous dire comment : le  
sentiment naturel doit suffire à vous l’apprendre.» En  
í'cntendant, le roi poussa un profond soupir, dû aux sou-  
venirs que la reine du Portugal avait réveillés en lui. Mais  
i; se remémorait fort bien ies agissements mauvais de  
Ferrand et ses nombreux parjures envers lui. 11 répondit  
à la reine en ces termes : « Dame, je comprends bien vos

m’avés dít. Mais Ferrand a tant mesprins envers moy que  
encorez ay je jugié sur luy trop doulcement, et ne ìe puis  
delivrer, pour le hault serment que j’en ay fait et vous  
deffens que jamais vous ne m’en paríés plus. »

Quant dame Beatrix entendit la responce du roy, elle  
commença moult tendrement a plourer, et puis s’escria  
moult haultement et dist : « Roy, l’amour est mauvaise  
quí fine mauvaisement1 ! Et vray roy doit tenir son  
convenant, maís on voit tout clerement qu’il n’est mye  
ainsy. » Lors, Loys, filz du roy de France, entendist ia  
parolle de la dame, et ne sçavoit qu’elle devoit signifier[[345]](#footnote-345)et ne l’osa demander a la dame. Mais il luy dist en  
l’oreille : « Dame, alez en vostre hostel[[346]](#footnote-346) [[347]](#footnote-347) sans faire mur-  
murement et je vous enconvenance4 sur Dieu que ainçoys  
qu’il soit deux jours, je le vous rendray delivré, en santé  
et en vye. » Et la convoya Loys, filz du roy, jusquez en  
son hostel, et puis s’en retourna au grant palays royal.

Comment Pheiippe le roy de France delaissa a son fiiz;  
sa couronne et son royaulme

Et QIJANT le roy eust dìsné, Loys son filz parla au rov[[348]](#footnote-348)moult doulcement (fol. 56v°) et luy dist comment Je 6  
conte Ferrand luy avoit dit et revelé6 toute ia traïson à  
que Henry de Haulte Feulle avoit entreprinse a faire. et |  
comme Ferrand avoit le roy garanti de mort, et que pour \  
ceste cause, il avoit promis a Ferrand qu’il le delivreroit f  
de prison. Adonc le roy pensa moult longuement. et ‘  
sceust moult bon gré a Ferrand qu’il avoit ainsy ouvrc et |  
se pensa. bonnement qu’il estoit de son engendrement. :Et dit en souspirant qu’il se repentoit de ce qu’il avoit  
} propos. Mais Ferrand a tellement mal agi vis-à-vis de  
= moi que le sort que je lui ai réservé est encore trop doux.  
; Je ne peux le délivrer, à cause du serment solennel que  
; j’ai prêté et vous défends de jamais m’en reparler. »  
i En entendant la réponse du roi, dame Béatrix se mit à  
i fondre en larmes, puis elle s’écria d’une voix forte :  
ì « Roi, mauvais est l’amour qui se fìnit mal! Un vrai roi  
I doit tenir sa parole mais il est clair qu’il n’en est rien ! »  
I Louis, le fils du roi de France, entendit alors les propos  
I de la dame, mais sans comprendre ce qu’ils signifiaient  
I et n’osa pas le lui demander. II lui dit pourtant à  
f i'oreille : « Dame, retournez dans vos appartements sans  
broncher. Je vous promets, au nom de Dieu, qu’avant  
> deux jours je vous rendrai votre fils libre, vivant et en  
■ bonne santé. » Louis, le fils du roi, l’accompagna alors  
jusqu’à sa demeure, puis s’en retourna au grand palais  
royal.

Comment Philippe, le roi de France, céda à son fils sa  
couronne et son royaume

Quant le roi eut dîné, son fils, Louis, lui parla avec une  
grande douceur. II lui révéla comment le comte Ferrand  
lui avait spontanément dévoilé toute la trahison projetée  
par Henri de Hautefeuille et l’avait ce faisant sauvé de  
la mort, et comment, en conséquence, il avait promis à  
Ferrand la liberté. Le roi se mit alors à réfléchir longue-  
ment; il fut extrêmement reconnaissant à Ferrand  
d’avoir agi de la sorte et convaincu qu’il était bien son  
fils naturel. Au mílieu d’un soupir, il avoua alors se  
repentir d’avoir prononcé à propos de Ferrand un serment

si cruel. Mais son fils Louis lui dit : « Sire, ne regrettez  
rien, car j’aí trouvé un moyen habile de concilier à la fois  
le respect de votre serment et la libération de Ferrand. »  
Le roi défendit alors totalement à son fils d’attirer sur lui  
un quelconque blâme. « Pas le moindre, répondit Louis.  
Monseigneur, allez donc vous asseoir et poursuivez vos  
discussions avec vos pairs. » Lorsqu’il vit son père au  
parlement, en compagnie de ses pairs, le fils du roi vint  
alors s’incliner devant lui et lui dit: « Monseigneur, vous  
le savez clairement, c’est grâce à moi que vous avez  
échappé à la trahison devant les murs d’Avignon. En  
xeconnaissance de ce service, je sollicite, très cher sei-  
gneur et très cher père, un don de votre part qui serve à  
ma promotion et vous supplie de bien vouloir me l’accor-  
der. » Le roi Philippe répondit : « Louis, je me rappelle  
que vous m’avez bien et loyalement servi. Aussi, je vous  
accorde ce don. — J’en prends acte, sire, mais promettez-  
le moí par serment. — Sur ma foi, dit le roi, je vous  
l’accorde, mais à condition que vous ne réclamiez pas le  
eomte Ferrand de Flandre car je ne pourrais vous l’ac-  
corder de manière honorable. — Sire, dit Louis, je ne le  
réciame point mais veuillez entendre ce que je souhaite :  
il y a longtemps que vous êtes roi de France ; vous avez  
porté la couronne de France plus de trente-sept ans, êtes  
maintenant vieux et âgé et avez bien besoin de repos. Je  
demande en guise de don la couronne et le royaume de  
France et que vous acceptiez de m’en faire le don, en  
respectant votre serment. » Lorsque le roi l’eut entendu,  
il demanda à voix haute qu’on luì apporte sa couronne.  
Et lorsqu’il l’eut entre les mains, il demanda à ses pairs  
si le droit permettait qu’il renonce à sa couronne au pro-  
fit de l’un de ses fils et d’en juger selon leur avis. Les  
pairs lui répondirent : « Oui, sire, absolument. » Le roi  
Philippe dit alors à son fils : « Mon fils, si j’avaís été tout  
àfaít sage lorsque vous m’avez requis ce don, j’en aurais

juré sur Ferrand sy cruellement. Lors luy díst Loys son  
filz : « Sire, pensés tout aultrement. Car j’ay trouvé le  
tour par bonne voye comme vostre serment sera sauvé  
et comme Ferrand sera delivré. » Adonc deffendit le roy  
a son filz et luy dìst qu’il ne querist sur soy aulcun  
blasme. « Nennil, dist Loys, mais monseigneur, alés vous  
seoir et tenés parlement aveuc vos pers. » Et lors le fiîz  
du roy, quant il vist son pere en parlement, acompaignié  
de ses pers, il s’enclina tout bas devant le roy et luy dist;

« Monseigneur, vous sçavés tout clerement comme par  
moy vous fustez delivré de la traïson de devant Avignon.  
Et pour ce, mon tres chier seigneur et pere, pour ce ser-  
vice je vous demande ung don pour mon advancement I  
et pour ce vous supplye qu’il vous plaise a le moy don- i  
ner. » Lors respondit le roy Phelipez : « Loys, dist il, je |  
me remembre bien que vous m’avez bien et loyaulment |  
servy et pour ce je vous donne le don. — Voyre, sire, ce l  
dist Loýs, mais vous le promettés par vostre serment.|  
— Par ma foy, dist le roy, je le vous donne ainsy, maisi  
que vous ne demandez Ferrand le conte de Flandrez carl  
honnourablement (fol. 57) je ne le vous pourroye don-l  
ner. — Sire, ce dist Loys, je ne le demande point, maisl  
il vous plaira a ouyr ma volenté. II y a long tempz quel  
vous estez roy de France et que ja avez tenu la couronne j  
de France plus de .XXXVII. ans, et estez vieí et anciesl  
eí avez bien mestíer1 de repos. Je vous demande en doBj  
la couronne et le royaume de France et qu’il vous plaisál  
a moy donner cest don et y garder vostre serment. » £t|  
quant le roy l’entendíst, il dist moult haultement que I’efJ:  
Iuy apportast sa couronne. Et quant il la tint entre se|J  
mains, il demanda a ses pers se par droit il pouoit res|l  
gner sa couronne a l’un de ses filz et qu’ilz en jugeassenff  
a leur esgard. Lesquieulx luy respondirent: « Syre, ouyll  
vraiement.» Et lors, Phelipez le roy dit a son filz ||  
« Beaulx filz, se j’eusse esté bien saige quant vous mf [[349]](#footnote-349)

demandastez le don j’en eusse excepté le royaulme de  
France. Mais l’en voit souvent que le pere vers le filz est  
aveugle. Or prenez la couronne, que je la vous donne. »  
Lors Loŷs s’enclina a ses piez et le roy luy assist la cou-  
ronne sur son chief.

Comme Loys quant son pere luy eust resigné sa cou-  
ronne et son royaulme delivra Ferrand de ia chappe de  
plom

Adonc appella Loŷs les pers et les barons et leurs  
demanda puis que son pere c’estoit a luy demis de la  
couronne de France, s’il en pouoit (fol. 57v°) faire a sa  
guise et du royaulme et de la couronne. Et ilz luy respon-  
dirent qu’il le pouoit faire. Lors il envoya querir Ferrand,  
qui luy fust amené en plain palays. Et quant Ferrand vit  
Loys en estat royal1 il en fut moult effrayé, car il ne  
savoit que signifioit. Lors se agenoulla devant le roy Loŷs  
et luy crya mercys pour Dieu qu’il luy voulsist tenir ce  
qu’il luy avoit promis. « Ferrand, ce dist Loys, je voy bien  
que vous estez de vos meffais repentans et que vous avez  
assez enduré de paine et de tourmens. Et pour ce que  
vous avés monseigneur mon pere respité de mort, je vous  
delivre de prison et sy vous en rens vos terrez tout ce qui|  
en est dela la riviere de l’Escault. — Sire, ce dist Ferrandjf  
je ne demande pas mieulx que ce qui vous plaira a moy  
octroyer. » Et quant Phelipez le roy de France vit comme  
Loys son filz avoit ainsy delivré Ferrand, il luy dist: « II  
appert bien par vostre sentence que vous avés delivié  
Ferrand, et sy luy avés rendu son tenement. Sy gardez  
bien que apréz il ne vous face dolent. — Pere, ce dist  
Loys, je m’en suís acquicté. Or face ce qu’il aura en pen-  
see, car selon ce qu’il fera nous nous conseillerons. » [[350]](#footnote-350)  
excepté le royaume de France. Mais il est fréquent de  
voir un père aveuglé devant son fils. Prenez donc la cou-  
ronne, car je vous la donne. » Louis s’inclina aiors à ses  
pieds et le roi lui mit la couronne sur la tête L

Comment Louis, après que son père lui eut cédé sa cou-  
ronne et son royaume, délivra Ferrand de la chape de  
plomb

Louis fit alors venir pairs et barons et leur demanda si,  
dès lors que son père lui avait cédé la couronne de  
France, il pouvait agir à sa guise dans les affaires du  
royaume et de la couronne. Ils lui répondirent qu’il pou-  
vait le faire. II envoya alors chercher Ferrand, qui iui  
fut amené en plein palais. En voyant Louis sur le trône,  
Ferrand fut au comble de l’inquiétude car ìl ignorait ce  
que cela pouvait signifier. II s’agenouilla alors devant le  
roi Louis et implora sa grâce, pour l’amour de Dieu, et  
qu’il veuille bien respecter la promesse qu’il lui avait  
faite. « Ferrand, dit Louis, je vois bien que vous vous  
repentez de vos méfaits et avez par aílleurs enduré  
nombre de peines et de tourments. Puisque vous avez  
épargné à monseigneur mon père la mort, je vous libère  
de prison et vous rends toutes vos terres au-delà de l’Es-  
caut. — Sire, dit Ferrand, je ne demande rien d’autre  
que ce que vous voudrez bien m’octroyer. » Quand Phi-  
lippe, le roi de France, vit comment son fils Louis avait  
Jélivré Ferrand, il lui dit: « II est manifeste, d’après cette  
sentence, que vous avez délivré Ferrand et lui avez rendu  
son fief. Prenez garde qu’il ne vous le fasse pas ultérieu-  
rement regretter ! — Père, dit Louis, je me suis acquitté  
d'une promesse. Qu’il agisse maintenant comme il l’en-  
tend car selon ce qu’il fera, nous aviserons. » [[351]](#footnote-351)

Comment Ferrand, quand íì fust detivré, se partist de  
Paris

Ferrand le conte de Flandrez, pour la doubte qu’il eust  
du roy Phelípez de France, se partit de Paris tantost droit  
a l’eure de nonne. Et sa mere s’en ala aprés luy, faisant  
moult grant joye (fol. 58). Et avoyent en leur compaignie  
.XX. chevaliers et maint aultre serviteur et prirent leur  
chemin droit a Noyon, ou ilz se herbegerent. Et ia estoit  
Phelipez le Long, conte de Noyon, filleul du roy de  
France et parent de Ferrand, qui festoya moult grande-  
ment le conte de Flandrez et luy demanda comme il yssit  
de la chartre du roy de France et Ferrand luy compta  
comment il avoit esté delivré.

Comme Phelippez le Long, filleul du rov de Francc et  
conte de Noyon, fist mourir Ferrand pour ce qu'il  
menassa le roy

« Mais par Dieu, dist Ferrand, Phelipez, beau cousin,  
j’ay ie cueur moult dolant de ce que le roy de France  
m’a ainsy desconfit et emprisonné sy vilainement! Mais,  
par Dieu de paradis, se je puis vivre jusquez a ung an,  
tel m’a nuyt et grevé que je feray doulant; et feray icile  
guerre que je feray mourir le roy vilainement, et auray  
ma terre entierement, jusquez au pont a[[352]](#footnote-352) Choisy. La raa  
terre se estent, dont ie roy a fait ses dons a vous ei a  
aultruy tout a son talent. » Et quant Phelipez le Long  
entendist l’orgueil de Ferrand, il en fust moult dolcnt;  
et manda tantost le prevost de Noyon et qu’il venist a !uy  
ou tout cent hommez d’armez bien a point pour mettre la  
main a ung homme bien hardiment. Adonc Phelipez le  
Long dist au prevost qu’il mist Ferrand et (fol. 58v°) ses  
gens en arrest, et qu’il mist Ferrand en la grosse tour de  
Noyon. Mais Ferrand se deffendit moult hardimesit et

Çomment Farrand, une fois délivré, quitta Paris

Poussé par la crainte que lui inspirait le roi Philippe de  
France, Ferrand quitta Paris aussitôt, juste à trois heures  
de l’après-midi. Sa mère le suivit, au comble de la joie.  
[ls avaient en leur compagnie une vingtaine de chevaliers  
et plusieurs autres serviteurs et prirent tout droit la route  
de Noyon, où ils se logèrent. Philippe le Long, comte de  
Noyon, s’y trouvait, lui qui était par ailleurs filleul du roi  
de France et parent de Ferrand. II fit grande fête au  
comte de Flandre et lui demanda comment il était sorti  
de la príson du roi de France et Ferrand lui raconta  
comment il avait été délivré.

Comment Philippe le Long, filleul du roi de France et  
comte de Noyon, fit mourir Ferrand qui avait menacé le  
mi

« Mais, au nom de Dieu, dit Ferrand, Philippe, mon cher  
cousin, que j’ai le coeur lourd d’avoir été ainsi vaincu et  
emprisonné de manière infamante ! Par le Dieu du para-  
dis, si je vis encore un an, je ferai souffrir celui qui m’a  
oui et accablé ! Je lui mènerai une telle guerre que le roi  
y trouvera une mort infamante ; quant à moi, je recou-  
vrerai l’intégralité de ma terre, jusqu’au pont de Choisy.  
Ce sont là les vraies limites de ma terre, que le roi vous  
a donnée, à vous et à d’autres, selon son bon plaisir. » À  
í’écoute des propos outranciers de Ferrand, Philippe le  
Long fut extrêmement contrarié et fit aussitôt appel au  
|révôt de Noyon, en lui demandant de venir avec une  
centaine d’hommes en armes compétents, pour s’empa-  
rer avec hardiesse d’un individu. Philippe le Long  
demanda alors au prévôt de mettre Ferrand et ses gens  
aux arrêts et d’installer Ferrand dans la grosse tour de  
Noyon. Mais Ferrand se défendit avec une telle vaillance

:; 250 Baudouin de Flandre

tant qu’ií y eut quatre des sergens tuez1 et aussy fut Fer-

\* rand mouit grandement bleciez et fut.mis en la prison en

la tour. Et Pheiipez le Long donna bon asseurement a la  
mere Ferrand. Et tantost Phelipez le Long manda au roy  
de France par ces lettrez pour quoy et pour quelle cause  
Ferrand avoit2 esté prisonnier arresté. Dont le roy fut  
moult lyé et joyeux. Et tantost, Loŷs, filz du roy Phelipez,  
manda tous ses pers de France et les fist assembier au  
palaiz. Et illecquez estoit Phelipez son pere, qui tant  
estoit doubté3.

; .

Comme Loys remist ia couronne a son pere comme

devant

Lors DIST a son pere ; «Sire, entendés a moy. Le  
royaulme de France me fut par vous donné, et pour ce  
je le' vous demanday affin que Ferrand fut mis hors de la;  
chappe de plon et est vray qu’il s’en aioit en Flandrez et  
estoit delivré. Mais il a esté par sa foulye arresté prison- ;  
nier a Noyon car il s’estoit vanté devant Phelipez le Long  
vostre filleul qu’il greveroit le royauime de France ef  
vous feroit mourir a dueil et a tourment. Et pour cellej  
cause, vostre filleul le faít tenir prisonnier. Et pour ce, je  
vous rens la couronne et le royaulme de France qu'il  
vous a pleu a me donner, car jamais, tanî que vous vivrés.  
roy (fol. 59) ne me ciameray car j’ay fait du royaulme  
ce que j’avoye en pensee. » Le roy Phelipez respondit;  
« Beaulx filz, puis qu’il vous plaist, je prens le royaulme  
a vostre volunté. » Êt reprint des barons toutes les feaul-  
tez. Et en ce tempz estoit le conte Ferrand prisonnier a  
Noyon, qui estoit moult durement navré et le gardoit sa  
mere moult curieusement. Mais tantost, le conte Ferrand  
mourut en la prison et le conte Phelipez le Long en ren-

qu’il tua quatre des hommes du prévôt et reçut de très  
graves blessures, avant d’être emprisonné dans la tour.  
Philippe le Long rassura la mère de Ferrand puis envoya  
sans tarder au roi de France une lettre qui l’informait  
des raisons pour lesquelles Ferrand avait été fait prison-  
nier. Le roi en fut extrêmement satisfait et heureux. Sans  
tarder, Louis, le fils du roi Philippe, convoqua alors tous  
les pairs de France et les fit assembler au palais. Son  
père, Philippe, qui était si redouté, était présent.

Comment Louis restitua à son père la couronne

Louis dit à son père : « Sire, écoutez-moi! C’est vous  
qui m’avez donné le royaume de France ; je vous l’avais  
demandé afin que Ferrand fût libéré de sa chape de  
plomb et de fait, il était libéré et sur la route du retour  
vers la Flandre. Mais il a été arrêté à Noyon à cause de  
sa foíie car il s’est vanté devant votre filleul Philippe le  
Long qu’il accablerait le royaume de France et vous  
ferait mourir dans Ia souffrance et les peines. C’est pour  
ce motif que votre filleul le retient prisonnier. Aussi, je  
vous rends la couronne et le royaume de France que  
vous avez bien voulu me donner car jamais de votre  
vivant je ne me proclamerai roi: j’ai accompli les projets  
que j’avais, grâce au royaume. » Le roi Philippe lui  
répondit: « Cher fils, puisque tel est votre plaisir, je vous  
reprends le royaume. » II reprit alors les promesses de  
ïdélité de tous ses barons. Pendant ce temps, le comte  
Ferrand était prisonnier à Noyon, très grièvement blessé  
et veillé avec grand soin par sa mère. Très vite, il mourut  
sa prison et ie comte Philippe le Long restitua son

dist le corps a la mere et dist « que Dieu fust loué de sa  
mort car jamais il ne guerreroit son parrain le roy de  
France. Mais c’est grant dommaige qu’il n’estoit bien  
entalenté de servir son seigneur le roy de France, il fut ;  
encorez tout vif, et sy fut moult honnouré. Et pou:-'  
que j’estoye son parent, j’en suis moult courroucé. — I’ ■■■  
Dieu, dist sa mere, Ferrand estoit trop fier[[353]](#footnote-353); car, par la ’  
Vierge Marye, Ferrand estoit fil du roy Phelipez de ’i  
France et fut de son corps ou mien engendré. »

De quoy Phelipez le Long fut moult esmerveillié, et fist i  
le corps mettre hors de la chartre et richement embasmcr t  
et a moult noble compaignye le fist porter en Flandrez f  
et le mener par sa mere, qui l’emmena tout droit a Lisle ?  
en Flandrez, ou ilz trouverent Jehanne la contesse, qui ;  
estoit moult durement courroucee pour ce que son mary r  
estoit mort sy vilainement. Et dist la contesse en plou- i  
rant; « Homs de haulte seignourye[[354]](#footnote-354)! J’ay perdu en vous ;  
honneste compaignye ! Par Dieu, celui qui vous a mis a ;  
mort ne vous amoyt mie ! Mais, par Dieu, se je puis. f  
vostre mort sera vengee[[355]](#footnote-355). »

Comment Ferrand fus mis en sepulture

(fol. 59v°)

Ferrand fut enterré dedens une abbaŷe. Et demoura \  
sa femme dame et comtesse de Flandrez et se fist haul- \  
tement servir. Mais ainçoys que l’annee fut du íout j  
acomplye, elle s’en ala en France moult richement acom- I  
paignee et ala devers ie roy, qui la festya moult riche- ì  
ment et la prya qu’elle voulsist prendre mary, dont elle j  
l’en4 escondit pou. Elle prinst ung homme qui fust de \*  
grant lignee, qui estoit comte de Savoye, qui l’espousa a |

lll

'Ìll®

corps à sa mère, en disant : « Dieu soit loué de sa mort  
car il ne fera jamais plus la guerre à mon parrain, le roi  
de France ! Mais il est bien regrettable qu’il n’ait pas eu  
le réel désir de servir son seigneur le roi de France ; il  
serait aujourd’hui encore en vie et recevrait de grands  
honneurs. En tant que parent, j’en éprouve une grande  
tristesse. — Par Dieu, dit sa mère, Ferrand était d’une  
grande fierté, car, par la Vìerge Marie, il était le fils du roi  
Philippe de France et c’est de lui que j’étais enceinte. »  
Philippe le Long fut stupéfait de ces révélations et fit  
sortir ie corps du cachot; il le fit richement embaumer  
et escorter en Flandre par une très noble compagnie. Sa  
mère conduisait le cortège et le mena tout droit à Lille,  
en Flandre, où ils trouvèrent la comtesse Jeanne, extrê-  
mement afflígée que son mari soit mort dans ces condi-  
tions infamantes. La comtesse dit en pleurant : « Vous  
étiez un grand seigneur ! J’ai perdu avec vous un hono-  
rable compagnon ! Par Dieu, celui qui a causé votre mort  
iie vous aimait pas ! Mais, j’en prends Dieu à témoin, si  
je le peux, votre mort sera vengée. »

Comment Ferrand fut enseveli

Ferrand fut enterré dans une abbaye[[356]](#footnote-356). Son épouse  
demeura suzeraine et comtesse de Flandre et se fit  
noblement servir. Avant la fin de l’année, elle partit en  
France dans un fort riche équipage et se rendit chez le  
roi, qui la reçut en grande pompe et la pria de bien vou-  
loir prendre mari, ce qu’elle n’eut guère de peine à  
accepter. Elle choisit un homme issu d’une haute lignée,  
qui était comte de Savoie et l’épousa à Paris. Ce fut le

Paris; et paya le roy de France ies nopcez. Et puis le  
conte et la contesse s’en alerent a Lile en Flandrez et  
illec le conte receupt les hommaigez, qui moult gracíeu-  
sement maintint la îerre, Et en yceile annee que le conte  
de Savoye espousa la contesse de Flandrez, Phelipez ie  
Conquereur, roy de France, dont cy devant est parlé,  
trespassa de ce siecle et fut enterré a Saint Denis de  
France. Et apréz Loŷs son filz, conte d’Artois, fut benist  
et sacré roy de France. Le quel Louys eust quatre filz  
dont vous orrés les noms : le premier eust nom Loŷs,  
qui fut l’aisné, le second eut nom Robert, qui fust conte  
d’Artoys, le tiers eust nom Phelipez, le quart Charles,  
qui estoit le puis né. Robert s’en ala en la conté d’Artois  
et les troys aultrez demourerent aveuc leur[[357]](#footnote-357) pere. Et fut  
en l’an de grace nostre Seigneur mil .IF.XXI. que Loŷs,  
filz de Phelipez le Conquerant fut couronné a Rains roy[[358]](#footnote-358)de France. Et regna .XV. ans et fut moult redoubté et  
gouverna bien le royaulme de France.

*Comment la contesse de Flandres mourut sur ung* tì;  
*souhzdainem*ent, *dont la succession d’elle vint a Margue-  
rite, quì depuis fut contesse de Flandres*[[359]](#footnote-359)

En ce temps, Ernoul4, conte de Sçavoye, eust espousé  
Jehanne la contesse de Flandrez et estoit moult amé de  
grans et de petis. (fol. 60) Et regna aveuc sa femme  
quatre ans et ou ,V.e an il trespassa; et n’avoit la  
contesse enfant ne fille, et demoura vesve. Et advint ung  
jour que Jehanne la contesse se dormit seule en ung lit;  
car ilz avoient mené joye, elle et Marguerite sa seur, et  
Bouchart d’Auvergne qui amoit par amors la dicte Mar-  
guerite. Et ainsy comme Jehanne la contesse dormoit  
seulle, elíe mourust soudainement sur son lit, dont íl y  
eut grant couroux ou pays de Flandrez. Et aprés la mort  
roi qui paya les noces. Le comte et la comtesse partirent  
alors à Lille, en Flandre, où le comte reçut les homma-  
ges ; il gouverna la terre avec une grande bonté. L’année  
même où le comte de Savoie avait épousé la comtesse  
de Flandre, Philippe le Conquérant, roi de France dont  
on a parlé jusqu’ici, quitta ce monde et fut enterré à  
Saint-Denis, en France. Son fils Louis, comte d’Artois,  
fut alors béni et sacré roi de France. Ce Louis eut quatre  
fils dont vous allez entendre les noms : le premier, l’aîné,  
se nommait Louis, le second, qui fut comte d’Artois,  
Robert, le troisième s’appelait Philippe et le quatrième  
et dernier Charles. Robert partit pour le comté d’Artois  
et les trois autres demeurèrent avec leur père. Ce fut en  
l’an de grâce de Notre Seigneur mille deux cent vingt  
et un[[360]](#footnote-360) que Louis, le fils de Philippe le Conquérant, fut  
couronné roi de France à Reims. II régna quinze ans, fut  
i'ort redouté et gouverna bien le royaume de France.

*Comment la comtesse de Flandre mourut subitement dans  
un lit et comment Marguerite lui succéda et devint  
comtesse de Flandre*

Pendant ce temps, Ernoul, le comte de Savoie[[361]](#footnote-361), qui avait  
épousé Jeanne, la comtesse de Flandre, était très aimé,  
des grands comme des petits. II régna quatre ans avec sa  
femme et, la cinquième année, mourut. La comtesse  
n’avait ni fiis ni fille et demeura veuve. II arriva un jour  
que la comtesse dormait seule dans son lit; elles avaient  
fait la fête, sa sceur Marguerite et elle, avec Bouchard  
d’Auvergne, l’amant de la dite Marguerite. Et alors que  
ía comtesse Jeanne dormait seule, elle mourut subite-  
nent dans son lit, ce qui provoqua une grande tristesse  
au pays de Flandre. Après la mort de la comtesse Jeanne,

I

m

1. Mot omis dans G, rétabli d’après B, I.

de Jehanne la contesse, Marguerite sa seur fut conîesse  
de Flandrez, qui raaintint bien la terre et fut moult  
redoubtee. Et dist un jour a Bouchard d’Auvergne, qui  
estoit son amy, que jamais jour de sa vie il n’auroit sa  
compaignie s’il ne faisoit tant qu’elle fut sa femme  
espousee ne que luy ne ses enfans bastardz ne tien-  
droient jamais plain pié du pays de Flandrez. Et luy dist  
qu’il alast a Romme pour soy faire dispenser ; ou sy non  
elle luy feroit oster l’ame du corps. Lors luy respondit  
Bouchard : «Puis qu’il vous vient a plaisir, je iray a  
Romme. Mais je ne sçay se je porray estre dispensé, car  
je suis diacre, et sy ne me fault que l’ordre de prestn .  
Adonc la dame fut moult esmerveillee, car oncques mais  
eìle n’en avoit rien sceu. Et dist ia dame a Boucai  
« Ne vous doubtés de rien car vous ferés a Romme tout  
vostre plaisir, mais que vous veulliez donner joyaulx,  
et argent; les clercs ne demandent aultre chose. Et je  
vous donneray assés chevance, car je vous donneray dix  
sommiers d’escarlatz et quatre de monnoye pour faire  
les payemens, et ,XM. flourins a faire vos despens. Et  
faitez tant que le pape ayt ung noble present, et aussy  
tous les cardinaulx, et (fol. 60v°) payés les clercs bien  
et courtoisement et ainsy pourrés vous acomplir vosíre  
besongne. » Or partit Boucart l’endemain, a tout .X. che-  
valiers de nom et .XXX. escuiers et aussy il mena aveuc  
luy moult de bons clercs pour le conseillier. Et s’en vint  
a Romme devers le pape en moult noble arroy. Et  
demoura a Romme bien ung an tout entier et donna  
maint beau jouel et maint beau present. Et fist tant qu'il  
parla au pape et luy compta la cause qui l’avoit amcné  
la. Et luy demanda le pape qui ìl estoìt et Boucard luy  
respondit : « Tressaint Pere, je suis filz 1 au conic de f  
Bloys, du paŷs de France. Et ay demouré en Flandrez ï  
aveuc une dame qui fut fille au conte Baudoin d. ' ■  
drez, quí a eu deux beaulx filz de mon engendremení.

—

';M fe

sa soeur Marguerite devint comtesse de Flandre; elle  
gouverna bien la terre et fut fort redoutée. Un jour, elle  
dit à Bouchard d’Auvergne, son ami, qu’il ne I’approche-  
xait plus jamais s’il ne se mettait pas en peine de l’épou-  
ser et que ni lui ni ses enfants bâtards ne détiendraient  
jamais la moindre parcelle du pays de Flandre. Elle lui  
demanda alors de se rendre à Rome pour y recevoir une  
dispense, faute de quoi elle le ferait passer de vie à tré-  
pas. Bouchard lui répondit alors : « Puisque tel est votre  
plaisir, j’irai à Rome. Mais j’ignore si j’obtiendrai la dis-  
pense car je suis diacre et il ne me manque plus que  
î’ordre de la prêtrise. »

La dame fut alors remplíe de stupeur car elle n’en avait  
jamais rien su. Elle dit à Bouchard : « N’ayez aucune  
jnquiétude ; vous obtiendrez à Rome tout ce que vous  
voulez, mais à condition de bien vouloir donner des  
bijoux, de l’or et de l’argent : les clercs ne demandent  
rien d’autre. Je vous donnerai quant à moi tout ce qu’il  
vous faudra en quantité, à savoir dix bêtes de somme  
chargées d’étoffes précieuses et quatre d’argent pour  
effectuer les paiements ainsi que dix mille florins pour  
vos dépenses. Faites en sorte que le pape reçoive un  
noble présent, ainsi que tous les cardinaux, payez large-  
ment et généreusement les clercs et cela vous permettra  
de parvenir à vos fins.» Bouchard partit le lendemain,  
avec dix chevaliers renommés et une trentaine d’écuyers  
et il emmena aussi avec lui nombre de bons clercs pour  
le conseiller. II arriva ainsi à Rome devant le pape en  
somptueux équipage. Bouchard demeura bien un an  
entier à Rome, où il distribua quantité de bijoux et de  
cadeaux luxueux. II parvint enfin à parler au pape,  
auquel il raconta la raison de sa venue. Le pape Jui  
^emanda qui il était et Bouchard lui répondit : « Très  
lâint-Père, je suis le fils du comte de Blois, du pays de  
france. J’ai vécu en Flandre avec une dame, la fille du  
comte Baudouin de Flandre, qui m’a donné deux beaux  
fils. Elle a récemment légitimement hérité du comté de

luy est de naguerez la conté de Flandrez escheue par  
droit heritaige. Et elle me veult prendre a mary affin que  
nos enfans puissent succeder a l’heritaige de leur mere.

Sy vous plaise, Saint Pere, a m’en donner le don et moy  
a ce dispenser. — Et qui le te deffent s’il n’a entre vous  
deux empeschement ? — Tressaint Pere, dit Boucard, je }  
ne vous celeray riens. Vraiement, sire, j’ay esté ordonné  
diacre ; et pour ce on m’a dit qu’il fault que j’aye dis- j  
pence de vous. — Boucard, dist le Saint Pere, vraiement f  
tu ne peuls jamais espouser femme, car tu as desja j  
espousé Sainte Eglise quant tu fus consacré dyacre. Et ;  
pour ce je te deffens que tu n’en parlez plus. » Adonc ; ?  
Boucard eut moult grant couroux au cueur et requist r~  
pape, puis qu’il ne pouoit estre dispensé, qu’il luy pleust j  
a luy dispenser ses deux filz, ou qu’ilz peussent tenir ;  
terre (fol. 61) ou qu’ilz peussent estre prestrez sy leur ;  
venoit a talent. Laquelle chose le pape luy octroya et 1  
dispensa et luy en donna lettre. Et s’en retourna Boucard |  
en Flandrez et trouva que Marguerite s’amye, la contessc ;de Flandrez, estoit grosse d’enfant qu’elle avoit porté ja i  
bien six moys. Et quant Boucard le sceust, il en fut moulí ,  
dolent. Et luy fut dit qu’elle estoit ensainte d’un cheva-  
lier nommé Guillaume de Dompierre.

Boucard s’en ala a Paris pour eschiver a la dame ; car la ?  
dame l’eust acueilly en hayne. Et demoura Boucard a i  
Paris environ ung moys ou maladye le print, dont il mou- I  
rust. Et quant il fust mort, il fut moult plouré de ses iilz  
et de ses hommez. Et prindrent ses filz la saìsine de ses i  
biens et de ses heritaigez car ilz furent dispensez du j-  
pape. Et s’en retournerent en Flandrez aveucquez leur i  
mere, qui leur donna a sa mort deux petitz parisis[[362]](#footnote-362).

|§|t;:

|j||

Flandre et veut que nous nous mariions afin que nos  
enfants puissent à leur tour recevoir l’héritage de leur  
mère. Puisse-t-il ainsi vous plaire, Saint-Père, de m’accor-  
der ce don ainsi qu’une dispense. — Mais qui te le défend  
s’il n’existe entre vous deux aucun empêchement ? — Très  
Saint-Père, je ne vous cacherai rien. Ên vérité, votre sain-  
teté, j’ai été ordonné diacre. C’est pour cette raison que  
l’on m’a dit qu’il me fallait une dispense de votre part[[363]](#footnote-363) [[364]](#footnote-364).  
— Bouchard, dit le Saint-Père, en vérité il t’est impossible  
à tout jamais d’épouser une femme, car tu as déjà, en étant  
consacré diacre, épousé la sainte Égiise. Je te défends  
donc de m’en reparler. » Bouchard ressentit alors un vif et  
profond chagrin et demanda au pape, puisqu’il ne pouvait  
être dispensé lui-même, de bien vouloir dispenser ses deux  
fils, pour qu’ils puissent, si l’envie les en prenait, soit pos-  
séder une terre, soit devenir prêtres. Le pape le lui octroya  
et lui accorda une lettre de dispense à leur intentionz.  
Bouchard retourna alors en Flandre, où il trouva Margue-  
rite, sa maîtresse et la comtesse de Flandre, enceinte d’un  
enfant qu’elle portait depuis déjà bien six mois. Lorsque  
Bouchard l’apprit, il en fut extrêmement affligé. On lui  
raconta qu’elle était enceinte d’un chevalier nommé Guil-  
laume de Dampierre.

Bouchard partit à Paris pour éviter la dame, qui l’aurait  
accueilli avec hostilité. 11 y demeura un mois environ mais  
y attrapa une maladie mortelle. A sa mort, ses fils et ses  
hommes le pleurèrent beaucoup. Ses fils, puisqu’ils  
avaient été dispensés par le pape, prírent possession de ses  
biens et de son héritage, puis retournèrent en Flandre avec  
leur mère, qui leur laissa à sa mort deux petits parisis[[365]](#footnote-365).

Comroe Marguerite ìa contesse de Flandrez espousa  
Guillaume de Dompierre[[366]](#footnote-366)

Et TANTOST elle espousa Guillaume de Dompierre, qui  
fut conte de Flandrez et ne vesquit guerez, car il fut I  
empoisonné[[367]](#footnote-367). Et eut de luy deux filz, dont I’un nommé 1  
estoit Guy, qui fut conte de Flandrez. Et en ce tempz |  
mourut le roy Jehan d’Angleterre[[368]](#footnote-368). Les enfans de la 1  
contesse de Flandrez furent moult richez et moult bi i  
endoctrinez[[369]](#footnote-369) car leur mere tenoit quatre fichez contez : j  
Flandrez, Hainauit, Holìande (fol. 61v°) et Los. Et fut .  
paŷs en paix .XV. ans. Et furent les quatre filz grans et -i  
fournis et porterent les armez et estoyent moult doubtez. --  
Et y avoit trois chevaliers et Baudoin, le quart, estoit .-  
clerc moult bien beneficié et estoit chanoyne de Tournay :  
et de Louvain et estoit doyen de Cambray. Et Jehan, sirn  
frere, fut marié moult richement a la fille du conte dc ,  
Zellande[[370]](#footnote-370). Et les deux enfans Guillaume de Dompierre >  
eurent deux contez. A l’un fut la conté de Guincz et  
l’aultre la conté de Boulongne. Mais Guy, le puis né.  
n’eust poínt de femme et estoit chery et amé. Et luy !  
estoit souvent donné le pris des armez.

1

m

M

1

*Comment Marguerite, la puisnee fille du conte Baudo*vn,  
*qui estoit contesse de Flandres amena ses enfants a* Paris  
*pour leurs partaiges*[[371]](#footnote-371)

Marguerite de Flandrez fust moult belle dame et  
garda bien ses terrez, ses villez et ses gens. Mais les íie  
rez tençoyent souvent l’un a l’aultre. Les plus jeunez

Comment Marguerite, la comtesse de Flandre, épousa  
G uillaume de Dampierre

Sans tarder, Marguerite épousa Guillaume de Dam-  
pierre, qui devint comte de Flandre mais ne vécut guère  
car il fut empoisonné. Elle eut de lui deux fils, dont l’un,  
nommé Guy, fut comte de Flandre. À la même époque,  
le roi Jean d’Angleterre mourut. Les enfants de la  
comtesse de Flandre étaient fort riches et fort instruìts  
car leur mère possédait quatre riches comtés : la Flandre,  
le Hainaut, la Hollande et le comté de Loos. Pendant  
quinze ans, le pays fut en paix. Les quatre fìls étaìent  
grands et forts, portaient les armes et étaient très craints.  
Trois d’entre eux étaient chevaliers et Baudouin, le qua-  
trième, était un clerc doté de bénéfices conséquents, par  
ailleurs chanoine de Tournai et de Louvain et doyen de  
Cambrai. Son frère Jean fit un riche mariage avec la fille  
du comte de Zélande. Les deux enfants de Guillaume de  
Dampierre reçurent deux comtés. L’un eut le comté de  
Guines et l’autre le comté de Boulogne. Guy, le cadet,  
n’avait point d’épouse; il était aimé et chéri et recevait  
souvent des prix en maniant les armes.

*Commenî Marguerìte*, *ftlle cadette du comte Baudouìn et  
comtesse de Flandre amena ses enfants à Paris pour pro-  
céder au partage de l’héritage*

Marguerite de Flandre était une fort belle dame. Elle  
gouverna bien ses terres, ses villes et ses sujets. Mais les  
frères, rivaux, s’affrontaient fréquemment. Les plusjeunes

appelloyent les aisnez bastardz et qu’ilz tiendroyent ja  
plain pié de terrez. La mere entendit souvent leur estrif  
et en fut pluseurs foys marrye, car elle avoit grant paour  
qu’ilz s’entretuassent. Et voua a Dieu qu’elle yroit a  
Paris et illec, par droit jugement, partiroit a ses enfans  
ses terrez.

La dame s’en vint a Paris au roy Loŷs. Et amena ses  
enfans et fut moult richement acompaignie de cent che-  
valiers et .IIF. escuiers. Et vint en plain parlement; mais  
ses enfans ne sçavoyent pour quoy elle estoit venue. Le  
roy Loys la festoya moult honnourablement et la fist  
seoir au couste de luy. Et compta au roy comme ses  
enfans estoyent souvent en discord pour avoir son tene-  
rnent. « Et pour ce, sire, en mon (fol. 62) vivant je les  
veul partir devant vous, voyre, par tel convenant que ja  
jour de ma vye ilz ne tiendront plain pié de l’eritage que  
je leur bailleray.» Et presentement la dame partist[[372]](#footnote-372)Flandrez a son filz aisné, qu’elle avoit eu de Guillaume  
de Dompierre qui avoit esté son mary « et Guy[[373]](#footnote-373) son  
frere qui est le plus jeune aura Zellande et Alos et pour  
ce que Boucard fist dispenser ses deux filz et qu’il en y  
a l’un qui a les ordrez de Saincte Eglise et a troys grossez  
prebendez, il luy peult bien souffire ; et son frere tiendra  
la conté de Haynault». Et quant Baudoin entendit les  
partyez que sa mere avoit ainsy faitez, il dist, pour avan-  
cier son frere Jehan, que puis que le Saint Pere les avoit  
legitimez a terrez tenir, Jehan estoit l’aisné, qui devoìt  
avoir la conté de Flandrez. Mais il fut dit, par sentence  
de parlement, que puis que le Saint Pere n’avoit voulu  
dispenser Boucard d’espouser la mere, qu’ilz ne pour-v

traitaient leurs aînés de bâtards et leur disaient qu’ils ne  
posséderaient jamais la moindre parcelle de terre. Leur  
mère fut souvent témoin de leurs querelles, qui la boule-  
versèrent plus d’une fois car elle avait grand-peur qu’ils  
ne s’entretuent. Aussi promit-elle à Dieu qu’elle se ren-  
drait à París et procéderait là-bas, après un jugement  
équitable, au partage de ses terres à ses enfants.

La dame se rendit à Paris auprès du roi Louis et emmena  
avec elle ses enfants, accompagnée de cent chevaliers et  
trois cents écuyers. Elle se rendit au beau milieu du par-  
lement, mais ses enfants ignoraient pourquoi elle se trou-  
vait là. Le roi Louis l’accueillit avec de très grands  
honneurs et la fit asseoir à côté de lui. Elle raconta au  
roi les fréquentes querelles qui opposaient ses enfants,  
au sujet de la possession de sa terre. « C’est pourquoi,  
dit-elle, sire, je veux procéder au partage de mon vivant,  
devant vous, à la condition expresse qu’ils ne posséde-  
ront pas la plus petite parcelle de la terre que je leur  
octroierai tant que je serai en vie.» La dame attribua  
alors sans attendre la Flandre à son fils aîné, né de son  
mariage avec Guillaume de Dampierre, puis dit : « Son  
frère Guy, qui est le plus jeune, aura la Zélande et Loos.  
Puisque Bouchard a fait dispenser ses deux fils et que  
i’un est entré dans les ordres de la sainte Église, qui le  
dote de trois grosses prébendes, il peut bien s’en conten-  
ter; quant à son frère, il aura le comté du Hainaut1. »  
Lorsque Baudouin entendit le partage auquel sa mère  
venait de procéder, il dit, pour promouvoir son frère  
,L m, que puisque le Saint-Père les avait autorisés à pos-  
scder des terres, Jean, en tant qu’aîné, devait recevoir le  
o >mté de Flandre. Mais il fut déclaré, par une sentence  
du parlement, que puisque le Saint-Père n’avait pas  
voulu accorder à Bouchard une dispense pour épouser  
royent heriter au paŷs de Flandrez, Adonc se prinst Bau-  
doin moult fort a courroucer et dist tout en hault en plain  
parlement en la presence du roy : « Par Dieu, dit Bau-  
doin, je me puis bien vanter que ma dame de mere est  
la plus riche putain que l’en puisse trouver en la chres-  
tienté ! Et puis qu’elle s’y nomme, je l’y puis bien nom-  
mer.» Lors le roy et les barons commencerent fort a  
rire. Et quant la contesse Marguerite eut entendu son  
filz parler elle en fust doulente et courroucee et prinst  
congié du roy et s’en retourna en Flandrez et mena  
aveucquez elle Guy et Guillaume ses filz, qu’elle avoit  
eu de Guillaume de Dompierre. Mais les aultre deux de  
Boucard ne voulurent point (fol. 62v°) aler aveucquez  
elle ; mais alerent demourer en Haynault et firent faire  
et fonder le chastel de Beaumont en Haynault.

*Comment Jehan et Baudoyn firent crier en Tarache uns  
tournay ou plusieurs seigneurs et barons se trouverent*

Jehan et Baudoin estoyent filz de Boucard et furent en  
Haynault moult haultement honnourez. Et firent cryer  
ung tournay en Tarasce. Et y vindrent pluseurs ducz et  
pluseurs contez. Et aussy y alerent le conte de Flandrez  
et Guillaume son frere. Et Jehan le conte de Hainault  
donna a disner a tous les seigneurs qui la estoyent. Et a  
ce disner advint que le conte de Flandrez, qui fut filz de  
Dompierre, mourut d’un advertin qui luy vint en la teste;  
dont la feste fut grandement troublee et se despartit  
ie tournay et s’en ala chascun en son paŷs. Et Guy, le  
frere de Guillaume de Dompierre, ala prendre la sai-  
sine de la conté de Flandrez. Et en ce tempz, le sìre de  
Bethune avoit une belle filie, la plus belle que l’en peut  
trouver entre les aultrez femmez. Et la prinst le conte

leur mère, ses fìls ne pouvaient hériter du pays de Flandre.  
Baudouin entra alors dans une colère noire et dit tout  
haut, en plein parlement et en présence du roi : « Par  
Dieu, je peux bien me vanter d’avoir pour dame et mère  
la plus riche putain que l’on puisse trouver dans la chré-  
tienté ! Puisque c’est le nom qu’elle se donne, je peux  
bien l’appeler ainsi. » Le roi et les barons éclatèrent alors  
de rire. Après avoir entendu parler son fils, la comtesse  
Marguerite éprouva chagrin et colère et prit congé du  
roi. Elle retourna en Flandre, emmenant avec elle ses fils  
Guy et Guillaume, ceux qu’elle avait eus avec Guillaume  
de Dampierre. Mais les deux autres, les fils de Bouchard,  
ne voulurent point la suivre. Ils partirent s’installer dans  
le Hainaut, où ils firent établir et fonder le château de  
Beaumont en Hainaut[[374]](#footnote-374).

*Comment Jean et Baudouin firent annoncer publique-  
ment un tournoì en Thiérache, gui réunit plusieurs sei-  
gneurs et barons*

Jean et Baudouin, les fils de Bouchard, étaient grande-  
ment honorés en Hainaut. ïis firent annoncer publique-  
ment un tournoi en Thiérache. Plusieurs ducs et comtes  
s’y rendirent. Le comte de Flandre et son frère Guil-  
laume furent également du nombre des participants.  
Jean, le comte de Hainaut, offrit un dîner à tous les sei-  
gneurs présents. Or au cours de ce dîner, le comte de  
Flandre, le fils de Dampierre, fut victime d’une subite  
crise d’épilepsie et mourut2, ce qui troubla grandement  
la fête : le tournoi en resta là et chacun retourna dans

.

>on pays. Guy, le frère de Guillaume de Dampierre, alla  
;L prendre possession du comté de Flandre. À cette époque,  
Lle seigneur de Béthune avait une fiile d’une grande  
;, la pius belle que l’on pût voir parmi toutes les

t. Ce château, actuellement en Belgique, releva effectivement de  
sudouin d’Avesnes, le fils de Bouchard, puis de son fils Jean  
vesnes. 2. Guillaume de Dampierre mourut en 1251.

Guy tellement a amer qu’il la vouluf tant presser et suy-  
vir qu’il voulut qu’elle fist sa voulenté. Et elle fut saige  
et bien s’en excusa. Et tant advint qu’elle dist a son pere  
que le conte Guy de Flandrez vouloit avoir sa compai-  
gnye oultre sa voulenté, et que, pour Dìeu, il y mist  
remede et que ja homme du monde ne habiteroit a elle  
se elle n’estoit son espouse « Et s’il le me faisoit, il en  
seroit villainement blasmé, et j’en seroye du tout deshon-  
nouree et jamais ce fait ne porroit estre amendé ; car il  
est vostre seigneur, et vous ne pourriés contredire contre  
luy (fol. 63). Et pour ce y seroit bon que vous me menis-  
siez en tel lieu ou je fusse seurement. » Lors luy respon-  
dit son pere bien doulcement et luy dist: « Fille, ne vous  
effrayez point et ne vous mouvez de cest chastel.»  
Adonc le sire de Bethune s’en ala devers Guion le conte  
de Flandrez et luy dist : « Sire, je suis vostre home, et  
tiens de vous Bethune et Pay ja plus de .XXX. ans tenus  
passez et vous ay servy et vos predecesseurs, dont j’ay  
moult amendé et suis moult riche homme, la mercy Dieu,  
le quel ayí mercy des amez des corps qui sont finez ! Et  
pour ce, sire, je vous requíers qu’il vous plaise a moy  
donner ung don. C’est que j’aye congié de vous vendre  
tous mes biens meublez et heritaigez ; car il me convient  
fouyr en extrange pays. Et ne demourroye en ce pays  
ung an acomply pour tout mon heritage. Et c’est pour  
ce, sire, que vous voulez deshonnourer ma fille oultre sa  
voulenté ; dont c’est grant pechié et mal fait. »

*Comment Guy le conte de Flandres espousa la fille au sire  
de Bethune*

Et QUANT Guy l’entendit, il en fut moult effrayé et ne  
luy sceust que respondre et pensa a luy mesmez et luy  
respondit assez courtoisement : « Syre de Bethune, se  
j’ayme vostre fille, Nature le me aprent; car je ne puis 1  
femmes. Le comte Guy en tomba tellement amoureux  
qu’il la suivait, la harcelait et voulait qu’elle cède à ses  
volontés. Ce qu’elle refusa, car elle était sage. Elle dut  
enfin dire à son père que le comte Guy de Flandre voulait  
avoir commerce avec elle contre sa volonté et lui  
demanda, au nom de Dieu, d’y remédier car jamais aucun  
homme au monde n’aurait de relations sexuelles avec elle  
si elle n’était pas son épouse. « S’il me possédaít autre-  
ment, il se couvrirait d’ignominie et je serais, quant à moi,  
complètement déshonorée, de manière irrémédiable : il  
est en effet votre seigneur et vous ne pourriez vous élever  
contre lui. Aussi serait-iíbon que vous me conduisiez dans  
un lieu où je puisse être en sécurité. » Son père lui répon-  
dit alors avec un grand calme : « Ma fille, ne vous effrayez  
pas et ne quittez pas ce château. » Le seigneur de Béthune  
se rendit alors auprès de Guy, le comte de Flandre, et lui  
dit: « Seigneur, je suis votre vassal et c’est de vous que je  
tiens Béthune. Je suis à sa tête depuis plus de trente ans  
et vous ai servi, vos prédécesseurs et vous, pour mon plus  
grand profit, car je suis un homme très riche ; j’enremercie  
Ì'-ieu : puisse-t-il être miséricordieux envers les âmes des  
trépassés ! Cela me conduit, seigneur, à vous prier de bien  
vouloir m’accorder un don. Celui de me permettre de vous  
vendre tous mes biens meubles ainsi que mes propriétés  
foncières car je dois fuir dans un pays étranger. Dussé-je  
perdre tout ce que je possède, je ne demeurerais pas ici  
plus d’un an. Vous voulez en effet, seigneur, déshonorer  
ma fille, contre sa volonté, ce qui seraiî un grand péché et  
unacte mauvais. »

L*omment le comte Guy de Flandre épousa la fûle du sei-  
meur de Béthune*

En l’entendant, Guy fut rempli d’effroi et ne sut que lui  
répondre ; il se mit à réfléchir et lui répondit avec une  
grande courtoisie : « Seigneur de Béthune, si j’aime votre  
fille, c’est la Nature qui m’y incite car je ne peux ôter

oster mon cueur d’elle. Or soyez tout en paix, car je vous f  
jure et prometz, par ma foy et serment, se vous la me î  
voulez octroyer et elle le veult, je la prendray a femme I  
de loyal mariage, veulle ou non ma mere et mes parens. |  
— Sire, dist ie sire de Bethune, je le veul bonnement, et }  
sy sçay bien qu’il plaira a ma fille et aussy aura tout ce •.  
qui me appartient.» Et ainsy fut le mariage ordonné. |  
Mais ia mere du conte en fut moult (fol. 63v°) tourmen- I  
tee, car elle vouloit marier son filz plus haultement. Mais |  
en la fin il convint qu’elle l’endurast. Lors le conte de f  
Flandrez espousa la dame, qui eut ung enfant d’elle quì |  
eut nom Robert, qui vesquit longuement et fut sire de f  
Bethune et fut moult fier et hardy. Et puis eut la dame :  
ung auitre filz qui fut nommé Guillaume Pastenostre,  
pour ce qu’il aloit souvent a l’eglise. Et au tiers an, ia  
dame eut ung aultre filz qui fut nommé Phelipez, qui eut  
moult de hardement et greva mouit ie royaume de  
France. Et en la quarte annee la dame eut ung aultre filz  
nommé Guìllaume, qui fut moult preudons et saige et fut  
seigneur de Mortaigne. Le conte Guy de Flandrez regna  
aveuc sa femme .XV. ans et furent leurs enfans bien  
endoctrinez. Et puis la dame mourut, dont le pays de  
Flandrez fut mouit courroucé. En ce tempz trespassa le  
pere de la dame et le conte Guy de Flandrez print pour  
ses filz toutez ses possessions. Et puis se maria a la seur  
au conte de Lucembourc et en eut trois filz, qui furent  
nommez les enfans de Namur, qui puis greverent le  
royaulme[[375]](#footnote-375) de France en pluseurs manierez.

*Comment Loys, roy de France, mourut et comme son fili  
Loys fut sacré roy de France*

En ce TEMPS que le conte Guy de Flandrez se fust rema- |  
ryé, Loỳs, le roy[[376]](#footnote-376) qui delivra Ferrant de la chappe de \*  
plom mourut. Et donc[[377]](#footnote-377) Loŷs son filz aisné fut roy de }'

mes pensées d’elle. Soyez pleinement rassuré ;je vousjure et  
vous promets, par ma foi et en prêtant serment, de la prendre  
pour femme en mariage légitime, si vous voulez bien me l’oc-  
troyer et si elle-même y consent, quel que soit l’avis de ma  
rrìère et de mes parents. — Seigneur, dit le seigneur de  
Béthune, j’y consens tout à fait et sais bien que ma fille sera  
dans les mêmes dispositions ; elle aura tout ce qui m’appar-  
tient. » Le mariage fut ainsi déddé. Mais ia mère du comte,  
qui voulait pour son fils un mariage plus prestigieux, fut en  
proie à de vifs tourments. II lui fallut à ia fin accepter ia situa-  
tion. Le comte de Flandre épousa alors la dame'. Elle lui  
donna un enfant nommé Robert, qui vécut longuement et  
fut le seigneur de Béthune ; il était rempli de fierté et de har-  
diesse. Puis la dame eut un autre fils, appelé Guillaume Pate-  
nôtre parce qu’il allait souvent à l’église. La troisième année,  
la dame eut encore un fils, nommé Philippe; il était plein  
d’audace et causa de grands maux au royaume de France. La  
quatrième année enfin, la dame eut un demier fils nommé  
Guillaume, un homme rempli de vertus et de sagesse, qui fut  
le seigneur de Mortagne. Le comte Guy de Flandre régna  
quinze ans avec sa femme et leurs enfants reçurent une  
bonne instruction. Ensuìte, la dame mourut, ce qui plongea  
le pays de Flandre dans l’affliction. Son père mourut peu  
après et Ie comte Guy de Flandre prit toutes ses possessions,  
qu’il transmit à ses fils. II épousa par la suite la smur du comte  
de Luxembourg, dont il eut trois fils, nommés les enfants de  
Namur, qui causèrent par la suite de multiples maux au  
royaume de France.

*Çomment le roi de France Louìs mourut et comment son  
fiLs Louis fut sacré roi de France*

A Fépoque du remariage du comte Guy de Flandre mou-  
rut Louis, le roi qui avait délivré Ferrand de la chape de  
plomb. Son fils aîné, Louis, accéda aíors au trône ; on ne 1

France, le plus preudome que l’en peult trouver ; et tant  
qu’il est saint en paradis. II vesquit longuement, et gou-  
verna moult bien le royaume de Frailce. Et espousa une  
dame qui eut nom Jehanne, fille au conte de Provence,  
qui honnoura et ama moult (fol. 64) Saincte Eglise. Et  
fut .X. ans aveucquez elle sans engendrer enfans, dont ilz  
estoyent moult doulans ; car ií n’atoucha oncquez aultre  
femme charnellement, car luy et sa femme s’entra-  
moyent forment. Sy advint une nuyt que le roy se dor-  
moit aveuc sa femme moult doulcement. Sy luy vint une  
advision d’une voix qui luy disoit doulcement qu’il  
assemblast ses hommez et ses gens et alast tantost oultre I  
mer conquerir le Sepulchre ou nom de penitance, pour 1  
avoir sauvement. Et quant il fut esveillié, il pensa moult ]  
longuement a son songe. Mais il ne le dist nullemem a j  
sa femme et ala a son confesseur et luy dist toute son  
advision. Et le confesseur luy dist: « Syre, songez ne soní •  
que vanitez. N’y prenez ja garde. » L’aultre nuyt ensuy- ?  
vant, l’advìsion luy revint comme devant et luy dit la \. \  
que s’ìi n’aloit oultre mer qu’il mourroit soudainement, :■  
dont le roy eut moult grant paour. Et s’en ala a son ì  
confesseur et luy dist de rechief son advision et luy dist \  
le confesseur : « Sire, pour Dieu, ne vous esmayez point! i  
Tout songe n’est que vanité et fantasye.» Dont s'en {  
repaira le roy en son palays, pensant tousjours en son ’  
advision. Et ne peust le jour ne boyre ne menger que f  
bien peu. Et la tierce nuyt, il vint au roy Loys semblabic- í  
ment advision. Et luy dist la voix que s’il n’aloil briei'- \*  
ment oultre mer qu’il mourroit bien tost et sy n’auroii ja j  
enfant de sa[[378]](#footnote-378) femme. Et quant il fut esveillié, il fut en j  
gregneur2 paour que devant. Et voua a Dieu qu’il passe-  
roit la mer sur les Sarrasins. L’endemain au matin, le  
roy Loŷs envoya ung messaige par devers le pape. Et ;  
(fol. 64v°) escripvit le roy saint Loŷs au pape toute son  
pouvait trouver d’homme plus vertueux que luí, à tel  
point qu’il est saint au paradis. II vécut longtemps et gou-  
verna fort bien le royaume de France. II épousa une  
dame nommée Jeanne1, la fille du comte de Provence,  
qui aimait et honorait grandement la sainte Église. II fut  
díx ans avec elle sans engendrer d’enfant, ce qui les rem-  
plissait de tristesse ; jamais il n’eut de commerce charnel  
avec une autre femme car son épouse et lui se vouaient  
un profond amour mutuel. Une nuit, alors que le roi dor-  
iruiit paisiblement avec son épouse, il eut une vision : une  
voix l’enjoignaít avec douceur à rassembler ses hommes  
et ses gens et à partir sans tarder outre-mer, à la  
conquête du Saint-Sépulcre, en guise de pénitence, pour  
obtenir ìe salut. Lorsqu’il fut réveillé, il repensa fort  
iongtemps à ce songe mais n’en toucha mot à sa femme ;  
il se rendit auprès de son confesseur, auquel il raconta  
touíe sa vision. Son confesseur lui dit: « Sire, les songes  
sont vides de sens. N’y prêtez pas attention.» La nuit  
suivante, la vision se manífesta à nouveau, identique, et  
la voix îui dit que, s’il n’allait pas outre-mer, il mourrait  
de mort subite, ce qui remplit le roi de frayeur. II se  
rendit auprès de son confesseur et lui raconta une nou-  
velie fois la vision ; le confesseur lui dit : « Sire, au nom  
de Díeu, ne vous inquìétez point! Tous les songes sont  
vides de sens, ils sont pures illusions. » Le roi retourna  
alors dans son palais, pensant toujours à cette vision. 11  
ne put ce jour-là guère manger ni boire. Et la troisième  
nuit, ic roi Louis eut une vision semblable ; la voix lui dit  
que s’il ne partait pas sans tarder outre-mer, iî mourrait  
subitement et n’aurait par ailleurs jamais d’enfant de sa  
femme. À son réveil, sa peur était plus grande qu’elle  
navait jamais été. Aussi promit-il à Dieu qu’il traverse-  
rait la mer pour se mesurer aux Sarrasins. Le lendemain  
matin, le roi Louis envoya un messager au pape. II lui  
advisiort et luy requist pour Dieu qu’il luy voulsist faire[[379]](#footnote-379)croisee ou pays de France et qu’il vouloit aler oultre mer  
et qu’il meneroit tous ceulx qu’il porroit finer. Mais le  
pape ne se fist que rire de ce[[380]](#footnote-380) songe et dist que ce n’es-  
toit que fantasye. Mais, pour la reverence du roy et pour  
I’exaussement de saincte Eglise, il envoya en France ung  
cardinaí et luy bailla lettrez et bullez. Et ala le roy saint  
Loŷs a l’encontre de luy et luy fist grant honneur et reve-  
rence. Et tantost le roy manda tous ses hommez par tout  
son royaulme et par tout[[381]](#footnote-381) ses amys, deça et dela. Et a  
luy vindrent le roy Charlez de Secille, le conte d’Anjou,  
Robert de Bethune et le roy de Navarre[[382]](#footnote-382), qui grans gens  
amena. Et leur prescha le cardinal et leur dist que qui  
vouldroit prendre la croysee qu’il la prinst et ií seroit  
assoubz de paine et de coulpe ; et seroit l’ame de luy  
sauvee.

*Comment le roy saint Loys et plusieurs aultres grans seì-  
gneurs se croiserent*

Le ROY SAINT Loýs se croisa tout le premier et apréz  
luy se croiserent le roy Charlez de Secille, le roy de  
Navarre, le roy de Mallorguez5, Guy le conte de Fìan-  
drez, Robert de Dompierre son filz et Robert le conte  
d’Artoys. Et quant le roy saint Loys fut garny et envitallé  
moult richement, luy et son ost se mist a chemin et  
emmena aveucquez luy la royne Jehanne de Prouvence  
sa femme et alerent par terre jusquez au port de Marseiile  
ou (fol. 65) ilz trouverent leur navire toute preste et gar-  
nye. Et puis monterent en mer et les seigna et benist le  
cardinal de Romme, qui prinst son chemin par Savoye et  
s’en ala a Romme. Et le roy saint Loys et son barnaige  
s’en alerent cinglant par la haulte mer. Et fut en ce

relata par écrit toute sa vision et lui demanda, au nom  
de Dieu, de bien vouîoir proclamer une croisade au pays  
de France : il voulait se rendre outre-mer et y conduiraìt  
avec lui tous ceux qu’il pourrait trouver. Mais le pape ne  
fit que rire de ce songe et le qualifia de pure illusion.  
[ Néanmoins, parce qu’ii respectait ie roi et voulait glori-  
fier la sainte Égiise, il envoya en France un cardinal,  
auquel il confia une lettre et une bulle. Le roi saint Louis  
alla à sa rencontre et lui manifesta de grands honneurs  
et beaucoup de respect. Sans attendre, il convoqua alors  
tous ses hommes, dans tout son royaume, et tous ses  
amis, où qu’ils se trouvent. Vinrent à lui le roi Charles  
' • de Sicile, comte d’Anjou, Robert de Béthune et ie roi de  
\ Navarre, à la tête de nombreux hommes. Le cardinal se  
ì mit alors à prêcher et leur dit que tous ceux qui souhai-  
j taient se croiser devaient le faire, qu’iis seraient absous  
| dc leurs peines et de leurs fautes et que leur âme serait  
i sauvée.

mC

: Co*mment le roi saint Louis et plusieurs autres grands 'sei-  
meurs se croìsèrent*

I.c roi saint Louis se croisa le tout premier, suivi par  
le roi Charles de Sìcile, le roi de Navarre, le roi de  
Majorque, le comte Guy de Flandre, Robert de Dam-  
} pierre, son fils, et Robert, comte d’Artois. Lorsque le roi  
{ saint Louis fut très bien approvisionné en armes et en  
{ nourriture, il se mit en chemin avec son armée et  
j ernmena avec lui sa femme, ia reine Jeanne de Provence.  
Ii' firent un voyage terrestre jusqu’au port de Marseille,  
i» ils trouvèrent leur navire, tout prêt et équipé. Ils  
prirent alors la mer, après avoir reçu signes de croix et  
flnédictions du cardinal de Rome, qui reprit par la suite  
son chemin pour Rome, en passant par la Savoie. Le roi  
saint Louis et ses nobles barons firent voile en haute

voyage îa noble royne ensainte d’enfant, dont le roy et  
la royne eurent le cueur moult joyeux. Et tant nagerent  
par mer que a la grace de Dieu ilz arriverent au port de  
Damiete, et jecterent les ancrez et se misrent a terre, car  
ilz avoyent grant desìr d’y estre pour le debatement de  
la mer. Et estoient bien cent miìle,1 chrestiens tous gens î  
d’armez bien ordonnez.

Et en ce tempz dedens la ville de Damiete avoit ung j  
sarrasin qui se nommoit Machidonos[[383]](#footnote-383), qui fut né du r ■ -  
de Brandez. Et quant il apparceut les chrestiens qui  
estoyent descendus au port, il en fut moult esmerveillé  
car des gens chrestiens ne se donnoit il aulcune gardc. /  
Et aussy il n’avoit pas ses hommez mandez[[384]](#footnote-384) et sy n’estoit ;  
pas garny pour soy tenir long tempz. Le roy saint Lovs •  
asseigea tantost ía ville, et jura Dieu que jamais il ne :  
partiroit tant qu’il eust[[385]](#footnote-385) prinse la ville ou qu’il fut dedcns  
entré. Mais au cousté de la ville, par devers la portc du  
Fart, la ville ne peust estre assegee pour le divers pays }  
et pour les rochez qui sont celle part.

*Comment le roy saint Loys print la ville de Damiete ■* i

Tantost le roy saint Loŷv fist lever engins qui jettoient fgrossez pierrez dedens (fol. 65v°) la ville, dont les Sarra- j  
sins furent moult esbahis pour ce qu’ilz n’avoyent pas \  
acoustumé telle chose. Et pour ce firent ung conscil ;  
entreux qu’ilz s’enfouyroyent par nuyt ou grant chastel |  
du Fart tout coyment, femmez et enfanz et qu’ilz empor- í  
teroient de leurs biens et de leurs joyaulx ce qu’ilz en \  
pourroyent emporter. Et tout celeement, a la quarte \

lll

mer. Lors du voyage, la noble reine se retrouva enceinte  
d'un enfant[[386]](#footnote-386), ce qui remplit de joie le cceur du roi et de  
)a reine. Ils naviguèrent tant sur la mer que, par la grâce  
cle Dieu, íls parvinrent au port de Damiette, où ils jetè-  
reut l’ancre et débarquèrent; après le ballottement des  
flots. ils avaient grand désir d’être sur la terre ferme. Ils  
étaicnt au moins cent mille chrétiens, tous armés et bien  
en ordre.

Ii y avait à cette époque dans la ville de Damiette un  
sarrasin nommé Macidonos, qui était né dans la région  
de Brindes. En apercevant les chrétiens, qui avaient  
débarqué au port, il fut atterré car il n’avait jamais envi-  
sagc qu’ils puissent constituer une menace. Aussi n’avait-  
ji oas appelé ses hommes et n’avait pas prévu de réserves  
pour tenir longtemps. Le roi saint Louis assiégea la ville  
sans attendre, et jura à Dieu qu’il ne repartirait pas avant  
de i’avoir prise ou d’y être entré. Mais, sur I’une de ses  
íaces, du côté de ìa porte du Far, la ville ne put être  
assicgée, en raison d’une géographie défavorable et des  
roches quí s’y trouvent.

C*omment le roi saint Louis prit la ville de Damiette*

1 c : jì saint Louis fit rapidement construire de lourdes  
machines de guerre, qui catapultaient de grosses pierres  
dans la ville, pour !e plus grand effroi des Sarrasins, qui  
n’étaient pas accoutumés à cette pratique. Ces derniers  
tinrent alors conseil entre eux et décidèrent de s’enfuir  
de nuit, très silencieusemenî, vers le grand château du  
Far:. avec femmes et enfants et en emportant tous les  
bien; et tous les bijoux qu’ils pourraient. Ils sortirent de  
la viíle en grand secret, quatre heures après la tombée  
heure de nuyt, entre la grant mer et le molin de Clerent \*,  
ilz yssirent de la ville et s’en alerent au grant chastei du  
Fart ou il n’a de Damiete que quatre lieuez. Et l’ende-  
main, les gens du conte de Flandrez quilz estoyent logiez  
devant une des portez de Damiete coururent a la porte  
pour les assaillir. Et pour ce qui trouverent la porte et la  
ville ainsy desgaraye et vuidee, ilz cuiderent estre trahis.  
Toutesfois, ilz sceurent tantost I’affaire comme ceulx de  
Damiette s’en estoyent fouys par nuyt au grant chnsid  
du Fart. Lors le roy et son ost entrerent en la ville toui  
a leur voulenté, car ilz ne trouverent personne qui les  
destourbast. Et trouverent la ville moult richement . -  
nye de vins et de tous biens; mais pou y eust de four- ï  
ment. Le roy saint Loys se logea au grant palais de i  
Damiete et Jehanne sa femme, qui estoit grosse d’eníam. ;s  
Et auprez de luy fut logié le roy de Navarre, le rov de  
Maillorguez et celuy de Secille et le conte de Flandrez ci ;  
pluseurs aultrez seígneurs. Et furent en celle cité qr  
jours seulement. Et puis jura Ie roy par le saint sacre- i  
ment qu’il ira aprés eulx mettre le siege devant le grant \  
chastel du Fart. Lors partit le roy a cent mille hommcz. j  
et lessa la royne a Damiete qui estoit (fol. 66) grosse i  
d’enfant et luy laissa grant quantìté de gens a la garder l'  
et luy pria la royne qui luy pleust a retorner tantost f  
devers elle. Le roy et son ost s’en alerent devant le ch.as- {  
tel du Fart. Le quel il assega et jura par Jhesucrist que i  
jamais d’illec ne partiroit tant qu’il eust prins le chastel I  
la ou il tenoit le siege moult fort et moult estroit.

I

J§|j|

**h§8**

1. B, entre la grant mer et le mont de Clernent; C, entre la grant m }  
et le molin ilz issirent.

de la nuit, en passant entre la haute mer et le moulin de  
Clerent, et se rendirent au grand château du Far, qui  
n’était distant de Damiette que de quatre lieues[[387]](#footnote-387). Le len-  
demain, les gens du comte de Flandre, qui étaient ins-  
tallés devant l’une des portes de Damiette, coururent  
vers la porte pour lancer l’attaque. En trouvant la porte  
et la ville désertées et vides, ils pensèrent être trahis.  
Malgré cela, ils furent rapidement informés de la fuite  
nocturne des habitants de Damíette vers le grand châ-  
teau du Far. Le roi Louis et son armée entrèrent alors  
comme ils le voulurent dans la vilJe, car ils ne trouvèrent  
personne pour les en empêcher[[388]](#footnote-388). Ils trouvèrent la ville  
copieusement fournie en vins et en biens de toute sorte  
mais le froment y était rare. Le roi saint Louis prit ses  
logements dans le grand paiais de Damiette, accompagné  
de sa femme Jeanne, qui était enceinte. Auprès de lui  
s’installèrent le roi de Navarre, le roi de Majorque et  
celui de Sicile, le comte de Flandre et plusieurs autres  
seígneurs. Ils restèrent quatre jours seulement dans la  
cité. Le roi jura en effet par la suite, sur le saint sacre-  
rnent, qu’il irait assiéger le grand château du Far. II partit  
avec cent mille hommes et laissa la reine, qui attendait  
m enfant, à Damiette, en maintenant sur place une  
grande quantité de gens pour la garder ; la reine le pria  
Se revenìr auprès d’elle sans tarder. Le roi, avec son  
jgrmée, se rendit devant íe château du Far. II I’assiégea  
et jura par Jésus-Christ qu’il ne quitterait pas les lieux  
'avant d’avoir pris le château, auquel il imposait un siège  
extrêmement rude et rigoureux.

*Comment la royne de France enfanta d’ung enfant gui fut  
nommé Jehan Tristan*

Tantost la noble royne eut le mal d’enfanter, qui luy  
dura quatre jours et trois nuys. En reclamant Dieu et  
Notre Dame et monseigneur saint Jehan Baptiste, elle  
eut ung beau[[389]](#footnote-389) filz qui fut nommé Jehan. Car par avant  
elle avoit dit que ce cestoit ung filz, qui fut nommé Jehan  
et sy c’estoit une fille qu’elle fut nommee Jehanne, et  
qu’elle donnoit l’enfant qu’elle auroit a monseigneur  
saint Jehan Baptiste. Et iceluy Jehan dont Dieu la delivra  
appourta du ventre a sa mere une croix vermeille sur la  
droite espaule en signifiant qu’il estoit venu sur terre par  
la grace de Dieu et qu’il seroit encorez roy. L’evesque  
de Paris le baptisa sur fons et fut nommé Jehan. Mais  
l’une des damez luy donna ung surnom pour ce que a sa  
nativité il avoit tant donné de paine a sa mere; et le  
nomma Jehan Tristan. Et quant il fut baptisé, il fut  
joyeusement appourté a sa mere. Et demanda se l’en Iuy  
avoit mis nom Jehan; et on luy dist que ouy, par son  
commandement. Mais on luy avoit mis ung surnom  
Jehan Tristan, pour la paine qu’il avoit faite a sa mere.  
« Par Dieu, dist la mere, il me plaist bien (fol. 66v°). Ja  
pire ne soit íl que le vaíllant Tristan. Et sy plaist a Dieu,  
je le nourriray de mon let, pour l’amour de son pere.

(• •*mment la reine de France donna naissance à un enfant,  
uui fut nommé Jean Tristan*

|>; ;n vite, la noble reíne fut saisie des douleurs de l’en-  
fantement, qui durèrent quatre jours et trois nuits1. En  
implorant l’aide de Dieu, de Notre Dame et de monsei-  
gneur saint Jean Baptiste, elle eut un beau fils, qui reçut  
[e nom de Jean. Elle avait en effet prévu que, si elle  
doiinait naissance à un fils, il soit nommé Jean et si elle  
avait une fille, elie soit nommée Jeanne, et consacrait  
l’enfant à venir à monseigneur saint Jean Baptiste. Ce  
]ean, dont Dieu la délivra, sortit du ventre de sa mère  
avec une croix vermeille sur l’épaule droite, signe qu’il  
était venu sur terre par la grâce de Dieu et était appelé  
à devenir roi. L’évêque de Paris le baptisa sur les fonts  
baptismaux et il fut nommé Jean. Mais l’une des dames  
lui donna un surnom et ie nomma Jean Tristan à cause  
des peines qu’ii avait données à sa mère pour naître2.  
\: rès son baptême, il fut apporté dans la joie à sa mère.  
Elie demanda si on lui avait donné le nom de Jean et on  
lui dit que oui, conformément à ses ordres, mais qu’on  
lui avait aussi donné un surnom à cause des peines qu’il  
avait causées à sa mère, d’où le nom de Jean Tristan.  
« Par Dieu, dit la mère, ce nom me plaît bien. Puìsse-t-il  
égaler le vaillant Tristan ! S’il plaît à Dieu, je le nourrirai  
de mon propre lait, par amour pour son père. »

1

I

*Comment Jehan Tristan fut desrobé par une esclave et* ■J  
*porté au souldan* ìl

En CE TEMPS avoit en Damiete une esclave espie, quì ]|  
avoit espyé le royaume de France et s’en estoit venuc en J  
Damiete aveucque le roy en sa navire. Et l’avoit le cuu- ]1  
dan Saiadin tramise deça la mer pour espyer la chres- I  
tienté, pour ce que c’estoit la plus saige sarrasine que l’en I  
peust trouver, car il avoit en pensee de venir a Romrne \  
destruire crestiens s’il n’estoit ainsy que le noble rov de I  
France n’eust en voulenté de secourir Romme. Car en f  
celuy temps estoit le roy de France fleur de tout le f  
monde et nul ne s’y prenoit qu’il ne fut desconfit. Et I  
pour ce, le soudan redoubtoit moult le roy de France. f  
L’esclave s’en aloit entre les chrestiens comme pelerine: I  
et disoit que jamais jour qu’elle vesquìt ne cesseroit de f  
requerre autelz et crucefis. Et pour ce, la royne de f  
France luy donnoit voulentiers de ses biens pou-' c,- I  
qu’ele luy devisoit de pluseurs grans royaulmez et le j  
contenement des gens et du pays. Sy advint que une ì  
nuyt, affin que la royne peust mieux repouser, les norri-  
cez emporterent l’enfant en une aulíre chambre et le |  
mirent en ung noble bersel et firent endormir l’eníant. i  
Et quant il fut endormy, ilz tirerent l’uys a eulx et s'en «  
alerent visiter la royne et I’enfant demoura tout seul. j  
L’esclave, qui advisa l’enfant en la chambre tout seui, i  
advisa comme elle pourroit embler l’enfant et que[[390]](#footnote-390) s’clle |  
le pouoit (fol. 67) livrer au soudan, il la pourroit cueullier J  
en moult grant amour. Et tantost prínst l’enfant tout coy- •'  
ment puis yssit de la ville le plus tost qu’elle peult eî  
prinst son chemin vers Turquie et faisoít l’enfant alecter  
aulx femmer qu’elle trouvoit et s’en ala vers Babilonne  
tout le grant chemin. Les nourricez de la royne l’eurent  
celle nuyt servie. Et retourna l’une de cellez en la chamhre  
ou ilz avoient mis I’enfant, mais elle ne le trouva pas o1.

C *'omment Jean Tristan fut dérobé par une esclave et porté*a*u sultan*

\ la même époque se trouvait à Damiette une esclave  
.-spionne. Après s’être livrée à l’espionnage au royaume  
de France, elle était arrivée à Damiette avec le roi, sur  
son navire. C’était le sultan Saladin qui l’avait envoyée  
épier la chrétienté de l’autre côté de la mer, parce qu’elle  
était la Sarrasine la plus intelligente qu’on pût trouver.

]I avait en effet dans l’idée de venir à Rome pour y mas-  
sacrer les chrétiens, mais seulement si le noble roi de  
I rance n’avait pas l’intention de porter secours à Rome.

À cette époque en effet, le roi de France était la fleur  
d’excellence du monde entìer et nul ne s’en prenait à  
lui sans être vaincu. Pour ces raisons, le sultan redoutait  
beaucoup le roi de France. L’esclave se glissait parmi  
Ls chrétiens en se faisant passer pour une pèlerine ; eìle  
affirmait vouloir, jusqu’à la fin de sa vie, prier devant les  
autels et les crucifix. En conséquence, la reine lui faisait ;

volontiers don de ses biens et appréciait qu’elle lui  
décrive plusieurs grands royaumes, les moeurs des habí-  
tants et l’aspect de ieur pays. Une nuit, pour permettre \

à Ia reine de mieux se reposer, les nourrices emportèrent ]

l’enfant dans une autre pièce, l’installèrent dans un beau j

berceau et le firent s’endormir. Lorsqu’il fut endormi, !

ehes tirèrent la porte derrière elles et partirent rendre j

\ isite à la reine, en laissant l’enfant tout seul. En voyant J

fenfant tout seul dans une chambre, l’esclave songea j

qu’elle pourrait le voler et que, si elle parvenait à le I

livrer au sultan, il lui en manifesterait une reconnais- j

sance infinie. Sans faire de bruit, elle prit aussitôt Fen- j

fanî puis sortit de la ville le plus vite qu’elle put et prit |

la direction de la Turquie, en faisant allaiter l’enfant par ]ì

ies femmes qu’elle rencontrait et, au terme d’un grand ] j

vayage, arriva à Babylone. Cette nuit-là, les nourrices  
s'étaient mises au service de la reine. L’une d’elles retourna  
dans la chambre où elles avaient installé l’enfant mais ne

berseul. Et tantost elle appella sa compaigne et luy dit  
en souspirant: « Nostre vye est finee ! Nostre enfant est  
perdu! — Par la Vierge honnouree, non est, dist la  
compaigne. Se Dieu plaist, belle amye, ung des gens de  
ceans par aventure l’a prins par esbatement et fut grant  
foulye a nous de le lessier ainsy seul. » Ellez allerent ça  
et la par tout l’ostel[[391]](#footnote-391), mais nouvellez, ilz n’en peurent  
avoir. Chascun vint et courut a la noise. L’un brayt et  
I’aultre crye. « He, Dieu ! dist la royne, que puisse estre ?  
Je croy que nos gens sont au Fart desconfiz ou les Sarra-  
sins ont ceste place prinse. Se j’ay perdu mon seigneur,  
jamais je ne seray joyeuse. Et aussy je suis moult a  
malaise de mon enfant. Ellas ! Ou sont alez mes gens ?  
Pour quoy m’ont il lessee ainsy seule ? » Lors s’escrya la  
royne haultement et les femmez y vindrent qui luy  
dìrent : « Ellas ! Dame, pour quoy cryés vous ainsy  
Et illec avoit une jeune pucelle mal enseignee et luy  
compta tout le fait comme l’enfant estoit perdu. Lors -v.  
pasma la dame en son lit et quant elîe fut revenue, eile  
s’escrya haultement : «Ha ! ha ! monseigneur saint  
Jehan, rendez moy mon enfant! Rendez moy mon  
enfant qui en baptesme fut nommé vostre nom ! Je le  
vous lesse en garde sous Dieu omnipotent! » Et depuis  
le vist (fol. 67v°) elle, a moult grant joye. Mais oncquej  
son pere ne le vist. Les dames plouroyent en tour la  
royne moult tendrement. Ilz se adviserent que l’esclave  
mauvaise avoit emblé l’enfant celeement[[392]](#footnote-392) mais ílz n’eus-  
sent sceu ou le querre. Et sachez que la royne ne souffrist  
nullement que les nourricez eussent pour ce aulcun mal.  
Et tantost la royne rescript au roy les douloureusez  
nouvelles qui estoient advenuez de leur enfant. Mais le  
ie trouva pas dans son berceau1. Elle appela aussitôt  
l'une de ses compagnes et íui dit en soupirant : « Notre  
vie est finie ! Notre enfant est perdu ! — Par la Vierge  
honorée, répondit la compagne, mais non ! Chère amie,  
s'iï plaît à Dieu, une des personnes de la maison l’a peut-  
êtrc pris pour s’amuser ; nous avons été bien folles de le  
laisser ainsi tout seul. » Elles parcoururent tous les recoins  
de ìa demeure mais ne purent pas obtenir la moindre nou-  
velie. En entendant cette agitation, tous vinrent en cou-  
ranl. Les uns hurlaient, les autres se lamentaient. « Hé !  
Dicu ! s’exclama la reine, que peut-il bien se passer ? Je  
crois que nos hommes ont subi une défaite au Far ou  
bien que les Sarrasins viennent d’entrer dans la place. Si  
j‘ai perdu mon mari, jamais plus je ne pourrai connaître  
la ioie. Mon enfant m’inspire aussi une grande inquié-  
tuds. Hélas ! Où sont partis mes gens ? Pourquoi m’ont-  
ils ainsi laissée seule ? » La reine cria alors très fort et  
Ses femmes arrivèrent, en lui disant : « Hélas, dame !  
Pourquoi criez-vous ainsi ? » Une jeune fille sans éduca-  
tion se trouvait sur les lieux et se mit à raconter sans  
ambages comment l’enfant avait disparu. La dame s’éva-  
nouit alors sur son iit et, lorsqú’elle reprit ses esprits,  
s'ccria d’une voix forte : « Ha ! Ha ! Monseigneur saint  
Jean, rendez-moi mon enfant! Rendez-moi mon enfant,  
qui a reçu à son baptême votre nom ! Je vous confie sa  
garde, sous la toute-puissance de Dieu ! » Elle eut par la  
suite, pour sa plus grande joie, l’occasion de le revoir.  
Mais son père, lui, ne le vit jamais. Autour de la reine,  
les dames pleuraient à chaudes larmes. On se rendit  
compte que la méchante esclave avaìt subrepticement  
volé l’enfant, mais nul ne savait où le chercher. Sachez  
qut' jamais la reine ne permit que les nourrices reçoivent  
le inoindre châtiment. Sans attendre, elle informa le roi  
par écrit du douloureux destin de leur enfant. Mais sur

messaige trouva ““ ““ " t

Baudouin de Flandre  
tellez nouvelìez au chemin qu’il ne

sa route, le messager apprit des nouvelìes telles qu’il ne  
put jamais parler au roi.

peult1 oncquez parler au roy. £

rim *âa',nní chaste*jdu | Çomme*nt le roi saint Louis fut capiuré devant le châíeau*ì duFaretJL*f*uiconduiijmsonmer

Fart et mené\_dedamjes JL— - ,

Tar EN celle propre nuit que Jehan Tristan fut emblé I En effet, la nuit même de I’eníèvement de Jean Tristnn  
íestoyent yssus du chastel du Fard .XIIII. mdle Sarra- \* ^torze mUIe Sarrasms étaient sortis du ch£u X  
sins qui estoyent venus aulx tentez des crestiens et bou- £ et s etaient rendus vers les tentes des chrétiens où ils  
terent le feu partout. Et par vive force fut le roy p & atlumerenî partout des mcendies. Le roi fut capturé par

' du Fart et fut hvre ati J ]a force des armes, ligoté et conduit en nri^ TZZar

Jehan Tristan fut emblé | En effet, la nuit même de I’enlèvement de Jean Tristan,  
Fard XIIH- mille Sarra- | quatorze mille Sarrasins étaient sortìs du châtean Hn Po>

vive force fut le roy pnn,: allutnèreut partout des inc^u^  
lyé et mené en prison ou chastel du Fart et fut livr , ]a force des armes, hgoté et conduit en prison au château  
roy Machidonez[[393]](#footnote-393). Lors dist Machidonez : «Entendesa^ du Far, oud fut hvré au roi Macidonos. Ce dernier dit  
moy roy Loys. Par la foy que vous deves a vostre\_loy, \* alors . « Ecoutez-moi, roi Louis. Par la foi que vous  
vous mJteniés ainsy prisonnier comme je vous tien, que devez a votre rehgion, si vous me íeniez prisonnier  
ferìés vous de moy ? ~ Par ma foy, d.st le roy mo. comme je vous tiens actuellement, que ferieivous de  
ronraiee est tel : se vous ne vouhez croyre en Dieu qw moi . - Par ma foi, répondit le roi Louis, voici mon

erove oster le chief de dessus^ sentimení : si vous refusiez de croire en Dieu qui a été

ÌÎIQ fp-rciic \_ 5 f .

feriés vous de nioy . -

couraige est tel : se vous ne vouliez croyre:en Di<

en crois fut penez3, je vous feroye oster e e ie . ' -f-\* ■ ~ ^iuuc en uieu, qui a été

les espaulez. - Certez, dist Machidonez, tout amsy seri| crucifie, je vous ferais couper la tête. - En vérité dit  
de voïïvous ne adourés nostre Dieu Maho^netn Maadonos, vous subirez exactenrent le même son íi  
Et tantost fist apporter Mahommet et n avoit sy hau| vous ne venerez pas notre Dieu Mahomet. » II fít aussítôt  
homme°en .XIIlï royanmee p“

Mahommet, qui eaoit \* ím °r c«te h°mme aussi Srand 1“

rov[[394]](#footnote-394) de rrance, utmuuju — - , . , \* \_ «s-p ,\*■" - —- ^■‘uuvmut. ivicti5> juouis ie rni dp

Sarrasins eurent finee leur oroison, Machidonez appefcFrance, demeura debout. Lorsque les Sarrasins eurent  
le roy de France et luy dist qu’il relenquist la loy chr^termine leur pnere, Macidonos appela le roi de France et  
tierme et qu’il adoura Mahom, et qu’il le feroit pmt^ conseMa de renier la rehgion chrétierme et d’adorer  
Se « ouen present, je te feray couper la teste - ^homet; tl ferait alors de lui un homme pttissanïïeí  
tainement, dist le roy Loŷs a Machidonez tu peuk 3tteÏÏ ?!"’i,?rSU1V1^Ì1’ -ie te fais dès à présent couper  
de ma char toute ta

sance sur l’ame mais Jhesus cnsi seuiemcuu limíC1 mm cm?s comme tu l’entends mais tu

Sy“e “roi. il **M** dampné cn enfer. Et on D.eu **«** faucn„ pouvoir sur **non** áme. Seul Jésus ChrisTen **“**

I1 qm ne croií Pas en ïui est damné et va en enfer. Je

„ ,, r.:- V Mtirìdonflih

t. I, *sceut.*

I, *Macidonne.  
roy demoura..*

devant l’imaige appourtez et allumez .XXX. siergez Jí etait cette statue, entierement faite d’or fin Trente  
fut le palais plain de tous coustéz de Sarrasms qn ùz Jcierges furent apportés et allumés devant la statue • íe  
jectoyent a genouix devant Mahommet. Mais Loys fpalais se retrouva alors rempli de Sarrasins, qui’se  
rov5de France, demoura tout en estant. Et 4uant l|paient a genoux devant Mahomet. Mais Louis leroí de  
eurent finec leur oroison, Machidonez appefcFrance, demeura debout. Lorsque les Sarrasins «ir.m

crois je n’en donneroye ung denier sy ce n’estoit pour  
l’or dont il y a tant au tour Iuy car il n’a de pouoir neant  
plus qu’a une pierre. »

*Comment Machidonnes commanda que Von copast lg  
teste au roy saint Loys et comme ïl fut mis a rançon*

Et TANTOST Machidonez manda que I’on coupast la  
teste au roy saint Loys. Maís l’admiral de Perse appella  
le soudan et luy dist : « Sire, se ce roy est occys et qu’i  
pourrez vous gaigner ? Les Françoys feront ung auìtre  
roy a leur voulenté. Mais tant que vous tiendrez cestuy  
ci en prison vous les tiendrez en subiection et aurez paixí  
aveuc eulx, veulent ou non, et les ferés retourner en leup  
region et pour cestuy roy vous aurés tant d’or que vousj  
sçaurez demander. — Admiral, dist le soudan, vous dic-  
tez bien. » Lors le soudan appella le roy Loys et luy d  
« Roy françois, veuls tu croyre Mahom[[395]](#footnote-395) ? — Nennil, disi  
le bon roy, pour estre mis en charbon. — Par Mahom.  
dit le soudan, tu (fol. 68v°) es preudomme en ta loy. Je  
ne te veulx point blasmer se tu ne veulz guerpir ton dieu,  
Certainement ainsy seroit il de moy, car j’ameroye  
mieulx mourir et finer de ce siecle que je regnoiasse  
Mahom qui nous doit tous sauver. Mais se tu veulz ainsy  
faire comme je te díray je te lairray aler en vye et ea  
santé. Tu as des prisonniers que tu peulz mouît amer que  
tes hommez ont pris, tu les me feras delivrer et puis tfl  
en feras ton ost oultre mer retoumer et tu demourras  
ycy et je te feray bien garder. Et me promettras que tu  
tiendras ma prison loyaulment, jusquez a ce que tu me;  
feras livrer .IIIC. mille besans de bon poys et de fin or. Eti  
se ainsy le me veulz promettre, je te feray ta vye respilcr.  
— Sarrasin, dit le roy, il me convient que je le te accorde.  
veulle ou non. Mais sur ce, il convient que je parle a mes  
amys[[396]](#footnote-396) mais vous leur octroyez sauf aler et venir. - Pj  
ne donnerais pas un denier pour le Dieu auquel tu crois,  
inaigré tout l’or qui l’entoure, car il n’a pas plus de pou-  
voir qu’une pierre. »

C*qmment Macidonos ordonna que le roi saint Louis soit*déc*apité et comment il fut l’enjeu d’une rançon*

Maeidonos ordonna alors aussitôt que le roi saint Louis  
soil décapité. Mais l’émir de Perse s’adressa au sultan en  
lui disant : « Seigneur, si ce roi est tué, quel profit pour-  
rez-vous en retirer ? Les Français couronneront un autre  
roi, celui qu’ils voudront. Au contraire, tant que vous  
garderez celui-ci prisonnier, vous les tiendrez en sujétíon  
et ìes contraindrez à la paix, qu’ils la veuillent ou non;  
vous les ferez retourner dans leur pays et obtiendrez  
pour ce roi-cì autant d’or que vous voudrez en deman-  
dcr. — Émir, dìt le sultan, vos propos sont sages. » Le  
suMan fit alors venir le roi Louis et lui dit: « Roi français,  
veux-tu croire en Mahomet ? — Non, répondit le bon  
roi, dussé-je être réduit en cendres. — Par Mahomet, dit  
le sultan, tu es un hornme fidèle à ta religion. Je ne peux  
te idâmer de refuser de renier ton dieu car je ferais cer-  
tainement la même chose : j’aimerais mieux mourir et  
quitter ce monde plutôt que de renier Mahomet, qui  
nous sauvera tous. Mais, si tu veux bien te conformer à  
mes instructions, je te laisserai repartir vivant et en  
bonne santé. Tu détiens des prisonniers de grand mérite,  
que tes hommes ont capturé, fais-les délivrer et puis  
demande à ton armée de repasser la mer ; quant à toí, tu  
resteras ici, sous bonne garde et me promettras de rester  
loyalement en prison, jusqu’à ce que tu m’aies fait livrer  
trois cent mille besants de juste poids et d’or fin. Sí tu  
veux bien me le promettre, je t’épargnerai la mort.  
- Sarrasin, répondit le roi, il faut bien que je te i’ac-  
corde, que je le veuille ou non. Mais il me faut en par-  
íer à mes amis, à la condition que vous leur accordiez  
un sauf-conduit. — Par Mahomet, dit le sultan, j’y

Mahom, dist le soudan, je le vetil. » Et bailla au roy de  
France .1. message et .1. sauf conduitl.

*Comment le roy saint Loys manda ses barons et ses gem  
pour venìr parler a luy ou chastel du Fart*

Et TANTOST le roy de France escript et manda Robert  
d’Artoys son frere, le roy de Navarre, le roy Charlez de  
Secille, le duc d’Anjou, le conte d’Estampez, qui estoif  
moult bel homme, qu’ilz venissent parler a luy en la villeg  
du Fart. Le message ala en l’ost des chrestiens par deveNÍ  
cez2 quatre princez et leurs bailla les lettrez du roy. Ht  
tantost vindrent devers luy ou chasteau du Fart. « Sei-  
gneur, dist le roy, je suis prisonnier au roy Macidonne et  
n’en puys (fol. 69) nullement eschapper sans rar.çon  
payer. Et pour ce je veul ouvrer par vostre conseil, car iî  
me demande sy grant rençon que je ne sçay comrncnt  
elle pourra estre payee3. Et premierement, il veult que  
tous les prisonniers sarrasins que nous avons luy soyent  
tous rendus et delivrez et que tous les chrestiens s'en  
revoisent oultre mer par dela sans jamais luy faire guerre  
ne encombrier. Et sy veult avoir pour ma rançon trois  
cens mille besans d’or ou qu’il me fera mourìr. — Frere,  
ce dist Robert le conte d’Artois, de cela ne vous esmayez  
de ryen, car vostre royaume est grant et riche et y a  
maint grant riche homme4 et maint gros marchant et  
maint riche bourgois et mainte riche bourgoise. Nous  
leur ferons ouvrir tous leurs tresors et tantost vostre ren-  
çon sera acquitee. — Frere, ce dist le roy saint Loys, ja  
Dieu ne veulle que nous façons nos hommez taillier en-‘  
ceste maniere ! Mieulx ameroye mourir en ceste prison!  
Vous porrés mieulx faire et exploiter de ma rançon. Vous  
prandrez et ouvrerez premierement touz mes tresors. Ei

1. Phrase absente de I, qui ne marque pas de nouveau paragraphe  
non plus. 2. Mot omís dans G, rétabli d’après B eí I. 3. I  
vee. 4. Mots absents de B et I : et y a maint riche marclunn...  
5. E, tailiez par ceste maniere.

consens. » II donna alors au roi de France un messager  
et un sauf-conduit.

Com*rnent le roi saint Louis appela ses barons et ses gens*àyen*ir lui parler au château du Far*

Aussitôt, le roi de France demanda par écrit que vien-  
nent lui parler dans la ville du Far Robert d’Artois, son  
frère, le roi de Navarre, le roi Charles de Sicile, duc  
d'Anjou[[397]](#footnote-397) et le comte d’Étampes, qui était un fort bel  
homme. Le messager se rendit dans l’armée des chré-  
tiens, auprès de ces quatre princes, auxquels il remit la  
iettre du roi. Aussitôt, ils se rendirent au château du Far  
pour iui parler. « Seigneurs, dit le roi, je suis prisonnier  
du roi Macidonos et n’aí aucun moyen d’être sauvé sans  
payer de rançon. Je souhaite agir selon vos conseils car la  
rançon qu’il me demande est si importante que j’ignore  
comrnent eile pourra être payée. Mais avant tout, il veut  
que tous les prisonniers sarrasins que nous détenons lui  
soient rendus, libres et que tous les chrétiens retraver-  
sent ia mer, sans jamais plus lui faire la guerre ni lui  
causer de trouble. II veut par ailleurs trois cent mille  
besants d’or de rançon, sans quoi il me fera mourir.  
- Mon frère, dit Robert, le comte d’Artois, ne soyez  
ìnquiet de rien : votre royaume est grand et opulent, il  
abrite quantité d’hommes puissants et riches, de grands  
marchands, de riches bourgeois et bourgeoises. Nous  
leur demanderons d’ouvrir tous leurs trésors et votre  
rançon sera bien vite payée ! — Mon frère, rétorqua le  
roi saint Louis, puisse Dieu ne jamais permettre que  
r.vir; imposions ce type de prélèvements à nos hommes !  
J’aimerais mieux mourir en prison ! 11 existe un meilieur  
procédé pour rassembler cette rançon. Vous aliez  
d’abord prendre et ouvrir tous mes trésors et s’ils ne  
si touz mez tresors ne se peust souffire a ma rançon1 il y  
a en Peglise de Saint Denis en France ung crucefis qui  
est tout fait2 de fin or, que mes àntecesseurs ont fait faire  
pour le parement de l’eglise. Vous prendrez d’iceluy cru-  
cifis s’il en est mestier. Et mes tresbons amis, vous voyés  
mon tresgrant besoing et toute mon esperance est en  
vous. Je vous prye que vous et vos gens vous eo ralés par  
dela oultre mer et emmenez Jehanne ma femme et vous  
requiers que vous en pensés tresbien. Et s’elle est acou\*  
chee de son enfant, qu’il me soit tresbien gardé. » Les  
barons luy promirent que ainsy le feroient, mais de PenP  
fant iíz ne luy en dirent aulcunez nouvellez et prirenì  
congié du roy moult doulans et courroucez. (fol. 69v°) p

*Comrnent les princes et seimeurs partirent du Fart et de*Da*míete et ramenerent la royne en France*

Les François firent adouber leurs nefz et s’en retour-  
nerent vers Damiete, ou la noble royne estoit moult dou-  
lente. Robert d’Artois, frere du roy saint Loŷs, vint  
devers la royne et luy compta tout Paffaíre du roy saint  
Loŷs. Et tantost leurs navirez furent apresteez et «  
mirent en mer et vindrent au plaisir de Dieu au port de  
Marsille. Eí s’en retourna chascun en son paŷs. F.t Ja  
noble royne fut noblernent acompaignee jusquez a Paris  
par le conte d’Artois, le frere du roy, le roy de Secille,  
duc d’Anjou et le conte d’Estampez. Et adonc, quant la  
royne et les seigneurs dessus nommez furent verus a  
Paris, les tresors du roy furent ouvers pour la rançon du  
roy et aussy tous les princez3 y abandonnerent tous lcurs  
tresoxs. Mais tout n’y peut pas soufire a la rançon da  
roy. Adonc manderent Pabbé de Saint Denis et luy dist  
Charles de Secille : « Vous avez au monstier de Saint  
Denis ung crucefis d’or qui pieça fut fait faire par les [[398]](#footnote-398)  
suí’fisent pas à payer ma rançon, il y a, dans l’église de  
Saint-Denis en France, un crucifix entièrement coulé à  
l'or i’in, que mes ancêtres ont fait fabriquer pour orner  
régli.se. Vous vous servirez au besoin de ce crucifix. Mes  
très chers amis, vous voyez dans quelle situation extrê-  
mcment délicate je me trouve ; je place tous mes espoirs  
en vous. Je vous prie de retraverser la mer avec vos gens  
et d’emmener avec vous Jeanne, mon épouse, et de très  
bien vous occuper d’elle. Si elle a déjà accouché de son  
enfant, qu’on me le garde au mieux. » Les barons lui pro-  
mírent d’agir selon sa volonté mais ne lui donnèrent  
aucune nouvelle de l’enfant. Ils prirent congé du roi  
accablés et au comble de la tristesse.

(*jìinment les princes et seisneurs quittèrent le Far et*'nan*ûette et reconduisirent la reine en France*

Les Français firent équiper leurs navires et s’en retour-  
nèreni à Damiette, où la noble reine était en proie à une  
vive affliction. Robert d’Artois, le frère du roi saint  
Louis, se présenta devant elle et lui raconta toute la  
situatíon du roi saint Louis. Leurs navires furent vite  
prêts: ils prirent la mer et parvinrent, avec l’aide de  
Dieu, au port de Marseille. Chacun retourna alors dans  
son pays. La noble reine fut accompagnée avec tous les  
honncurs jusqu’à Paris par le comte d’Artois, frère du  
roi. ic roi de Sicile et duc d’Anjou, et le comte  
d’Éíampes. Lorsque la reine et les seigneurs susdits  
furent arrivés à Paris, on procéda à l’ouverture des tré-  
sors royaux qui devaient payer la rançon du roi et tous  
tes princes firent également don de tous leurs trésors,  
mais la somme rassemblée n’était pas suffisante. On  
convoqua alors l’abbé de Saint-Denis, auquel Charles de  
Sicile dit : « Vous possédez à l’église de Saint-Denis un  
crucifix en or dont la fabrication fut jadis ordonnée par

seigneurs de France et vous. sçavés bien que le roy a  
grant mestier d’aide, et pour ce, il convient que yccluy  
crucefis soit mis et empioyé a la rançon du roy et il voag  
sera bien restoré. » Lors respondit i’abbé : « Mes sci-  
gneurs, prenés le tout a vostre plaisir et toutez les reii-  
quez se vous en avez mestier. » Et tantost fut le crucifis  
appourté a Paris et luy fwst osté1 ung bras par le inaiMve:  
monnoieur et le forga en besans d’or. Mais par la s?rar»;  
de Dieu, il foisonna tant que toute la rançon en fut payeg|  
et acquitee. Et sy en demoura tant que le maistre moní  
noyer fut payé de sa paine et ,VC. livrez vailians, cioni  
l’en refist faire ung aultre bras au crucefis. Et puis Uirenf  
envoyés (foi. 70) en Damiete les troys cens mille "■ •§

d’or pour la rançon du roy de France2. 1

*Comment le roy saint Loys fut delivré de prison* cìc la

*main des Sarrasins et s’en retourna en France*

Quant Macidonnez le soudan eut reçeu ces .IIIC. rnille  
besans d’or, il3 tint bien ses convenancez et envuya ei  
delivra de prison le roy saint Loŷs. Quant il fut veni; en  
France4 y fust moult festyé et ne luy peut celer sa íarae  
de iuy dire comme son filz Jehan Tristan avoit esté-  
emblé. Mais le roy fut saige et ioua Dieu des foounez  
que Dieu luy envoyoit. Et en celle annee qui fut reîoí’mé  
la royne eust ung aultre beaulx filz qui fut nommé Pheìì-  
pez et regna moult puissamment et gouverna longue-  
ment5 le royaulme de France. Et se maria a la seur du  
roy d’Arragon, qui fut nommee Perrette. En ce iernps  
Jehan Tristan, que l’esclave avoit emblé a Dí : -te.  
estoit nourry aveuc les Babiloniens en l’ostel du soudan  
Salladin, qui moult fort l’amoit et le faisoit moult haul-  
tement norrir. L’enfant devint moult bel et crcui et  
|es seigneurs de France et savez combien le roi a grand  
besoin d’aide. 11 faut en conséquence que ce crucifix  
contribue à la rançon du roi et il vous sera bien remis en  
état. » L’abbé répondit alors : « Mes seigneurs, faites-en  
toui ce qui vous plaira et prenez aussi, si vous en avez  
besoin, toutes les reliques. » Le crucifix fut apporté sans  
tíirtler à Paris, où le maître monnayeur lui retira un bras,  
qu’il S'orgea en besants d’or. Dieu, dans sa grâce, fit tant  
prospérer ce bras qu’il suffit à payer toute la somme  
requise pour la rançon. II en resta tant que le maître  
monnayeur fut payé de sa peine et qu’il restait eneore  
cinq cents livres, qui servirent à forger un nouveau bras  
au crucífix. Les trois cent mille besants d’or furent alors  
envoyés à Damiette pour la rançon du roi de France.

*Comtnent le roi saìnt Louis fut délivré de prison par les  
Sarrasins et revint en France*

Quaiid le sultan Macidonos eut reçu ces trois cent mille  
besanfs d’or, il tint bien ses engagements et fit délivrer  
de sa prison le roi saint Louis. A son retour en France,  
il fut reçu avec de grandes festivités mais sa femme ne  
put lui cacher l’enlèvement dont avait été victime son fils  
Jean fristan. Le roi fit preuve de sagesse et loua Dieu  
des épreuves qu’íl lui envoyait. Et l’année de son retour,  
la reine eut un autre beau fils, nommé PhilippeL, qui fut  
un souverain puíssant et gouverna longtemps le royaume  
de France. II épousa la soeur du roi d’Aragon, nommée  
Perrette2. Pendant ce temps, Jean Tristan, que l’esclave  
avait enlevé à Damiette, était élevé parmì les Babylo-  
niens. dans la demeure du sultan Saladin, qui l’aimait  
énormément et le faisait éduquer avec grand soin. L’en-  
Íaní devint fort beau; il grandit et progressa. Avant

1. Erreur de G : luy fist oster. Notre correction, d’après B. 2. C  
du roy. 3. ilz. Notre correction. 4. Nous supprimons ici un  
« et » incorrect. 5. C, moult longuement.

amenda. Et ains qui fut dix ans,\_il fut moult bien endoc-  
triné et savoit assez de jeu des tables et des eschetz et  
chevauchoit desja chevaulx et palefrois et estoit moult  
prisé et doubté de toutes gens. Le soudan faisoit acroyre  
que sa femme l’avoit porté et aussy sa femme le nommoit  
pour son enfant.

*Comment le Saint Pere envoya la croisee en France,* pqr  
*c/uoy se croisa le roy saint Loys et plusíeurs aultres barorm  
et princes de France* "á

En CE TEMPS fut le roy saint Loŷs aveuc sa femme af  
Paris, quilz eurent ung beau filz qui fut nommé Phelipez  
qui fut large et courtoys, qui fut marié a Perrette d’Arra-  
gon, en la (fol. 70v°) quelle il engendra deulx filz : ce  
fut Phelipez le Bel et Charlez de Valois, qui puis euvent  
d’ennemis moult en Flandrez. En celuy temps envoya le  
Saìnt Pere de Romme la croisee en France pour  
exaulcier la loy de Dieu. Lors se croisa monseigneur  
saint Loys et monseigneur Robert d’Artoys son frere, ìe  
conte de Saint Pol, le conte de Flandrez et le sire de  
Chasteillon[[399]](#footnote-399) et plus de mille aultrez chevaliers pour  
exaulcíer Ia loy de Dieu. Le bon roy saint Loys entre-  
print ie voyage de Thunez sur ìes mescreans et laissa sa  
femme et Phelipez son filz pour gouverner son royaume.  
Et partit le roy et s’en ala en Thunez bien a .LXA eí  
bouterent par tout feu et flambe. Mais les Sarrasins  
avoyent bien ouy parler de la croisee et pour ce s'assem-  
blerent pour aler contre les chrestiens. Et avoiení ung  
roy sarrasin qui avoit nom Adamas, qui demouvoit cn la  
cité de Jacque, la quelle ville le roy assegea. [[400]](#footnote-400)  
iTavoir dix ans, il était extrêmement instruit, connaissait  
tròs bien le jeu de trictrac et celui des échecs et chevau-  
chait déjà chevaux et palefrois; il était fort estimé et  
craint de tous. Le sultan faisait croire que sa femme lui  
avait donné naissance et cette dernière le nommait éga-  
lement son enfant.

*Conirnent le Saint-Père lança en France une croisade et*r.onu*nent à cette occasion le roi saint Louis et plusieurs  
autres barons et princes de France prirent la croix*

À i’époque où le roi saint Louis était avec son épouse à  
Paris, ils eurent un beau fils, nommé Philippe, qui fut  
généreux et courtois et épousa Perrette d’Aragon, qui lui  
donna deux fils : il s’agissait de Philippe le Bel et de  
Charles de Valois, qui eurent par la suite bien des enne-  
mis en Flandre. À la même époque, le Saint-Père de  
Rome proclama la croisade en France pour glorifier la  
loi divine. Monseigneur saint Louis se croisa alors, ainsi  
que monseigneur Robert d’Artois, son frère, le comte de  
Saint-Pol, le comte de Flandre, le seigneur de Châtillon  
et phis de mille autres chevaliers qui tous voulaient glori-  
fier ia loi divine. Le bon roi saint Louis entreprit ce  
voyage vers Tunis pour lutter contre les mécréants, lais-  
sant à sa femme et à son fils Philippe le soin de gouver-  
ner le royaume. Le roi partit alors en Tunisie, avec au  
moins soíxante mille hommes, qui mirent tout à feu et à  
flammes. Mais les Sarrasins avaient bien entendu parler  
de la croisade ; aussi s’assemblèrent-ils pour affronter les  
chiétiens. Ils avaient pour roi un Sarrasin nommé Ada-  
mas, qui résidait dans la cité de Jacque, que le roi  
assiégea.

*Comment le roy sarrasin yssit de la cité et vint combatre  
contre les crestiens*

Sl ADVINT que le roy sarrasìn yssit de la ville aveuc ,VC.  
Sarrasins[[401]](#footnote-401) [[402]](#footnote-402) et se combatist moult fierement aulx chres-  
tiens et tant que les Sarrasins furent desconfis. Et en  
eurent de mors bien deulx cens et le demourant se  
retrahit en la ville et lessairent les portez ouvertez pour  
attraire les chrestiens malicieusement. Et le conte de  
Flandrez[[403]](#footnote-403), qui poursuyvoit les Sarrasins, trouva la porte  
ouverte et se bouta dedens, luy et .Vc. crestiens et pluy  
seurs aultrez bons françois. Adonc les Sarrasins virent  
qu’il en y avoit assez d’entrez et lesserent avaler les por-  
tez colissez. Ainsy furent les chrestiens encloux (fol. 71);  
qu’ilz n’eurent oncquez de mort garent, car ilz mouru-  
rent tous a paine et a douleur, quilz n’estoient pas  
pirez[[404]](#footnote-404) mais trestous les meilleurs. Et illec mourut Robert  
d’Artois, frere du roy, Guy, conte de Flandrez[[405]](#footnote-405), Hue.  
conte de Saint Pol, Henry de Chasteillon et .X>.V.  
barons qui estoyent moult grans seigneurs. Et les desar-  
merent et les mirent tous nudz et pour faire aulx chres-  
tiens plus grant desplaisir ilz ruerent les corps aux  
foussez de la ville en parfonde ordure[[406]](#footnote-406). Et quant le roy  
saint Loys vist le grant oultraige que les Sarras  
soyent aulx chrestiens, il en eust tel dueil qu’il en oerdit  
sa vigueur et cheut en tresgrant maladie pour iccllt  
cause. Et luy prierent ses gens qu’ìl se voulsisse mettre  
au retour mais il jura Dieu que jamais d’illec ne partiroit  
tant qu’il eust prins vengeance des chrestiens. Mais  
Loys cheut en telle maladye qu’il en mourut, don.t ses  
1 ■ ■í-iment le roi sarrasin sortit de la cité et vint combattre  
tes chrétiens

I... ,'oi sarrasin sortit alors de la ville avec cinq cents Sar-  
rasins et combattit farouchement contre les chrétiens,  
mais à la fin les Sarrasins furent vaincus. Au moins deux  
eents d’entre eux avaient péri et le reste se retrancha à  
l’intérieur de la ville, en laissant les portes ouvertes pour  
attirer les chrétiens avec des intentions malignes. Le  
comte de Flandre, qui poursuivait les Sarrasins, trouva  
la porte ouverte et se hâta de ia franchír, avec cinq cents  
chrétiens et plusieurs autres valeureux Français. Les Sar-  
rasins virent qu’un grand nombre d’entre eux étaíent  
entrés et firent redescendre les portes à coulisses. Les  
chrétiens se retrouvèrent donc enfermés, sans aucune  
protection contre la mort : tous moururent dans la dou-  
îeur et les souffrances, eux qui, loin d’être les pires,  
étaient les tout meilleurs. Robert d’Artois, le frère du  
roi, trouva la mort en ce lieu, ainsi que Guy, comte de  
[ landre, Flugues de Saint-Pol, Henri de Châtillon et  
vingt-cinq barons de la plus haute noblesse. Les Sarra-  
sins les désarmèrent, les dénudèrent entìèrement et,  
jxur augmenter ia douleur des chrétiens, jetèrent leurs  
rorps dans les fossés de ia ville, au mílieu de profondes  
ordures. Quand le roi saint Louis vit les outrages abomi-  
nables qu’inflígeaient les Sarrasins aux chrétiens, il en  
éprouva un chagrin tel qu’il perdit sa vigueur et tomba  
gravement malade à cause de cela. Ses gens le prièrent  
de bien vouloir prendre le chemin du retour mais il jura  
,i Dieu que jamais ii ne partirait de là avant d’avoir vengé  
ies chrétiens. Mais saint Louis tomba si malade qu’íl en  
gens furent moult doulans. Ainsy fust mort le bon roy  
saint Loŷs en Thunes1 et se partirent ses gens du siege  
et emporterent son corps en France en cinq moyz et  
demy. Et fut le roy enterré a Saint Denis en France2 et  
puis on couronna Phelipez son filz, celui qui avoit  
espousé la seur au roy d’Arragon, qui eust de luy deulx  
filz. Et ce fut Phelipez le Bel et Charlez de Valoys. En  
ce temps estoit nourry en Babilonne Jehan Tristan son  
frere, car le soudan Saliadin l’amoit moult fort pour la  
grant beaulté de luy et pour son gracieux contenement  
et le tenoit pour son filz. Et ainsy3 cuidoit Jehan Tristan  
qu’il fut filz du soudan et ainsy le cuidoyent les aultrez,  
Sy en estoient plus grandement hardis. (fol. 71v°)

*Comment Jehan Tristan, qui pour lors tenoit la lo%  
payenne, le quel fut desrobê de l’esclave en Damiete, eû  
desconfit Labigault* ||

Sl ADVINT que en ce temps il s’esmeut guerre entre  
Labigault de Damas et le soudan. Et s’en vint Labigault4chevauchant vers le soudant a .LXM. hommez5 quilz des-  
truyoient laidement la terre du soudan, dont le soudan  
estoit courroucé durement. Adonc luy dist Jehan Tris-  
tan : « Monseigneur mon pere, ne vous esbahissés Jc  
rien. Se vous me voulez baillier de vos gens, je iray  
combatre celuy Abigault et le vous rendray ou mort ou  
pris. — Beaulx filz, ce dist le soudan, je le vous accorde  
et se vous faitez bien vous aurés a tousjours l’amour de  
moy. Lors luy fut baillé ,LXM. hommez et les mena sur  
mourut, au grand désespoir de ses gens. Ainsi mourut le  
bon roi saint Louìs, à Tunis ; ses gens abandonnèrent le  
siège et rapportèrent son corps en France1 en cinq mois  
et demi. Le roi fut alors enterré à Saint-Denis en France  
et puis l’on couronna son fiis Philippe, celui qui avait  
épousé la smur du roi d’Aragon, qui lui avait donné deux  
fils. II s’agissait de Philippe le Bel et Charles de Valois.  
\ la même époque, son frère Jean Tristan était élevé à  
Babylone. Le sultan Saladin l’aimait énormément pour  
sa grande beauté, son comportement plein de noblesse  
et le considérait comme son fils. Jean Tristan croyait lui  
aussi être le fils du sultan, partageant ainsi l’opinion  
commune. La hardiesse des Sárrasins s’en trouvait aug-  
mentée.

í ■ *mment Jean Trístan, qui avait étê dérobé par l'esclave  
à Damiette et croyait alors en la religion des païens, vain-  
quit Labimult*

\ ia même époque, une guerre éclata entre Labigault2de Damas et le sultan. Labigault arriva sur les terres du  
suítan; il chevauchait avec soixante mille hommes, qui  
laissaient derrière eux une terre désolée et causaient au  
sultan un profond souci. Jean Tristan lui dit alors :  
« Monseigneur mon père, ne vous effrayez de rien ! Si  
vous voulez bien me confier une partie de vos gens, j’irai  
combattre Labigault et vous le ramènerai soit mort soit  
prisonnier. — Cher fils, dit le sultan, je vous I’accorde et  
si vous vous comportez bien, vous aurez ma reconnais-  
sance étemelle. Soixante mille hommes furent alors  
confiés à Jean Tristan ; il se mit à leur tête, combattit

Labigault et le combatit et vainquit. Et prinst Jehan Tris-  
tan Labìgault et le rendit prisonnier au soudan; et illec  
acquist telle grace qui fut moult amé du soudan et de sa  
gent. « Pere, ce dist Jehan, je vous doy bien servir quant  
je suis vostre filz, et sy ay .XX. ans d’aage. Et pour ce  
ung homme en sa jeunesse se doit monter[[407]](#footnote-407) [[408]](#footnote-408) en pris. Et  
pour ce je vous dy, beau pere, que vous soyez a repos en  
vostre pays et ne sont aulcunement de vous les chrestiens  
requis. Plaise vous a moy donner de vostre gent et je iray  
conquerre le royaulme de France, car j’en veul estre roy.  
Et ne fineray tant que j’en soye saisi. — Par Mahom, dist  
le soudan, vous estez preux. Je vous livreray cent mille  
hommez d’armez tout a vostre plaisir. » Et tantost fust  
l’erre apprestee et se mirent en mer. Et au .XXX.e jour  
arriverent au port de Brandez2. Et iliec descendírent a  
terre et ardirent3 et pillerent tout Ie paŷs. Et ardoient  
monstiers et crucífís et tuoyent hommes et femmez el  
enfans, car Jehan Tristan n’avoit de ryens pitié : car en  
despit de Dieu et de la chrestienté il (fol. 72) en fist mou-  
rir plus de .XM. en grant chietiveté4. Mais il ne sçavoit  
pas de quel pere il avoit esté engendré, car s’il en eut  
esté bien informé il n’eust pas ainsy destruit les chres-  
tiens. Ceulx qui pouoyent eschapper eschappoient et  
s’enfuyoient a Naplez vers Charlez de Secille, frere du  
roy saint Loys, et estoit Jehan Tristan son nepveu. ;

*Comment le Saint Pere de Romme manda ses gem M  
toutes pars pour aler contre les Sarrasins*

Lors dist Charles de Seciìle que au plaisir de Dieu il es  
penseroit; et print deux messagiers, dont il envoya I’ud  
devers le pape a Romme et l’aultre querir gens5 et soo-  
doyers par tout pays. Tantost le pape fist faire bullez et  
manda secours par tous les chrestiens. Manda Tousqua®

Labigault et remporta la victoire. Jean Tristan fit prison-  
níer Labígault et le remit au sultan; ce succès lui avait  
vaiu une telle estime que le sultan et son peuple l’ai-  
tnaient énormément. « Père, dit Jean, il est juste que je  
sois à votre service puisque je suis votre fils. J’ai mainte-  
nant vingt ans et il est normal qu’un homme, quand il  
est jeune, veuille s’élever. Je vous le dìs, cher père, parce  
que vous êtes tranquillement dans votre pays et n’inquié-  
tez nullement les chrétiens. Veuillez me donner de vos  
■ et j’irai conquérir le royaume de France car je veux  
en devenir le roi. Je n’aurai de cesse de l’avoir conquis.  
— Par Mahomet, dit le sultan, vous êtes courageux ! Je  
vous livre cent mille hommes d’armes; faites-en ce que  
vous voulez.» Le voyage fut préparé sans tarder et iîs  
prirent la mer. Trente jours après, ils arrivèrent au port  
dc Brindes. Ils y débarquèrent puis se mirent à brûler et  
pillcr tout le pays. Jls brûlaient les églises, les crucifíx,  
tuaíent hommes, femmes et enfants car Jean Tristan était  
dépourvu de toute pitié : méprisant Dieu et la chrétienté,  
Í1 fií mourir plus de dix mille personnes dans des condi-  
iions horribles. Mais il ne savait pas qui était son vrai  
père : s’il l’avait su, il n’aurait pas massacré les chrétiens  
dc la sorte. Ceux qui parvenaient à s’échapper s’en-  
fuyaient à Naples auprès de Charles de Sicile, le frère du  
roi saint Louis et l’oncle de Jean Tristan.

*Cornment le Saint-Père de Rome fit venir de toutes parts*ses g*ens pour se dresser contre les Sarrasins*

Charles de Sicile promit alors, avec l’aide de Dieu, de  
>Vu occuper. II choisit deux messagers et envoya l’un à  
H me, auprès du pape, tandis que L’autre devait lever  
des hommes et des mercenaires dans tout le pays. Le  
pape fit aussitôt rédiger des bulles et demanda secours à  
tous les chrétiens. II appela les Toscans et les’ Lombards,  
et Lombars, archevesquez et evesquez, abbez, prelas et  
chasnoines, prestrez et cieres couronnez, et que chascun  
vint a Romme pour secourir chresíienté. Lors vindrent  
chrestiens a Romme de toutez pars. Lors se partit de  
Romme le Pape et tous les cardinaulx. L’estandard de  
saint Pierre fist le pape1 dresser et prirent leur chemin  
droit a Naplez. Et Charlez de Cecille ala a l’encontre du  
pape et le festia moult grandement en son palais. Et puis  
ordonnerent leur ost a aler vers Calabre et s’en alerent  
logier pres de I’ost des Sarrasins. Et fist le pape dressier  
ung chaffault[[409]](#footnote-409) [[410]](#footnote-410) [[411]](#footnote-411) et prescha aulx chrestiens la loy de Jhesu-  
crist et leurs donna absolucion. Et puis s’en alerent  
chrestiens armer et adouber et se mirent en six baîaìllc':  
et en chascune bataille eut ,XM. hommez et les Sarrasins  
estoient bien .IIC. mille et encore plus et fut la bataille  
moult durement commencee. Et Jehan Tristan crioit  
moult (fol. 72v°) haultement en son cry « Jherusalem »  
et disoit: « Ferés, paŷens, et vous aurés l’amour de moy.  
Et se je puis avoir l’onneur de ceste bataille, je m’en iray  
tantost faire couronner a Romme et puis je m’en iray cn  
France car j’ay desir d’en estre roy. Et illec je vous d<  
neray et chasteaux et citez. » Et puis se ferit moult dure-  
rnent en la bataille, ou il fist de grans armez, caF il esv. m  
moult desmesuré envers chrestiens[[412]](#footnote-412). Adonc le roy Char-  
lez de Secille, quant il apperceust Jehan Tristan, il  
s’adressa vers luy et le cuida ferir5 mais Jehan Trisian  
gauchit, sy que Charles de Secille ne le peut oncquez  
assener. Mais toutefoys, a celle entreprise, Charles de  
Secille mist mainr sarrasin a mort et a douleur6. Mais  
quant jefaan Tristan vist ia grant entreprise de Charles  
de Secille ii s’adressa vers luy et par moult grant ma/ta-  
lent7 luy dit : « Fauix roy de Secille, tournés vous vers

les archevêques, les évêques, les abbés, prélats et cha-  
noines, prêtres et clercs tonsurés : chacun devait venir à  
Rome au secours de la chrétienté. De toutes parts, les  
c'nrétiens affluèrent à Rome. Accompagné de tous ses  
cardinaux, le pape quitta alors la ville. II fit dresser  
l’étendard de Saint-Píerre et tous prirent la direction de  
Naples. Charles de Sicile alla à la rencontre du pape et  
]e reçut en grande pompe dans son palais. Tous deux  
donnèrent ensuite à ìeur armée ordre d’aller en Calabre  
el s’installèrent près de l’armée des Sarrasins. Le pape  
fit dresser une estrade, du haut de laquelle il prêcha aux  
chrétiens la loi de Jésus-Christ puis leur donna l’absolu-  
tion. Les chrétiens partirent alors prendre les armes et  
revêtir leurs armures, avant de se ranger en six corps de  
bataille. Chaque corps comportait dix mille hommes. Les  
Sarrasins eux, étaient au moins deux cent mille et sans  
doute plus ; un combat fort rude s’engagea. Jean Tristan  
criait d’une voix puissante son cri de guerre, « Jérusa-  
lem ! » et disait: « Avancez hardiment, païens, et je vous  
eri serai reconnaissant. Sí je peux remporter la victoire  
dans cette bataiile, j’irai aussitôt me faire couronner à  
Iflime puis partirai pour la France car je désire en être  
lc roi. Une foís là-bas, je vous donnerai châteaux et  
cités.» II se lança alors de toutes ses forces dans la  
mêlée, où il réalisa de grandes prouesses car rien ne l’ar-  
rêtait dans son ardeur contre les chrétiens. En aperce-  
vant Jean Tristan, le roi Charles de Sicile se dirigea vers  
luì, pensant l’atteindre mais Jean Tristan esquiva le coup  
et jamais Charles de Sicile ne parvint à le toueher. Au  
cours de cette attaque, il causa néanmoins la mort et la  
douleur de bien des Sarrasins. En voyant les succès de  
Charles de Sicile, Jean Tristan se dirigea vers lui et, rem-  
pli de colère, lui déclara : « Perfide roi de Sicile, tournez-

moy car je vous deffens[[413]](#footnote-413) [[414]](#footnote-414) [[415]](#footnote-415) Puille et Calabre, Constance et  
Rommenye, car se je puis, je Ies conquerray et n’en  
tiendré jamais plain pié. Et seray a Paris couronné d’or  
Iuisant, car je suìs envoyé de par Saladin mon pere, qui  
m’a donné le royaulme. » Et quant Charles de Secille  
l’entendit, il luy respondit par moult grant mal talent :  
« Par Dieu ! Faulx sarrasin, vous ne vivrés ja. tant que du  
royaulme de Franee vous ayez la seignourye ! Et est trop  
grant orgueil a vous de vous ainsy vanter car pour sy  
petit de gens que vous avés amené vous ne le pourriez  
conquerir car Jhesucrìst l’a en sa garde, qui le va deffen-  
dant. Et pour ce il ne doit avoir doubte de nul homme  
vivant. » Et dist Charles de SeciIIe : « Garde toy de moy,  
Sarrasin ! » Et tantost s’entrecoururent sus2; mais ilz ne  
savoiení pas qu’ilz (fol. 73) fussent sy pres de lignaigg:  
comme ilz estoient l’un a Fauître, mais toutesfois ilz feri-  
rent de grans coups l’un sur 1’aultre sans ce qu’ilz s’entre-j  
peussent mal faire.

*Comment le roy de Secilíe jousta a Jehan Tristant corp*s a  
*corps*

Et LORS, le roy Charlez appella Jehan Tristan et luy  
dist : « Sarrasin, par Dieu ! Tu es moult fort -’ ! — Et par  
Mahon, dist Jehan, aussy es tu car je ne te puis nullement  
dommaíger et me semble que tu soyez roy eouronné. Et  
pour ce, se tu as tant de hardement[[416]](#footnote-416) que tu osez emre-  
prendre bataille contre moy seul a seul, je le te acco  
ray, par ytel convenant que qui sera vaincu perdra ious  
ses honneurs et seignouriez et s’en iront ses gens dont iiz  
sont venus. — Par ma foy, dist Charlez de Secille, et je  
vous vers moi car je vous conteste par les armes la  
Pouille et la Calabre, Constance et la région de Rome !  
Si je le peux, je les conquerrai et vous n’en posséderez  
jamais la moindre parcelle. Je serai ensuite couronné  
d'or étincelant à Paris car mon père Saladin, qui m’en-  
voie ici, m’a fait don du royaume.» En l’entendant,  
Charles de Sicile lui répondit, au comble de la colère :  
« Par Dieu ! Perfide Sarrasin, vous ne vivrez pas assez  
longtemps pour devenir le seigneur du royaume de Fran-  
ce ! C’est un bien grand orgueil de votre part de vous  
vaníer de la sorte ; ce n’est pas avec le ppu de gens que  
vous avez amené que vous parviendrez à conquérir le  
royaume de France car Jésus-Christ en est le gardien et  
assure sa protection. C’est pourquoi il n’a rien à craindre  
d’aucun homme au monde.» Charles de Siciie dit  
encore : « Protège-toi contre moi, Sarrasin ! » Et aussitôt,  
ils se jetèrent l’un sur l’autre, ignorant combien ils  
étaient proches par le lignage et s’assénèrent réciproque-  
rncnt de grands coups sans parvenir à se faire mal.

*Çomment le roi de Sicile combattit corps à corps contre  
Jean Tristan*

l.i roi Charles interpella alors Jean Tristan et lui dit :  
Par Dìeu ! Sarrasin, tu es vigoureux ! — Par Mahomet,  
répondit Jean, tu Fes toi aussi car je ne parvìens aucune-  
ment à te blesser ! Tu me sembles être roi couronné et  
pour cette raison, si tu as assez de courage pour m’af-  
fronter en combat singulier, je te l’accorderai, à condi-  
tion que le vaincu perde tous ses honneurs et toutes ses  
seigneuries et que ses gens repartent là d’où ils viennent.

■ - Par ma foi, dit Charles de Sicile, j’y consens. Que

Pottroy. Et soit a tant lessee la bataille d’une partye et  
d’aultre et soyent donneez trevez tantost entre nous  
comme il te plaira, car je ne vis oncques mais parler sar-  
rasin sy vnil/ammentJ. »

Et tantost firent retraire[[417]](#footnote-417) leurs gens d’une partie et  
d’aultre et furent donneez les trevez de chascune partye  
jusquez a Pendemain toute jour. Et fist crier Jehan Tris-  
tan par son ost qu’il se vouloit combatre au roy Charlez  
de Seciîle seul a seul eî qu’il n’y eut sy hardy qui rompist  
les trevez et que s’il estoit vaincu que chascun d’eux  
reprinst son navire et s’en alast en son pays. Lesquieulx  
luy accorderent et luy dirent que ja le chrestien ne dure-  
roit contre luy. Et tantost le roy Charlez de Secille s’en  
ala par devers le Saint Pere et luy compta le fait de la  
bataille (fol. 73v°) ; lequel en eust grant joye et se reves-  
tit et chanta la messe devant luy et Pabsolut de paine et  
de coulpe. Et apréz le roy de Secille s’en ala contre Jehan  
Tristan, qui vint moult noblement contre luy. Et tantost  
Charlez de Secille crya moult haultement : « Sarrasin, je  
vous deffye de Dieu qui en crois fut penez ! — Et moy  
toy, dist Jehan Tristan, des quatre dìeux en quì je croy,  
c’est Mahon, Tervagant, Apolin et Jupiter ! »

Lors s’entreferirent de moult grans coups et tindrent la  
bataille moult longuement ensemble. Mais par la grace  
de Dieu ilz n’empirerent oncquez Pun Paultre ne aussy  
il n’apparust oncque a leurs armez neant plus que sy ne  
s’entrefussent oncque ahurtez. Jehan Tristan, quí moult  
eut de hardement, se trahit en sus du roy Charlez de  
SeciIIe et luy dist : « Chrestien, je croy que tu euvrez  
envers moy par aulcun enchantement car je ne te puis  
nullement grever ! — Sarrasin, dist le roy Charlez, tu as  
fol entendement! Oncques je ne fus enchanteur ne moy  
ne mes parens ! Mais je m’esmerveille grandemenL de  
toy pour ce que je ne te puis empirer ne grever. Mais  
pour tant tu ne me trouveras pas recreant envers tov car  
cesse le combat d’un côté comme de Pautre et que Pon  
proclame une trêve entre nous à ta guise, car jamais je  
n'ai vu un Sarrasin parler avec tant de noblesse. »  
ussitôt, ils firent reculer leurs troupes, de part et  
d'autre et proclamer une trêve dans les deux camps qui  
incluait toute la journée du lendemain. Jean Tristan fìt  
crier publiquement au sein de son armée qu’il voulait  
combattre seul à seul contre le roi Charles de Sicile et  
que personne ne devait avoir Paudace de rompre la trêve  
et que, s’il lui arrivait d’être vaincu, chacun d’entre eux  
devait reprendre la mer et rentrer dans son pays. Ses  
soldats y consentirent et lui dirent que jamais le chrétien  
nc résisterait face à lui. Sans tarder, le roi Charles de  
Sicile se rendit au-devant du Saint-Père et lui raconta le  
déroulement de la bataille; ce dernier en fut fort heu-  
reux, il revêtit sa chasuble et célébra la messe devant lui,  
puis lui donna une absolution complète. Le roi de Sicile  
alla par la suite à la rencontre de Jean Tristan, qui se  
présenta devant lui avec une grande noblesse. Et aussitôt  
Charles de Sicile cria d’une voix très forte : « Sarrasin, je  
vous défie au nom de Dieu qui mourut sur la Croix!  
- Et moi, répondit Jean Tristan, au nom des quatre  
dieux auxquels je crois : Mahomet, Tervagant, Apollin  
el Jupiter! »

lls se donnèrent alors Pun Pautre des coups d’une grande  
rudesse et soutinrent tous deux le combat fort long-  
temps. Mais, par la grâce de Dieu, íls ne s’infligèrent pas  
la moindre blessure et leurs armes ne comportaient  
aucune trace, comme si elíes ne s’étaient jamais heurtées.  
Ican Tristan, qui était plein de hardiesse, se lança contre  
le roi Charles de Sicile en lui disant: « Chrétien, je crois  
que tu uses de quelque sorcellerie contre moi car je ne  
pcnx parvenir à te faire du mal! — Sarrasin, dit le roi  
(iiarles, tu perds la raison ! Je n’ai jamais été magicien,  
pas plus que mes parents ! Mais je suis rempli de stupéfac-  
tion en voyant que je ne peux ni t’affaiblir ni te causer du  
mal Pour autant, je ne m’avouerai jamais vaincu devant

j’ay droit et tu as tort. — Par Mahon, dist Tristan, je  
vous feray mourir de male mort î Adont se prirent a ferir  
moult horriblement l’un sur l’aultre tant que a bien peu  
que le cueur ne leur failloit a tous deux.

Et advint que en ycelle heure il descendit ung orage sur  
euix en maniere de feu, tellement qu’ilz cheurent tous  
deux a terre ainsy comrae esperdus. Et en celuy orage  
avoit ung ange qui parloit[[418]](#footnote-418) a eulx moult doulcement. Et  
(fol. 74) leur dist qui cessassent celle guerre et qui leur  
commandoìt de par Dieu et de par la Vierge Marie et  
qu’ilz fussent bons amis et qu’il estoient tous deux parens  
et amis[[419]](#footnote-419) de char, et que Charles de Secille estoit oncle  
de Tristan, qui fut filz au roy saint Loys de France qui  
mourut en Thunez, et fut yceluy Tristan emblé a sa mere  
en la ville de Damiete et fut pourté au soudan de Babi-  
lone qui le tenoit pour son filz et a longuement relenqui  
Dieu et sa loy pour ce qu’il n’avoit point de congnois-  
sance et que les Sarrasins l’avoient introduit a la loy de  
Mahommet « mais doresnavant, il croyra la loy de Jhesu- =  
críst» et a tant se partit i’ange.

Et quant ilz furent relevez par la grace de Dieu, ilz  
eurent congnoissance l’un de l’aultre et s’entrefìrent  
moult grant joye et rendirent gracez a Dieu et s’en vin-  
drent par accord a l’ost des chrestiens. Et ala le pape a  
l’encontre de luy et demanda a Charlez de Secille qui  
estoit ce sarrasin qu’il amenoit aveucques luy. Et Charles  
luy respondit : « Tressaínt Pere, c’est Jehan Tristan, filz  
du roy saint Loŷs qui fut emblé a sa mere a Damiete,  
ainsi comme par l’ange de paradis nous a esté reveié.

* Beauix filz, dist le Saint Pere, Dieu en soit adouré!
* Oncle, dist Tristan, plaise vous a moy monstrer qui  
  est celuy que vous appellez[[420]](#footnote-420) vostre Saint Pere. — Beau  
  nepveu, dist le roy Charlez, il doit estre honnouré sur  
  tous les chrestiens, car Dieu de paradis luy a donné tp  
  toi car j’ai le droit pour moi et toi tu as tort. — Par  
  Mahomet, dit Tristan, je vous ferai mourir d’une mort  
  cruelle ! » Ils se mirent alors à s’asséner l’un à l’autre  
  des coups si terribles qu’ils étaient tous deux proches de

i’évanouissement.

À ce moment-là descendit sur eux un orage semblable à  
du feu, qui les fít tomber tous deux à terre comme étour-  
dis. Au sein de cet orage se tenait un ange qui leur par-  
lait avec une grande douceur. 11 leur demanda de mettre  
fin à cette guerre, en vertu d’un commandement de Dieu  
et de la Vierge Marie et de devenir bons amis. 11 leur dit  
aussi qu’ils étaient tous deux parents et proches par îe  
sang, que Charles de Sicile était l’oncle de Tristan et que  
ce dernier était le fils du roi saint Louis de France qui  
était mort à Tunis, que Tristan avait été volé à sa mère  
dans la ville de Damiette et porté au sultan de Babylone  
qui le tenait pour son fìls, qu’il avait longtemps renié  
Uieu et sa loi parce qu’il ne les connaissait pas car les  
Sarrasins l’avaient initié à la loi de Mahomet. « Mais,  
dorénavant, il croira en Jésus-Christ», conclut l’ange et,  
sur ces mots, il disparut.

(juand, par la grâce de Dìeu, ils se furent relevés, ils  
se reconnurent mutuellement et se manifestèrent l’un à  
l’autre une grande joie ; ils rendirent grâces à Dieu et se  
dirigèrent d’un commun accord vers l’armée des chré-  
liens. Le pape alla à la rencontre de Charles de Sicile et  
lui demanda qui était ce Sarrasín qu’il amenait avec lui.  
t'harles lui répondit : « Très Saint-Père, c’est Jean Tris-  
i.in, fils du roi saint Louis, qui fut volé à sa mère à  
Bamiette ; c’est ce que nous a révélé l’ange du paradis.  
— Cher fils, dit le Saint-Père, que Dieu en soit adoré !

- Mon oncle, demanda Tristan, veuillez me montrer qui  
est celui que vous appelez votre Saìnt-Père. — Mon cher  
neveu, dit le roi Charles, il doit être honoré plus qu’âu-  
cun chrétien car le Dieu du paradis lui a confié un  
pouoir qu’il nous peuìt tous assouldre de tous nos  
pechiez et est de par Dieu ordonné pape de Romme.»  
Et tantost Jehan Tristan luy cheut aulx piez et luy requist  
pardon de ce que sy longuement il avoit envers Dieu  
mesfait (fol. 74v°). « Beaulx filz, dist le Saint Pere de  
Romme, du pouoyr et de í’auctorité Dieu je le vous par-  
donne » et le seigna et puis le conferma de nouvel pou  
ce qu’iì avoit esté baptisé et lavé en Damiete. Et la fut  
des barons grant joye demenee.

*Comment Jehan Tristan fut amené en France et commen*:  
*chacun s’en retourna en leur contree*

Et QUANT les Sarrasins sceurent que Jehan Tristan  
estoit accordé aulx chrestiens et qu’il estoit chrestien et  
des chrestiens nez, ilz s’en retournerent en leurs contree/  
moult doulans. Et le Pape et ses gens s’en alerent a  
Romme, Charlez de Secille et Jehan Tristan s’en alerent  
a Naplez, ou ilz seiournerent .XII. jours pour eulx repou-  
ser. Et puis Charlez de Secille, aveuc grant plenté de  
gens, s’en ala en France et mena aveuc luy Jehan Tristan.  
Et alerent devers le roy a Parìs en plain palais, ou  
estoient les .XII. pers[[421]](#footnote-421) pour faire jugement. Et quant le  
roy Phelipez apperceut son oncle, il se leva contre lm d  
le salua moult doulcement, et le fist seoir de couste )u>  
Et dist au roy de France : « Syre roy, beau nepveu, mon  
paŷs et mes villez ont esté laidement destruitez[[422]](#footnote-422) et mes  
hommez tuez, car les Sarrasins estoyent arrivez sur ma  
terre et les conduisoit cestuy homme. Et ne fut oncque  
né de mere plus preux que luy. Mais, la mercy Dieu, par  
la vois d’un ange nous sommez luy et moy accordez et  
me compta l’ange par le vouloir de Dieu comme3 c’estoit  
Jehan Tristan, qui fut né en Damiete et fut emblé par  
(foì. 75) une esclave et pourté au soudan Salladin en  
Babilone et le nourrist moult doulcement et le tenoit son

pouvoir tel qu’il peut tous nous absoudre de nos péchés  
et c’est Dieu qui i’a institué pape de Rome. » Jean Tris-  
tan tomba aussitôt à ses pieds et lui demanda pardon  
d’avoir si longtemps offensé Dieu. «Mon fils, dit le  
Saint-Père de Rome, je vous accorde le pardon, en vertu  
du pouvoir et de l’autorité de Dieu. » II fit alors sur lui  
un signe de croix et le confirma de nouveau car il avait  
déjà été baptisé et trempé dans les fonts baptismaux à  
Damiette. A ce moment-là, íes barons laissèrent libre  
cours à leur joie.

*Comment Jean Tristan fut conduit en France et comment  
chacun rentra dans son pays*

Lorsque les Sarrasins surent que Jean Tristan s’était allié  
aux chrétiens, qu’il était lui-même chrétien et né chré-  
tien, ils retournèrent dans leurs contrées en proie à un  
vif dépit. Le pape et ses gens repartirent à Rome ; quant  
à Charles de Sicile et Jean Tristan, ils se rendirent à  
Naples, où ils séjournèrent douze jours pour se reposer.  
Par la suite, accompagné d’une foule de gens, Charles de  
Sicile partit en France, emmenant avec lui Jean Tristan.  
:Ils allèrent au-devant du roi à Paris, en plein palais, au  
ìjeau milieu d’une assemblée judiciaire des douze pairs.  
,;En apercevant son oncle, le roi Philippe se leva pour  
pler à sa rencontre et le salua avec beaucoup d’affection,  
||uis le fit asseoir à ses côtés. Charles dit au roi de  
Fiance : « Sire, roi et cher neveu, mon pays et mes villes  
ont été effroyablement dévastés, mes hommes tués car  
les Sarrasins étaient arrivés sur mes terres, sous la  
conduite de cet homme. Jamais mère ne donna naissance  
à un fils plus courageux que lui. Mais, grâce à Dieu, nous  
nc as sommes réconciliés, par la voix d’un ange. La  
volonté divine voulut qu’il me raconte qu’il s’agissaít de  
Jean Tristan, né à Damiette et volé par une esclave; il  
avait été porté au sultan Saladin à Babylone, quí lui  
donna une très bonne éducation et le considéra comme  
enfant et aussy faisoit sa femme. Et luy avoit baillé et  
delivré ses gens pour venir conquerir France et en vou-  
loit estre roy couronné. Et il n’avoit mye tort car il est  
vostre frere aisné et croit fermement en Dieu. Sy en fai-  
tez, monseigneur, ce que faire en vouldrez. » Et quant Ie  
roy Pentendist, il en rendit gracez a Dieu que Tristan son  
frere est ainsy retourné « et veul qu’il ait ie royaume de  
France car il est mon frere ainsné. Et j’aime mieulx mon  
frere que quatre royaulmez ».

Adonc la royne sa mere et les barons qui la estoyent  
furent levez[[423]](#footnote-423) contre Tristan. Et dist la royne a Charlez  
de Secille : « Comment! Charlez, voulés vous que mon  
filz Phelipez soit ainsy depousé du royaume sans ce que  
cest homme soìt de riens examiné ? — Par Dieu, dist  
Charlez, madame, j’en suis de Dieu bien informé » et  
compta a la royne tout ce que Pange luy avoit dit. « Cer-  
tez, dist la dame, je vous en croy assés. Non pour tant,  
mon cueur ne sera ja asseuré s’il n’est aultrement par  
moy congneu et advisé. — Dame, dist Charles de Secìlîe,  
faitez en vostre plaisir, car tousiours aulx femmez il fault  
faire leurs voulentez.»

Lors la royne appella Jehan Tristan : « Se vous estez mon  
filz je vous congnoistray bien. Car Jehan le mien filz, au  
jour qu’il fut né appourta une croix vermeille sur la  
dextre espaule. — Par ma foy, dist Jehan Tristan, j'ay  
encorez la croix et la poués bien veoir tout clerement. »  
Lors Jehan Trístan se despoulla tout nu (foi. 75v°)  
devant[[424]](#footnote-424) tous les barons et monstra la crois a qui veoir ia  
vouloit, la quelle estoit plus noire que ayrement[[425]](#footnote-425) eí sy  
estoit en pluseurs lieux vermeille, ainsy comme s’il eust  
eu bouté[[426]](#footnote-426) cloux parmy. Et quant la royne vist la crois. le  
cueur luy mua et loua et gracia Dieu moult doulcement.

son enfant, de même que sa femme. II avait mis à sa  
disposition ses gens et lui en avait fait don pour qu’íi  
puisse venir conquérir la France, dont il voulait être cou-  
ronné roi. Et il n’avait pas tort car il est votre frère aîné  
ct croit fermement en Dieu. Agissez maintenant, monseì-  
gneur, comme vous l’entendrez.» À ces propos, le roi  
rendit grâces à Dieu pour le retour de son frère Tristan  
eí déclara : « Je veux qu’il ait le royaume de France, car  
il est mon frère aîné et je préfère mon frère à quatre  
royaumes.»

Sa mère, la reine, ainsi que les barons qui se trouvaient  
jà, se levèrent alors pour s’approcher de Tristan. La reine  
dit à Charles de Sicile : « Comment! Charles, voulez-  
vous que mon fils Philippe soit dépossédé du royaume  
sans que cet homme subisse le moindre examen ? — Par  
Dieu ! répondit Charles, Madame, j’ai reçu de Dieu une  
bonne information ! » II raconta alors à la reine tout ce  
que l’ange lui avait dit. « Certes, dit la dame, je vous fais  
une grande confiance. Malgré cela, mon cceur ne sera  
jamais en paix si je n’ai pas un autre moyen de le recon-  
naître et de l’examiner. — Dame, dit Charles, faites  
comme il vous plaira car il faut toujours céder aux  
\ ■ lontés des femmes. »

l.a reine s’adressa alors à Jean Tristan : « Si vous êtes  
moîi fils, je vous reconnaîtrai bien. Car mon fils Jean vint  
au monde le jour de sa naissance avec une croix ver-  
meille sur l’épaule droite. — Par ma foi, dit Jean Tristan,  
j'ai encore cette croix et vous pouvez la voir de vos  
p. opres yeux. »

Ican Tristan se déshabilla alors entièrement devant tous  
ìes barons et montra à qui voulait la voir la croix. Elle  
était plus noire que l’encre, mais vermeille en plusieurs  
endroits, comme si des clous y avaient été plantés.  
Oaand la reine vit la croix, ses sentiments changèrent du  
tout au tout et elle loua et remercìa Dieu avec une

Et tendit les mains vers le ciel et dist que vraiement c’es-  
toit son filz Tristan, qui luy avoit esté emblé a Damiete.  
Lors fut Jehan Trístan honnouré et lé festya haultement  
son frere le roy de France. Et luy dist: « Beau frere, par  
Dieu, ja par moy ne vous sera retenu le royaulme de  
France car il est vostre et Dieu et raison le veult et le me  
commande[[427]](#footnote-427). »

*Comment Jehan Tristan refusa la coronne et le royaume  
de France*

Jehan Tristan respondit moult doulcement au roy  
Phelipez son frere. « Par Dieu, dist il, je n’en feray riens  
s’il n’est jugié par les pers de France. — De par Dieu,  
dist le roy, or soient tous fais venir les .XII. pers ! » Les-  
quieulx furent incontinent[[428]](#footnote-428) assemblez pour celle cause  
et jurerent tous a ung commun accord que le droit  
apparissoit assez clerement que Jehan Tristan eust ie  
royaulme et qu’il estoit l’ainsné et que nul ne luy pouoit  
tollir par loyal jugement.

« Seigneurs, ce dist Tristan, je m’y accord bien et le juge-  
ment est bon qui l’entent raisonnablement. Et pour[[429]](#footnote-429) tant  
j’ay perdu a estre roy de France car vraiement je suis le  
plus jeune. Car il n’a pas encorez deux moys que je ne  
congnoissoye pas Dieu ny sa loy et pour ce a bon enten-  
dement je n’estoye pas (fol. 76) encorez né puis que jc  
n’avoye congnoissance de Dieu ne de sa loy et pour cc.  
par droite raison, mon frere est I’ainsné et doit tenir ie  
royaulme et la couronne. Et pour ce, en plain parlement,  
je luy quicte le royaulme et les appartenancez, mais je  
luy demande ung don a ce commencement : c’est qu'ii  
m’aide a conquerir le royaulme de Tarse4 et en mettre  
hors les Sarrasins. »

grande émotion. Tendant les mains vexs le ciel, elle dit  
qu’il s’agissait vraiment de son fils Tristan, qui lui avait  
éié volé à Damiette. Jean Tristan reçut alors tous les  
honneurs et son frère le roi de France le fêta solennelle-  
ment. II lui dit: « Mon cher frère, par Dieu, jamaís je ne  
vous priverai du royaume de France car c’est à vous qu’il  
revient; Dieu et la raison le veulent et l’ordonnent. »

*Comment Jean Tristan refusa la couronne et le royaume  
de France*

Jean Tristan répondit avec une grande douceur au roi  
Philippe, son frère : « Par Dieu, je n’en ferai rien sans le  
jugement des pairs de France. — Que l’on fasse venir  
maintenant, par Dieu, tous les pairs de France ! », dit íe  
roi. Ces derniers s’assemblèrent aussitôt pour en juger et  
décidèrent d’un commun accord que le droit, sur ce  
point, était clair : en tant qu’aîné, Jean Tristan devait  
;, /oir le royaume et personne ne pouvait le lui retirer en  
vertu d’un jugement conforme à la loi.

« Seigneurs, dit Tristan, je suis entièrement d’accord et  
ce jugement est bon pour qui le comprend selon les lois  
de la raison. J’ai pourtant perdu mon droit à être roi de  
J'-ance car, en vérité, je suis le plus jeune. 11 y a encore  
à peine deux moìs en effet, je ne connaissais ni Dìeu ni  
sa Loi et si l’on réfléchit bien, je n’étaís pas encore né  
puisque je ne connaissais ni Dieu ni sa Loi. La raison  
véritable veut donc que mon frère soit l’aîné et qu’il  
détienne ie royaume et la couronne. C’est pourquoi,  
devant tout le parlement, je lui cède le royaume et ses  
dépendances, mais je lui réclame d’emblée un don : qu’il  
m’aide à conquérir le royaume de Tarse et à en chasser  
les Sarrasins.»

*Comment le roy eîJehan Tristan son frere aveuc plusieurs  
aultres princes et barons alerent conquester le royaume de  
Tharse*

Adonc luy octroya le roy Phelipez de bon cueur et  
manda ses gens de par tout son royaulme. Et la vint Guy,  
le conte de Flandrez, et Robert de Bethune son fiîz et  
pluseurs aultres contez et ducz du royaulme, tant qu’ilz  
furent bien ,LXM. et[[430]](#footnote-430) partirent de Paris et prindrent leur  
chemin droit en Tarse[[431]](#footnote-431) et arriverent tantost sur le paŷs[[432]](#footnote-432)de Tarse. Mais une espye l’ala tantost dire a Maladíus4,  
qui pour Ie temps estoit roy de Tarse. Et estoit le plus  
fier paŷen que l’en peust trouver. Et quant Maladìus  
entendit que les chrestiens estoient arrivez sur luy et  
qu’il ardoyent et destruioyent tout le pays, il jura Mahorn  
qu’il yroit sur les chrestiens et se partit de sa cité a bien  
.L. mille et s’entrerencontrerent et y eut moult dure  
bataille. Hellaine, la fille du roy Maladius, estoit sur les  
murs de la cité et avoit ouy dire que pour l’amour d’elle  
Jehan Tristan estoit venu conquerre la royaulme de  
Tarse, car elíe l’avoit veu aultre foys quant il demouroit  
aveucquez le soudan Salladin, le quel estoit onde de Hei-  
laine, qui creoit en Dieu fermement et amoit Jehan Tris-  
tan parfaitement5 (fol. 76v°). Et disoit la belle souvent  
que sans Tristan elle ne pourroit vivre bonnement et se  
rendoit du tout en Dieu en qui Tristan creoit. Et Tristan  
estoit en l’estour, ou il se combaîoit moult duremcnt, et  
portoit proprement les armez de France, fors qu'il y  
avoyt en difference ung croissant d’argent.

*Comment Jehan Tristan fut prins et emprisonné*

Et Jehan Tristan s’esprouvoit durement contre les Sar-  
rasins et crioit haultement « Montjoye, saint Denis ! • lu

*Comment le roi et son frère Jean Tristan, accompagnés  
de plusieurs autres princes et barons, partirent à la  
conquête du royaume de Tarse*

Le roi Philippe le lui octroya de bon coeur et convoqua  
ses gens dans tout son royaume. Guy, le comte de  
Flandre, répondit à l’appel, ainsi que son fils Robert de  
Béthune et plusieurs autres comtes et ducs du royaume.  
Us se retrouvèrent au moins soixante mille et quittèrent  
Paris pour prendre tout droit la route du royaume de  
Tarse, auquel ils parvinrent rapidement. Mais un espion  
alla aussitôt en informer Maladius, qui était à cette  
époque le roi de Tarse. II était le païen le plus fier que  
I’on puisse trouver. En entendant que les chrétiens  
étaíent arrivés pour s’opposer à lui et qu’ils brûlaìent et  
dévastaient tout le pays, il jura à Mahomet qu’il iraìt à  
leur rencontre et quitta sa cité avec au moins cinquante  
mille hommes. Les deux armées s’entrechoquèrent et il  
y eut là un rude combat. Hélène, la fille du roi Maladius,  
se tenait sur les murs de la cité ; elle avait entendu dire  
que c’était par amour pour elle que Jean Tristan était  
venu conquérìr le royaume de Tarse. Elle avait en effet  
eu l’occasion de le voir par le passé lorsqu’il vivait chez  
le sultan Saladin, qui se trouvait être son oncle. Hélène  
croyait fermement en Dieu et aimait Jean Tristan de tout  
son cceur. La belle disaít souvent que sans Tristan elle  
pe pourrait pas vraiment vivre et qu’elle se vouait entiè-  
rement au Dieu en qui Tristan croyait. Tristan lui, était  
au cceur de la mêlée, où il menait un combat fort rude ;  
|1 portait les vraies armes de France, avec pour seul signe  
dístinctif un croissant d’argent.

*Comment Jean Tristan fut capturé et emprisonné*

Sous les assauts des Sarrasins, Jean Tristan prouvait sa  
valeur; il criait avec force : « Montjoie, saint Denis ! »  
convint par force que les Sarrasins fussent ressortis et en  
demoura bien .X. milliers mors[[433]](#footnote-433) sur le chemin et les aul-  
trez se retrairent en la cité. Mais Jehan Tristan fut sy  
hatif et sy entreprenant qu’il entra en la cité aveucquez  
les Sarrasins sans aveucquez luy nul de ses compaignons  
et tantost les Tarsiens leverent le pont tourneys. Et  
Jehan Tristan demoura dedens encloux et prins et fut  
laidement mis en chartre. Et Jehan Tristan reclama Dieu  
moult doulcement, car il savoit bien que les Sarrasins luy  
feroient moult de despis. A la belle Helaine fut compté  
et dit comme Jehan Tristan avoit esté prins et manda le  
chartrier, qui moult voulentiers vint a elle. Et luy dist  
Helayne : « Mon amy, je croy bien que vous croyés en  
Jhesucrist et que vous avés en vostre garde Tristan. Mon  
amy, je vous supplye que faciés tant que je parle a luy  
secretement. — Dame, dist le chartrier, qui avoit nom  
Mellior, je feray volentiers vostre commandement. » Et  
tantost il amena Jehan Tristan devers elle et le festia  
moult doulcement et le fist (fol. 77) vestir de vestement  
plaisant et parlerent tous trois ensemble comme ilz pour-  
roient la nuyt yssir de la ville a cocq chantant. Et fut le  
fait d’eulx ordonné pour yssir de la ville secretement et  
seroient Mellior et la dame baptisez et puis Tristan pren-  
droit Helaine a femme.

Lors estoit le roy Maladius en son palays, qui dist a ses  
gens : «Nous avons Tristan prisonnier, que Salladin  
nourrit sy doulcement et il a amené les François dedcns  
Tarse pour avoir ma terre. Et pour ce je veul que vous  
me conseilliez se je le feray mourir ou se je le delivreray  
en payant rançon. — Sire, ce disrent les gens, vous dis-  
nerés avant et puis nous vous rendrons response. » Et  
tantost ung paŷen, qui de male heure fust né, entra ou  
palais, qui avoit bien ouy et entendu Tristan et dame  
Hellaine : « Sire, fist il au roy, sachez par verité que Hei-  
laine vostre fille et Tristan se sont ensemble accordés. !•■

pominés, les Sarrasins furent contraints de se replier;  
au moins dix mille d’entre eux restèrent morts sur le che-  
min et les autres se réfugièrent dans la cité. Mais Jean  
Tristan était si prompt et si audacieux qu’il pénétra dans  
la cìté en même temps que les Sarrasins, seul et sans le  
moindre compagnon. Aussitôt, les Tarsiens relevèrent le  
pont tournant. Jean Tristan se retrouva enfermé à l’inté-  
rieur de la ville, fut capturé puis vilainement traîné en  
prison. II se mit alors à implorer Dieu du mieux qu’il put  
car il savait bien que les Sarrasins lui réserveraient un  
sort humiliant. La belle Hélène fut bien sûr informée de  
la capture de Jean Tristan et fit appeler le geôlier, qui  
vínt volontiers à elle. Hélène lui dit : « Mon ami, je sais  
bicn que vous croyez en Jésus-Christ et que vous avez  
1 .-[stan sous votre garde. Je vous en supplie, mon ami,  
permettez-moi de lui parler en secret. — Dame, dit le  
gcôlier, qui se nommait Melior, j’accomplirai volontiers  
vos ordres.» Sans tarder, il amena Jean Tristan devant  
eiie, qu’elle accueillit avec une grande douceur et en îui  
falsant fête. Elle lui fit revêtir des vêtements agréables,  
puis tous trois se mirent à discuter des moyens de fuir la  
viiie de nuit, au chant du coq. Ils décidèrent qu’ils sorti-  
raient de la vìlle en secret, feraient baptiser Melior et la  
dame puis que Tristan la prendrait pour épouse.

Le roi Maladius se trouvait alors dans son palais ; il dit  
à ses gens : « Nous tenons prisonnier Tristan, que Saladin  
a clevé avec tant de soin, et il a fait venir les Français à  
f use pour avoir ma terre. Aussi je sollicite vos conseiìs :  
cîois-je le faire mourir ou bien le libérer en échange  
d’une rançon ? — Sire, dirent ses hommes, prenez déjà  
votre dîner, puis nous vous donnerons notre réponse.»  
l 1 païen - maudit soit-il! - entra alors au palais ; il avait  
fort bien entendu et écouté Tristan et dame Hélène :  
Síre, dit-il au roi, sachez en vérité que votre fille  
llcîène et Tristan sont complices. Melior les a enfermés

les a Mellior enfermez privement dedens urte chambre  
et parlent moult fort du prophete qui fut penez en la  
croix. Et par Dieu sire, se vous n’y prenés garde, vous  
en serez deçeu, car je les ay bien ouys et escoutez. » Le  
roy Maladius a poy qu’il ne desva et entra en la chambre  
ou ilz estoyent enfermez l’espee au poing et íllec1 fut  
prins Tristan tout desarmé et fut mené au palais. Et dist  
Maladius : « Or escoutez seigneurs, il est maí advìsé qui  
se fye en femme. Je le dis pour ma fille, que vous voyés  
ycy, qui scet bien que Tristan est mon ennemy mortel et  
qui tent que je soye desherité ; et c’est donnee a luy ainsy  
comme vous voyés. (fol. 77v°)

— Sire, ce dist Helaine, ja ne vous sera celé : je croy en  
Jhesucrist, qui en croix fut penez. Et pour ce, sire, pour  
vostre sauvement, je vous supply que vous y veullez  
croire, car se vous estiés bien informé de la loy Jhesu-  
crist, vous ne priseriés la loy Mahom deux parisis. Et  
aussy veés cy Tristan, qui est de moy amé, qui est frere  
au grant roy des Françoys, qui me prendra a femme se  
vous y consentés. —- Fille[[434]](#footnote-434), ce dist Maladius, mal fustez  
vous oncquez nee, qui voulés ainsy diffamer nostre loy !  
Par Mahom, vous le comparrez, ne jamais je ferés trahi-  
son. » Tantost le roy sarrasin fist faire deux croix et fist  
forgier six cloux pesans et agus. Et puis fist armer cent  
hommez, ou il fut luy mesmez et fist mener Tristan,  
Helaine et Mellior par dehors la ville assés pres des fous-  
sez, sur une montaigne, tant que les chrestiens les  
veoient bien de leurs trefz mais ilz ne savoient a quoy  
c’estoit bon. Et la fut Jehan despoullié tout nu et fuí  
estendu sur la crois et durement cloué, tout ainsy que fut  
Dieu le jour de sa Passion. Et Jehan Tristan recîamoit  
moult souvent Jhesucrist et fut levé en la croix conliu-  
mont[[435]](#footnote-435) et la se pasma et luy faillist le cueur et en i .  
maniere fut Melior en croix et Helaine fut liee au pié de  
la croix de Tristan son amy, qui souvent reclamoit

ers privé dans une pièce, où ils parlent beaucoup du pro-  
phète qui est mort sur la Croix. Par Dieu, sire, si vous  
n"y prenez garde, vous serez trompé car je les ai fort bien  
entendus et écoutés. » Le roi Maladius faillit devenir fou  
de rage; ii entra dans la pièce où ils étaìent enfermés,  
l’epée au poing, et Tristan, qui n’avait pas la moindre  
arme, y fut saisi puis conduit au palais. Maladius dit  
aiors : « Écoutez-moi donc, seigneurs ! II est bien impru-  
dent, celui qui se fie à une femme ! C’est pour ma fille  
que je le dis, elle que vous voyez ici : elle sait bien que  
Tristan est mon ennemi mortel et ne vise qu’à me dépos-  
séder et elle s’est donnée à lui, comme vous pouvez le  
voir.

■ Sire, dit Hélène, je vais tout vous révéler : je crois en  
.li-sus-Christ, qui mourut sur la Croix. Et, sire, pour votre  
saiut, je vous supplie de bien vouloir croire en lui, car si  
vous connaissìez bien la loi de Jésus-Christ, vous n’accor-  
deriez pas à celle de Mahomet la valeur de deux parisis !  
\ ous voyez aussi à mes côtés Tristan, que j’aime ; il est  
ie frère du grand roi des Français et me prendra pour  
cpouse si vous y consentez. — Fille, dit Maladius, mau-  
dii:e soit l’heure de votre naissance, vous qui vouìez  
déshonorer notre religion ! Par Mahomet, vous allez ie  
payer et jamais je ne trahirai ma foi. » Le roi sarrasin fit  
aussitôt fabriquer deux croíx et forger six clous, lourds  
et pointus. Puís il fit armer une centaíne d’hommes, dont  
lui-même faisait partie, et fit conduire Tristan, Melior et  
I léìène en dehors de la viíle, tout près des fossés, sur une  
colline, de façon à ce que ies chrétiens puissent les voir  
depuis leurs tentes; mais ces derniers ignoraient leurs  
intentions. Une fois là-bas, Jean fut dépouillé de ses  
\Uements puis étendu entièrement nu sur la croix et vio-  
lemment cloué, tout comme Dieu l’avait été le jour de sa  
Passion. JeanTristan invoquait très souvent Jésus-Christ;  
sa croix fut hissée à la verticale et là, il perdit connais-  
sar.ee et s’évanouit. Melior fut crucifié de la même  
manière et Hélène liée au pied de la croix de son amí

et la Vierge Marie car elle n’avoit aultre esperance que  
de mourir.

*Comme Robert de Bethune*, *quì venoit de fouraige avec  
ses gens, osta Jehan Tristan, Helaine et Melior de la croix*

Robert de Bethune, qui venoit de fourraige ou tout  
grant compaìgnie, qui passoit assez pres d’illec, escouta  
la voix de Helaine (fol. 78), qui forment reclamoit Dieu  
et Nostre Dame. « Seigneurs, ce dist Robert, j’ay une  
voix escoutee qui semble voìx de femme, qui hauitement  
reclame la mere Dieu1; et je voy sur ce mont mouit de  
gens d’armez assemblez. Je me doubte que ce ne soyent  
payens qui ont prins aulcuns de nos gens, qui les font la  
angoisseusement mourir. Et mon ame soit sauvee ! Je y  
veul aler veoir que c’est. Or baissez la baniere, qu’elle  
ne soit advisee ! Et chevauchons parmy ceste montee et  
sy nous leurs pouons tollir l’entree de la porte jamais nul  
ne s’en íra sans avoir male journee. » Mais tantost les  
Sarrasins de la cité adviserent les chrestiens et crierent  
moult haultement : «Noble roy, entrez en la vîlle ou  
vous estez mort! Car veés ycy venir des chrestiens une  
grant quantité ! » Et tantost les Sarrasins se mirent en la  
cité et fermerent la porte et tantost Robert de Bethune,  
qui estoit moult courroucié de ce que le roy Maladius  
leur estoit ainsy eschappé, mist pié a terre et tous 'j'  
gens et voulut deslyer Helaine. Mais elle luy dist: « Pre-  
mierement, pour Dieu, ostez celle croix ! Car Jehan Tris-  
tan y a sa char penee et en celle aultre croix pent ung  
homme de bon renom, qui croist en Jhesucrist et en sa  
loy.» Et tantost fut osté de la croix Jehan Tristan el  
Melior qui avoient leurs cueurs moult mactez et affeblis  
et aussy fut Helaine desliee de la crois, qui tantost ala  
baiser Tristan. Et furent emportez en l’ost des François.

Tristan; elie suppiiait souvent Dieu et la Vierge Marie  
et n’avait d’autre espoir que la mort.

*Comment Robert de Béthune, qui revenait du fourrage  
avec ses gens, ììbéra Jean Tristan, Hélène et Melior de la  
çroix*

Robert de Béthune était allé chercher du fourrage avec  
une importante compagnie ; passant tout près de ià à son  
retour, il entendit la voix d’Hélène, qui invoquait Dieu  
et Notre Dame d’une voix forte. « Seigneurs, dit Robert,  
j’ai entendu une voix, de femme me semble-t-íl, qui  
appelle à son secours la mère de Dieu et je vois sur cette  
colline un rassemblement nombreux d’hommes en  
armes. Je crains que les païens aient capturé certaìns de  
nos gens et les fassent mourír dans les souffrances. Que  
mon âme soit sauvée ! Je veux aller voir de quoi i 1  
retourne. Baissez donc la bannière, afin qu’on ne la  
remarque pas ! Engageons nos chevaux sur cette montée  
et. si nous parvenons à les empêcher d’emprunter la  
porte, ils repartiront tous après avoir vécu de mauvais  
moments. » Mais, bien vite, îes Sarrasins de la cité s’aper-  
çurent de la présence des chrétiens et crièrent du plus  
fort qu’ils purent : « Noble roi, rentrez dans la vílle ou  
vous êtes mort! Car voici venir des chrétiens en grand  
nombre ! » Très vite, les Sarrasins se retranchèrent dans  
la cité et fermèrent la porte. Robert de Béthune, fort  
mécontent que le roi Maladius lui ait ainsi échappé, mit  
aussítôt pìed à terre avec tous ses gens et s’apprêta à  
délivrer Hélène. Mais elle lui dit : « Pour Dieu, retirez  
d'abord cette croix ! Jean Tristan y a souffert dans sa  
chair et à cette autre croix est pendu un homme de grand  
mérite, qui croit en Jésus-Christ et en sa loi. » Jean Tris-  
fan et Melior furent aussitôt libérés des croix où leurs  
forces, cruellement domptées, s’étaient beaucoup affai-  
blies; Hélène fut à son tour déliée de la croix et courut  
enibrasser Tristan. Tous furent reconduits vers l’armée

Et fut le roy de France moult courroucé quant il le[[436]](#footnote-436) vit  
ainsy tourmenté, Non pour tant il loua Dieu de ce qu’il  
estoit encores vif. Et tantost (fol. 78v°) le roy manda les  
medecins[[437]](#footnote-437) les meilleurs qui peulst, qui lui jurerent et pro-  
mirent qu’ilz luy rendroyent tous sains Jehan Tristan,  
Melior et Helaine dedens brief temps[[438]](#footnote-438). Et lors Helaine  
requist au roy baptesme. Et tantost l’evesque de Paris la  
baptisa et ne luy fut point mué son nom. Et aussy fut  
Melior baptisé et en fut le roy parrain et Charles de  
Secìlle, qui sur fons le nomma.

*Comment Jehan Tristan espousa la belle Helaìnne*

Et en celle propre journee Jehan Tristan espousa  
Helaine et le roy fìst Melior chevalier et luy donna grant  
terre. Et l’endemain Maiadius issist de la cité aveuc tout ;  
,LXM. hommez et alerent contre les François moultí  
orgueilíeusement. Et tantost Phelipez, le bon roy dej  
France, et Charles de Secille son oncle, Guy le conte dej  
Flandrez, Robert de Bethune, le conte de Saint Poi,  
conte de Forestz[[439]](#footnote-439) et les aultrez François coururent sus  
moult fierement aulx Sarrasins et tant qu’a ceste em  
prise il y eust plus de .XM. paiens mors, dont le roy Mala-  
dius fut moult courroueé. Et donna tel coup de lance au  
conte de Forestz qu’il le rua jus par terre tout mort. Mais  
les chrestiens se porterent sy vaillamment qu’il couvint  
par force que les Sarrasins tournassent en fuite. Et prín-  
drent la ville les chrestiens et firent des gens de la ville  
et de leurs biens tout a leur voulenté. Et le roy Maladius  
s’en retorna fuyant, dont Phelipez le roy de France en  
fut moult doulant et dist pour Dieu que I’on alast apvéz.  
Et tant que le conte du Mans attaingnit Maladius. Et se

des Français. En voyant Jean Tristan torturé de la sorte,  
le roi de France fut rempli d’indignation. II loua néan-  
jnoins Dieu de ce qu’il était toujours en vie. Le roi fit  
rapidement venir les meilleurs médecins qu’il put trou-  
' -.-r, qui lui promirent et jurèrent de lui rendre sous peu  
j.-an Tristan, Melior et Hélène en pìeine santé. Hélène  
demanda alors au roi le baptême. L’évêque de Paris la  
baptisa sans attendre et il ne lui fut point attribué de  
nouveau nom. Melior fut lui aussi baptisé et eut pour  
parrains le roi et Charles de Sicile, qui prononça son nom  
sur les fonts baptismaux.

t *omment Jean Tristan épousa la belle Hélène*

i.c même jour, Jean Tristan épousa Flélène et le roi fit  
chevalier Melior, auquel il donna une grande terre. Et le  
lcndemain, Maladius sortit de la cité avec soixante mille  
hommes gonflés d’orgueil, qui marchèrent contre les  
Français. Aussitôt, le bon roi de France Philippe, son  
oncle Charles de Sícile, le comte Guy de Flandre, Robert  
de Béthune, le comte de Saint-Pol, le comte de Forez et  
les autres Français se lancèrent farouchement contre les  
Sarrasins, à tei point que plus de dix mille Sarrasins péri-  
rent lors de leur assaut, ce qui remplit le roi Maladius de  
o.'urroux. 11 donna alors un tel coup de lance au comte  
de Forez que ce demier tomba raíde mort à terre. Mais  
les chrétiens se comportèrent si vaillamment que les Sar-  
rasins furent contraints de prendre la fuite. Les chrétiens  
prirent la ville et firent des habitants et de leurs biens ce  
qu’ils voulurent. Le roi Maladius prit une nouvelle fois  
la fuite, au grand dam du roi de France Philippe, qui  
demanda au nom de Dieu qu’on ie poursuive. Le comte  
dii Mans parvint à atteindre Maladius. Maladius se

retourna Maladius contre luy et luy donna tel h(u ii>n  
qu’il le tua tout mort et s’en commença a fouyr de  
rechief. Et (fol. 79) le conte d’Estampez Ie poursu;, it  
tellement qu’il apperceust Maladius. Êt luy escria qu’il  
se retournast ou sy non qu’ìl le tueroit en fuyant. Le i.|Ucl  
Maladius retourna et assena tellement le conte d'I-'s-  
tampes d’une lance qu’il luy fist perdre Ia vye. Et s'en  
retourna Maladius fuiant, mais le roy de France et ^es ;gens le poursuyvoyent tousjours et tant que Gaultier de ;Chastillon les passa tous et attaingnit Maladius en une  
vallee et luy crya : « Faulx payen, ií te convient retour- |  
ner ! » Et lors retorna Maladius et donna a Gaultier de ;  
Chasteillon tel horion qu’il le fist cheoir de son cheval et fluy rompit .1. bras et s’en retourna fuyant comme devant ;pour la doubte qu’il avoit du roy et de ses gens. Et jura J  
Jehan Tristan qu’il le poursuivroit jusquez a la mori.

*Comment Jehan Tristan poursuyvit Maladius a foro*’ de§  
*l’esperon tant qu’ii l’eut vaincu*

Et TROUVA Maladius a l’issue d’un bois et Iuy clis: :

« Sarrasin, retoumez le corps ! Dieu vous mauldye ! - Ft  
tantost Maladius retourna et apperceust bíen que c’estoit  
Jehan Tristan a ce qu’il pourtoit a ses armez les fleurs  
de lys de France a ung croissant d’argent. Et fust Mala-  
dius moult esbahy quant il le vist armé car il cuidoit  
qu’il fut mort mais toutefois dist il qu’il ne le craignoit  
riens et tira l’espee toute nue et attandit Jehan Tristan  
moult orgueilleusement. Et tellement s’entreferoient des  
espeez qu’ìlz faisoient saillir le feu de leurs harnois maís  
ilz ne s’entrepeurent nullement blecier. Adonc Jeban|  
Tristan fut moult doulant et adressa tellement son espee|  
qu’il coupa le coul au cheval Maladius (fol. 79v°) et tan-  
tost ressaillist en piez et regarda vers les boys et víst;  
venir les François qui approuchoient durement de luv.i  
Et vit Maladius que s’ìl attendoit le roy Phelipez qu’il  
seroit mort. Et appella moult doulcement Jehan 'I o-i.i:.

retourna face à lui et lui asséna un tel coup qu’il le tua  
sur-le-champ et reprit la fuite. Le comte d’Etampes le  
poursuivit jusqu’à ce qu’il l’aperçoive ; il lui cria de faire  
demi-tour sans quoi il le tuerait de dos, comme un  
fuyard. Maladius se retourna alors et frappa le comte  
d’Étampes d’un coup de lance tel qu’il lui ôta la vie. Puis  
il reprit la fuite, mais le roi de France et ses gens étaient  
toujours à sa poursuite, jusqu’à ce que Gautier de Châtil-  
lon les dépasse tous et atteigne Maladius dans une val-  
lée ; il lui cria : « Fourbe païen, il te faut te retourner ! ».  
Maladius se retourna alors et donna à Gautier de Châtil-  
lon un coup si fort qu’il le fìt tomber de son cheval et lui  
cassa un bras, puis il reprit la fuíte, à cause de la crainte  
que lui inspiraient le roi et ses gens. Jean Tristan jura  
alors qu’il le poursuivrait jusqu’à la mort.

*Çomment Jean Tristan éperonna sans relâche son cheval  
à la poursuite de Maladius jusqu’à ce qu’il l’ait vaincu*

II trouva Maladius à la sortie d’un bois et lui dit: « Sarra-  
sin, retournez-vous ! Que Dieu vous maudisse ! » Mala-  
dius se retourna aussitôt et reconnut facilement Jean  
Tristan, qui portait sur ses armes ies fleurs de lys de  
France au croissant d’argent. Maladius fut stupéfait de le  
voir armé car il le croyaìt mort; il lui affirma néanmoins  
qu’il ne le craignait nullement, tira son épée du fourreau  
et, plein d’orgueil, attendit Jean Tristan. Ils se portèrent  
l’un à l’autre de tels coups d’épée que des étincelles de  
feu jaillissaient de leurs armures, sans pour autant parve-  
nir à se blesser. Fort contrarié, Jean Tristan leva si haut  
son épée qu’il trancha le cou du cheval de Maladius ; son  
cavalier se remit aussitôt debout et, regardant vers les  
bois. vit que les Français s’approchaient dangereusement  
de lui. Maladìus comprit que s’il attendait le roi Philippe,  
sa mort était venue. II s’adressa très humblement à Jean

mmÊmÊÊttÊm

Baudouin de Flandre

et luy dist : « Franc chevalier, je me rens a toy, par \t>.l  
convenant que tu me sauveras la vye et croiray en ta !oy.  
Car mieulx vault ton dieu que ne fait Mahommet quant  
il t’a garanti de la croix ou je t’avoye fait mettre. Et íu  
auras ma fille et toute ma terre. — Par ma foy, dist Jchan  
Tristan, je m’y accorde et vous prometz ma foy et ser-  
ment que je vous garentiray de mort. »

Lors bailla Maladius a Tristan son espee et vint tantost  
le roy Phelipez et ses gens, qui eurent grant joye dr i- 1que Maladius estoit torné2 a la loy chrestienne. I ■ .j  
firent monter sur ung cheval et le menerent par devers  
la cité, ou il fut chrestienné[[440]](#footnote-440) a moult grant joye et ama í  
toute sa vye la loy Jhesucrist. Et aprés ce qu’il eut esté ì  
baptisé, il donna a Jehan Tristan et a sa fiîle le royaumej  
de Tarse. 5

*Comment le roy Philipe s’en retorna en France* ,J

Et APRÉS le roy de France s’en retourna en J-rance  
aveucquez son barnaige et le conte Guy s’en retourna en  
Fîandrez et Robert de Bethune s’en ala a la femme qu'il  
espousa, qui jadis fut fille au roy de Secille mais il la  
trouva morte, dont il fut moult doulant. Et demoura ung  
beau filz qui avoit nom Charlon, que Robert de Bethune  
ama forment. Et tantost aprèz (fol. 80) se maria a la fille  
du duc de Bourgongne, qui fut contesse de Nevers, en la  
quelle il engendra deulx filz[[441]](#footnote-441) et trois fillez qu’il ama  
moult fort. Mais en especial il amoit mieulx son filz  
Charlon. Et en ce temps fut Flandrez en paix plus de  
.XX. ans, qu’il n’y eut noise ne guerre. Et maria Robert  
ses fillez moult haultement et fut l’ainsnee mariee au duc  
de Julliers, la puis nee au conte d’Anjou et les deux fíiz  
furent moult beaulx chevaliers5. Et eut nom l’ainsné  
Loys, qui fut moult saige homme et le puis né eut nom  
Robert, qui vesquit longuement et fut nommé Rubefl

Jean Tristan au royaume de Tarse 329

Tristan en lui disant : « Noble chevalier, si tu me laisses  
!a vie sauve, je me rends à toi et j’adopterai ta religion.

! on Dieu vaut mieux que Mahomet puisqu’il t’a délivré  
de ia croix où je t’avais fait clouer. Je te donnerai aussì  
ma fille et toute ma terre. — Par ma foi, dit Jean Tristan,  
;'•/ consens et vous promets soiennellement que je vous  
épargnerai la mort. »

Maladius remit alors à Tristan son épée, juste avant i’ar-  
vét du roi Philippe et de ses gens, qui furent fort heu-  
reux de le voir converti à la religion chrétienne. Ils le  
firent monter sur un cheval et le conduisirent à la cité,  
.■■ú il fut baptisé dans l’allégresse générale, puis aima  
toute sa vie la religion qu’il avait embrassée. Après son  
baptême, il fit don à Jean Tristan et à sa fille du royaume  
de Tarse.

( *omment le roi Philippe retourna en France*

Après ceia, le roi de France, accompagné de ses nobles  
barons, repartit en France. Le comte Guy retourna en  
F'andre et Robert de Béthune alla retrouver la femme  
qu'il avait jadis épousée, à savoir la fille du roi de Sicile,  
mais ii la trouva morte, ce qui le remplit de douleur. Elle  
laíssait un beau fils, nommé Charlon, pour lequel Robert  
de Béthune se prit d’affection. Peu de temps après, il  
cpousa la fille du duc de Bourgogne, la comtesse de  
Nevers, qui lui donna deux fils et trois filles qu’ii aima  
beaucoup. Mais il vouait un amour tout particulier à son  
fils préféré, Charlon. La Flandre fut à cette époque-là en  
paix plus de vingt ans, sans querelle ni guerre. Robert fit  
íaire à ses filies des mariages prestigieux : l’aînée épousa  
le duc de Juliers et la cadette le comte d’Anjou. Quant  
á ses deux fils, ils devinrent de fort beaux chevaliers.  
i ’aîné se nommait Louis et fut un homme rempli de  
iugesse et le cadet, Robert, vécut longtemps; il était

m ■

331

sans Terre, filz Robert le Flamment. En ce temps Char-  
lez de Secille, frere du roy saint Loỳs, fut moult riche  
homme et tint grant tenement car il fut roy de Secille,  
prince de la Moree et conte d’Anjou. Et advint que Mau-  
froy et Coradin et leur grant parenté esmeurent guerre  
contre Charles le roy de Secille et luy gastoient tout son  
paŷs et sa terre pour ce qu’il la vouloicnt a force  
conquerre. Et chascun jour les barons de sa terre  
venoyent plaindre a luy\ lesquieulx luy disoient qui  
mandast secours au roy de France et a Robert de  
Bethune son gendtt2 et qui feroit Charlon vray henucr  
car il n’avoit aultre enfant de son engendrement.

*Comment Charles de Secille envoya en France et Fì*andret  
*pour avoir secours3*

Adonc luy dirent les hommez qu’il se voulsist hasier.  
Lors envoya tantost ung message par devers Robert de  
Bethune son gendre. Et tantost que Robert de Bcthune:eut entendu le messagier il fist assembler gens le pìusl  
qui peust finer. Et mena aveucquez luy le seigneur de;  
Tournay, le conte de Julliers, Gaultier (fol. 80v°) deì  
Saint Omer et Hue4 de Saint Venant et des souo' .rd  
tant qu’il en peult finer et il en assembla bien .X. miíle,  
Et Robert d’Artois emmena aveuc luy les Françors et  
aultrez gens jusquez aultre .X. mille. Et quant Robert de-  
Bethune s’en voulut partir il s’en ala par devers sai  
femme et luy dist qu’il s’en aloit en Puille et en Calabre  
pour aidier et secourir le bon roy de Secille. Et la pria

1. B, et leur dìst qit'il manderoit secours au roy de France et *n Rnheriì*de Bethune son gendre et feroit Charlon son filz son vray herìtieri  
*car* il... 2. E, G, *frere.* Correction d’après l’occurrence infra el B.|

C, et il manda Robert de Bethune quijadis avoit espousee sa fille ei qu’Sì  
gardast bien Charlon son filz car il le feroit son heritier*;* F, Et *'t "'un/laì*Robert de Bethune qui jadis avoit espousé sa fille au duc de Bourgognt ,  
et lui dist qu’il gardast bien Charlon son filz car il en feroit son heriiier  
car il n’avoit autre enfant de son engendrement. 3. Absence tíc titre  
dans G, C et E. Titre rétabli d’après B. 4. F, Hugues,  
nommé Robert sans Terre, fils de Robert le Flamand. À  
cette époque, Charles de Sicile, ìe frère du roi saint Louis,  
était un homme riche et puissant, à la tête de grandes pos-  
sessions ; il était en effet roi de Sicile, prince de la Morée[[442]](#footnote-442)et comte d’Anjou. Maufroy[[443]](#footnote-443) et Coradin3, avec leur nom-  
breuse parentèle, entrèrent en guerre contre Charles, roí  
d.e Sicile ; ils dévastaient tout son pays et sa terre, qu’ils  
voulaient conquérir par la force. Chaque jour, les barons  
de sa terre venaient se plaindre à lui et l’incitaient à  
dcmander secours au roi de France et à son gendre Robert  
de Béthune, et à faire de Charlon son héritier légitime car  
il n’avait aucun autre descendant direct.

Çm*nment Charles de Sicile envoya chercher du secours*en *France et en Flandre*

Ses hommes lui demandèrent de bien vouloir se hâter. II  
envoya alors sans tarder un messager auprès de son  
■'endre Robert de Béthune. Et aussitôt que Robert de  
îïéthune eut entendu le messager, il fit assembler le plus  
de gens qu’il put trouver. II emmena avec lui le seigneur  
de Tournai, le comte de Juliers, Gautier de Saint-Omer  
et Hugues de Saint-Venant, ainsi que tous les merce-  
naires qu’il put trouver et il en assembla bien dix mille.  
Robert d’Artois quant à lui, prit la tête de dix mille  
hommes supplémentaires, Français ou autres. Au  
moment de partir, Robert de Béthune alla voir sa femme  
,-t lui dit qu’il partait en Pouilles et en Calabre pour  
apporter aide et secours au bon roi de Sicile. II la pria

moult doulcement qu’elle vousist bien penser de ses  
enfans et en especial Charlon son filz qui au plaisir de  
Dieu seroit roy de Secille. Et sa femmè luy promist  
qu’elle luy garderoít bien et loyalment[[444]](#footnote-444) [[445]](#footnote-445).

*Comme Robert d’Artois, filz du dessusdit, et Robert de  
Beíhune allerent aider au roy de Sicille contre Mainsfro^*

LORS partirent Robert de Bethune et Robert d’Artois et  
leur ost et s’en alerent a Romme pour avoir absolucion  
du Pape. Et puìs partirent de Romme et firent tant qu’ii'  
trouverent Charlez de Secille, qui eut grant joye de leur  
venue. Et eurent conseil ensemble qu’ilz livreroyent  
bataille a jour nommé a Mauffroy et a Corradin3 et les  
envoyerent desfyer. En celíe bataille se porterent sy bien  
Charles de Secille, Robert d’Artois, Robert de Bethune  
et les François et les Flammens tant que Mauffroy et  
Corradin furent desconfis. Et sy fut Corradin mort a  
dueil et a tourment et Maufroy fut prins et rendu a Char-  
lez de Secille, qu’il luy fist coupper la teste. Charies de  
Secille, quant il eut gaigné la bataille, mercya Robert  
d’Artois et Robert de Bethune et luy dist qu’il voulsist I  
bien penser de Charlon son fiiz et que apréz sa mort il i  
le feroit son heritier. Dont Robert (fol. 81) de Bethun-.-  
le mercya et print congié de luy et prinst son chemin  
de venir en Flandrez. Et Charlon, filz de Robert de  
Bethune, en ce tempz disnoyt avec sa marastre. Mais au  
second mez dont il fut servy il fut empoisonné par telle  
maniere que l’ame luy partist du corps. Et tantost la  
dame cheut toute pasmee et s’escrya a haulte v<-;\ :

« Dame saincte Marie, que pourray je faire ? Qui a mis  
a mort Charlon ? Par Dieu, il ne me amoit mye ! F >  
a riens de mon fait et sy en seray honnye car son pere  
dira que je I’ay fait mourir et me fera destruire a dueil  
et a tourment! »

très humblement de bien vouloir prendre grand soin de  
ses enfants, et plus particulièrement de son fils Charlon,  
qui, si Dieu le voulait, était appelé à devenir roi de Sícile.  
Son épouse lui promit qu’elle le garderait bien et avec  
loyauté.

í *'omment Robert d’Artois, fils du précédemment nommé,  
et Robert de Béthune partirent porter secours au roi de  
Sicile contre Maufroy*

Robert de Béthune, Robert d’Artois et leur armée parti-  
rent alors pour Rome, pour y recevoír l’absoluîion papale.  
Puis ils quittèrent la ville éternelle et finirent par rejoindre  
('harles de Sicile, qui les vit arriver avec grande joie. Ils  
décidèrent, après en avoir délibéré, de fixer un jour pour  
livrer bataiile à Maufroy et à Coradin et envoyèrent quel-  
qu’un pour ies défier. Au cours de cette bataille, Charies  
de Sicile, Robert d’Artois, Robert de Béthune, les Fran-  
çais et les Flamands montrèrent tant de vaillance que  
Maufroy et Coradin furent vaincus. Coradìn nrourut dans  
)a peine et les souffrances et Maufroy fut capturé puis livré  
à Charles de Sicile, quì lui fit couper ìa tête. Après avoir  
remporté la victoire, Charles de Sicile remercía Robert  
d’Artois et Robert de Béthune et dit à ce dernier de bien  
•«‘occuper de son fils Charlon dont, après sa mort, íl voulait  
faire son héritier. Robert de Béthune l’en remercia et prit  
congé puís se mit en chemin pour retourner en Flandre.  
I’endant ce temps, Charlon, le fíls de Robert de Béthune,  
était en traín de dîner avec sa marâtre. Mais, au second  
plat qui lui fut servi, il fut si bien empoisonné qu’il rendit  
lame. Aussitôt, ia dame tomba en pâmoison et s’écria  
d’une voix forte : « Notre Dame, sainte Marie, que vaìs-je  
bien pouvoir faire ? Qui a assassiné Charion ? Par Dieu,  
celui qui a faiî cela ne m’aimait pas ! Je n’y suis pour rien  
etvais pourtant être couverte d’opprobre car son père dira  
que je l’ai fait mourír et me fera exécuter dans les pires  
tourments ! »

Lors fist la dame prendre .XII. des cuisiniers de l'ostel  
pour leur faire recongnoistre le murtre maís nul n'en  
vouloit riens confesser. Mais non obstant de . \!!. ia  
dame en fist pendre six. Et furent les gens moult esbahys  
que l’on ne pouoyt sçavoir qui avoit fait Ie fait. ’I amust  
la contesse manda Guion le conte de Flandrez, pcrc de  
son mary, et mirent Charlon en terre en la chanomic-\e  
de Saint Bartholommier. Et Robert de Bethune s'cn vint  
ung soyr a Arras, ou il fut festoyé des bourgoy^ dc ïa  
ville et luy fut dit et compté comme Charlon son liizi  
estoit mort aveuc sa marastre. «He Dieu ! ce distl  
Robert, qui en croix fut pené ! Sa marrastre l’a fait mou-î  
rir faulsement affin que ses enfans ayent mon heritaige  
Mais, par Dieu, elle en morra vilainement! »

Lors se partist Robert de la viile d’Arras et s’en ala ||  
Bethune moult courroucé. Et tantost ung varlet se parlist  
de Ia compaignye et s’en vint a Bethune par devers la  
dame et luy dist comme son mary venoit (fol. 81v") vers  
elle moult courroucé de son filz qui ainsy estoit morlj  
Lors la dame appella Guion le conte de Flandrez. pere  
de son mary, et îuy pria qu’il la vouìsist excuser par dever  
son seigneur car elle avoit grant doubte de luy. Et le conte  
de Flandrez luy respondit: « Dame, je ne vouldro\ c '-.Mir  
riens que vostre corps fut mal mis. Et pour ce, je vous  
conseille que vous vous mettés en une chambre jusquez a  
tant que l’ire de vostre mary[[446]](#footnote-446) soit passee et que vous vous  
gardés bien que vous ne viengnés devers luy se je nc vous  
mande.»

*Comme Robert de Bethune tua sa femme, fille du duc dé  
Bourgongne pour ce qu’il trouva Charlon son fil*z *mon,  
quì eust esté roy de Sicille*[[447]](#footnote-447)

« SlRE, DIST la dame, j’en feray a voustre vouieiiic.»  
Lors le conte Guyon ala a l’encontre de Robert son tilz.

La dame fit alors arrêter douze des cuisiniers du château  
pour les contraindre à avouer le meurtre mais aucun  
cl’entre eux ne voulut se proclamer coupable. Sans en  
teniv compte, la dame en fit pendre six sur douze. L’im-  
possibilité de savoir qui avaìt commis cet acte troublaít  
protondément les gens. Sans tarder, la comtesse fit venir  
íe comte Guy de Flandre, le père de son mari et íts ense-  
velírent Charlon dans la chanoinie de Saint-Barthélemy.  
Ro'oert de Béthune arriva un soir à Arras, où les bour-  
geois de la ville luí firent fête et lui racontèrent les cir-  
constances dans lesquelles son fils était mort, auprès de  
sa marâtre. « Hélas, Dieu qui mourut sur la Croix ! s’ex-  
clama Robert. Sa marâtre l’-a fait mourir d’une manière  
perfide, pour que ses enfants reçoivent mon héritage !  
Mais, par Dieu, elle va connaître une mort ignoble ! »

R st quitta alors la ville d’Arras et prit îa route de  
Bérhune, en proie à une douleur intense. Quittant sa  
corripagnie, un jeune homme se rendit à Béthune au plus  
vile annoncer à la dame que son mari arrivait, très en  
colcre de la mort de son fils. La dame fit alors venir le  
père de son mari, le comte Guy de Flandre, et le pria de  
la disculper devant son époux, dont elle avait très peur.  
l.c c;\mte de Flandre lui répondit: « Dame, pour rien au  
monde je ne voudraìs que vous soyez maltraitée. Je vous  
conseille donc de vous réfugier dans une chambre jus-  
qu’à ce que la colère de votre mari soit passée et de bien  
vous garder de vous présenter devant lui si je ne vous ai  
pas faít appeler. »

Co*mment Robert de Béthune tua sa femme*, *la fille du duc*de *Bourgogne, parce qu’ìi trouva mort Charlon, appelé à  
être roi de Sicile*

■ J'.tgirai selon vos souhaìts, seigneur », dit la dame. Le  
comte Guy alía alors à la rencontre de son fils, Robert.

Et a l’encontrement ilz s’entrefírent moult grant joye. Le  
conte de Flandrez demanda a Robert que faisoit Charles  
de Secillez. « Sire, dist Robert, il a esté delivré au plaisír de  
Dieu de tous ses ennemis. Mais, pour Dieu, veuillez moy  
compter de îa mort de Charlon comme il a esté faulsement  
murtry ! — Beaulx filz, ce dist le conte, vous le saurez  
assez a tempz1. Mais, pour Dieu, appaisiez vostre ire car ii  
fault prendre en pascience2 tout ce que Dieu envoye.

* Par ma foy, dist Robert, le fait est mal alé. Sa marrastre  
  l’a fait, dont je suis bien doulant, mais, par Dieu, elle  
  l’achaptera durement! » Et en plourant sont arrivez en  
  Bethune. Et fut Robert bien venu de tous ses amis, mais îa  
  dame s’en yssit en son maleur de sa chambre ou elìe estoitj  
  enfermee sans le conseil (fol. 82) du conte de Flandrez r,orí;seigneur et s’en vint a Robert son mary et l’arraisonna  
  piteusement et luy dist: « Monseigneur, vous soyez le trcs-  
  bien venu ! Plaise vous a moy dire comment il vous est.
* Faulse femme, ce dist Robert, vostre corps soit de Dieu  
  mauldit! Car vous avez fait faulsement mourir Charion-1mon filz et sy en avés fait pendre .V. ou .VI. qu’ilz n’y  
  avoyent coulpe. Par Dieu, vous en aurés tel loyer conirae  
  je vous en ay promis ! »

Adonc Robert saillit en piez et la prinst par les tre -u  
et la rua a terre et la ferit du pié au visaige tant que le  
sang en saillist. Et tantost les barons y coururent, qui les  
ont departis et releverent la dame. Et ainsy comme cile  
s’en cuida fouyr, Robert son mary eschappa a ceuh  
qu’ilz le tenoient et trouva ung frain de bride dorcí c.  
en donna a la dame par la teste tant qui luy fist la cer-  
velle sailìir et cheut la dame toute morte. « Par Dieu, disí  
le conte de Flandrez, beaulx filz, vous avez trop faìlly et  
en pourrés bien vilainement estre reprins des amys cie ia  
dame ! — Ne vous en chaille, beau pere, dist Robert de  
Bethune, j’en cheviray bien ! »

1. I, assez tost, 2. I, en gré. 3. I, faít mourir mon filz mae

vous en aurez voster loyer tel comme il vous appartient. 4. I. it/tt

bride.

■

Leurs retrouvailles donnèrent lieu à de grandes manifes-  
íaíìons de joie. Le comte de Flandre demanda à Robert  
des nouvelles de Charles de Sicile. «Seigneur, dìt  
Robert, grâce à Dieu, il a été délivré de tous ses ennemis.  
fdais au nom de Dieu, veuillez me parler de la mort de  
Charlon et des conditions dans lesquelles íl a perfide-  
nient été assassiné ! — Mon cher fils, dìt ie comte, au  
nmment voulu, vous saurez tout. Mais, par Dieu, apaisez  
votre colère ear il faut patiemment accepter tout ce que  
Dieu envoie. — Par ma foi, dit Robert, le crime est  
funeste. C’est sa marâtre qui l’a commis et m’a plongé  
dans cette trístesse, maís, par Dieu, elle le paiera cher ! ».  
Ils arrivèrent alors à Béthune en pleurant. Tous ses amis  
célébrèrent le retour de Robert mais, pour son malheur,  
la dame sortit de îa chambre dans laquelle elle était  
enfermée, sans y être incitée par son seigneur le comte  
de Flandre. Elle alia vers son mari, Robert, et lui adressa  
la parole d’une voix toute douce : « Monseigneur, soyez  
vraiment le bienvenu ! Veuillez me dire comment vous  
aliez. — Hypocrite femme, dít Robert, que Dieu vous  
maudisse ! Vous avez fait assassiner par traîtrise mon fiis  
( í irlon et avez fait pendre cinq ou six hommes qui n’y  
C: ìent pour rien ! Par Dieu, vous en recevrez le salaire,  
comme promis ! »

D'un bond, Robert fut sur elle; il l’attrapa par les  
tresses, la jeta au sol et lui donna tant de coups de pieds  
au visage que le sang jaillissait. Les barons accoururent  
au plus vite ; ils les séparèrent et relevèrent la dame. Elle  
s'apprêtait à s’enfuir quand son mari échappa à ceux qui  
le retenaient et trouva un mors de bride dorée. II en  
frappa la dame sur la tête au point d’en faire jaillir la  
cervelle et elle tomba raide morte. « Par Dieu, dit le  
cc>mte de Flandre, mon fils, vous avez commis une  
grande faute et les amis de la dame pourront vous la  
reprocher d’une manière cruelle. — Ne vous en inquiétez  
;xiv, mon père, répliqua Robert de Béthune, je me tirerai  
bien d’affaire ! »

Lors fust la dame honnourablement enterree mais son  
mary ne voulut oncquez aler, ainçoys mauldissoit Ie  
corps et l’ame de Dieu de paradis et demenoit grant  
dueil. Pour l’amour de son filz Robert fist ainsy mourir  
sa femme de doloureuse mort. Mais tantost le fait fut  
compté au duc de Bourgongne, qui jura son serment et  
sur tout le pouoir de Dieu que Robert le comparroìt  
chierement. Le duc de Bourgongne manda tantost son  
barnaige. Et premierement vint a (fol. 82v°) luy le duc  
de Bretaigne, le conte de Savoye, le conte de Bour-  
gongne, le sire de Charoloys et le conte de Forestz et;  
tant qu’ilz furent bien .IIC. chevaliers et s’en vindrent a  
Paris. L’endemain, le duc de Bourgongne s’en ala;  
plaindre au roy de France comme Robert son gendrÇ  
avoit fait mourir sa fille a honte et a douleur et qu’ìj)  
vouloit prouver son corps contre le sien. Et quant le ;o\  
l’entendit, il en fut moult courroucé et dist au duc de  
Bourgongne qu’il manderoit Robert de Bethune pour  
venir faire droit a sa court. En ce temps estoit le conte  
de Flandrez, pere de Robert de Bethune, a Paris. Au  
quel le roy dist qu’il convenoit que son fiiz venist a Paris  
pour soy excuser de ce que le duc de Bourgongne le  
accusoit de la mort de sa fílle. « Sire, dist Guion, a vostre  
commandement il viendra.»

Lors le conte de Flandrez envoya le duc de Breban pur  
devers Robert et luy dist qu’il convenoit qu’il venist a  
Paris pour soy excuser de la mort de sa femme ou sa  
terre seroit perdue et le corps banny. Lors Rober! res-  
pondit moult fierement au duc de Breban que il yroit a  
Paris bien hardiment et qu’il ne craingnoit riens le duc  
de Bourgongne. Et tantost s’en vint a Paris devers !c roy  
aveuc moult noble compaingnie et s’en ala devant íoute  
la baronnie. La estoit íe roy Phelipez aveuc touí son  
conseil. Adonc s’enclina devant le roy et luy físt les hon-  
neurs qui luy appartenoient de faire. Mais aussy tost que  
le duc de Bourgongne le vist, il l’appella murtrier et luv

I,a dame fut alors enterrée avec tous les honneurs mais  
jamais son mari ne voulut assister à la cérémonie; il  
maudissait bien plutôt sa femme, corps et âme, au nom  
de Dieu du paradis et donnait libre cours à son grand  
ehagrin. Par amour pour son fils, Robert infligea ainsì à  
sa femme une mort violente. Mais le duc de Bourgogne  
en fut rapidement informé : il jura par serment, sur la  
toute-puissance divine, que Robert le paierait bien cher.  
Sans attendre, le duc de Bourgogne convoqua tous ses  
barons. Le duc de Bretagne répondit le premier à son  
appel, suivi du comte de Savoie, du comte de Bourgogne,  
du seigneur du Charollais et du comte de Forez; ils se  
retrouvèrent au moins deux cents chevaliers et vinrent à  
F.; is. Le lendemain, le duc de Bourgogne alla se  
plaindre au roi de France de la mort honteuse et violente  
qu’avait infligée son gendre Robert à sa fille et lui  
annonça son intention de se confronter à lui en combat  
judiciaire. Fort en colère en l’entendant, le roi de France  
dit au duc de Bourgogne qu’il allait convoquer Robert  
de Béthune à sa cour pour qu’il y rende des comptes. Le  
comte de Flandre, père de Robert de Béthune, se trou-  
vait alors à Paris. Le roi I’informa que son fils devait se  
rendre à Paris pour se justifier des accusations du duc de  
Ih' irgogne relatives à la mort de sa fille. « Sire, répondit  
Guy, il obéira à vos ordres et viendra. »

I c comte de Flandre envoya alors le duc de Brabant  
informer Robert qu’il devait venir à Paris se justifier de  
la mort de sa femme, sans quoi il perdrait sa terre et  
serait banni. Robert fit au duc de Brabant une réponse  
plcine de fierté : il irait en toute hardiesse à Paris et ne  
craignait absolument pas le duc de Bourgogne. Sans tar-  
der il se présenta alors à Paris devant le roi, escorté  
d'ufle très noble compagnie et alla au-devant de tous les  
barons. Le roi Philippe siégeait, son conseil au complet.  
Robert s’inclina devant le roi et s’acquitta vis-à-vis de lui  
de toutes les marques d’honneur requises. Mais aussitôt  
que le duc de Bourgogne le vit, il le traita de meurtrier

dist que faulsement (fol. 83) il avoit fait rnourir sa fille  
et qu’il le vouloit prouver contre iuy par ung champion  
qui ja estoit armé. « Certez, ce dist Robert, duc de Bour-  
gongne vous en mentés ! Car oncquez je ne fis murtre !  
A tort vous m’en accusés et m’en deffendray contre  
vous ; s’il en est jugié contre moy, qu’il en y ait gaige. »  
Et incontinent fut jugié par parlement qu’il convenoìt  
que Robert se deffendist du cas contre ie duc de Bour-  
gongne. Lors ung chevalier fier et hardy saillit en piés  
pour le duc de Bourgongne. Et quant Robert ie vist, tout  
le sanc luy mua et luy dist le roy qu’il querist champion  
et qui en estoit besoing. Robert regarda ses chevaliers  
tout en tour de luy mais il n’y eust oncquez nul qu’il se  
appretast pour luy, car ilz congnoissoient bien Guillaume  
de Monsignon et le redoubtoient fort. Lors se îeva  
Robert par grant maltalent et dist au roy de France ;5« Syre, g’y metz proprement mon corps car je me fyel  
mieulx en moy qu’en nul aultre.» Ja se1 fut combah|«  
Robert quant le sire de Chasteau Villain saillìst en piezv  
qui offrist son corps pour Robert.

Lors les deux príncez baillerent bons plegez d’acomplir  
la bataille a ung jour nommé. Et fut le champ prins c/  
prez Saint Germain. Et y pourta l’evesque de Beauvi -  
les reliquez. Et la vindrent les champions armez moult  
richement et se combatirent ensemble moult durement.  
Et tant que Guiilaume de Monsignon embrassa le sire  
de Chasteauvillain par ie corps et le rua a terre, dont i!  
poisa mouit a Robert de Bethune. (fol. 83v°)

1. G, Ja ne se fut. Correction d’après B.

■ I

et Paccusa d’avoir fait mourir sa fille avec perfidie : il  
voulait le prouver en lui opposant un champion, qui était  
déjà armé. « Certes, vous mentez, duc de Bourgogne !  
dií Robert, car jamais je n’ai commis de meurtre ! Vous  
m'accusez à tort et je me défendrai contre vous et si Pon  
me juge coupable, qu’on me jette le gant[[448]](#footnote-448). » Le parle-  
nient décida immédiatement que Robert devait se justi-  
fier de l’accusation, contre le duc de Bourgogne. Un  
redoutable chevalier, plein de hardiesse, s’avança aussi-  
tôt pour défendre le duc de Bourgogne. Lorsque Robert  
le vit, son sang se gìaça. Le roi lui signifia qu’il devait lui  
aussi présenter un champion, il le fallait. Robert regarda  
tous les chevaliers qui se trouvaient autour de lui maìs  
aucun d’entre eux ne se montra prêt à le défendre : en  
eff'ct, ils connaissaient bien Guillaume de Monsignon et  
]e redoutaient vivement. Robert se leva alors, plein de  
colère, et dit au roi de France : « Sire, je combattrai moi-  
mêine car j’ai plus confiance en moi qu’en personne  
d’autre. » II s’apprêtait à devoir combattre, quand le sei-  
gneur de Château-Vilain s’élança pour prendre la place  
de Robert.

lv deux princes offrirent alors de bonnes garanties de  
combattre à un jour déterminé. Le lieu de l’affrontement  
fut choisi, sur les prés de Saint-Germain. L’évêque de  
IJvvuvais y apporta les reliques. Les champions s’y pré-  
sentèrent, somptueusement armés, et engagèrent un  
rude combat. Enfin, Guillaume de Monsignon saisit le  
seigneur de Château-Vilain par le milieu du corps et le  
jeta à terre, au grand déplaisir de Robert de Béthune.

*Commení la royne requist au roy que les deux champion*s  
*feussent mìs hors du champ de bataille et le roy lu*y  
*octroya1*

Lors tira Guillaume ung coustel2 bel et bon et vouluí  
crever les yeulx au sire de Chastiau Villain, mais la royne  
de France s’alla mettre a genoulx devant le roy et luy  
pria moult doulcement qu’il fist departir les deulx cham-  
pions et que, pour l’amour de Dieu, il les feist accorder  
car se justice en estoit faite ii en pourroit mouvoir teile  
guerre et grant destruction de peuple que jamais ne  
pourroit estre appaisee. « Dame, dist le roy, vous avez  
bonne raison et je le vous octroy car Robert est vostre  
parent et se vous luy aidés vous n’avés que raison. »

Lors ie roy de France appelia ses deulx filz, ce fut Pheli-  
pez le Bel et Charlez de Valois et îeurs commanda qu’iizj  
alassent oster les champions du champ et qu’iiz les  
menassent en prison ou Chastellet. Mais ie duc de Bonr - \*  
gongne en fut moult doulant et dist au roy tout hauit :

« Sire, pour quoy ne faitez vous justice et vous ne me  
gardez mon droit ? — Par Dieu, dist le roy, c’est bicn  
mon penser que vostre droit y soit gardé. Mais je vous  
prye, beau sire, que vous vous advisez et que vous par-  
donnez vostre mal talent a Robert pour l’amour de ses  
enfans qu’ilz sont vos nepveus. Et s’ilz avoyent deshon-  
neur pour vous, vous en seriez blasmé. » Lors s’enciina  
le duc devant Ie roy et pardonna a Robert tout le mefuiii  
pour l’amour de ses nepveus. Et puis s’en retournerent  
chascun en sa contree. Et aprés advint des merveillez  
assés, car le bon roy de France mourut en Arragon, ou

*Comment la reine requit au roì de faire sortir les deux  
champions du champ de bataille, ce qui lui fut accordé*

Guillaume sortit alors un beau couteau, acéré, et voulait  
crever les yeux du seigneur de Château-Vilain mais la  
reine de France aíla se mettre à genoux devant le roi et  
le pria très humblement de séparer les deux champions  
et, pour l’amour de Dieu, d’oeuvrer à leur réconciliation ;  
le châtiment du coupable pourrait en effet déclencher  
une guerre et un massacre humain de telle ampleur  
qu’un retour à la paix deviendrait impossible. « Dame,  
dit le roi, vous raisonnez bien et j’accède à votre  
demande, car Robert est votre parent et il est normal  
que vous lui veniez en aide. »

Le roi appela alors ses deux fils, Philippe le Bel et  
Charles de Valois, et ieur donna ordre de faire sortir les  
champions du terrain et de les conduire en prison au  
Châtelet h Le duc de Bourgogne en fut fort contrarié et  
dit au roi à haute voix : « Sire, pourquoi ne rendez-vous  
;pas la justice et n’êtes-vous pas le garant de mon droit ?  
— Par Dieu, dit le roi, j’ai bien l’intention de sauvegar-  
der votre droit. Mais je vous prie, noble seigneur, de  
ìréfléchir et d’oublier ìa colère que vous portez à Robert;  
pardonnez-lui, pour l’amour de ses enfants, qui sont vos  
gpetits-enfants. S’ils étaient déshonorés à cause de vous,  
vous en seriez blâmé. » Le duc s’inclina alors devant le  
roi et par amour pour ses petits-enfants, pardonna à  
Robert son crime. Chacun retourna alors dans sa  
contrée. II arriva par la suite des événements très mar-  
quants car le bon roi de France mourut en Aragon, où il

1. Titre rétabli d’après I, en l’absence de titre dans B, C, E, F et li.;  
Soixante-quatorzième et dernier chapitre de I. 2. I, sa dague er  
volut tuez le sire de Chasteau Villain, quant la royne.

il. Le roi Philippe IIÍ s’effoxça en effet de mettre fin aux guerres  
estre seigneurs en usant de la piocédure de Vasseurement royal, qui  
faísait prévaloir le bien public sur la violence privée.

il estoit alé quant Pierre d’Arragon fut du pape de  
Romme par (fol. 84) meffait condempné. Et fut le corps  
du roy rappourté en France et fut enterré[[449]](#footnote-449) a Saint Denis.  
Puis fust roy Phelipez le Bel. Et fut en Pan de grace mil  
.IIC.IIIIXX. et .XII.

Explicit

s’était rendu quand Pierre d’Aragon fut condamné pour  
ses fautes par le pape de Rome[[450]](#footnote-450). Le corps du roi fut  
rapporté en France et enterré à Saint-Denis. Philippe ie  
I5el devint alors roi. C’était en l’an de grâce mille deux  
cent quatre-vingt-douze[[451]](#footnote-451).

Fin

Prologue[[452]](#footnote-452)

Ainsi que plusieurs quierent a remirer lez faiz des anciens  
et principallement de ceulx qui ont eu tiltre de gloire et dont  
la louange ne doit nullement estre abollye mais mise devant  
lez yeulx de ceulx qui voullent parvenir au hault bien d'on-  
neur, que chacun doit plus desirer que nul avoir ne que  
aultre felicité mondaine affin que la memoire de eulx ne  
soít faillíe ne mise arriere aprez leur deviacion, me suis tra-  
vaillé de mectre par escript lez faiz d’ancienz royz de France  
qui ont regné et eu dominacion sur lez Françoyz depuis ie  
tempz que l’on dit l’an de grace mií cent et quatre [vi':. •]  
jusquez en I’an mil .IIC.IIIIXX. et douze et la finiray inon  
íntencion. Et si feray mencion dez princez a qui Flandrez a  
esté ignellement soubmise en ce mesme tempz. Et affin que  
chacun puisse entierement congnoistre que lez parollez que  
je vueil ycy raconter ne soient nullement apocriffeez la  
saincte Escripture en fait mencion en plusieurs pas. ■ c  
aussi je ne vouldroye maintenir que toutez feussent aprou-  
veez. Mais je croy lez ystoriagraphez estre tielx que pour;:  
quelque felicité ne vouldroient yssir hors dez licez de veriìé.5Et pour conclure affin de mon propoz commenceray a paic|  
ler en briesvez parollez d’ung conte de Flandrez qui fuf;  
nommé Phelippe. Ce Phelippe ot ung filz qui fut nonutu|  
Baudouyn. Et si parleray dez aultres par ordre chacun eif  
droit soy quant tempz en sera, ainsi que vous pourrez veoi|  
par lez chappitrez cy aprez declarez. Et si pourrez veoirz a  
la fin[[453]](#footnote-453) de ceste cronique les epitaphez de tres haultains et  
chevallereux princez, le duc de Bourgongne nommé Phe-  
lippe qui trespassa de cest siecle en l’an de grace mil quatre  
cens soixante et sept et aussi celle d’Alixendre le grant. filz  
du roy Phelippe de Macedoine et celle du preux chevalicr  
Fíector de Troye filz du roy Priam et en après celle d’Achjl-  
lez qui fut du parti dez gregoix du tempz que Troye fuf  
segondement destruite qui puis ne fut rediffiée.

1. Baudoin. Notre correction, le père de Baudouin étant toujours [↑](#footnote-ref-1)
2. nommé infra Philippe. 2. A, Philippes. [↑](#footnote-ref-2)
3. Philippe d’Alsace, comte de Flandre, qui mourut au siège d’Acre  
   le 1" juin 1191. 2. Le comté de Guines se situait entre le Marquen- [↑](#footnote-ref-3)
4. terre et le comté de Boulogne. 3. Les pairs de France étaient de  
   grands vassaux, qui avaient le privilège de n’être jugés que par leurs [↑](#footnote-ref-4)
5. égaux. Ils étaient au nombre de douze, six pairs laïcs et six pairs ecclé-  
   siastiques. Au cours de la cérémonie du sacre, le comte de Flandre  
   portait i’épée du roi. » 4. Philippe Auguste, né le 21 août 1165 et [↑](#footnote-ref-5)
6. mort en 1223, règne depuis 1180. Philippe d’Alsace n’était pas le filleul  
   mais le parrain de Philíppe Auguste, qui tenait son prénom de lui,  
   avant que la brouille intervenue entre eux en 1184 ne donne naissance  
   à une explication différente. Louis VII, malade, l’avait désigné comme  
   tuteur de son fils. [↑](#footnote-ref-6)
7. A, Tosquemie. 2. A, qui doubtoit fort. 3. A, Jehan le Mal- [↑](#footnote-ref-7)
8. vaiz. 4. A, parjuré en droit et a rompu. [↑](#footnote-ref-8)
9. Jean le Mauvais est Jean sans Terre, né en 1167 et devenu roi  
   d’Angleterre en 1199. II mourut en 1216. [↑](#footnote-ref-9)
10. A, le saint siege appostolìque de Romme. 2. I, vingt jours. A, [↑](#footnote-ref-10)
11. Et tant assamblerent en quinze jours. 3. D, s’assemblerent et appa- [↑](#footnote-ref-11)
12. reìllerent noblement. 4. 1, sommiers convoyez devant o cinq mille che- [↑](#footnote-ref-12)
13. valliers. 5. A, avec six vingtz chevaux. 6. sire de Gaulle. Idem [↑](#footnote-ref-13)
14. dans A. Notre correction, d’après les occurrences uitérieures et I, Guil- [↑](#footnote-ref-14)
15. laume sire du Gaure. [↑](#footnote-ref-15)
16. À cette époque-là, le corrtte de Juîiers est Guillaume fí, né en  
    1176 et mort en 1207. Le comte de Juiiers évoqué infra, iors de ìa  
    bataille de Bouvines, est son neveu, Guiliauxne III. 2. I! existe un  
    roman de chevalerie presque contemporain de Baudouin de Ftandre,  
    L’Histoire des seigneurs de Gavre, consacrée à ce lignage important. [↑](#footnote-ref-16)
17. 1. D, recreuz de\ I, reffuser a bìen faire. 2. I, B, loy. D, foy. [↑](#footnote-ref-17)
18. Passage omis dans G, rétabli d’après B. 4. I, qui crioient traison ; [↑](#footnote-ref-18)
19. A, D, qui cryoient trahy trahy. [↑](#footnote-ref-19)
20. I, idem : Romme et Constance ; B, Touscane. [↑](#footnote-ref-20)
21. d’après B, D. 3. A, se combatirent cruellement. [↑](#footnote-ref-21)
22. La même coutume est évoquée dans te Jeu de saint Nicolas de  
    Jean Bodel, éd. Albert Henry, v. 200, ainsi que dans le Roman d’Apol-  
    lonius de Tyr, éd. Michel Zink, « Lettres gothiques », p. 179. [↑](#footnote-ref-22)
23. A, fut fort blecìé car Aquillan. 2. Corrigé d’après I. 3. A, [↑](#footnote-ref-23)
24. et sa noble compaígníe. 4. Omis dans G. Rajouíé d’après D. [↑](#footnote-ref-24)
25. 1. A, Ignoscent le secont qui fut le pays. 2. A, ung joyauì. [↑](#footnote-ref-25)
26. A, saìnt Jacques le mìneur. 4. A, ung messaigier [...] Sire, dist le [↑](#footnote-ref-26)
27. chevaulcheur, ii est... 5. A, les villains cornars. 6. A, disani [↑](#footnote-ref-27)
28. qu’il estoit trop hardy. [↑](#footnote-ref-28)
29. 1. Omis dans G. Rétabli d’après D. 2. Corrigé d’après D. [↑](#footnote-ref-29)
30. 3. A, Baugy ; D, Baugi; Baugy infra. I, Blangy. 4. A, chevaulche- [↑](#footnote-ref-30)
31. rent bíen pour aller. 5. Omis dans G. Rétabli d’après B et 1 [↑](#footnote-ref-31)
32. Idem dans B. D, acueil. [↑](#footnote-ref-32)
33. Peut-être s’agit-il de Blangy-sur-Ternoise, non loin d’Azincourt, [↑](#footnote-ref-33)
34. où, en 1415, les chevaux allaient aussi s’enliser. 2. L’abbaye Saint-  
    Vaast d’Arras possédait le crâne de sainí Jacques, que Philippe d’Al-  
    sace emporta lui-même à la collégiale d’Aire-sur-la-Lys, d’où une  
    plainte d’Arras, déposée auprès du pape. Le crâne fut coupé en deux  
    moitiés pour satisfaire les deux sites, d’où peut-être cette anecdote. [↑](#footnote-ref-34)
35. A, en debat. 2. A, parolles que je viz oncques. 3. avoieníj [↑](#footnote-ref-35)
36. corrigé d’après D. 4. A, c'e debat d’entre vous. [↑](#footnote-ref-36)
37. A, mariessíez ; D, pourriez■ 2. I, je ne vous en prie point ne [↑](#footnote-ref-37)
38. point je ne la vueil; D, et ne la veullpoint avoir. 3. A, bien festoyê; [↑](#footnote-ref-38)
39. B, hauhemenl. 4. A, D, eut esté honnorablement receu de par le roy [↑](#footnote-ref-39)
40. de France, luy dist : « Sire, noble roy, vueulliés moy conseillier que je  
    feray. Car les enffans Cacquedent m’ont forment entrepriz. I, moult bel [↑](#footnote-ref-40)
41. appellé du roy arajsonna le roy et lui dist : « Noble roy, vueillez moy  
    conseiller des enfans Caquedant qui m’ont forment... 5. mouìt, [↑](#footnote-ref-41)
42. notre correction. 6. B, grant honneur ; D, grant plaísir et honneur. [↑](#footnote-ref-42)
43. A, mais c’estoit tart car i’empereur de constantinoble qui l'eust a  
    mariage s'en partist et en mena sa dite femme en constantinoble, ou iíz  
    furent douze ans... [↑](#footnote-ref-43)
44. 1. A, D, du trespuissant roy. 2. C, D, estoit pour lors tenue de ; [↑](#footnote-ref-44)
45. luy. 3. A, desir ; D, envye. 4. A, espied. 5. A, C, ung saoyle [↑](#footnote-ref-45)
46. qui estoit molt grant, fort et noir come meure et quant il ouyt les duem [↑](#footnote-ref-46)
47. I, il trouva dormant ung sangler grant et fourny, qui tantostfut des c hieits f  
    acuìlly et lors se mist en fuyte. Mais il occist autre des meilleurs ehiens - [↑](#footnote-ref-47)
48. qu’il feussent en la chasse. 6. D, le chasserent. 7. D, courroncè. - [↑](#footnote-ref-48)
49. C, boix de Mornay. 9. A, Seine ; C, Soyne ; D, Seyne ; X, [↑](#footnote-ref-49)
50. 10. rut. Notre correction, d’après B, I, ru ; A, en ung lieu ou il cuidoit: - [↑](#footnote-ref-50)
51. C, D, en un fort lieu en la forest(z). [↑](#footnote-ref-51)
52. Mormay est le nom médiéval de !a forêt de Mormal, dans l’Aves-  
    nois, la plus grande de la région, entourée de légendes en raison de  
    son nom. [↑](#footnote-ref-52)
53. A, Porc, vous vous tournerez de decza. 2. D, gueule. 3. A, [↑](#footnote-ref-53)
54. C, D, escuma et saillít hors du lieu ou il estoit et se lança... ; B, escuma [↑](#footnote-ref-54)
55. et sailli hors de Veaue et se herisssa moult laìdement. 4. Mots omis [↑](#footnote-ref-55)
56. dans G, probablement en raíson de leur répétition et du changement [↑](#footnote-ref-56)
57. de folio. Rétablis d’après A. 5. A, assorement, 6. A, cheust a [↑](#footnote-ref-57)
58. terre íe porc et le tua et se assist dessus et demoura illec tout pencif et  
    esbay que ne venoit a lui aucun de ses gens ; C, Vassoma d’ung coustel [↑](#footnote-ref-58)
59. qui portoit et s’assist dessus. Puis demora illec tout pensif et esbay qu’il  
    ne venoit a luy aucuns de ses gens. 7. A, qui chevaulchoit toute  
    seulle sur ung cheval noir qui alloit les ambles et estoit toute seulle.: [↑](#footnote-ref-59)
60. A, et alla au devant d’elle et la print par la bride et lui dist: « Dame,; [↑](#footnote-ref-60)
61. de par Dieu,... 9. que ne semblés pas feme. Correction d’après D.Í [↑](#footnote-ref-61)
62. B, D, sans mon octroy. 11. B. de la chrestienne gent. [↑](#footnote-ref-62)
63. ■ [↑](#footnote-ref-63)
64. L’épisode rappelle un événement historique, relaté au livre pre-  
    tnier de ia Phìlippide de Guillaume le Breton : en 1179, le jeune Phi-  
    lippe Auguste, juste avant soti sacre, s’était lancé seul à la poursuite  
    d’un sanglier dans la forêt de Cuise et s’y était égaré deux jours durant. [↑](#footnote-ref-64)
65. A, pour tant que doubtoye qu’ilz ne me vouls'issent ramener a mott [↑](#footnote-ref-65)
66. pere. 2. D, la contenance. 3, A, et fust hardemment espris de la [↑](#footnote-ref-66)
67. dame et de son amour ; D, fut arduement prins de son amour. 4. A, [↑](#footnote-ref-67)
68. malvaiz couraige. 5. A, Heluy; D, Helius. 6. Fin du moí [↑](#footnote-ref-68)
69. tachée, rétablìe d’après D, 7. D, Ouyl. 8. A, C, le plus bel porg[ [↑](#footnote-ref-69)
70. sanglier du monde. [↑](#footnote-ref-70)
71. A, vestue moult honnorablement et estoit montee sur ung beau che- [↑](#footnote-ref-71)
72. val, que pius beau ne pouet estre ; C, D, vestue molt honnorablement [↑](#footnote-ref-72)
73. et estoit montee sur ung si bel palefroy que nul plus bel ne pouvoit [↑](#footnote-ref-73)
74. estre. 2. D, Monseigneur, que sçavés vous quelle est ? C’est par  
    aventure une jeune fìlle qui pour argent se vend. 3. B, la fille du  
    noble roy de France ; C, la noble fille au roy de France ; D, la noble fiïït,  
    du roy de France. 4. A, moult chierement tenue. Et fist ceste dammel  
    moult d’oultraiges en quatorze ans qu’elle regna avecques Bauldoyn eti  
    fist encores plus de maulx, dont le conte fust encores moult blasmé. [↑](#footnote-ref-74)
75. A, tousjours deffandoyent les crestiens ou mieulx qu’ilz pouoyent;  
    D, chrestiens au mìeulx qu ’ìlz pouvoìent; I, chrestiens et tindrent la ville  
    jusquez au secourz. 2. I, au Vuimandable en Flandres. D, a Vimen- [↑](#footnote-ref-75)
76. ]. Le château de WijnendaJe, édifié au xi‘ siècle à 3 tciiomètres de  
    Torhout, ville prospère à la foire réputée, étaìt au Moyen Âge l’une  
    des résidences favorítes des comtes de Flandre. Marie de Bourgogne  
    fit dans les bois envìronnants, en 1482, une chute de cheval qui lui  
    coûta la vie. [↑](#footnote-ref-76)
77. D, a sa court moult rìchement. 2. D, ung bel hermite. 3. I, [↑](#footnote-ref-77)
78. triumdise. [↑](#footnote-ref-78)
79. Verbe omis dans G, rétabli d’après B, tant que temps sera.; D, Et [↑](#footnote-ref-79)
80. se ne vous haubez jusques ad ce que temps sera; I, Et ne vous mouvez  
    jusques tempz sera. A, et ne vous esbaissez ja jusques ad ce que temps  
    sera. 2. D, depar Dieu quipour nous souffrit mort en la croix, lequel [↑](#footnote-ref-80)
81. te chassa... 3. G, est. Notre correction, d’après B. 4. A, et ain- [↑](#footnote-ref-81)
82. çois que tu te despartes recongnoiz devant touz ces gens pourquoy cestuy [↑](#footnote-ref-82)
83. conte. 5. I, tresbuscher. [↑](#footnote-ref-83)
84. 1. A, nous criessions a Dieu mercy et qu’il nous voulsìst pardon- [↑](#footnote-ref-84)
85. ner. 2. B, cy. 3. B, D, bien se sceut. 4. refuse. Notre correc- [↑](#footnote-ref-85)
86. tion, d’après B, D. 5. repouse. Notre correction, d’après B. [↑](#footnote-ref-86)
87. B, D, de l’une des fenestres. 7. A, qu’il luy conseillast qu’il feroit [↑](#footnote-ref-87)
88. 1. D, gabez et mocqué. 2. D, bernaìge et s’eri yroit. 3. A, [↑](#footnote-ref-88)
89. penitance et absolucion de ses pechiez. 4. B, advenantement; D. [↑](#footnote-ref-89)
90. honnestement; I, bien haultement. 5. A, conventa Bouchart. [↑](#footnote-ref-90)
91. Mot omis dans G. Rétabli d’après D et I. 7. I, et lui livra deux [↑](#footnote-ref-91)
92. mille hommez armez. [↑](#footnote-ref-92)
93. Le personnage historique sous-jacent est bien entendu Bouchard  
    d'Avesnes mais nous conservons rappeilation « d’Auvergne », présente  
    dans tous les manuscrits et qui souligne sa parenté avec le traître du  
    roman, Jean de Hautefeuille, comte de Blois. [↑](#footnote-ref-93)
94. A, a les gouverner. 2. I, que lui saluast sa fille eí le noble empe- [↑](#footnote-ref-94)
95. reur. Lorz partirent de Paris le conte... 3. A, lui fist grant honneur [↑](#footnote-ref-95)
96. pour l’amour de son feu pere qui piecza avoit donné sì noble secours a [↑](#footnote-ref-96)
97. Romme. 4. D, riens des tresors de l’eglise fors que soye. 5. D, [↑](#footnote-ref-97)
98. avoit assiegee. 6. Mot omis, rétabli d’après B. 7. I, faisoient de [↑](#footnote-ref-98)
99. grans assaulx jour et nuyt en la cité de. [↑](#footnote-ref-99)
100. A, s’en retournerent fuyant a l’ost des sarrasins d’une lieue pres [↑](#footnote-ref-100)
101. et dirent les sarrasins. 2. A, painte de fleurs de lys. 3. Passage [↑](#footnote-ref-101)
102. manquant, rétabli d’après B. 4. A, empererie. 5. B, I, Savary [↑](#footnote-ref-102)
103. de Tholouse. A, ung de ses homes qui estoit avec elle; D, ung de ses [↑](#footnote-ref-103)
104. gens qui avecques elle estoit ta reconforta. 6. A, j’ay bien advisé [↑](#footnote-ref-104)
105. ì'enseìgne du bon conte de Flandres. Certainement ce est le secours... [↑](#footnote-ref-105)
106. Manquant, rétabli d’après B, D et I. [↑](#footnote-ref-106)
107. A, nultement. 2. B, I, leur. 3. Passage omis dans G, rétabli [↑](#footnote-ref-107)
108. d’après B. 4. A, voulist coupper la teste maiz Acquitlan se ravisa et [↑](#footnote-ref-108)
109. lui dist. 5. B, D, respit de mort. 6. A, lui dist qu’il luy diroit. [↑](#footnote-ref-109)
110. 1. D, par la grace de Dieu. 2. D, le traictre payen. 3. A, tam [↑](#footnote-ref-110)
111. d’or d’argent et de chevance. 4. A, besoìng du sien. Si tira Baudoyn [↑](#footnote-ref-111)
112. son espee et le frappa tellement qu’il l’occist. 5. A, se voulurent des■ [↑](#footnote-ref-112)
113. ranger; B, D et I, se voulurent desrengier. 6. A, abìller ses playes. [↑](#footnote-ref-113)
114. A, desconfiz et rué juz. 8. A, beau recueil en grant honneur ei [↑](#footnote-ref-114)
115. reverance ou conte. [↑](#footnote-ref-115)
116. A, se je pouoye garantir vostre corps et vostre pays que je vous [↑](#footnote-ref-116)
117. prinsse... 2. Omis dans G. Rétabii d’après B : le marchié ne fttt  
     point parfournyz, C : le marche ne fut point fait et D : le marche ne íut  
     point perfait. 3. A, trois moys acompliz elle fust grosse d’enffam. [↑](#footnote-ref-117)
118. Maiz ou bout de quatre moys Baudoyn ne voulust plus sesiourne .. [↑](#footnote-ref-118)
119. A, tantost retourner par devers elle ; D, tost retourner devers elle. [↑](#footnote-ref-119)
120. 1. D, tantost a force de gens et furent les... 2. I, furent touz [↑](#footnote-ref-120)
121. Sarrasins. 3. l.sìpoud’onneurajehandeHaulteFeulle. 4. B,me [↑](#footnote-ref-121)
122. A, I, Dalpharot; B, D, Dalphorot; C, Dalpharet. 6. A, et c [↑](#footnote-ref-122)
123. prìns îa *cité* de *Bethleem.* Lors le souldan... [↑](#footnote-ref-123)
124. Le véritable nom du père de Saladin, un kurde, était Najm al-Dîn. [↑](#footnote-ref-124)
125. A, frappa oncques coup. 2. B, I, *.1111.* M. ;, C, vingt mille ; D. [↑](#footnote-ref-125)
126. .XX. M. 3. A, Perthie ; B, Perchie ; I, Percie ; D, Parthie. 4. A.  
     sa maulvaise voulenté. 5. B, D, I, tricherie ; C, trahíson. 6. Mots [↑](#footnote-ref-126)
127. omis dans G : parler au soudan. Et luy dist qu ’il y avoit un chrestìen. \. [↑](#footnote-ref-127)
128. comment il peust parler au soudant pour son tresgrant prouffit. Lor\* [↑](#footnote-ref-128)
129. ung sarrasin s’en alla par devers ce soudant et lui dist qu’il... ; B, comme [↑](#footnote-ref-129)
130. il peustparler au soudent pour son tresgrant prouffit. Lors ung sarrazin  
     s’en alla par devers le soudent et lui dist qu’il... ; C, et leur prya qu'ilz  
     le feissent parler au souldan pour son tresgrant prouffit. Lors ung payeu  
     s 'en ala vers le souldan et luy dist qu 'il... ; A, qu ’ilz le feissent parler au  
     souldan par son grant prouffit. Lors le payen s’en alla vers le souldan  
     etlui...

     ISffiSBLss [↑](#footnote-ref-130)
131. demain Baudoin prisonnier conte de Flandrez. Notre correction [↑](#footnote-ref-131)
132. d’après B et I. C, D, demain Bauldoyn conte de Fiandrez prisoti-  
     nier. 2. s’embucherent. Notre correction. A, se embuscheroyem. [↑](#footnote-ref-132)
133. Mot omis, rétabii d’après B. [↑](#footnote-ref-133)
134. la. Notre correction. 2. I, le chieff [...] traìson qu’il avoit [↑](#footnote-ref-134)
135. compillee. 3. A, s ’en tournerent chascun en son pays, moult cour- [↑](#footnote-ref-135)
136. roucez et doulans dont ilz avoient perduz leur seigneur. 4. A. en [↑](#footnote-ref-136)
137. laquelle prinson fust le conte de flandres vingtcinq ans touz acomptiz. [↑](#footnote-ref-137)
138. A, D, I, masles. 6. Passage absent de G. Rétabli d’après B. I, [↑](#footnote-ref-138)
139. qui puis fut haultement maríee. D, et despuys fut haultement marie [↑](#footnote-ref-139)
140. X. A, D, prinst congié de sa mere et s’en vìnt en France avec ihmze [↑](#footnote-ref-140)
141. chevaliers moult rìchement parez. 2. B, I, enseignes ; D, enseignez. [↑](#footnote-ref-141)
142. Mot manquant dans G. Rétabli d’après I; D, pouvoir. 4. I, [↑](#footnote-ref-142)
143. XLM\ D, LXM. [↑](#footnote-ref-143)
144. Ferratid était en réalité le fiis d’Alphonse II de Portugal et d’une  
     ' eur de Blanche de Castille. C’est sa tante maternelle, Mathilde de  
     Portugal, veuve de Phiiippe d’Alsace, qui obtint du roi de France son  
     mariage avec l’héritière du comté de Flandre. [↑](#footnote-ref-144)
145. B, en deportez. D, depportez. 2. Erreur de G : « moult uyse.  
     Et pour ce que le roy ». Correction d’après D, iré. I, mout couroucé  
     pour ce que l’angloys cestoit envers luy parjuré. 3. B, I, XIIM chn aì-  
     liers. D, dix mille. [↑](#footnote-ref-145)
146. Rappeler une sortie de servitude est au Moyen Âge une « salissure  
     sociaie », voir Dommique Barthélemy, article « affranchissement », ìn Dic-  
     tiunnaire du Moyen Âge, éd. PUF, Paris, 20ÍM, p. 14. 2. Nous ne don-

     nons pas au verbe deporter le même sens que D. Régnìer-Bohier  
     1« soyez rassuré »). En effet, c’est le faìt qu’ultérieuremenî Pliiiippe  
     reparle publiquement de ce servage qui va déclencher i’ire cie Ferrand,  
     et le verbe réapparaîí p. 114 avec !e sem choisi ci-dessus. [↑](#footnote-ref-146)
147. 1. Passage omís dans G. Rétabli d’après B, C, D. A, te tiers Alphons, [↑](#footnote-ref-147)
148. le quart Charles que le roy ayma moult grandement; I, Aufour. B, /\ul-  
     fours. 2. paìement rencon. Notre correction, d’après A et ■  
     payant ranezon ; D, en payant rançon convenable ; B, par païam  
     çon. 3. Passage omis dans G, probablement à cause du changemenl  
     de folio. Omis également dans A, en payant ranczon. Connestable. sì le  
     tauxez a vostre voulenté et dist le roy Phelippe au roy d'Aingletem [↑](#footnote-ref-148)
149. « Par £)i«(...Rétabli d’après I, fol. 25v°. 4. Mot manquant dans G. [↑](#footnote-ref-149)
150. rétabìi d’après B. 5. D, grant mal. A, fait mal de vous y voir umt  
     dernourer. [↑](#footnote-ref-150)
151. La coutume voulait qu’à la suite de la vacance d’un fief, après la [↑](#footnote-ref-151)
152. mort du vassal, son successeur verse au seigneur le «relief», une [↑](#footnote-ref-152)
153. somme correspondant aux revenus d’une année. [↑](#footnote-ref-153)
154. le Lile. Notre correction. 2. Douy. Notre correction d’après  
     B, D. 3. Vualery. Notre correction d’après D. [↑](#footnote-ref-154)
155. Aujourd’hui Aardenburg, à l’ouest de la Flandre zélandaise. [↑](#footnote-ref-155)
156. =Jt.rdembourg, mentíonnée par Froissart, était la plus ancienne ville de  
     íéiande. 2. Aujourd’hui Sluis, c’est-à-dire «l’écluse », aux Pays-  
     ÍBas. [↑](#footnote-ref-156)
157. 1. A, B, D, delivra. 2. A, allant par la haulte mer; D, sini’ìam  
     par la haulte mer. 3. d’Acien. Notre correction, d’après B. D. I.  
     4. Mots absents de G, rétablis d’après A, B, C, D, I: Baudoyn, qtterani  
     sa vie, qu’il... 5. et l’an. Notre correction. [↑](#footnote-ref-157)
158. SB««iÌïS: [↑](#footnote-ref-158)
159. A, une povre robe sur son prepoint et estoìt seint par dessuz et [↑](#footnote-ref-159)
160. portoit ung bordon en sa main et son visaige mussoit dessoubz son chap-  
     peron. 2. A, Richert dupary. 3. a demy. Même erreur dans A [↑](#footnote-ref-160)
161. et F. B, que je ne menjay de pain. « Amy, se dist leprevost... ; I, que je [↑](#footnote-ref-161)
162. ne mengié. « Amy, ce dist le provost, vous en... ». 4. A, que c'est [↑](#footnote-ref-162)
163. moy. 5. B, de par Dieu que ; I, de Díeu que ; D, de par Dieu et de  
     par la Vierge Marie que tu me dyez. [↑](#footnote-ref-163)
164. C, a sa commere. 2. C, plain pìed. [↑](#footnote-ref-164)
165. amena. Notre correction, d’après B, C. [↑](#footnote-ref-165)
166. Bertrand de Ray était, d’après la Chronique de Philippe Mousket  
     (t. II, v. 25254) le vrai nom de l’imposteur qui tenta de se faire passer  
     pour Baudouin après sa disparition à la bataille d’Andrinople. Sur cette  
     question complexe, voir Julíette W. Jaques : « The Faux Baudouin epi- [↑](#footnote-ref-166)
167. ■ )de in the Chronique rimée of Philippe Mousket», French Studies, 3 : [↑](#footnote-ref-167)
168. Londres, 1949, p. 245-255 et Elisabeth Pinto-Mathieu, op. cit. [↑](#footnote-ref-168)
169. 1. A, tourmentez ainsi. 2. B, pour Dieu vueillez, D, pour Dieu  
     vueullez. [↑](#footnote-ref-169)
170. A, a la faulce dame. 2. Manquant dans G. Rétabli d’après A,:: [↑](#footnote-ref-170)
171. B, C, D, E, I. [↑](#footnote-ref-171)
172. Les terrains de I’abbaye cístercienne de Loos ont été donnés par  
     Thierry d’Alsace, comte de Flandre, à saint Bernard venu prêcher la  
     .■roisade sur ses terres. L’abbaye n’a pas survécu à la Révolution fran-  
     çaise et est depuis 1817 une prison. [↑](#footnote-ref-172)
173. I, l’arme de son pere. Mais ce faisoit elle pour la honte dont [↑](#footnote-ref-173)
174. cun la ramentevoit. 2. Les demières lignes de ce paragraphe man-  
     quent dans C, E : mais encores douhtoit elle que ce ne fust il pas. Doni [↑](#footnote-ref-174)
175. il luy en meschut en la fin de ses jours. Idem B : Et encores par fainnse  
     étfaulx semblant doubtoit elle que ce ne fut ít mye, dont íl luy mescheusi  
     en la fìn de sez jours. A, encores doubloit eìle que ce ne fust il mye, dont  
     il luy mescheust a la fin de ses jours. 3. I, Comme Ferran volut mer  
     Jehanne sa famme pource qu 'elle avoitfait mourir son pere, dont Ferrant  
     n’avoit riens sceu. XXVIII. [↑](#footnote-ref-175)
176. B, I, joye, la dame lui dist une foiz coyment: « Ferrant, ... ». [↑](#footnote-ref-176)
177. B, Tut; C, E, Chuc; I, Tulle. 2. Beguez. Correction d’après  
     B, C, Bergues. 3. C, Roussy. 4. A, que mal fust il congneu ne  
     veu. 5. C, Sí vindrent. 6. A, gaufonnier ; C, maístre fauconnier;  
     E, maistre faulconniers ; I, maistre faulconnier. D, maistre gaufonnyer. [↑](#footnote-ref-177)
178. En l’absence de leçons satisfaisantes, je propose de voir sous [↑](#footnote-ref-178)
179. « Tut» la ville flamande de Tielt, ce qui est cohérent historiquement  
     et géographiquement. 2. Le personnage historique de Guillaume  
     des Barres, ainsi que la suite du roman, qui lui attribue Poriflamme au  
     imoment du siège de Senlis, me font priviìégier la leçon minoritaire  
     ;« gauffonnier » par rapport à « fauconnier ». [↑](#footnote-ref-179)
180. qu’ilz. Notre correction. 2. I, gant et mist l’autour sur le poing [↑](#footnote-ref-180)
181. etmercia... [↑](#footnote-ref-181)
182. 1. vole. Notre correction, d’après B. 2. A, tant que par force de [↑](#footnote-ref-182)
183. plumes il sourmonta l’aigle. 3. A, se laissa surmonter a l’autour. [↑](#footnote-ref-183)
184. I, repaira au boys. 5. Erreur de G : le cuida l'en blasrner. Correc- [↑](#footnote-ref-184)
185. tion d’après B, I. Passage omis dans A : soubz lui et Vestrangla maiz [↑](#footnote-ref-185)
186. l’aigle fust en son aguet. 6. I, tettement saisist l’autour a les serres■■  
     que l’autour ne se sceut onques aider, et l’en enporta sur ung arbre etì [↑](#footnote-ref-186)
187. illec le mist a mort. 7. Erreur de G : elle. A, illecques. 8. A,; [↑](#footnote-ref-187)
188. passage absent : chevaliers, dont les chevaliers fiamands en furent. [↑](#footnote-ref-188)
189. I, messagiers. 2. B, 1 : je vous ay ouy raconter. 3. F.rrour  
     de G : ce dist le conte de saint poì y sçavez. ■ ■ Correction d’après B  
     et C. 4. Mot omis dans G. Rétabli d’après B, I. 5. A, c'c.sr ln  
     signiffiance que l’on peult jugier. 6. A, courrousa. 7. Erreur dc  
     G : devers. Correction d’après B, I. 8. A, si haultement et publique-  
     ment et qu’il tenoit de lui leplus de sori tenement et estoit per de France. [↑](#footnote-ref-189)
190. 1. A, aucurt talent. >2. A, cortoisement. 3. C, et leur dist n  
     roy. 4. Omission de G, qui mentionne cette interdiction infra da: -  
     le rapport des messagers à Ferrand. Rétabii d’après B. A, et que je ly  
     deffeans qu’il ne face point d’aillance avecques le roy d’Aingleterre car  
     il hú seroit du pis. [↑](#footnote-ref-190)
191. Mot absent de G. Rétabli d’après B, C. 2. I, sur flamans sái [↑](#footnote-ref-191)
192. gneurie. [↑](#footnote-ref-192)
193. 1. Rétabli d’après A, I. 2. Mot manquant, rétabii d’aprcs A. [↑](#footnote-ref-193)
194. E, orìflamble. 4. Mot manquant rétabli d’après I. 5. ren- [↑](#footnote-ref-194)
195. posné. Notre correction. [↑](#footnote-ref-195)
196. 1. Par l’adresse de luy ou aultrement en Vestour. Notre correction. [↑](#footnote-ref-196)
197. **d’après** C, **E.** 2. C, cop.3. I, *defoullee* dessoubz lez piez. [↑](#footnote-ref-197)
198. J, o toute sa bataille s’adresa sur les Francoys. 5. J, repceurent. [↑](#footnote-ref-198)
199. 1. desdyez- Correctìon d’après I : desdirez. 2. I, dedcms l'tm  
     acomply vous ne vous en desdictez, si remande chascun ses ostz ei y <W  
     jour de bataille asigné et celuì qui conquerroit l’autre eust sa terre et que  
     celui qui seroìl vaìncu feust a tousjourz serff du vainqueur. [↑](#footnote-ref-199)
200. B, faictes folie; I, faictez foilie. Mot omís dans G, rétabti d’aptíl  
     C, E : faictes mal. [↑](#footnote-ref-200)
201. B, le conte de Hollande. 2. G, n'estez accordez. [↑](#footnote-ref-201)
202. Même leçon dans F. B, vous en pourez faire ce que Dieu vous [↑](#footnote-ref-202)
203. conseillera, et voz bons amis vous conseilleront. 2. I, et touz l<  
     gneurz, ducz, contez et barons s’en retournerent chascun en son pnvs. [↑](#footnote-ref-203)
204. B, Senliz ou il fut ung mois pour reconforter les gens du puïs et  
     actendre son armee. [↑](#footnote-ref-204)
205. Le perron saint Jame est la grosse pierre, conservée à Saint-  
     Jacques-de-Compostelle, qui s’incurva miraculeusement lorsque ies dis-  
     ciples y déposèrent le cprps de saint Jacques le Majeur. Le roi recrute  
     donc de l’Êspagne jusqu’au sud de l’Italìe. [↑](#footnote-ref-205)
206. G abrège : I, zellandois, flamans, hannoierz, cambresiens, artìst,  
     siens, corbyois, amynois, oncquez nul n’en demoura, le conte de Botìij [↑](#footnote-ref-206)
207. logne, le conte d'Aumarle, le conte de Noyon et plusieurs aultrtSi,  
     *seigneurs* qui estoient hommez du conte Ferrand. 2. *coucher.* Notï||  
     correction, d’après B. [↑](#footnote-ref-207)
208. C, a feu et a flambe. 2. la. Correction d’après C. 3. Ostes. [↑](#footnote-ref-208)
209. Correction d’après C. B, Octes. [↑](#footnote-ref-209)
210. Le comte de Saint-Pol-sur-Ternoise, Hugues IV, rendit en effet  
     de grands services à Philippe Auguste au début de son règne. [↑](#footnote-ref-210)
211. B, I, XX M livres.F, *de* rente. *2.* **F,** Noyon, Vermandois, *Tha-* [↑](#footnote-ref-211)
212. rache, Artoys, Ponthieu, Cambresis et Ámiens. Et Regnault le conte de [↑](#footnote-ref-212)
213. Boulogne tiendra de vous sa ierre. 3. B, Amiens. Et Regnauít k [↑](#footnote-ref-213)
214. conte de Boulongne tendra de vous sa conté de Boulongne. Et aprh [↑](#footnote-ref-214)
215. les cent... 4. Passage omis, rétabli d’après F. 5. I, crier. luui. de  
     par 6. .LX. livrez. Correction d’après B, C, E, F, quarente tnille [↑](#footnote-ref-215)
216. livres de gros d’argent. [↑](#footnote-ref-216)
217. Anachronisme : les gros tournois d’argent sont apparus en 1266,  
     sous le règne de Louìs IX. Le gros tournois était une pièce de  
     4,2 grammes, de forte teneur en argent, qui connut un vif succès dans  
     le commerce international de l'époque. [↑](#footnote-ref-217)
218. B, I, deux ans seullement. 2. I, des . *VIII.* contez. 3. I, *les*feaultez et les hommagez. 4. E, G, Arniens. Notre correction,

     d’après B. 5. A, qu’il nomma *Moruel* en *Beaulvoysin*; B, qu'ìl  
     nomma Moureul en Beauvoisín; C, qu ’íl nornma Mar(ins ?) trois  
     iettres peu lisíbïes; F, qu’il nomma Mornel en Beauvoisin; I, quì  
     nomma Moreul en Beauvoisin. 6. B, en la seigneurie et *haulte* jus-  
     tice. [↑](#footnote-ref-218)
219. Louis épousa en fait en 1200 Blanche de Castille, fille d’Al- [↑](#footnote-ref-219)
220. phonse VIII de Castille. Ils eurent douze enfants. 2. Charles I" [↑](#footnote-ref-220)
221. d’Anjou, né en 1227, fut le dernier fils du couple. 3. II s’agit de [↑](#footnote-ref-221)
222. Mortain, que Renaud de Dammartin a fait fortifier en 1211 et quí ne  
     se trouve pas dans le Beauvaisis maìs en Normandie. 4. Renaud de  
     Dammartin, effectivement entré en confliî avec l’évêque de Beauvais,  
     Philippe de Dreux, en 1211, refusa de comparaître à la cour du roi, qui  
     saisit en représailles un de ses châteaux. [↑](#footnote-ref-222)
223. Notre rajout de « que ». 2. B, a qui tout se doit ralìer. 3. 1. [↑](#footnote-ref-223)
224. plaise, comme a vo.stre vassal et subgect, a moy garder. 4. I. íle [↑](#footnote-ref-224)
225. l'abatre, Lors se courrouça le corite... 5. Erreur de G : toutprest de [↑](#footnote-ref-225)
226. vous laidement laidir. Correction d’après C, E : je suis tout prest de ì  
     servir ; B : je suis trop par vous laidement laidiz ; I,je suis trop par vous [↑](#footnote-ref-226)
227. ledangé. [↑](#footnote-ref-227)
228. I, ains ung an acomply. 2. F, disoit en France. 3. C, [↑](#footnote-ref-228)
229. dedans Seine gectez. F, dedans Sayne gectez. 4, B, et le vous mirent [↑](#footnote-ref-229)
230. sus a tort. 5. Passage omis dans G, rétabli d’après B et F. 6. B, [↑](#footnote-ref-230)
231. a mort. [↑](#footnote-ref-231)
232. Richard n’avait pas d’enfants, mais un neveu, Arthur, assassiné,  
     peut-être par son propre oncie Jean sans Terre. La rumeur, transmise  
     par Guillaume ie Breton, voulait que Jean ait tué son neveu d’un coup  
     d’épée avant de jeter son corps dans ia Seine. [↑](#footnote-ref-232)
233. C, an Brebant et trouva le duc a Louvain et le festoya le duc gran- [↑](#footnote-ref-233)
234. dement. F, en Breban et trouva le duc a Louvain et le festoya grande-  
     ment. 2. Notre correction. B, ainçois seroit cens ans acomplis et  
     passez que Ferrant eust plain pié de sa terre. [↑](#footnote-ref-234)
235. Subjonctif corrigé d’après C. 2. leurs pouoir. Notre correc-  
     tion. 3. A, Amyennoiz. 4. Correction d’après B, I. 5. I, le  
     grant orgueìll de Ferrant et le grant nombre... [↑](#footnote-ref-235)
236. Les leçons de B, G évoquant Anvers témoignent sans doute d’un  
     passage ultérieurement omís, ainsi dans C. Elles ne sont pas satisfai-  
     santes en l’état étant donné que le comte d’Anvers n’apparaît pas  
     parmi les alliés de Ferrand. «le comte » renvoie sans doute à Renaud  
     de Boulogne et Anvers au lieu de son débarquement. [↑](#footnote-ref-236)
237. Le « bougre » est en áncien français un hérétique. [↑](#footnote-ref-237)
238. Sansene, idem infra. Notre correction, d’après I, Sansserre. [↑](#footnote-ref-238)
239. Omissìon des deux noms, évoqués infra. Égaìement omis dans [↑](#footnote-ref-239)
240. E et I. Rétablis d’après B, C, F. 3. F, de Biennoys. Plusieurs [↑](#footnote-ref-240)
241. noms propres écorchés dans F : Pouneu (Ponthieu) 4. C, I, Foix. [↑](#footnote-ref-241)
242. Prénom non mentionné dans C. 6. Prénom omis, rétabli d’après [↑](#footnote-ref-242)
243. B, C, I, F : Phelippe, duc d’Angurloys (leçon erronée). 7. Bonnez. [↑](#footnote-ref-243)
244. Notre correction, d’après B, I. [↑](#footnote-ref-244)
245. Depuis le xn' sìècle, le possesseur du comté de Vienne étaìt sur-  
     nommé « Dauphin ». [↑](#footnote-ref-245)
246. C, je croy qui me veult desheriter. 2. Mot omis dans G, rétabli [↑](#footnote-ref-246)
247. d’après B. [↑](#footnote-ref-247)
248. Passage omis dans G. Rétabli d’après I. 2. G, [le comte d’Es- [↑](#footnote-ref-248)
249. tampez]. Nous le supprimons de l’énumération puisque supra le comte  
     d’Étampes a déjà été envoyé en Normandie, ce qui est plus conforme [↑](#footnote-ref-249)
250. à la logique géographique des divers secours. 3. Mot omis, réta- [↑](#footnote-ref-250)
251. bli d’après B, I. 4. a Bonnez et a ung vespre. Notre correctìon. [↑](#footnote-ref-251)
252. Mot omis, rétabli d’après B. 6. A, enchanteríe. [↑](#footnote-ref-252)
253. La bataille de Bouvines a eu lieu un an pius tôt, en 1214. [↑](#footnote-ref-253)
254. Mots rétablis d’après B. [↑](#footnote-ref-254)
255. Mot omis, rétabli d’après B, I, qui gecta sept. 2. I, froncer du [↑](#footnote-ref-255)
256. visage et rechigner. [↑](#footnote-ref-256)
257. 1. C, actendés car il est demain dymanche. 2. I, au cueur que [↑](#footnote-ref-257)
258. vostre grant orgueill. 3. Rétabli d’aprfes B. [↑](#footnote-ref-258)
259. Environ neuf heures. 2. Le porteur historique de Forìflamme [↑](#footnote-ref-259)
260. se nommait Galon de Montigny. [↑](#footnote-ref-260)
261. Erreur, amusante, de G et de E : quant l’autour sera ja grant a  
     plumer. C, quant l’estour sera grant et plainier qui sera tantost je vous [↑](#footnote-ref-261)
262. mectray si avant que vous pourrés veoir de bien pres vostre ennemy  
     mortel. 2. divisoient. Notre correction. 3. E, Hue de Bonnez. [↑](#footnote-ref-262)
263. A, F, Hue de Bonnes. [↑](#footnote-ref-263)
264. À Bouvines, Hugues de Boves était un aventurier, ehef de bande  
     allié aux Flamands. [↑](#footnote-ref-264)
265. Une tache sur G rend ici un ou deux mots illisibles, rétablis [↑](#footnote-ref-265)
266. d’après I. 2. I, le grant nombre de gens n’ont pas l'avantaige. [↑](#footnote-ref-266)
267. C, Godefroy de Billon. 4. I, vainquit maintes foiz a pou. 5. I.le [↑](#footnote-ref-267)
268. vis. 6. sanc. Notre correction, d’après C, sens; I, scens. 7. Mot [↑](#footnote-ref-268)
269. omis, rétabli d’après B. [↑](#footnote-ref-269)
270. 1. B, I, entrer entre eulx. 2. moult joye. Correction d’après I.

     [↑](#footnote-ref-270)
271. A, C, F, le sire de Hue. 4. de l’ost. Notre correction, d’après B. [↑](#footnote-ref-271)
272. I, emprinse. 2. I, qu’il soit heure de vespres. 3. estoient [↑](#footnote-ref-272)
273. Notre correction, d’après B, I. 4. envolepa. Notre correction, [↑](#footnote-ref-273)
274. d’après B ; I, envellopa. 5. I, le roy de France. [↑](#footnote-ref-274)
275. ]. s’appareilìerent, Même erreur dans C. Notre correction, d’après B. [↑](#footnote-ref-275)
276. 1, se mist tres ou front de la batailic, comme bon *chevaìlier,* pour [↑](#footnote-ref-276)
277. enhardir. 3. coupee. Notre correction. 4. Erreur de G : cria. [↑](#footnote-ref-277)
278. Correction d'après B. 5. C, Gallerant de Douay. 6. descranee. [↑](#footnote-ref-278)
279. Notre eorrectíon, d’après B et C. 7. C, lyerons les François par [↑](#footnote-ref-279)
280. leurs *gorges* et le roy *aura la* teste *copee.* [↑](#footnote-ref-280)
281. 1. I, leur vertu et vaillance. 2. Flandrez- Notre correction d’après [↑](#footnote-ref-281)
282. B, I. 3. Mot omis dans G. Rétabli d’après B. I, ouyst Ven crìer. [↑](#footnote-ref-282)
283. ent. Notre correction. 5. Ha a dit audit Guillaume. Notre correc- [↑](#footnote-ref-283)
284. tion, d’après B. 6. I, et plusieurs auitres dont hystoire ne fait men- [↑](#footnote-ref-284)
285. cion. [↑](#footnote-ref-285)
286. B, I, rescousse. [↑](#footnote-ref-286)
287. Détail historique. A, Bouvines, Guillaume des Barres sauva la vie  
     du roi désarçonné et entouré d’ennemis. [↑](#footnote-ref-287)
288. C, mené en ung hocquelon devant le roy. F, mené devant ìe roy en [↑](#footnote-ref-288)
289. orgueton. 2. que demain tout fust. Notre correction. B, que tantost  
     fut prest chacun de partir. [↑](#footnote-ref-289)
290. I, moult a malaise. 2. I, richement gardé, lez gendarmez aprez, [↑](#footnote-ref-290)
291. car ìi se doubtoient de trouver ambusche, et le bon chevalier Guillaume [↑](#footnote-ref-291)
292. dez. Barrez faisoit... 3.1, venir, et dient lez aucuns qu’ily en a enco- [↑](#footnote-ref-292)
293. rez a presant. 4. deffiance. Notre correction, d’après B, deffence. [↑](#footnote-ref-293)
294. Erreur de G : le roy filz dudit roy de France. Notre correction [↑](#footnote-ref-294)
295. d’après B, I. 2. C, a Monsangeon ; E, a Machon au duc de Bebani. [↑](#footnote-ref-295)
296. F, a Macon au duc de Brebant. 3. duc. Notre correction, d’après [↑](#footnote-ref-296)
297. les occurrences antérieures, uitérieures et B. 4. F, Auffort. [↑](#footnote-ref-297)
298. Mots omis, rétablis d’après I, firentpresent a leurpere de leurz richez  
     prisonniers. [↑](#footnote-ref-298)
299. Renaud resta en réalité emprisonné jusqu’à sa mort. [↑](#footnote-ref-299)
300. C, luy eussiés rendues ses huit contês que vous... 2. F, ses huit [↑](#footnote-ref-300)
301. contez. 3. la teste couppé. Notre correction, d’après B, [↑](#footnote-ref-301)
302. Le cimetière des Saints-Innocents empiétait sur la zone de culture  
     des Champeaux, dans l’actuel quartier des Halles. Philippe Auguste  
     l’avait fait enclore en 1186. [↑](#footnote-ref-302)
303. I, assez long temps et estoit ycellui Phelippe le Long cousin de  
     Ferrant, lequel fut moult courroucié de ce que Ferrant estoit ainsy... [↑](#footnote-ref-303)
304. Mot omis dans G. Rétabli d’après B. 3. I, servy moult long [↑](#footnote-ref-304)
305. tempz. [↑](#footnote-ref-305)
306. ayur. Correction d’après B, I. 2. I, par ung bateau. 3. I, [↑](#footnote-ref-306)
307. au chastellaìn du Goullet, qui voulentiers les vit et quant il lez eut leuez, [↑](#footnote-ref-307)
308. il bailla les... [↑](#footnote-ref-308)
309. La tour du Goulet avait été édifiée par Philippe Auguste vers  
     1195 sur un site en bordure de Seine aujourd’hui appelé «île aux  
     Bceufs ». Philippe Auguste et Richard Coeur de Lion y séjournèrent  
     pour signer uh traité de paix en 1196. [↑](#footnote-ref-309)
310. Mots omis, rétablis d’après I. 2. Mot omis dans G, rétabli [↑](#footnote-ref-310)
311. d’après I. 3. I, prouffit. 4. Mot omis, rétabli d’après I. 5. I, [↑](#footnote-ref-311)
312. pourchaz. Je seray roy de France et feray mourir le roy et touz sez [↑](#footnote-ref-312)
313. enffans ne jamez nul n’en sera deporté et si vous feray la segonde per- [↑](#footnote-ref-313)
314. sonne aprez moy. [↑](#footnote-ref-314)
315. errand fut submergé par la douleur lorsqu’il apprit ces  
     nouvelles et demanda à son cousin s’il était vrai que son  
     frère fût mort dans de telles conditions. « Par Dieu,  
     répondit Philippe le Long, c’est la pure vérité. — Mon  
     cousin, reprit Ferrand, je vois bien que vous m’aimez ; si  
     je vis longtemps, vous en serez récompensé. Mais, au  
     nom de Dieu qui mourut sur la Croix, s’il m’est jamais  
     pcrmis de retourner au Portugal, avant qu’une année ne  
     passe, ma seule quête sera de tuer ie roi de France et  
     tous ses enfants; rien ne m’y fera renoncer. Quant à  
     vous, en raison du bien que vous me voulez, vous devien-  
     drez roi de France. -- Mon cousin, dit Philippe le Long,  
     vous me réservez de grands honneurs ! » Mais, en son  
     for intérieur, Philippe était terrifié par les menaces de  
     rnort ainsi proférées contre son parrain le roi de France [↑](#footnote-ref-315)
316. C, vous me actendrez icy et je iray querir mes gens, qui sont  
     demourés de la oultre la riviere et puis je vous conduiray par tout ou [↑](#footnote-ref-316)
317. vous vouldrez. Et quant Phelipe le Long fut hors la porte de la prison,  
     il tira a luy l’uys de la prison et ferma le verreul... ; I, m’actendrez ung  
     pou et je vois appelez mes chevalliers. — Ha, dist Ferrant, beau cousin,  
     pour Dieu, hastez vous. » Et quant Phelippe le Long fut dehors, il tira  
     l’uyz et le ferma et bailla lez cleffz au... 2. chastier. Notre correc- [↑](#footnote-ref-317)
318. tion. B, que vous vueillez haster car me semble qu’il y a cent ans que je  
     suis cy ; F, Ha, Sire, qui voullez vous chastier ? 3. I, a nulle per- [↑](#footnote-ref-318)
319. sonne du monde i! ne vousist rendre Ferrant, mais le gardast au mielx  
     qu’ilpourroit, et ainsy luy promist le chastellain. 4. B, occiz et tuez. [↑](#footnote-ref-319)
320. Les manuscrits offrent à cet endroit deux versions dífférentes :  
     soit Ferrand demande à Pliilippe de se hâter de revenir (B, I), ajoutant  
     même, dans B, «j’ai l’impression d’être ici depuís cent ans », soit il faut  
     supposer que Philippe a déjà refermé la porte et de l’extérieur, invite  
     le criminel à réfléchir et à s’amender (G, F). C supprime sciemment la  
     difficulté. La porte n’étant pas encore close au moment de l’exclama-  
     tion, nous privilégions la première version et supposons que le verbe  
     originel était le réfléchi hastoier, sans doute mal compris et déformé en  
     chastoier. De plus, les retrouvaìlles des deux hommes infra, et la bril-  
     lante escorte que feint d’accorder Philippe à Ferrand ne laissent pas un  
     instant imaginer qu’il ait pu formuler un quelconque reproche. [↑](#footnote-ref-320)
321. Passage manquant, rétabli d’après B. C, même leçon, mais  
     llll XX arbalestrìers et 1111 XX archiers. 2. ilz. Notre correction [↑](#footnote-ref-321)
322. d’après B. [↑](#footnote-ref-322)
323. 1. I, menestrieux et jangleurs a tout leurz instrumens. 2. cryoent. [↑](#footnote-ref-323)
324. Notre correction, d’après I .• cryoient a moulte haulte voix. 3. a. [↑](#footnote-ref-324)
325. Notre correction, d’après B. 4. eulx. Notre correction, d’après I. [↑](#footnote-ref-325)
326. I, juras ta foy. [↑](#footnote-ref-326)
327. I, tellement si je puis que jamez. 2. I, d’ungz gros d’ar- [↑](#footnote-ref-327)
328. gent. 3. I, espez et tantost qu’elle fut faìcte Ferrant fut mis dedans. [↑](#footnote-ref-328)
329. La Grosse Tour du Louvre servit de prison à Ferrand de Flandre  
     de 1214 à 1227 ; Guy de Dampierre, comte de Flandre, y fut luí aussi  
     ultérieurement détenu. [↑](#footnote-ref-329)
330. t. B, I, mouvoir ne crouller celle chappe. 2. I, Mais toutesfoiz lity  
     fut baillé toutez neccessitez que a luy appartenoient. Et quant il fut ainsi [↑](#footnote-ref-330)
331. enprisonné comme vous ouez, le roy manda l’evesque... 3. C, tar- [↑](#footnote-ref-331)
332. teaulx. 4. C, F, une chambre aisee faicte moult subtillement. [↑](#footnote-ref-332)
333. C, En celluy temps que Ferrant eut esté ainsin emprisonné. 6. I,  
     en son pays ainsy que le roy lui avoit donné congié, il oyt nouvellez [↑](#footnote-ref-333)
334. comme Ferrant avoit esté mis en la chappe de plomb et lors jura que de  
     son serment qu’il avoit fait il n’en tiendroit ja rien au roy de France. [↑](#footnote-ref-334)
335. I, en flambe. 2. C, les mons. [↑](#footnote-ref-335)
336. tíon. [↑](#footnote-ref-336)
337. 1. Mot omis, rétabli d’après B. 2. I, traitre, ainsi sera fait comme  
     le commandez. [↑](#footnote-ref-337)
338. vouldroit. Notre correction, d’après B, I. 2. Mot omis, rétabli [↑](#footnote-ref-338)
339. d’après B. 3. I, il la destourberoit. [↑](#footnote-ref-339)
340. pour. Notre correction, d’après B.

     mfflÊ [↑](#footnote-ref-340)
341. Mot rétabli d’après C. [↑](#footnote-ref-341)
342. Passage manquant dans C : a son parlement. Et en celluy femf^j [↑](#footnote-ref-342)
343. estoit venue dame Beatrix... 2. Même omission dans E. Rétafef [↑](#footnote-ref-343)
344. d’après B. 3. I, tendrement de ce que la royne lui avoit mis en. [↑](#footnote-ref-344)
345. 1. B, ï, villainement. C, qui faìt villainement. 2. 1, quelle sij  
     fioit. 3. I, vosire logìs sans ycy faire longue demeure et je vous j [↑](#footnote-ref-345)
346. enconvenance sur Dieu que. 4. Passage omis dans G, rétabli d’après [↑](#footnote-ref-346)
347. B et I. C, murmurement car je vous jure sur Dieu... 5. I, parla e . [↑](#footnote-ref-347)
348. luy par moult amoureusez parolles. 6. C, dicte et declaire toute la  
     trahìson. [↑](#footnote-ref-348)
349. C, besoing. 2. B, ouyl a vostre aisné filz le pouez faire droicím  
     rierement». J| [↑](#footnote-ref-349)
350. Mot omis dans G, rétabli d’après B : en estat royal, il en etí,sj  
     freeur ; I : en estat royal, ìl en eut moult grant freeur. [↑](#footnote-ref-350)
351. L’épisode est bien sûr fictif. Philippe Auguste au contraire, ne fit  
     ffen pour associer son fils aîné au trône, repoussa son adoubement  
     |isqu’en 1209 et ne lui laissa aucune autonomie dans I’admmistration  
     ìe I’Artois. [↑](#footnote-ref-351)
352. C, pont de Choysy. La ma terre se extend... [↑](#footnote-ref-352)
353. G, B, E ; fel. Correction d’après C. 2. I, Ha ! Ferram de [↑](#footnote-ref-353)
354. grande seigneurie et valeur ! Tant j’ay en voits perdu honneste... [↑](#footnote-ref-354)
355. E, vangee et rachaptee. 4. I, sen escondit pou. [↑](#footnote-ref-355)
356. II s’agit de l’abbaye de Marquette-en-Ostrevant, où Jeamie lui  
     avait íait construire un mausolée ; le coeur et les entrailles de Ferrand  
     farent eux ensevelis dans la cathédrale de Noyon, où ii était mort de  
     ìa gravelle, le 27 juillet 1233. Contrairement au roman, Ferrand, une  
     fùis libéré du Louvre en 1227, demeura fidèle à ia monarchie capé-  
     Stnne. [↑](#footnote-ref-356)
357. leurs. Notre correction. 2. Mot omis dans G, rétabii d’après [↑](#footnote-ref-357)
358. B, !. 3. Tìtre absent de G, comme de C. Rétabli, en itaiique, [↑](#footnote-ref-358)
359. d’après E. 4. I, Arnoul. [↑](#footnote-ref-359)
360. Louis VIII débuta son règne en 1223 ; ce dernier ne dura pas [↑](#footnote-ref-360)
361. ipinze mais trois ans. 2. Le second époux de Jeanne fut en réaiité  
     lè comte Thomas de Maurienne. [↑](#footnote-ref-361)
362. Fhrase ahsente de I. C, deux petis deniers parisis. F, deux petis (  
     parisis. [↑](#footnote-ref-362)
363. Depuis le xe siècle, le diaconat, le deuxième ordre majeur avant le  
     sicerdoce, impliquait ìe célibat et engageaìt son tìtulaire dans la carrière  
     sacerdotale. 2. Les deux fils d’Avesnes furent reconnus légitimes [↑](#footnote-ref-363)
364. par la cour de Rome en 1249 seulement. Honorius III et Grégoire IX  
     îes avaient déclarés illégitimes, respectivement en 1236  
     et 1239. 3. C’est Louis VII qui a débuíé à Paris Ia frappe du denier [↑](#footnote-ref-364)
365. djt« parisis ». Sous Louis IX, son cours était fixé à quatre deniers pari-  
     sis pour cinq deniers tournois (frappés à Tours). [↑](#footnote-ref-365)
366. C, Dampierre. B, Comme Marguerite, la contesse qui avoit nmc j  
     Bouquart d'Auvergne, espousa Guillaume, seigneur de Dompicrre. í [↑](#footnote-ref-366)
367. emprisonne. Même erreur dans C et E. Notre correction, d'après I [↑](#footnote-ref-367)
368. B, I. 3. I, et apres lui Edouart fut roy d’Engleterre. 4. ordo/me;. j. [↑](#footnote-ref-368)
369. Correction d’après C, E. 5. B, Et les deux filz de Dompien e l'im j [↑](#footnote-ref-369)
370. fut marié et l’autre non comme vous orrez cy apres. 6. Le manuscril {-  
     G, à partir de cet endroit, ne donne plus de titres. Nous rétablissons ì [↑](#footnote-ref-370)
371. Ses titres, en italique, d’après C. [↑](#footnote-ref-371)
372. C, a son fils Flandres lequel estoit le aisné qu’elle avoit eu di| [↑](#footnote-ref-372)
373. C, Guyon.

     '. Louis IX dut effectivement intervenir plusieurs fois pour régler  
     conflits entre les d’Avesnes, qui mettaient en avant leur droit d’aî-  
     ncsse, et les Dampierre, qui !es qualifiaient d’illégitimes. Finalement,  
     le Haìnaut revint aux d’Avesnes et la Flandre aux Dampierre. [↑](#footnote-ref-373)
374. C, sa femme espousee. [↑](#footnote-ref-374)
375. II s’agit de Mahaut de Béthune. [↑](#footnote-ref-375)
376. 1. E, le pais et le royaulme. 2. Mots omis, rétabiis d’après B, I f [↑](#footnote-ref-376)
377. Mot absent de C. [↑](#footnote-ref-377)
378. C, ja enfant de femme. 2. C, plus grande paour. F, grfoioir.

     ■ ' pouse de saìnt Louìs se prénommait Marguerite. [↑](#footnote-ref-378)
379. C, qu’il fist faire croisee ; E, qu'il fist faire croysee. 2. C, son [↑](#footnote-ref-379)
380. songe. 3. E, et tous ses amys. 4. Seul nom présent dans C : pur [↑](#footnote-ref-380)
381. deca et dela et le roy de Navarre y vint qui grans gens... 5. C, Mait- [↑](#footnote-ref-381)
382. lorques ; E, F, Machlorgues. [↑](#footnote-ref-382)
383. 1. I, cinq mille chrestiens. 2. C, Amihidones; E, Macidomm í [↑](#footnote-ref-383)
384. B, mandez ne semons. 4. I, eust destruit Sarrasins et mis a  
     Mais a l’ung des coustez ne sceut assieger la ville pour le divers  
     quìyestoit. 5. Absence de titre dans G, C et E. Titre rétabli d’amès [↑](#footnote-ref-384)
385. B. [↑](#footnote-ref-385)
386. ',a triple vision nocturne, assortie de menaces, puis la naissance  
     miraculeuse d’un enfant provisoirement perdu par la suite, rappelle le  
     miracle marseillais (don d’un enfant à utt coupte stérite) de la Víe de  
     saìnte Marie-Madeleine. 2. II s’agit probablement de l'actuelle ville  
     de Faraskor, au sud de Damìette. [↑](#footnote-ref-386)
387. Soit approximativement dix-huit kilomètres, ce qui confirme l’hy-  
     pothèse Faraskor. 2. La ville de Damiette fut effectìvement occu- [↑](#footnote-ref-387)
388. §88118 combats par l’armée de saint Louis le 6 juin 1249; les  
     ptiens avaient été refoulés la veille sur la plage. [↑](#footnote-ref-388)
389. beaitx. Notre correctìon.

     La durée peut symboliquement rappeler les sept douleurs de ia  
     V’-rge. dont le culte se répand au xv' siècìe. 2. Joìnville donne la  
     merae explication dans la Vie de saint Louìs ; « La royne acoucha d’un  
     filz qui ot a non Jehan, et Vappeloít l’en en surnom Tritant pour la grant  
     duuleur la ou ií fu né ». Selon Joinville, le roí saint Louis avait été fait  
     prisonnìer par les Sarrasins trois jours avant sa naissance et Marguerite  
     (ie Provence redoutait de tomber également entre leurs mains. Éd.  
     Jacques Monfrin, Classiques Garnier, Paris, 1995, p. 196. [↑](#footnote-ref-389)
390. Mot omis dans G, rétabli d’après B. [↑](#footnote-ref-390)
391. E, l’oustel. 2. G, tellement. Notre correction, cTap: [↑](#footnote-ref-391)
392. l’enffant mais il ne sçavoient ou la querir.

     t. Ce motif du vol de l’enfant au berceau, fréquent, apparaît entre  
     autres dans la chanson de geste des Enfances Renier. Renier, donné à  
     iemir de Venise, grandira lui aussi sans connaître ses origines. [↑](#footnote-ref-392)
393. B, Macedonne; E, Machidonnes ; F, Macìdon [↑](#footnote-ref-393)
394. I, fut mís. 4. E, d’or fin. 5. I, Mais le i [↑](#footnote-ref-394)
395. B, en Mahom. 2. B, a mes amis et que vous leur ociroyez ;1. [↑](#footnote-ref-395)
396. par tel convenant que vous leur octroìez sauff aller et sauffveni, [↑](#footnote-ref-396)
397. tl s’agit d’un seul et même homme, Charles de Sicile, alors comte  
     \ jou. [↑](#footnote-ref-397)
398. Passage absent, utile au sens, rétabli d’après I, leçon voisine dacî  
     B : **vous. ■ ■ tresors,** et se tous noz **tresors** ne **peuent** sousfire a ma  
     ilya... 2. E, **tout fait et forgie.** 3. B, **seigneurs.** [↑](#footnote-ref-398)
399. !1 s'agit de Philíppe III le Hardi. 2. L’épouse de Philippe se  
     nommaìt en fait Isabelle d’Aragon. Elle mourut tragiquement, enceinte  
     de son cinquième enfant, d’une chute de cheval en Calabre, au retour  
     áe la huitième croisade. Son cteur repose au mausolée de Cosenza. [↑](#footnote-ref-399)
400. **C,** Chastillion **; E,** Chastìllon. [↑](#footnote-ref-400)
401. **1. I,** V M 2. C, conte d’Artoys poursuyvoit les Sarrasins et trouvu. [↑](#footnote-ref-401)
402. le conte de Flandrez quil les poursuyvoit. **3.** C, les pires [↑](#footnote-ref-402)
403. mais les meillieurs et la mourut Robert d’Artois frere du roy, **I** [↑](#footnote-ref-403)
404. de Saint Poí... **4. I rature «** Robert d’Arthoys Guy le conte <  
     drez **». Subsisíe :** Et illec mourut le conte de Saint Pol, llenry de Chasti- [↑](#footnote-ref-404)
405. ìon et moult d'autres grans seigneurs. **5. I rajoute :** Mais omczos [↑](#footnote-ref-405)
406. qu’il mouríssent il se vendirent cherement. Et a brieff parler il lueratí  
     grant nombre de Sarrasins. [↑](#footnote-ref-406)
407. 1. C, monstrer. 2. I, Brandis. 3. C, ardirent tout le >  
     esglises, et crucifix et tuerent hommes et enfans car. 4. C, deáresse, [↑](#footnote-ref-407)
408. martire. 5. C, ses gens. [↑](#footnote-ref-408)
409. L’estandard de sairit Pierre fist saint Pìerre dresser. Corrigé d’nprès

     1. et físt ìe Pape drecíer et mestre au vent l’estendart de saint P

     [↑](#footnote-ref-409)
410. C, eschaffault 3. Passage nvanquant dans G et C, rétabli d’oprès [↑](#footnote-ref-410)
411. I. 4. C, les crestiens. 5. I, navrer a mort. 6. I, a paine et tt [↑](#footnote-ref-411)
412. douleur. 7. G, talent. Rétabli d’après B, I, [↑](#footnote-ref-412)
413. I, je te challange Puille, Callabre et Rommanie el ainçois qu’il svil [↑](#footnote-ref-413)
414. troyz tnoyz je seray couronné roy de France. 2. I, et s’entredonne- [↑](#footnote-ref-414)
415. rent de moult grans coups sans ce qu’il se peussent faire mal l’ung ii [↑](#footnote-ref-415)
416. l’aultre. 3. E, moult fort et puissant. C’est ici qu’est inséré L íitre  
     du chapitre de E, que nous utiìisons deux lignes supra. 4. E. taro  
     de hardiece en toy que tu oses. [↑](#footnote-ref-416)
417. G, vilainnement. Correction d’après B. 2. Mot manquani tlans  
     G, rétabli d’après B. [↑](#footnote-ref-417)
418. I, parla. 2. I, prouchaìns de char. 3. Mot manquant ds{|§ [↑](#footnote-ref-418)
419. G, rétabli d’après I : Plaise vous a moy dire qui est cestui . [↑](#footnote-ref-419)
420. appellez... [↑](#footnote-ref-420)
421. C, les .XII. pers de France. 2. C, ont esté destruites. 3. < [↑](#footnote-ref-421)
422. comment. [↑](#footnote-ref-422)
423. G, levez. Mot manquant rétabli d’après C, furent levez. I, se [↑](#footnote-ref-423)
424. rent. 2. E, devant la royne et devant tous les barons. 3. I, erre- [↑](#footnote-ref-424)
425. ment. C, plus noire que charbon et en plusieurs lieux vermeille, ainsin [↑](#footnote-ref-425)
426. comme s’il eust eu des cloz boutés parmy. 4. G, s’il eust bouté. B. I,  
     s’il y eust eu dez clouz boutez parmy. [↑](#footnote-ref-426)
427. C, dieu et raison le veult. 2. C, pers de Frartce. Lesquielx fureM [↑](#footnote-ref-427)
428. tantost assemblés pour icelle cause. 3. G, par tant. Notre correction, [↑](#footnote-ref-428)
429. d’après C ; I, pourtant je ne doy mie estre roy. 4. C, Tharse. [↑](#footnote-ref-429)
430. C, XL M: 2. G, Tarasse. Notre correction, d’après l’occurrcnce [↑](#footnote-ref-430)
431. précédente et îa suivante. 3. C, les payens de Tharse. 4. B. I. [↑](#footnote-ref-431)
432. MaiUaduìs. 5. I, de cueur parfetement; B, de cueur parfaictemeni. [↑](#footnote-ref-432)
433. Mot manquant dans G et E. Rétabli d’après F : demoura sur le  
     chemin bien dix mille mors. [↑](#footnote-ref-433)
434. 1. Erreur de G, ílle. Correction d’après B, illecques. 2. C, Folle. [↑](#footnote-ref-434)
435. C, contrehault. [↑](#footnote-ref-435)
436. **I, *vit*** son frere ainsi horriblement tourmentê, ***se n’est mye mM*I** [↑](#footnote-ref-436)
437. ***voille.*** 2. B, les mires les meitteurs qu’on peust trouver; I, ***tniim*** [↑](#footnote-ref-437)
438. ***lez meilleurs*** qu’on ***pouoit trouver.*** 3. I, laquelle chose il firentát|j£ [↑](#footnote-ref-438)
439. ***comme Dieu le*** volut. Et lors qu’il ***furent*** guarìz, ***Hellaine*** requist ***Itijgi***tesme.4. C, Saint Pol et les aultres Françoys. [↑](#footnote-ref-439)
440. 1. Mots rétablis d’après C. 2. I, **converty.** 3. C, **oapuse.** [↑](#footnote-ref-440)
441. **C,** trois fìlz, **mais** infra, deulx filz. **5. E,** moult beaulx bac/ielliers. [↑](#footnote-ref-441)
442. Dérivé de la culture du rnûrier, le nom populaire « Morée » [↑](#footnote-ref-442)
443. désigne ie Péiopormèse, conquis par Geoffroy de Villehardouin après  
     la quatrième croisade. La pvincipauté qu’ii y avait fondée était passée  
     en 1278 aux roís angevins de Naples. 2. 11 s’agit de Manfred, fils  
     bàtard de Frédéric II et roi de Sicile. II s’était appuyé sur le parti  
     gibelin, d’où l’inquiétude de la papauté qui iui trouva un rival en la  
     personne de Charles d’Anjou. 3. Conradin était le petit-fils de Fré-  
     dérie **II.** À quinze ans, il tenta de reconquérir le royaume de Sicile qui  
     avait été légué à Charies d’Anjou. [↑](#footnote-ref-443)
444. F, leaument. 2. Absence de titre dans G, C et E. Titre rélabii [↑](#footnote-ref-444)
445. d’après B. 3. F, Cardin. [↑](#footnote-ref-445)
446. F, son ire. 2. Titre absent dans G, C et E, rétabli d’aprèsS. [↑](#footnote-ref-446)
447. avec correction de «tu » en « tua ». [↑](#footnote-ref-447)
448. En gage de bataille, on jetait un gant à terre aux pieds de l’adver-  
     saire que l’on provoquait en combat singulier. [↑](#footnote-ref-448)
449. I, et en sepulture. [↑](#footnote-ref-449)
450. Le roì d’Aragon, Pierre III, avaìt attisé le gibelinisme en Italie et  
     s'ctaii fait couronner roi de Trìnacrie, d’où sa déchéance, proclamée  
     par ie pape Martin IV le 21 mars 1283. La couronne d’Aragon devait  
     revenir au troisième fils du roi de France, Charies de Valois. Phi-  
     ì lippe [II décéda d’une épidémie contractée au cours de cette croisade  
     ! raamjuée de 1285. 2. Le début du règne de Philippe le Bel date en [↑](#footnote-ref-450)
451. fait de 1285. [↑](#footnote-ref-451)
452. Ce prologue fígure exdusivement dans le manuscrit I, fol. 3. [↑](#footnote-ref-452)
453. alaffin. Notre correction. [↑](#footnote-ref-453)